LAWRENCE HILL

BÉATRICE ET CROC HARRY

TRADUIT PAR STANLEY PÉAN

MÉMOIRE D'ENCRIER

Table des matières

Couverture
Extrait
Page de marque
Page de demi-titre
Du même auteur en Français
À propos du livre, de l'auteur et du traducteur
Page titre
Dédicace
Mot du traducteur
1. Un tas d'endroits propices aux catastrophes
2. Sang-froid
3. Parfait pour toute constitution
4. Horace Harrison Junior, Troisième du nom
5. Calamoflation complète et totale
6. Et si on devenait amis ?
7. Le poids de trois cent trente-trois colibris à large bec
8. L'art noble de la décroquestation
9. Un vrai petit génie
10. Un poids sur la conscience
11. Merci pour l'autorisation
12. Parole de Croco
13. Des réponses franches
14. Une vraie petite sainte !
15. Des obstacles banals comme la géographie
16. Six sur dix
17. La seule famille qu'elle ait jamais connue
18. Une petite sieste sur un lit si moelleux
19. Le nombril du monde
20. Le roi du drame
21. Je ne te partagerai avec personne
22. Négligence émotionnelle
23. Des chaussettes éclatantes
24. À cent pour cent pas mort
25. Leur dire sa façon de penser
26. La vie en cage
27. Téléportation, maintenant !
28. Il ne savait rien d'elle

29. Sa couleur de peau ne posait aucun problème
30. Le dernier grand palabre
31. Aurais-tu vécu parmi les animaux ?
Mot de l’auteur
Dictionnaire Saint-Laurent des meilleurs mots, réels et inventés
Remerciements
Dans la collection roman
Crédits

Points de repère

Couverture
Extrait
Page de marque
Page de demi-titre
Du même auteur
À propos
Page titre
Dédicace
Mot du traducteur
Début du récit
Mot de l’auteur
Glossaire
Remerciements
Crédits

Odoriférant : qui pue. c'était une bonne insulte. cinq syllabes. il venait à l'esprit de Béatrice que lorsque l'on échange des insultes, plus il y a de syllabes, mieux c'est.

MÉMOIRE D'ENCRIER

1260, rue Bélanger — bureau 201
Montréal, Québec H2S 1H9
info@memoiredencrier.com
memoiredencrier.com

Béatrice et Croc Harry

Du même auteur en Français

Aminata (roman)
Éditions de la Pleine Lune, 2011, 2014 ; Gallimard, 2023

Un geste dicté par l'amour : vie et mort de Donna Mae Hill (essai)
Éditions de la Pleine Lune, 2019

Le sans-papier (roman)
Éditions de la Pleine Lune, 2016

Le sang, essence de la vie (essai)
Éditions de la Pleine Lune, 2014

Un grand destin (roman)
Éditions de la Pleine Lune, 2012

La jeune Béatrice se réveille dans une cabane au cœur de la forêt d'Argilia. Elle ne connaît pas son nom et ne sait pas qu'elle est noire. Comment est-elle arrivée dans cette cabane confortable, garnie avec soin de livres et de flocons d'avoine ? Et qui a laissé les indices inscrits avec une délicate écriture violette ? Dans sa quête d'identité, de justice et de guérison, elle aura pour compagnon l'allié le plus improbable : l'immense crocodile royal, Croc Harry, qui a son propre secret. Fable moderne, *Béatrice et Croc Harry* dit la capacité de l'amitié et du pardon à guérir les plus profondes blessures.

Lawrence Hill est l'auteur de nombreux livres acclamés par la critique. Son roman *Aminata* (*The Book of Negroes*) est un best-seller international. Fils d'immigrants américains – d'un père noir et d'une mère blanche – Hill aborde les questions d'identité, de justice et d'appartenance. Il a vécu et travaillé dans divers pays, dont l'Espagne, la France, le Niger, le Cameroun et le Mali. Professeur à l'Université de Guelph, Lawrence Hill vit entre Hamilton (Ontario) et Woody Point (Terre-Neuve).

Stanley Péan est l'auteur de trente livres. Journaliste, traducteur et scénariste, il anime à l'antenne de Radio-Canada, les émissions *Quand le jazz est là, La Boîte de jazz et Soul, la nuit*. Il a traduit pour Mémoire d'encrier *Célimène : conte de fée pour fille d'immigrante d'Edwidge Danticat* (2009) et *Ayiti* de Roxane Gay (2020).

Lawrence Hill

Béatrice et Croc Harry

Traduit de l'anglais (Canada) par

Stanley Péan

À ma fille adorée
Béatrice Lucinda Freedman

Mot du traducteur

— Qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ?
— C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie « créer des liens… »
— Créer des liens ?
— Bien sûr, dit le renard. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde…
— Je commence à comprendre, dit le petit prince. Il y a une fleur… je crois qu'elle m'a apprivoisé…
— C'est possible, dit le renard. On voit sur la Terre toutes sortes de choses…
— Oh ! ce n'est pas sur la Terre, dit le petit prince.

Antoine de Saint-Exupéry

Qu'il fut dépaysant, mon séjour dans la forêt enchantée d'Argilia, en compagnie de Béatrice, de Croc Harry et d'Horace Harrison Junior, Troisième du nom ! Plus dépaysant que je ne l'aurais soupçonné quand mon confrère romancier afro-canadien Lawrence Hill, auteur du best-seller *Aminata* (en anglais, *The Book of Negroes*, 2007), m'a contacté pour m'offrir de traduire en français cette œuvre insolite, au carrefour du réalisme magique et de la science-fiction, qu'on aurait tort de réserver uniquement à un public adolescent. Ce roman s'adresse à tous les lecteurs et à toutes les lectrices qui ont conservé leur sens de l'émerveillement, peu importe leur âge.

L'aventure de Béatrice débute lorsque cette pragmatique jeune Noire, d'un âge incertain, s'éveille dans une cabane perchée dans un arbre, sans le moindre souvenir de son passé ni de la manière dont elle est arrivée là. Son nouveau logis renferme tout le nécessaire à son existence, y compris des ustensiles de cuisine, un lit douillet et des étagères où s'alignent trente-six bouquins essentiels, dont un dictionnaire des meilleurs mots, réels ou inventés, et un guide de survie.

Bientôt, elle fera la rencontre de deux autres protagonistes de cette épopée pétrie d'humour et de féerie : d'une part, Harry, un crocodile au vocabulaire étendu qui s'efforce de calmer sciemment ses instincts de prédateur avec l'espoir manifeste que Béatrice l'apprivoise, comme un certain Petit Prince l'avait fait d'un certain Renard ; de l'autre, Horace, un lapin tout aussi verbomoteur qu'hyperactif, aux charmes duquel notre héroïne ne saura résister. Mais quel lien unit donc ces trois êtres si dissemblables à qui le Destin inculquera l'art du vivre-ensemble ? En dire davantage équivaudrait à hypothéquer votre plaisir de lecture…

Inspiré des histoires qu'improvisait Lawrence Hill pour le plus grand bonheur de ses enfants à l'heure de les border, et parsemé de messages forts sur l'acceptation et l'amour de soi, le roman Béatrice et Croc Harry se veut à la fois une truculente célébration de l'imaginaire et des récits qui en découlent, et une fable sur la nécessité de prendre soin les uns des autres dans un monde en proie aux menaces du racisme et de la violence.

Vous dont la chair est triste parce que vous croyiez naïvement avoir tout lu, préparez-vous à un dépaysement au moins égal à celui que j'ai éprouvé en plongeant dans cet univers insolite pour restituer la puissance de l'enchantement suscité par la plume de Lawrence Hill.

Et puis, oserai-je vous le confier, j'envie un peu le périple que vous vous apprêtez à entreprendre.

Stanley Péan

1

Un tas d'endroits propices aux catastrophes

Béatrice n'était pas tout à fait certaine d'être morte. Elle porta deux doigts à ses lèvres et sentit la chaleur de son haleine. Elle avait l'impression de s'extirper des abysses d'un rêve obscur au cours duquel soit elle était morte, soit elle avait échappé de justesse à ce sinistre sort. En ouvrant les yeux pour examiner les lieux autour d'elle, elle eut la confirmation d'être bien en vie. Elle ne se souvenait pas de grand-chose, mais savait au moins ceci : elle s'appelait Béatrice. Le prénom avait une certaine musique. Trois syllabes, pas mal mieux que deux, merci beaucoup.

Béatrice était étendue sur un lit simple dans une cabane en bois rond. Elle n'avait jamais dormi dans ce lit auparavant et n'avait jamais vu cette cabane. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qui l'attendait dehors, sauf un infatigable pic-bois. Huit coups de bec de suite. Une pause. Huit autres coups de bec. Et encore. Et encore. Il n'y avait rien comme un pic-bois pour capter son attention. On aurait dit un marteau électrique entre les mains d'un tout-petit. Le message, percuté directement dans sa matière grise, semblait dire : je suis là et tu es là, et si tu ne te lèves pas tout de suite, je vais taper tap tap tap tap tap tap tap tap jusqu'à te rendre complètement dingue.

Béatrice balança ses jambes hors du lit. À sa droite : trois rangées d'étagères, remplies de livres. À sa gauche : une table de chevet sur laquelle reposaient deux autres livres. Sur le dessus, il y avait un guide. Sur la couverture, il y avait écrit à la main, à l'encre violette : *Conseils de survie, forêt d'Argilia, 2090*. Béatrice l'ouvrit à la première page, sur laquelle figurait un simple message : « Les toilettes sont à l'extérieur. Descends de l'échelle et dirige-toi vers la rivière. » Échelle ? Rivière ? Toilettes ? S'agissait-il d'une blague ?

Le deuxième livre sur la table de chevet était également rempli d'une écriture méticuleuse. Chaque caractère était minuscule et semblait avoir été imprimé à la machine à écrire. Machines à écrire ? Comment diable connaissait-elle les machines à écrire ? Béatrice n'avait aucun souvenir de son identité ou de son passé, à part son prénom. Mais elle connaissait les machines à écrire. Une fois, elle en avait vu plusieurs dans un musée, et était tout à fait sûre d'avoir ri en tapant sur les touches, en poussant la manette pour le retour du chariot et en extrayant une feuille de papier hors du rouleau. Pour une fille qui ne connaissait même pas son âge ni le nom de sa mère, si mère elle avait, Béatrice était troublée par le souvenir des machines à écrire et du panneau au musée indiquant que les gens les utilisaient encore il y a tout juste un siècle.

Peut-être que le deuxième livre renfermait des explications sur son identité, l'endroit où elle se trouvait et celui d'où elle venait.

Non.

Pas de chance.

Il s'agissait d'un dictionnaire, volumineux comme deux briques, si lourd qu'il lui fallait le prendre à deux mains. Il avait pour titre *Le Dictionnaire Saint-Laurent des meilleurs mots, réels et inventés*.

Béatrice poussa un soupir. Elle avait faim et n'était pas d'humeur à plaisanter. Pourtant, elle était curieuse. Elle ouvrit le dictionnaire au hasard, à la lettre B : « Béatrice : C'est ton nom. » Eh bien, merci pour l'information ! Elle poursuivit sa lecture, un peu plus loin : « Bouche bée : Être complètement confus et quelque peu ébloui. »

Voilà qui résumait bien sa situation. Elle était bouche bée. Absolument, totalement, complètement bouche bée.

Mais quel était ce dictionnaire qui connaissait son nom et s'adressait à elle ? Elle feuilleta l'énorme livre et s'arrêta sur quelques mots de plus : chacun était étrange et un brin ridicule. Le dictionnaire semblait être un automate qui lui parlait entre ses respirations. Elle s'en lassa vite et le referma. Elle jeta un regard panoramique autour d'elle.

Des casseroles et des poêles étaient suspendues à des crochets au-dessus d'une table. Il y avait une hache. Et un panneau : « *Ne pas cuisiner dans la cabane*. » Béatrice se leva et s'examina dans le miroir. Elle vit une fille. Ni gamine, ni adolescente. Peut-être âgée de onze ou de douze ans ? À son avis, elle avait l'air petite pour son âge. Elle étudia son visage. Peau brune. Parsemée de taches de rousseur. Des boucles noires serrées, complètement ébouriffées. Elle devrait les repeigner pour en éliminer les nœuds.

Comment pouvait-on se regarder dans le miroir sans même connaître

son propre nom de famille ?

Béatrice portait un pyjama une pièce, orné de zèbres. Vraiment ? Elle était pourtant trop vieille pour ça. Quelqu'un d'autre avait-il choisi pour elle le pyjama avec les zèbres ? Si oui, cette personne l'avait tristement sous-estimée. Cette idée lui déplut. Sur une commode, elle trouva un tas de vêtements. Des chaussettes. Des sous-vêtements. Des pantalons. Une chemise. Un chandail. De robustes espadrilles.

Elle s'habilla prestement. La cabane entière trembla. Ou plutôt, elle se balança. Se trouvait-elle à bord d'un navire ? S'agissait-il d'un tremblement de terre ? Béatrice se précipita vers une fenêtre en face de la porte. En regardant dehors, elle vit des feuilles énormes, de la taille de ballons de soccer, et des branches plus épaisses que son corps.

Un frisson lui parcourut l'échine. Elle était seule dans une cabane, très haut au-dessus du sol. Elle n'avait aucune idée d'où elle était venue, ni de la manière dont elle était arrivée là, mais un souvenir lui vint, comme une feuille morte virevoltant dans les airs. Il était lié au rêve auquel elle venait de s'arracher. Il y avait eu des cris. Mais ce n'était pas elle qui criait. Elle était trop blessée pour émettre un son. D'autres personnes qu'elle poussaient ces cris : des hommes, des femmes et des enfants. Elle entendait la terreur dans leurs voix, qui s'élevaient et s'atténuaient. Les gémissements n'arrêtaient pas. C'était tout ce dont elle se souvenait. Aucune image. Juste des sons.

Assez de tout ça.

Béatrice secoua la tête. Elle avait envie de pipi et était affamée. Sur une table de bois dur juste assez grande pour y manger seule, pour lire et pour écrire, Béatrice trouva un sac à dos ouvert. Sur le dessus, on avait brodé le mot « sac-à-béa ». D'accord. « Sac-à-béa. » Pigé. Il renfermait deux petites marmites, un bol, une cuillère en bois, une cuillère pour manger, des sacs en tissu remplis d'avoine séchée, de la cannelle, de la cassonade, des raisins secs, des tranches de pommes séchées, du sel et du beurre. Elle fouilla le sac-à-béa pour voir ce qu'il contenait d'autre : des allumettes, une fronde et un sac de pierres parfaitement rondes – vraisemblablement à utiliser avec la fronde. Béatrice empoigna la hache et la fourra dans le sac-à-béa. Elle mit le sac sur son épaule. Elle ouvrit la porte et sortit sur une branche géante, plus large que l'envergure de ses bras. Elle était à cinq mètres du sol. Elle était au milieu d'une immense forêt. Personne en vue. Juste des oiseaux. Une véritable cacophonie de chants d'oiseaux. Les oiseaux donnaient un concert de leurs petites voix. Elle les entendait. Elle pouvait en fait distinguer leurs petites voix individuelles :

— Des vers ici.
— Courant d'air à venir.
— Courant ascendant.
— Courant descendant.
— Attention à mon nid !
— Attention !
— Un être humain approche.

Béatrice descendit d'une échelle de corde, qui se balançait sans cesse durant la descente. Elle se laissa bercer par l'échelle, d'avant en arrière, comme sur une balançoire, puis sauta sur le sol spongieux de la forêt. Elle fit un pas en arrière. L'arbre qui soutenait sa maison ressemblait à un éléphant, vu de profil. La base de l'arbre s'étalait comme un pied géant. Il faisait quinze pas de large. La branche sur laquelle reposait la cabane s'étendait en ligne droite comme un tronc sans fin.

Au pied de l'arbre, Béatrice aperçut trois écriteaux. Le premier annonçait : « plus gros figuier d'Argilia ». Le deuxième disait « toilettes » et pointait vers la gauche. Le troisième, « feu de cuisine » et indiquait la droite. Elle réfléchit à ce qu'elle savait jusqu'à présent. Elle se trouvait dans une immense forêt nommée Argilia. Elle vivait dans une cabane perchée sur l'énorme branche d'un figuier géant. Et apparemment, il y avait un endroit pour cuisiner à proximité.

Béatrice ramassa un bâton et gratta le riche sol de la forêt. Sous une couche de mousse, elle vit des insectes minuscules s'enfuir. En écoutant attentivement, elle pouvait entendre l'un d'eux se plaindre :

— Hé, ça fait mal ! Vas-y mollo avec ce bâton ! J'ai des sentiments moi aussi, tu sais.

— Désolée, dit Béatrice.

Elle laissa tomber le bâton et se leva. Elle descendit de l'arbre et s'engagea sur un sentier étroit et sinueux qui s'enfonçait dans la forêt. Des empreintes de pas marquaient le chemin, mais il n'y avait pas la moindre trace humaine. Serpentant entre les arbres et les buissons, le sentier la conduisit en quelques minutes à une grande rivière. Ses flots étaient rapides et elle était plus large qu'une maison. Plus large que trois rues, collées les unes contre les autres. Le courant semblait dire : « Essaye-moi. Essaye-moi. Tu verras bien. » Béatrice essaya de lancer un caillou sur l'autre rive, mais il sombra au milieu du cours d'eau en faisant plop.

Une pancarte manuscrite près de la berge indiquait « eau potable », ce qui, selon le *Dictionnaire Saint-Laurent des meilleurs mots, réels et inventés*, signifiait qu'on pouvait en boire. Si l'eau était bonne à boire,

pourquoi ne pas simplement écrire « boire ici » ? Ou « buvable » ? Ou « éclate-toi » ?

Elle versa de l'eau dans son pot de gruau. Dans une clairière près de la rivière, elle trouva le foyer, recouvert d'une grille en fer. L'endroit était parfait pour un feu – il n'y avait pas d'arbres ou de buissons à proximité, donc elle pourrait voir si quelque chose ou quelqu'un s'approchait.

C'était une journée claire et ensoleillée. Était-elle en sécurité ? Devait-elle craindre l'apparition de lions ou de grizzlis ? Elle sortit sa fronde, plaça un caillou dans la bande souple, visa un arbre et décocha le caillou, qui ne parcourut que quelques mètres avant de s'écraser par terre. Elle n'aurait pas pu faire de mal à une mouche avec ce bidule. Pas sans s'être mieux entraînée. Cela viendrait plus tard. Elle remit la fronde dans son sac-à-béa.

Avec sa hache, Béatrice découpa des branches mortes pour en faire du bois d'allumage et y mit le feu. Elle posa la marmite sur la grille. Béatrice ne savait pas si elle avait une mère, un père, une sœur ou un frère, ni pourquoi on l'avait abandonnée dans une cabane dans les bois avec des instructions, mais elle savait comment faire du gruau : à l'eau, elle ajouta du gruau et tous les ingrédients nécessaires.

Tandis que la marmite chauffait, Béatrice ajouta du beurre. Dans le dictionnaire, elle avait vu une définition pour les « ingrédients » : pour obtenir le meilleur gruau, il fallait incorporer à l'avoine deux noisettes de beurre fondu. Béatrice remua le gruau jusqu'à ce qu'il épaississe et arrive à ébullition. Cuisiner la réconfortait. Cela lui donnait quelque chose à faire. Béatrice s'apprêtait à verser son petit-déjeuner dans un bol. Mais le pot n'avait pas de poignée, alors elle dut retourner à la cabane pour y chercher des mitaines de cuisine.

Elle fourra sa fronde dans sa poche et laissa le sac-à-béa et la hachette près du feu. Elle remplit le deuxième pot d'eau puisée à la rivière et le ramena à la cabane. Alors qu'elle marchait, l'idée de ne pas savoir d'où elle venait faisait monter son irritation. Quel que soit le pays, la ville ou le village, Béatrice sentait jusque dans la moelle de ses os que quelque chose n'allait pas. Elle examinait sans arrêt ses bras et ses jambes. Pas d'égratignures. Pas de fractures. Son corps comptait le nombre requis d'organes vitaux – par exemple le cœur, les poumons, l'estomac, les reins, le foie et le pancréas. Il y avait donc énormément d'endroits où quelque chose pouvait clocher. Le rêve suggérait qu'une partie de son corps était brisée ou endommagée. Mais tout semblait fonctionner. Elle ne ressentait aucune douleur.

Pourtant, c'était frustrant de ne pouvoir approcher personne pour demander des explications. Cela l'irritait à un point tel qu'elle posa son pot d'eau, reprit la fronde qui était dans sa poche, y plaça une pierre de la taille d'une bille, tira fort et la laissa voler. La pierre jaillit dans les airs et heurta quelque chose. De derrière des buissons, elle entendit une voix basse, pleine de colère :

— Hé, attention !

Les buissons s'agitaient. Béatrice serra sa fronde.

La voix se fit entendre à nouveau :

— Y'a des gens qui n'ont vraiment pas idée. Pas d'éducation. Pas de manières du tout. Jeter des pierres çà et là, n'importe où. Vraiment !

C'était une voix grave, irritée et expressive. Béatrice comprenait chaque mot, mais la voix ne semblait pas humaine. Béatrice fit un pas en arrière alors que le bardassage continuait et que les buissons s'écartaient.

Là, devant elle, apparut un immense crocodile. Elle devina que le corps de l'animal était quatre fois plus long que le sien. Ses écailles étaient trempées. Le soleil faisait scintiller leur couleur turquoise, profonde et riche. Bien que son teint bleu-vert l'apparentât à une belle précieuse, le reptile la terrifiait. Sa queue épaisse et puissante bruis-sait. Il desserra ses mâchoires pour révéler deux rangées de dents acérées. Son haleine sentait la viande pourrie. Il regarda Béatrice de haut en bas tandis qu'elle restait figée sur place.

Le crocodile redressa ses jambes pour soulever l'avant de son corps. On aurait dit qu'il faisait un push-up.

— Qui es-tu ? demanda-t-il, en cognant sa queue deux fois.

Béatrice sentait le sol vibrer sous ses pieds. Elle regarda la bête. Combien de dents y avait-il dans sa gueule ? Elle ne pouvait voir que les pointes acérées le long de l'extérieur de ses lèvres. Ces dents pointues, toutes prêtes, la rendaient nerveuse.

— Je suis Béatrice, dit-elle.

— Ça ne me dit absolument rien, répondit le crocodile. Pourrais-tu me donner plus de précisions ?

Il avait cessé de bouger. Béatrice se demanda s'il s'apprêtait à bondir. Un crocodile accroupi peut-il bondir sur sa proie comme, mettons, un chat ou un tigre ?

— Rien ne m'oblige à te réciter mon autobiographie.

Béatrice tenait une main dans l'autre pour les empêcher de trembler.

— Et toi ? Qui es-tu, au juste ?

— Je suis un crocodile royal. Le plus gros qui soit. Tu peux m'appeler

Croc Harry. Et il se trouve que je viens de sortir de mon terrier. Mon estivation était parfaite jusqu'à ce que tu me frappes, sans la moindre provocation, je dois dire, avec cette pierre.

— Estivation ? marmonna Béatrice.

— Hibernation par temps chaud pour les crocodiles et certaines autres espèces, mais peu importe. Je suis agacé. Franchement, je suis assez outré.

Croc Harry ouvrit la gueule et beugla.

Béatrice recula d'un pas. Les dents du crocodile ressemblaient à des couteaux. Il était bruyant et désagréable à voir, mais il n'avait pas l'air du roi de quoi que ce soit. Elle reprit sa fronde, sortit une autre pierre de sa poche et la chargea.

— N'y pense même pas, dit Croc Harry.

— Tu as tes dents, et moi, j'ai ma fronde, déclara Béatrice. Nous sommes quittes.

Croc Harry plia ses pattes avant et plaqua la moitié supérieure de son corps contre le sol.

— Alors tu es un crocodile qui parle ? fit Béatrice. Et qu'est-ce que tu fais ici, *de toutes les façons* ?

— Tu voulais dire « de toute façon », pas besoin du pluriel. Tu t'es mal exprimée.

Béatrice sentit son visage s'empourprer.

— Pardon ?

— On dit « de toute façon », reprit Croc Harry. Pas « de toutes les façons ». Où as-tu appris à parler ? Dans une grange ?

Béatrice ne dit rien. Elle ne trouvait pas de mot pour exprimer sa colère.

Le crocodile hocha la tête. De haut en bas. Comme un humain.

— Tu n'es vraiment pas une lumière, ajouta-t-il.

— Pas une lumière ? répéta Béatrice. Est-ce une insulte ?

— J'aurais pu dire une inculte. Une ignorante.

— Je n'apprécie pas qu'on m'insulte, déclara Béatrice.

Ce monstrueux reptile turquoise avait le don de l'irriter. Il savait comment faire bouillir son sang.

Béatrice recula encore d'un pas. La fronde tremblait dans sa main. S'il devait attaquer, comment pourrait-elle se défendre ? Les globes oculaires du crocodile étaient sa seule vulnérabilité : ils reposaient curieusement sur sa tête. Il ne semblait pas sage d'engager le combat avec lui. Mieux valait lui tenir tête. Peut-être que tout ce dont il avait besoin, c'était d'une claque verbale.

— Nous ne sommes pas à la petite école, déclara Béatrice. Et je n'ai pas besoin qu'une bête au centre de gravité pitoyablement bas me donne des leçons de grammaire.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Ton centre de gravité. C'est le point de ton corps qui rejoint le sol. Plus ton centre de gravité est bas, moins tu as de chances d'avoir un cerveau viable. Et le tien est plus bas que celui d'un cochon. Infiniment plus bas !

Le crocodile renifla. De l'eau jaillit de sa gueule.

— Les cochons. J'ai mangé des cochons.

— J'en doute, répliqua Béatrice.

— Des petits. Les porcelets sont les plus succulents !

— Tu ne devrais pas tuer des animaux. Pourquoi ne t'en prends-tu pas à quelqu'un de ta taille ?

Croc Harry renifla à nouveau.

— Tu ne sais manifestement rien des lois de la nature. Laisse-moi te les expliquer. Si je ne tue pas, je ne mange pas. Aussi, dans ce monde, si tu es grand, tu es le chasseur. Si tu es petit, la proie. M'en prendre à quelqu'un de ma propre taille ne me mènerait nulle part. Surtout pas dans cette forêt.

À ce moment, un tatou et deux de ses petits traversèrent le sentier et s'enfoncèrent dans le sous-bois.

— Si j'étais toi, je ne m'attaquerais à rien de plus gros qu'un tatou, dit Croc Harry.

Béatrice savait une chose ou deux à propos des tatous. Elle avait dû lire à leur sujet, avant de se retrouver dans cette forêt mystérieuse.

— Tu ne devrais pas t'approcher des tatous. Ils peuvent te donner la lèpre.

Le crocodile recula de deux pas.

— Désamorçons. Tu peux passer ton chemin, sans crainte de devenir mon petit déjeuner, si tu me demandes pardon.

Béatrice posa sa main sur sa hanche.

— Ton petit déjeuner ? Te demander pardon ?

Le crocodile roula des yeux. Ces derniers ressemblaient à des boules de billard tournant au soleil.

— Demander pardon, c'est avouer que tu es sincèrement désolée, déclara-t-il.

Béatrice poussa un cri de colère. Elle était envahie par le désir de lancer quelque chose. Quelque chose de dur. Elle fourra la fronde dans sa poche, ramassa le pot et jeta l'eau sur la tête de Croc Harry.

Il la dévisagea sans ciller, comme si de rien n'était. Ce qui décupla la colère de Béatrice.

— Pourquoi devrais-je te présenter des excuses ? demanda-t-elle.

— Je choisis d'ignorer que tu m'as aspergé d'eau, déclara Croc Harry. Tu te rends compte que je suis un crocodilien ? Me jeter de l'eau dessus, c'est comme si je te respirais dessus. Aucun effet ! Concentrons-nous sur ton péché originel : tu as tiré cette pierre directement sur mes scutelles.

Le crocodile agita sa queue et, du bout de celle-ci, désigna les dures écailles de son dos.

— Et toi, tu m'as surprise dans la forêt, répondit Béatrice. Ce qui est tout aussi impoli. Donc nous sommes quittes. Et au fait, ton nom est assez ridicule. Quelle idée pour un crocodile de s'appeler Harry ?

Il ouvrit ses mâchoires caverneuses et beugla. Ses dents brillaient au soleil. Béatrice bondit en arrière. Elle était sûre d'avoir vu la patte de quelque chose – un lapin ? ou une marmotte ? – coincée entre ses dents du fond.

— De ta part, j'exige un minimum de respect, dit Croc Harry.

Béatrice ignorait ce que représentait ce minimum, mais c'était plus que ce qu'elle était prête à donner.

— Ne me prends plus par surprise, ordonna-t-elle.

Croc Harry expira bruyamment. L'air siffla de sa gueule. Dans sa barbe, il marmonna :

— Petite *attitudineuse* !

— Comment oses-tu me traiter d'*attitudineuse* ? répliqua Béatrice.

— Eh bien, parce que tu l'es !

— Est-ce que ce mot existe pour de vrai ?

— Il existe dans mes livres à moi ! Il signifie que tu es trop bavarde pour ton propre bien.

— Eh bien, si je suis *attitudineuse*, toi, tu sens comme un ours qui ne se lave pas. Et tu es franchement *ânetêtudineux*.

— Je prends mon bain tous les jours, rétorqua Croc Harry. Et *ânetêtudineux* n'existe pas.

— Dans mes livres à moi, si, riposta Béatrice.

— Alors, qu'est-ce que ça veut dire ? s'enquit Croc Harry.

— Têtu comme un âne.

— Je ne reconnais pas ce mot ni n'en accepte la définition, statua Croc Harry.

— *De toutes les façons*, c'est le moment de l'au revoir.

Gardant une posture parfaite pour dissimuler sa peur, Béatrice marcha aussi vite qu'elle le put jusqu'à l'autre bout du sentier. Elle se

précipita vers le figuier, monta sur l'échelle de corde et la tira derrière elle.

Cinq mètres plus bas, Croc Harry la regardait.

Elle tapa du pied. Crotte. Boules de charbon. Putain de boue ! Son estomac gargouillait. Son gruau était probablement en train de brûler. Mais Croc Harry était là-bas, se vautrant entre sa cabane et son feu.

Ce n'est que lorsqu'elle tapa du pied et jura à nouveau qu'elle prit conscience d'avoir eu une longue dispute avec un crocodile. Non seulement ils se comprenaient, mais Croc Harry semblait avoir un vocabulaire plus vaste que le sien. Ça ne lui convenait pas du tout.

Estivation, *attitudineuse*, scutelles… Elle pouvait à peine le suivre. Elle devrait étudier le *Dictionnaire Saint-Laurent des meilleurs mots, réels et inventés*. Elle passerait vingt minutes par jour à bonifier son vocabulaire, pour apprendre à insulter un crocodile. Et elle apprendrait immédiatement une insulte ravageuse, juste pour l'avoir sous la main.

Elle ouvrit le dictionnaire et atterrit dans les O. Elle posa son doigt au hasard. Là : « Odoriférant : Qui pue. » C'était une bonne insulte. Cinq syllabes. Il venait à l'esprit de Béatrice que lorsque l'on échange des insultes, plus il y a de syllabes, mieux c'est.

Béatrice attendit cinq minutes puis retourna directement à son feu avec ses mitaines de cuisine. Elle ne vit aucune trace du reptile odoriférant. Elle remua le gruau. Une partie du gruau avait brûlé au fond de la marmite, mais le reste était récupérable.

Béatrice versa le gruau dans son bol, s'assit sur la berge, sa fronde bien prête, et regarda un héron plonger la tête la première dans l'eau et émerger avec un poisson gigotant dans son bec. Elle plissa les yeux alors que le soleil s'élevait au-dessus de la rivière et s'étonna de voir l'image de deux autres soleils – un de chaque côté. Des chiens du soleil. Elle avait aussi vu ce mot dans le dictionnaire : « Chiens du soleil : Taches lumineuses qui apparaissaient de chaque côté du soleil, formées par la lumière solaire traversant des cristaux de glace très haut dans l'atmosphère. » Béatrice prit une décision : elle n'aurait pas peur. Même dans une situation terrible, en quoi la peur pourrait-elle l'aider ? Béatrice s'assit au bord de la rivière, admira les chiens du soleil et prit son premier repas dans la forêt vaste et magique d'Argilia.

2

Sang-froid

Ça, au moins, c'était clair : Béatrice n'allait pas mourir d'inanition. De la nourriture, des livres et des fournitures continuaient d'arriver dans sa cabane, tout aussi miraculeusement qu'elle l'avait fait. Béatrice essaya de rester éveillée une nuit pour voir si elle pouvait découvrir le fonctionnement du système de livraison, mais rien ne se passait jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Dans le *Dictionnaire Saint-Laurent des meilleurs mots, réels et inventés*, elle chercha en vain aux lettres L pour les livres, N pour la nourriture et A pour l'approvisionnement. Elle consulta le guide *Conseils de survie, forêt d'Argilia, 2090*, mais n'y trouva pas plus de réponse. Elle tomba cependant sur un avertissement concernant les crocodiles : « Ne te baigne pas dans la rivière la nuit, car tu pourrais ne pas repérer un crocodile à l'affût. Les crocodiles sont des prédateurs patients. Ils n'ont peut-être pas l'air intelligents, mais il s'agit d'une ruse. Ils attendent que tu approches de leur gueule. Ne te laisse pas duper. Et ne sois pas naïve. »

Ce guide de survie, le dictionnaire et un traité volumineux sur la biologie des crocodiles étaient les seuls livres qui semblaient parler à Béatrice directement. Elle prit tous les autres livres de ses étagères. Il y en avait cent vingt, principalement des romans pour enfants. Un par un, elle en feuilleta les pages, mais ne trouva aucun message gribouillé dans les marges. Elle saisit chaque livre par le dos et le secoua, mais aucun papier volant pouvant contenir des indices n'en tomba. Les romans ne lui étaient d'aucune utilité pratique, mais les jours de pluie et en début de soirée, ils lui tenaient bonne compagnie. En effet, ils étaient les meilleurs amis du monde. Elle tenta d'estimer le temps que lui dureraient les livres. Elle lisait généralement environ le tiers d'un livre

chaque jour. Ainsi, trois jours par livre multiplié par cent-vingt livres équivalait à trois cent soixante jours, soit presque une année complète. Si elle finissait par être coincée plus longtemps dans la forêt d'Argilia, elle pourrait reprendre au début et les relire tous.

Cette bibliothèque était l'élément le plus excitant de sa cabane. Pour une cabane, c'était assez luxueux, mais pour une pièce dans laquelle elle vivait jour après jour, toute seule, c'était assez spartiate. Il y avait deux petites fenêtres – sans rideau. Sa porte pouvait être enfermée de l'intérieur avec un verrou coulissant. Elle disposait d'un lit simple avec deux oreillers, ce qui était parfait, car lorsqu'elle s'allongeait pour lire, elle aimait en avoir un sous la tête et l'autre sous les genoux. Elle pouvait lire et écrire sur la table en acajou, qui était accompagnée d'une chaise en bois, avec des pattes épaisses. Elle aurait apprécié un coussin pour s'asseoir, mais au moins la chaise était solide et ne craquait ni ne couinait. Quant aux casseroles, poêles, plats et couverts, il y en avait juste assez pour une personne. Un balai et une poubelle. La hachette, la fronde et le sac-à-béa. Pas de bougies, mais il y avait une lampe de poche à énergie solaire. Elle trouva également un peigne, une marmite et un grand récipient cylindrique ouvert sur lequel était écrit « seau à miel ». Elle devait chercher ça dans son dictionnaire : « Seau à miel : Utilise-le la nuit si tu es coincée dans ta cabine par peur de sortir dans le noir et que tu as vraiment besoin d'y aller. Emporte-le avec toi le lendemain matin, vide-le, lave-le et repose-le près de ton lit. Pas trop chic, mais tu nous en seras reconnaissante. »

— Seau à miel, marmonna Béatrice.

De toutes les étranges définitions de son dictionnaire, celle-ci semblait être la plus utile.

Quatre jours d'affilée, Béatrice marcha toute la matinée dans une direction, puis se retourna et passa tout l'après-midi sur le chemin du retour. Il s'agissait, selon son dictionnaire, d'un acte de reconnaissance ou d'exploration de son environnement. La forêt ne semblait pas avoir de fin, mais Béatrice continuait tout de même sa reconnaissance.

À l'est, Béatrice passait sous des figuiers si hauts que même en lançant une pierre de toutes ses forces, elle n'arrivait à toucher que le quart inférieur du tronc. À l'ouest, elle trouva des framboisiers débordant de baies.

Elle découvrit également un arbre immense avec une étonnante variété de couleurs – des sections entières de magenta, de rose et de lavande – qui offrait des pêches, des nectarines et des prunes. Les trois

types de fruits étaient suspendus aux mêmes branches. Cet arbre aurait été splendide pour un pique-nique. Elle s'arrêta pour cueillir une pêche. Elle mordit dedans. La peau était bonne et ferme, mais pas velue. La chair, juteuse et sucrée. La pêche de l'arbre à pique-nique était vraiment succulente. À l'humble avis de Béatrice, une pêche à son meilleur n'avait pas de rival au royaume des fruits. Du dos de la main, elle essuya le jus qui coulait sur son menton. Peu importe ce qui lui arrivait dans la forêt d'Argilia, et peu importe les mauvaises choses qui pourraient lui arriver, Béatrice décida qu'elle pourrait toujours regarder en arrière et se souvenir du jour où elle s'était tenue sous le soleil du matin, au pied de l'arbre à pique-nique à trois fruits et avait dévoré une pêche parfaite.

Elle continua à marcher. Une volée d'oies traversa le ciel au-dessus de sa tête et Béatrice put les entendre bavarder.

— La bipède poilue nouvellement arrivée a l'air perdue ! gloussa la cheffe des volatiles.

— Je t'ai entendue ! cria Béatrice.

Elle voulait informer les oies qu'elle n'était pas du tout perdue, mais elles étaient déjà parties.

Au nord, elle traversa des prairies sans fin, présentant toutes les nuances de vert – émeraude, jade, vert forêt et vert lime. La prairie vert lime était couverte de coquelicots qui s'agitaient sous la brise comme une main humaine. Béatrice n'aimait pas se promener dans cette prairie, car les coquelicots ondulants lui rappelaient un rêve récurrent dans lequel elle était blessée et des gens criaient. Les sons de détresse de ses rêves continuaient de lui inonder l'esprit. Elle essaya de marcher plus vite pour éviter d'y penser.

Au sud, elle découvrit davantage de rivières et de lacs. Au loin, elle apercevait une montagne dont les pics enneigés luisaient au soleil. De l'autre côté d'un champ, elle vit un grizzli dans une rivière, en quête de nourriture. À force de balayer l'eau de sa patte, il attrapa un gros poisson dont il ne fit que deux bouchées. Béatrice frissonna en pensant à la puissance de ses mâchoires, aptes à transformer un poisson de bonne taille en un repas de deux bouchées. Grâce au guide de survie de sa cabane dans les arbres, Béatrice pouvait distinguer les déjections d'orignaux, de kangourous, de lapins, d'antilopes et d'autres animaux. Elle accordait une attention particulière aux excréments d'ours : de grands dépôts odorants en forme de tube, noirs, bruns ou verts, et contenant souvent des morceaux de baies, de mousse, de cheveux ou d'os. « Note à moi-même, pensa Béatrice : m'éloigner de la crotte d'ours fraîche. »

Peu importe la distance parcourue, Béatrice n'atteindrait jamais la limite de la forêt. Pas de portail. Pas de clôture. Pas de route. Aucune trace de présence humaine. Des gens avaient pourtant dû l'amener à la cabane d'Argilia. Où se trouvaient-ils, et pourquoi l'avaient-ils abandonnée ? Viendraient-ils un jour la chercher ? Sauraient-ils comment la retrouver ? Allô ! Quelqu'un avait-il remarqué qu'elle avait disparu ?

Elle n'avait pas le mal du pays parce qu'elle ne savait pas de qui s'ennuyer. Pourtant, elle ressentait une certaine insatisfaction. Elle ne se sentait pas seule. Pas du tout. Béatrice était autonome et estimait que le sentiment de solitude était une perte de temps. Mais quelque chose l'irritait.

Même si sa cabane la protégeait de la pluie, même si son matelas était ferme, même si de la nourriture fraîche apparaissait chaque matin comme par magie, Béatrice savait qu'elle devait trouver le chemin du retour. Quel que fut l'emplacement de son chez-soi.

Un matin, de bonne heure, la pluie tapait si fort sur le toit que Béatrice se demanda si sa cabane allait se fendre. Il n'en fut rien et Béatrice se rassura en lisant dans son dictionnaire le nom des groupements d'animaux. Des oies en groupe formaient une volée. Des buffles en grand nombre constituaient une obstination. « Tu ne le croiras peut-être pas, disait le dictionnaire, mais il se trouve qu'un groupe de corbeaux est appelé une méchanceté. » Des chameaux : une caravane. Des crapauds formaient un nœud. Des dindes, un gang. Des pandas, un embarras. « Comprends bien, disait le dictionnaire : les requins en groupe s'appellent un frisson. Il serait compréhensible de se demander qui a inventé des noms aussi ridicules. » Béatrice se demanda si c'était la même personne farfelue qui avait inventé son dictionnaire.

La pluie s'était enfin arrêtée. Avant de sortir, Béatrice devait s'occuper de ses cheveux. Elle essaya de les asperger d'eau, mais sans résultat. Elle pouvait à peine passer le peigne dans ses boucles serrées. Elle se peigna encore et encore. Tous les tiraillements lui faisaient mal au cuir chevelu. Elle continua à se peigner, malgré la douleur, jusqu'à ce que ses cheveux acquièrent un aspect crépu. Elle s'examina dans le miroir. Pas mal. Pas mal du tout. Elle vit une fille à l'air intelligent. Plein de personnalité. Sa coiffure était inachevée, mais jazzy. Elle aimait ce qu'elle voyait. Ça ferait l'affaire pour l'instant.

Béatrice s'habilla rapidement – une chaussette rouge sur un pied et une bleue sur l'autre, car elle pensait que porter des chaussettes de

même couleur était mortellement ennuyant. Elle fourra sa fronde, sa hachette et deux pommes dans son sac-à-béa et descendit de l'échelle de corde.

Au pied de l'arbre, elle cloua une pancarte qu'elle avait rédigée la nuit précédente et qui disait : « Une personne habite ici. Répond au nom de Béatrice. (Pour plus de clarté : cette personne est un être humain. C'est une enfant d'âge incertain.) » N'étant pas sûre de s'être identifiée correctement, elle ajouta au bas de la pancarte en petits caractères : « De petite taille, mais avec des projets de croissance. Yeux bruns. Boucles noires. Peau brune. Taches de rousseur abondantes. Porte toujours son sac-à-béa. P.S. : Un sac-à-béa est un sac à dos violet avec de nombreuses poches. Il contient du matériel de survie et de quoi repousser les crocodiles. »

Depuis qu'elle s'était éveillée de son cauchemar, ici, en Argilia, Béatrice avait l'impression que quelqu'un ou quelque chose la suivait. Surveillait ses mouvements. Ça l'effrayait. Elle n'appréciait pas d'être prise en filature. Elle se demandait si son imagination lui jouait des tours. Et si quelqu'un ou quelque chose essayait de jeter un coup d'œil dans son esprit. Elle tourna sur elle-même pour voir si elle pouvait repérer un intrus. Mais aucun des animaux d'Argilia ne semblait du genre à l'espionner.

Dans *Conseils de survie*, elle n'avait rien lu sur ce qu'il fallait faire si l'on sentait que quelqu'un nous observait. Béatrice ne pouvait penser qu'à deux stratégies. La première était offensive : lancer des cailloux ou utiliser la fronde. La précision serait nécessaire, si jamais elle avait besoin de lancer un caillou ou d'user sa fronde pour se protéger.

La deuxième stratégie était défensive : Béatrice avait enduit le tronc de sa cabane de graisse d'ours trouvée dans un grand pot en fer blanc au fond de son placard. La graisse d'ours empêcherait quiconque de grimper dans l'arbre. Chaque nuit, avant d'aller au lit, Béatrice remontait sur l'échelle de corde. Cependant, elle devait la déployer le matin. Quoi faire quand elle sortait durant la journée ?

Béatrice se mit à rédiger un autre écriteau qu'elle comptait clouer sur l'arbre. La première version disait : « Cette échelle est à l'usage exclusif de Béatrice. » Ele n'aimait pas ce message. Trop long. Elle essaya une autre approche : « Défense d'entrer. » Cela n'allait pas non plus. Trop court et un peu irréfléchi. Finalement, elle opta pour : « Résidence privée. Pareil pour l'échelle. »

Béatrice décida qu'il était grand temps de faire une marche de santé.

C'était une belle expression découverte dans le dictionnaire. Une marche de santé était simplement une longue marche que l'on faisait pour se maintenir en bonne santé. Béatrice aurait pu appeler sa sortie une promenade, mais marche de santé sonnait tellement mieux !

La brume se mit à s'élever du sol de la forêt alors que le soleil pointait derrière les nuages. Tandis que Béatrice marchait vers une rangée d'arbres, elle entra directement dans une toile d'araignée. Là, devant elle, un minuscule insecte était coincé dans les fines fibres de la toile. Elle écouta attentivement et entendit sa petite voix :

— Je dois… je dois… je dois sortir.

Béatrice cassa la toile avec sa main.

— Merci, dit l'insecte, libre de s'enfuir et de disparaître.

Une araignée se laissa glisser le long d'un fil en face de Béatrice, dont elle soutint le regard.

— Hé ! C'était mon déjeuner !

— Désolée, dit Béatrice.

Elle contourna l'araignée et poursuivit son chemin.

Sur la pointe des pieds, elle monta sur une énorme bûche tombée de l'autre côté de la rivière Argilia et se dirigea vers une prairie sans fin couverte de pissenlits d'un jaune ardent. Ils étaient extrêmement beaux. Les pissenlits étaient considérés comme des mauvaises herbes, elle le savait, mais comme ils couvraient l'immense champ, ils ressemblaient à des fleurs pour elle. Combien y en avait-il ? Des milliers ? Plus encore. Des millions ? Peut-être.

Au bord du pré, elle cueillit un bouquet de pissenlits qu'elle plaça sur la branche basse d'un arbre. Elle recula de dix pas, mit un caillou dans sa fronde, étira la bande élastique et tira. Elle brisa le bouquet de pissenlits. Elle répéta les mêmes gestes, à une distance de quinze, puis de vingt pas et atteignit à nouveau sa cible. À la quatrième tentative, tandis qu'elle étirait l'élastique, le manche en bois de fronde se fendit. Crotte ! Une fronde cassée ne sert à rien.

Béatrice leva les yeux. En face du soleil, il y avait un arc-en-ciel. C'était le plus grand arc-en-ciel qu'elle ait jamais vu. Ses sept couleurs s'étendaient jusqu'à couvrir toute une partie de la voûte céleste. Elles vibraient sous son regard.

— Wow, marmonna-t-elle. C'est tout un arc-en-ciel !

— Je suis content que tu l'aies remarqué, répondit l'arc-en-ciel. Il avait une voix basse et calme. Cela ressemblait à une femme qui savait prendre les choses en main et qui n'avait jamais eu à élever la voix parce que les gens lui obéissaient d'emblée.

— Vos couleurs sont extrêmement jolies, déclara Béatrice. Surtout le violet. C'est ma préférée.

— Moi aussi, dit l'arc-en-ciel. La prochaine fois, j'en mettrai un peu plus.

— C'est triste d'être la seule personne dans cette forêt, enchaîna Béatrice.

— Je sais, dit l'arc-en-ciel.

— Pas une âme en vue, ajouta Béatrice.

— Je sais, répéta l'arc-en-ciel.

— Je suis bien capable de me débrouiller toute seule, précisa Béatrice. Mais c'est un peu bizarre de ne voir personne à des kilomètres à la ronde.

Cette fois, pas de réponse, alors Béatrice demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Mme Arc-en-ciel.

— Vous parlez comme une personne, fit remarquer Béatrice. Je veux dire, une vraie personne. Une humaine. Alors, où sont tous les gens ?

Le soleil s'éclipsa derrière un nuage sombre. L'arc-en-ciel s'était mis à rétrécir et rétrécir. Au moment de disparaître, l'arc-en-ciel fit le même bruit que celui qu'on entend lorsqu'on prend un sac en papier rempli d'air et qu'on le fait exploser avec ses mains. Sacs en papier. Sacs à lunch. Quel était ce souvenir ? Le souvenir s'enfuit tel un lapin dans un trou. Béatrice releva la tête. L'arc-en-ciel avait entièrement disparu.

Pendant un instant, Béatrice ne savait pas si elle avait rêvé. Venait-elle vraiment de converser avec un arc-en-ciel ? Elle savait deux choses : il allait pleuvoir à nouveau et sa fronde s'était cassée.

Elle n'aurait pas dit non à un chocolat chaud. Ç'aurait été délicieux. Mais il n'y avait pas de chocolat chaud dans la cabane, alors Béatrice fit bouillir de l'eau sur le feu et prépara du thé. Elle revint avec sa tasse vers l'arbre et s'arrêta pour souligner le mot « privé » sur son panneau lorsqu'elle entendit un bruissement familier.

Une voix cria :

— Béatrice, oh Béatrice ! Pourrions-nous parler pendant ta pause de onze heures ?

Crotte ! Double crotte ! Croc Harry était de nouveau là, émergeant des bois en direction de son arbre.

Béatrice monta sur l'échelle, s'efforçant de maintenir sa tasse de thé dans le bon angle pour ne pas en renverser une goutte.

— S'il te plaît, ne te sauve pas, dit-il. L'autre jour, nous sommes partis

du mauvais pied.

Béatrice continua de grimper jusqu'à ce qu'elle atteigne le sommet de l'échelle. Elle s'assit sur sa branche, les pieds suspendus à bonne distance du dessus de la tête du crocodile, en sécurité.

— C'est le moins qu'on puisse dire, répondit-elle.

— J'ai senti ton thé, dit Croc Harry. Ne pourrais-tu pas simplement t'asseoir là et le boire ? Ne pourrions-nous pas converser un tout petit peu pendant que tu profites de ta pause de onze heures ?

Béatrice se demandait comment un crocodile pouvait connaître ce concept. Mais il semblait connaître un tas de mots, y compris des termes qui lui étaient étrangers à elle. Béatrice se souvint d'avoir lu des livres sur la pause de onze heures. C'était à ce moment, entre le petit déjeuner et le déjeuner, que les hobbits prenaient une collation dans *Le Seigneur des anneaux*.

Elle regarda le croco royal. Elle trouvait ses dents à la fois intimidantes et disgracieuses. Un animal qui se respecte ne devrait jamais montrer ses dents, même la gueule fermée.

Il parlait sans cesse. Il parlait tellement que Béatrice estima que le mot « loquace » avait été inventé juste pour lui. Cela signifiait avoir une grande gueule, être incapable de se la fermer. Il parlait tellement que Béatrice avait envie de lui claquer la gueule. Même lorsqu'il était silencieux et qu'il restait pendu à ses lèvres à elle, Béatrice pouvait toujours voir ses dents du bas se dresser sur sa lèvre supérieure et ses dents du haut serpenter à l'extérieur de sa lèvre inférieure.

Perchées à l'extérieur de sa gueule, les dents de Croc Harry semblaient dire : « Continue, n'arrête pas de parler pendant que je m'imagine te dévorer au déjeuner. »

Dégueulasse !

Plus tôt, dans sa cabane, Béatrice avait consulté le manuel *Le b. A.-ba de la biologie des crocodiles*. Elle savait donc qu'à tout moment, Croc Harry stockait quelques dizaines de pierres appelées gastrolithes dans son estomac. Il les utilisait pour écraser sa nourriture. Ça facilitait la digestion. Les crocodiles ne mangeaient pas fréquemment, mais mettaient une éternité à digérer leur nourriture.

Quand il ne se comportait pas comme un carnivore désespéré, Croc Harry se montrait assez amical.

— Oh Béatrice, oh Béatrice ! cria-t-il au pied du figuier. C'est une matinée terriblement tranquille et sans incident, alors voudrais-tu rester là et siroter ton thé pendant que nous palabrons ? Ne pourrais-tu pas aider ce croco royal à passer le temps ?

Béatrice vérifia à nouveau la hauteur à laquelle ses pieds pendaient sous la branche. Aucun crocodile ne pouvait sauter aussi haut. Elle courba et redressa ses orteils.

— De quoi allons-nous discuter ? demanda-t-elle.

— Pourrions-nous simplement palabrer ?

Béatrice n'avait pas eu de relation personnelle avec d'autres crocodiles, mais elle était convaincue qu'aucun autre reptile ne prononçait de mots aussi précieux.

— Une seconde.

Béatrice courut à l'intérieur, s'agenouilla près de ses étagères et consulta son dictionnaire. Palabrer, découvrit-elle, signifiait blablater, débiter, ou, en clair, parler indéfiniment pour ne rien dire.

Elle retourna à la branche et soupira.

— J'aime tellement te regarder prendre ta pause, déclara Croc Harry. Mais aujourd'hui, je m'inquiète pour toi.

Béatrice avait du mal à croire que le crocodile lui voulait du bien. Il pouvait parler jusqu'à ce qu'elle en perde la tête. Il pouvait tout aussi bien la lui arracher d'une bouchée. Elle imaginait sans peine à quoi Croc Harry ressemblait quand il avait faim. À ce moment-là, il céderait volontiers à ses instincts les plus bas et mangerait une douzaine de lapins, ou une chèvre ou une antilope, ou même Béatrice, pour le petit déjeuner. Ou le déjeuner. Ou le dîner.

Cependant, Béatrice avait des problèmes à régler et une famille à localiser. Elle n'avait aucune envie de devenir le plat principal de quelqu'un.

— La seule chose qui t'intéresse, c'est le temps qu'il te faudra attendre avant de me dévorer.

— Tu me sous-estimes, déclara Croc Harry. Ne pourrions-nous pas être amis ?

— Et si tu as faim ?

— Je prendrai sur moi, déclara-t-il.

— Pas trop rassurant, répondit Béatrice.

— Alors reste perchée sur cette haute branche. Mais je dois dire ceci : quelqu'un ou quelque chose te suit.

Comment pouvait-il le savoir ? Parlait-il de lui-même ? Essayait-il de la duper ? Qu'est-ce que Béatrice devait faire exactement de la seule créature qui l'avait cherchée comme ça, frappant avec force de sa queue sur le sol, mourant d'envie de converser avec elle sur la nature des étoiles et de la lune, ou sur les sons étranges qui émanaient de la nuit, des hautes plaines au-delà de la forêt, ou de tout ce qui se passait dans

l'esprit de Béatrice ou dans le sien ?

Croc Harry était un causeur infatigable. Il ne se lassait pas de parler. Qu'allait-elle faire de lui ? Était-il un ami ou un ennemi ? L'aiderait-il à découvrir d'où elle venait ? L'aiderait-il à quitter Argilia ? Ou périrait-elle si elle s'endormait en lisant sur la branche de son figuier et tombait droit dans ses mâchoires béantes ? Sur la branche de son arbre, elle ne pouvait tout simplement pas se risquer à lire des livres ennuyants comme *Le b. A.-ba de la biologie des crocodiles*, ou *Conseils de survie*, ou *Le Dictionnaire Saint-Laurent*. Assise sur sa branche, il lui fallait lire des histoires passionnantes, « dignes du toit ».

Dans sa liste privée des « meilleurs bouquins selon Béatrice », « digne du toit » signifiait que le livre était si génial qu'elle grimpait sur le toit de sa cabane pour proclamer son appréciation. *Le Hobbit* s'était classé dans cette catégorie. *Le voyage miraculeux d'Edward Tulane* était aussi « digne du toit ». Ce qui avait mené Béatrice à se poser une question à laquelle elle n'avait pas trouvé de réponse : comment se faisait-il qu'elle était amnésique, mais qu'elle se souvenait encore de livres « dignes du toit » ? Comment un livre pouvait-il s'être imprimé dans son cerveau davantage que, mettons, le souvenir d'une robe, d'une maison, d'un frère ou même d'une mère ? La seule chose que Béatrice savait, c'était qu'elle était meilleure pour poser des questions que pour y répondre.

3

Parfait pour toute constitution

Quelqu'un essayait de s'infiltrer dans son cerveau. Rester éveillée était le meilleur moyen de tenir l'intrus à l'écart. Comme elle le faisait tous les matins depuis son réveil en Argilia, Béatrice s'allongea sur le dos, leva les genoux, pétrit ses doigts et passa en revue ce qu'elle savait.

Elle connaissait son prénom, mais n'avait aucune idée des prénoms ou des noms des membres de sa famille. Ses parents ? S'ils existaient, ils avaient été effacés de sa mémoire. Son livre *Conseils de survie, forêt d'Argilia* était daté de 2090, elle devait donc vivre en cette année-là ou plus tard. Elle avait ouvert *Une brève histoire d'Argilia* plusieurs fois, mais s'était toujours endormie à la lecture du bouquin. Elle en avait tout de même retenu un fait : l'étendue de la forêt clôturée était si grande qu'il lui faudrait « des jours de traversée difficile » pour marcher d'un bout à l'autre.

Les entrées ! Où donc se trouvaient les entrées de cette forêt ? Et qu'y avait-il au-delà de la clôture ?

Béatrice se demandait si elle trouverait des réponses dans ses rêves. C'était malaisé de sonder ses rêves, car ils étaient en apparence habités par deux images horribles. Dans la première, l'on chantait. Les voix du chœur – altos, sopranos, ténors et basses – étaient d'une beauté douloureuse et lui faisaient penser à la famille, à la maison et à la communauté. En un éclair, le chant devenait hurlement, et elle ressentait une douleur brûlante dans son ventre et se voyait couverte de son propre sang. Dans la deuxième partie de son rêve, elle n'était plus près du chœur ou des cris. Elle était en Argilia et quelqu'un lui chuchotait d'une voix basse et pressante : « Laisse-moi entrer. Laisse-moi entrer. Je ne partirai pas tant que tu ne m'auras pas laissé entrer. »

Dans son rêve, Béatrice avait l'impression qu'un homme lui parlait.

Un homme grand. Un homme qui n'hésiterait pas à utiliser sa carrure et sa taille contre elle. Parce que Béatrice était petite, encore une enfant, il la supposait faible, alors avait-il décidé de s'en prendre à elle. C'était le genre de personne qui n'abandonnait pas facilement. Que voulait ce grand homme ? Il essayait de quelque étrange manière de prendre contrôle d'elle, de l'utiliser pour entrer dans la forêt. Mais Béatrice était forte – bien plus forte qu'il ne pouvait l'imaginer. Tout ce que Béatrice savait lorsqu'elle se réveillait haletante dans son lit et se tenait immobile pour se calmer et mettre ses rêves en ordre, c'était qu'il la suivait. La talonnait. Comme une ombre maléfique.

Avec sa règle en acier, qui pouvait s'étendre sur un mètre de long, Béatrice avait décidé de se mesurer. Elle entailla un arbre droit à des intervalles de trente centimètres, soit à trente, soixante, quatre-vingt-dix, cent vingt et cent cinquante. À partir de cent vingt centimètres, pour mieux mesurer sa croissance, elle fit également des marques à chaque centimètre, jusqu'à cent soixante-cinq centimètres. Elle se mesura et détermina qu'elle ne mesurait qu'un peu plus d'un mètre quarante-sept. C'était insuffisant. Inacceptable, même. En Argilia, une fille devait pouvoir se défendre. La seule façon de compenser pour sa petite taille était de manier sa fronde avec une précision sans faille, redoutable.

Béatrice n'avait pas vu la personne, ou l'être, ou la chose qui la suivait dans la forêt. Mais elle pouvait déjà lancer une pierre aux trois quarts de la largeur de la rivière. À l'aide de sa fronde, elle pouvait atteindre une cible sur un arbre à vingt pas. La fronde s'était fissurée lors d'une de ses séances d'entraînement et elle était déterminée à la réparer. Alors, après avoir préparé le petit déjeuner, Béatrice chercha dans *Conseils de survie* la lettre C, pour colle.

L'écriture, dans une calligraphie violette parfaite, indiquait exactement ce qu'il fallait faire. Elle lui demandait même de repérer, suspendue à un clou dans le garde-manger, une cuillère géante avec un manche de trois pieds de long. Béatrice abaissa son échelle de corde, transporta les fixations collantes et la cuillère dans la fosse près de la rivière, alluma un feu, suspendit une marmite au-dessus des braises brûlantes et suivit les instructions. C'était vraiment de la tarte. Elle ne comprenait pas cette expression, « c'était de la tarte », parce qu'une bonne tarte était sûrement difficile à cuisiner. Faire de la colle serait sûrement plus facile.

Béatrice mit à bouillir une tasse d'avoine. Une fois l'avoine cuite, elle y mélangea une tasse de beurre de cacahuète croquant. Puis elle ajouta

trois cuillères à soupe de farine et trois cuillères à soupe de cire d'abeille.

L'astuce, disait l'écriture violette de *Conseils de survie*, consistait à porter tous les ingrédients à une température chaude au toucher, en remuant au fur et à mesure que le mélange épaississait. « Ce n'est pas le moment de détourner le regard, ni de perdre sa concentration », disait le livre. « Mets un couvercle sur la marmite. Tu as maintenant une minute pour assembler les pièces cassées et les rapprocher. Retire le couvercle. Pour l'amour du ciel, utilise les maniques en peau d'ours et ne te brûle pas. »

Avec le dos d'une cuillère, Béatrice enfonça de la colle dans les interstices de sa fronde. La colle n'était pas encore assez solide. Il fallait qu'elle cuise un peu plus longuement. Elle était complètement concentrée, ne songeant à rien d'autre, quand Croc Harry se glissa hors de la rivière et rampa sur le terrain à côté d'elle. Il battait de la queue. Elle sentit les vibrations du sol. Elle n'avait jamais été aussi proche de Croc Harry. Elle osait à peine bouger. Ou respirer. Elle était assise les jambes croisées près du feu, tenant le pot de colle avec ses maniques en peau d'ours.

— Quoi de neuf ce matin, ma grande Béa ? dit Croc Harry, ce que Béatrice détestait.

Il ne l'appelait « ma grande » que parce qu'elle était petite. Elle n'appréciait pas la moquerie. Cependant, à ce moment, Béatrice avait d'autres chats à fouetter. Le mieux, était de paraître imperturbable.

— Je prépare à manger, dit-elle.

— De la viande ?

— Tu sais très bien que je suis végétalienne.

— Végétalienne, mon œil ! Tu utilises des maniques en peau d'ours.

— Je suis un peu occupée en ce moment.

— Même pas le temps d'un petit bonjour ? Pas de salutations chaleureuses ? Rien sur le fait que toi et moi sommes des âmes sœurs ?

— Bonjour, Croc Harry.

Elle essayait de paraître aussi désintéressée que possible. Il ne fallait pas avoir l'air effrayé. Peut-être oublierait-il qu'elle était faite de viande et d'os. Ou peut-être se dirait-il qu'elle était principalement constituée d'os, donc peu appétissante. Peut-être perdrait-il tout intérêt et retournerait-il directement dans la rivière Argilia. Peut-être était-il encore occupé à digérer sa dernière antilope.

— Oh allez, Béatrice, un p'tit effort ! Palabrons. Je suis d'humeur à jaser.

— D'accord, dit Béatrice.

— As-tu vu le brouillard épais qui planait au-dessus de l'eau ce matin ? L'as-tu vu se dissiper dès le lever du soleil ? N'était-ce pas de toute beauté ?

Elle souleva le couvercle et remua le contenu de la marmite.

— Ouais, dit-elle.

La colle était parfaite maintenant. Bientôt elle durcirait. « Si on laisse la colle durcir dans la marmite, disait le guide de survie, autant jeter le tout. On ne pourra jamais en prendre une cuillerée. On ne pourra pas non plus en prendre avec une spatule. »

Béatrice espérait que Croc Harry n'avait aucune idée de ce qu'elle faisait. Elle imagina la conversation. Ça pouvait mal tourner : « Alors, que fais-tu exactement, Béatrice ? Je répare ma fronde. Pourquoi ? » Et alors que répondrait-elle ?

Heureusement, Croc Harry ne semblait pas savoir ce qu'elle faisait. Sa gueule était à moitié ouverte. Il avait l'air innocent. Lorsque son instinct de tuer était en dormance, un prédateur pouvait avoir l'air plutôt ridicule. N'avait-il vraiment pas faim ? Ou jouait-il avec elle, l'amadouait-il dans le seul but de se rapprocher ? Les crocodiles font ça, parfois. Elle l'avait lu dans *Conseils de survie*, elle était prévenue ! Béatrice le fixa attentivement.

Croc Harry fit de même. Ses pupilles noires pendaient comme des poignards verticaux. Il regardait et attendait.

— La Terre appelle Béatrice, dit-il. J'essaie d'engager une petite conversation. Tes pensées sur la beauté du brouillard du matin ?

Béatrice ajouta de la cire d'abeille et recommença à brasser la mixture. Elle voulait que sa colle ait un facteur d'adhérence maximum. FAM, pensait-elle, le seul facteur qui pourrait peut-être lui sauver la vie. Croc Harry continuait à la fixer.

Enfin, Béatrice prit la parole :

— Pourquoi devrais-je me soucier de la beauté du brouillard alors que j'en suis peut-être à mon dernier souffle ?

— Ah ! Alors, c'est ça ?

— Ouais, dit Béatrice. C'est ça.

— Si je voulais te manger, j'ouvrirais grand les mâchoires et je t'engloutirais avant que tu aies pu prononcer ton nom.

Conseils de survie recommandait de se montrer nonchalante en face du danger. Un prédateur peut sentir la peur, ce qui exacerbe sa faim. Béatrice avait eu besoin de consulter son dictionnaire. « Exacerber » : juste un mot fantaisiste pour « aggraver un problème ».

« Nonchalante » : qui donnait l'impression de ne se soucier de rien au monde.

— Ce que tu peux être comique ! dit-elle, faisant de son mieux pour feindre la nonchalance.

Béatrice remua la mixture. Elle aurait bientôt atteint le facteur d'adhérence maximal. Elle recolla le manche de sa fronde. Il semblait tenir bon. Colle puissante, en effet.

Béatrice considéra ses options. Il ne servait à rien de courir. Il ne servait à rien de se battre. Croc Harry pouvait la frapper avec sa queue monstrueuse et l'assommer et la dévorer à loisir. Elle avait horreur à l'idée d'être mâchouillée par des dents reptiliennes qui sentaient l'eau des marais et les lapins à demi-digérés. Si Béatrice devait périr, elle ne voulait pas que sa dernière pensée porte sur l'haleine marécageuse de Croc Harry. Il pesait dix fois plus qu'elle, ce n'était pas juste. Le combat entre David et Goliath n'était pas juste non plus. Béatrice avait tout lu sur ce duel. La leçon était parfaitement claire. La seule façon pour elle de vaincre un crocodile était de le déjouer.

— Es-tu devenue brune après avoir passé tes journées au soleil ou tu es née comme ça ? demanda Croc Harry.

Béatrice n'appréciait pas la question. Elle aimait sa peau et sa couleur. Le brun était-il censé être inhabituel ? Comment saurait-elle à quoi elle ressemblait à sa naissance et en quoi cela concernait-il le crocodile ? Elle ne savait même pas où elle était née, ni de qui, ni même si elle avait encore une famille. Si c'était le cas, elle était certaine que ceux et celles qui l'aimaient ne la regarderaient jamais bizarrement sous prétexte que sa peau était brune. Sa peau était sa peau, voilà tout.

C'était très énervant de sentir sur elle ce regard affamé. Le crocodile était probablement la seule créature de la forêt à avoir les yeux au sommet de la tête, comme des périscopes au-dessus d'un sous-marin.

Béatrice continua de remuer sa mixture et choisit d'ignorer la question.

— Est-ce qu'on se sent seule, dans cette cabane haut perchée ?

— Je m'en accommode parfaitement.

Ce n'était pas tout à fait exact. Chaque soir, Béatrice lisait jusqu'à l'endormissement et elle s'était fait une bosse sur le nez à force de laisser tomber les livres sur son visage. Elle s'était demandé ce que cela pouvait faire d'être bordée, de se faire chanter une berceuse ou de s'endormir tandis qu'on lui aurait massé le dos.

— Quelle indépendance ! dit Croc Harry.

— Et alors ? Tu ne passes pas vraiment tes après-midis à nager avec

des loutres, répliqua Béatrice.

— La plupart des mammifères ont tendance à croire que je vais les manger.

— Qui pourrait les en blâmer ?

— La vie serait terriblement lugubre si je dévorais tous mes amis, répondit Croc Harry. Ils ne le savent pas. Ils refusent de fraterniser. C'est le prix que je paie pour être un croco royal.

Béatrice sentit ses jambes trembler, mais espérait qu'il ne le remarquerait pas.

— Tu n'es le roi de personne, dit-elle. Tu as de grandes dents, des mâchoires extensibles et un ventre élastique, c'est tout !

Béatrice regarda Croc Harry, pour voir comment il répondrait. À cet instant, ses yeux avaient l'air d'ampoules méchantes et affamées. Le reptile à côté d'elle n'avait plus rien d'amical. Il était maintenant un crocodile carnivore à jeun. Croc Harry pivota. Il lui faisait face. Il ouvrit ses énormes mâchoires. De la salive de crocodile jaillit de sa gueule. Dégueulasse.

Béatrice empoigna la marmite, en ôta le couvercle et versa le maximum de colle dans la gueule béante. Avec la cuillère géante, elle étala la colle partout sur les dents et la langue plate du crocodile. Celui-ci ferma la gueule en disant « délicieux », mais il ne put en dire plus parce qu'elle était collée.

— Croco, dit-elle en se levant et en rassemblant ses affaires, je te souhaite un bon petit déjeuner ! Il y a de la cire d'abeille fondue dans cette colle. Bon pour toute constitution. Même celle d'un crocodile.

— Mmmm, fut tout ce que Croc Harry put dire.

Béatrice grimpa dans sa cabane, tira l'échelle et regarda par la fenêtre. Croc Harry était parti. Il était sûrement de retour dans la rivière, espérant que l'eau décollerait sa gueule. Bonne chance avec ça !

Elle n'éprouvait aucune pitié pour lui. Il était passé terriblement près de la dévorer. Bien qu'elle soit encore une enfant d'âge incertain, Béatrice avait accepté l'idée qu'elle devrait mourir un jour. Toutes les créatures meurent un jour. C'était l'ordre naturel des choses. On vit, puis on meurt et quelqu'un d'autre prend le relais. Tout ça était juste et bon. Béatrice n'avait pas l'intention de passer l'arme à gauche de sitôt, ni de finir ses jours dans l'estomac puant et garni de pierres du plus gros et du plus méchant crocodile d'Argilia. Elle tapa du pied. Comment Croc Harry osait-il se montrer amical, puis, l'instant d'après, essayer de faire de Béatrice son petit déjeuner ? Tu parles d'un ami !

4

Horace Harrison Junior, Troisième du nom

De tous les moments de la journée, Béatrice préférait le soir parce qu'elle n'avait rien à faire. Elle aimait garder son emploi du temps chargé pendant la journée : préparer le gruau, popoter, jardiner, nettoyer, se coiffer, consulter le dictionnaire dans sa cabane et tenter de comprendre pourquoi elle était en Argilia. Cependant, dès l'agonie du jour, elle fourrait sa liste de choses à faire dans le tiroir de son bureau et s'accordait une pause.

Béatrice était allongée sur le tapis violet au milieu de sa cabane. Elle avait pris sa position de lecture préférée : à plat dos, un petit oreiller sous ses cheveux bouclés, une jambe pliée avec le pied près d'elle et la cheville de l'autre jambe posée sur son genou plié, en maintenant le livre au-dessus de son visage. La lumière entrait par la fenêtre orientée à l'ouest et se déversait sur elle, illuminant les pages de son livre. La belle vie, quoi !

Elle avait ouvert *Une brève histoire d'Argilia*, mystifiée de l'avoir trouvé sur le plancher. Béatrice rangeait toujours ses livres. Comment le livre était-il arrivé là ? Comment avait-il pu glisser de l'étagère et atterrir au milieu du tapis ? L'avait-elle pris plus tôt, puis laissé par terre et oublié là ? Elle doutait d'elle-même. Elle lut une autre ligne du livre. Elle y allait lentement. « Argilia a été créée en l'an 2060 lors d'une bioexpérience vivante, expérience au cours de laquelle la plupart des espèces animales sur terre seraient appelées à vivre dans une forêt sans limites… »

Boum ! Elle s'était endormie. Le livre lui était encore tombé sur le nez. Ce même livre lui avait frappé le nez et l'avait réveillée trois fois cette semaine. C'était un signe sans équivoque : quand la lecture d'un livre t'endort et que ce livre te tombe sur le nez, c'est qu'il mérite d'être

abandonné.

Elle prit le livre et bâilla. Il n'y avait pas de glossaire. Elle n'avait aucune idée de ce que signifiait « bioexpérience ». Tout ce qu'elle savait, c'était que l'auteur avait tendance à la péroraison. Ce mot, elle le connaissait. Il signifiait écrire ou parler longtemps sans rien dire. Béatrice bâilla. Elle posa le livre. Assez péroré pour la soirée. La lumière déclinait et tout ce qu'elle voulait était de fermer les fenêtres, tirer l'échelle de corde, grimper sur son lit et s'endormir.

Cependant, elle devait aller aux toilettes. Elle détestait ça. Pourquoi fallait-il qu'à chaque fois qu'elle bâillait et qu'elle était prête pour le dodo, elle recevait un petit ding ding ding de sa vessie ? Sa vessie semblait lui crier comme un oiseau picorant à la porte : « Il est temps de faire pipi, il est temps de faire pipi, c'est vraiment le moment de faire pipi. »

— Crotte, dit-elle. Ça y est, je me lève maintenant !

Elle se leva, rangea le livre et se demanda s'il ne valait pas mieux l'utiliser pour allumer le feu.

Elle jeta un long regard attentif par la fenêtre. Rien. Aucune activité au-delà du figuier, à l'exception des oiseaux, des écureuils et d'autres créatures pas plus grosses que son pied. Béatrice avait des théories sur les quatre tailles d'animaux : plus petits que son pied – elle avait peu de motifs de s'inquiéter ; de la taille de sa jambe – soyons prudents ; de la taille de son corps entier – à éviter, si possible ; deux fois sa taille – courir comme une puanteur. Il n'y avait rien de plus gros que son pied. Aucune trace de cette chose qui semblait toujours la surveiller. Cette chose aurait-elle pu entrer dans sa cabane et remplacer son livre ennuyant ?

Elle franchit sa porte, descendit de son échelle de corde et entreprit la marche de six minutes jusqu'aux toilettes extérieures, qui faisaient face à la montagne Argilia.

Béatrice entra à l'intérieur et s'assit, appréciant l'épais siège de toilette en polystyrène rose qui maintenait ses fesses bien éloignées du pin rêche. Elle avait fermé la porte. Elle se félicitait d'avoir réparé sa fronde et de l'avoir avec elle au cas où le grand homme de ses rêves apparaîtrait.

Soudain, la porte s'ouvrit d'un pouce.

— N'entrez pas ! Qui est là ? cria-t-elle. Croc Harry, c'est toi ? Si c'est le cas, arrête et abstiens-toi maintenant. Ce n'est pas drôle du tout.

La porte s'était refermée. Puis rouverte. Elle tira sa fronde et lança une pierre en direction de la porte. Si elle avait frappé une créature

vivante, elle aurait entendu un cri aigu, car les projectiles issus de sa fronde volaient à une vitesse impressionnante. Alors que la porte se refermait, elle entendit la pierre s'écraser dans les buissons.

— Qui est là ?

Béatrice trouvait ennuyeux de devoir crier dans les toilettes. L'intrus jouait-il avec elle ou sa vie était-elle réellement en danger ?

Avant qu'elle ne puisse recharger sa fronde, la porte s'ouvrit à nouveau en grinçant. Un gros lapin tacheté ouvrit la porte, sauta à l'intérieur, vola l'unique rouleau de papier-toilette posé sur une étagère à côté de Béatrice et ressortit en sautillant. La porte se referma en claquant.

— Double Crotte, marmonna Béatrice.

Elle se sentait soulagée qu'on ne l'ait pas attaquée, mais elle était en colère.

— Hé ! cria-t-elle. C'est mon papier-toilette ! Rapporte-le tout de suite !

Une petite voix agaçante cria en gémissant :

— Ne me dis pas *hé* ! J'ai un nom ; je m'appelle Horace Harrison Junior, Troisième du nom.

À l'occasion, le lapin n'arrivait pas à prononcer la consonne « r » et la transformait en « w », ce qui donnait ceci : « *Howace Hawison Juniow, Twoisième* du nom ».

Béatrice ne put s'empêcher de glousser :

— Alors qui sont Horace Harrison Junior le Premier et le Second ?

— Aucune idée, dit Horace. C'est moi qui suis ici. Alors concentre-toi sur moi !

— On n'entre pas dans une toilette occupée, décréta Béatrice.

Elle l'entendait sauter de haut en bas, de bas en haut. Elle souhaitait seulement qu'il ne soit pas en train de sauter sur son rouleau de papier-toilette.

— Je *wendwai* le papier-toilette à une condition, déclara Horace.

— Pas de négociation ! s'écria-t-elle.

— Allez ! Un peu de collaboration !

— Je ne négocie pas avec les voleurs de papier-toilette.

— Tu as des livres, n'est-ce pas ? Comme une *libwaiwie* à toi toute seule ?

— Comment le sais-tu ?

— Tout le monde parle de la bipède qui lit sous l'arbre à trois fruits. Tu es *Béatwice. Célèbwe* dans la forêt !

— La flatterie ne te mènera nulle part. Le papier-toilette,

maintenant !

— À une condition, dit-il. Enseigne-moi. Je veux des cours maintenant. Je sais déjà *liwe* et *écwiwe*.

— Euh, pourrais-tu répéter ? demanda Béatrice.

Après qu'il eut répété, Béatrice comprit qu'il avait voulu dire « déjà lire et écrire ».

— Ils disent que je sautille trop, mais je peux lire et bondir en même temps. Je n'ai pas été admis à l'Académie des lapins d'Argilia. Enseigne-moi, *Béatwice*. Donne-moi des leçons maintenant *pouw* que je puisse *liwe* mieux que *n'impowte* lequel de ces *autwes* lapins qui *fwéquentent* l'Académie.

— Le papier-toilette, répéta Bea. Ouvre la porte et fais-le rouler.

La porte s'ouvrit. Béatrice vit une patte de lapin poser le rouleau sur le côté et le pousser vers elle. La porte se referma. Une fois que Béatrice eut terminé, elle ressortit des toilettes. Elle se lava les mains dans un ruisseau, repoussa une mèche de cheveux bouclés de son front et se tourna pour faire face à la créature. Ce lapin avait une apparence très inhabituelle. À l'exception de ses pattes roses, chaque pouce de sa fourrure était moucheté de beige et de marron. Il mordillait la porte en bois des toilettes.

— Arrête ça, dit-elle. Tu n'es pas un castor.

— C'est *vwai*, dit-il. Mais je suis comme un castor. Je dois mâcher, je dois mâcher, je dois juste mâcher. Je perds la tête si je n'ai pas quelque chose à mâcher.

— Pourquoi ?

— Je mâche pour *gwincer* des dents. Sinon, je serais un lapin avec une bouche de *castow*.

Béatrice lui tendit la branche cassée d'un saule.

— Tiens. Mâche ça. Elle durera plus longtemps que cette porte.

— Ah, *gwand* merci. Vous êtes une dame et une *éwudite*, dont la sagesse n'a d'égale que la beauté.

— Laisse tomber, boule de poils, répondit Béatrice.

— D'accord. *Twève* de *fowmalités*.

Béatrice scruta le visage du lapin. Comme elle, il avait les joues parsemées de taches de rousseur.

Il sautillait sur place, bougeant sans cesse, si bien que Béatrice trouvait épuisant de le regarder. Elle essaya d'avoir l'air irritée, mais ne put s'empêcher de sourire.

— Parle-moi de toi, lui dit Béatrice.

— Comme c'est *twès* diplomate de ta *pawt*, déclara Horace.

Entre deux sauts, il ajouta :

— Je suis un lapin. De la *vawiété* mouchetée. Je vivais avec les autres lapins mouchetés de l'autre côté de la montagne Argilia. Une inondation a *empowté* nos terriers. Donc nous en sommes là.

Béatrice se pencha et lui tendit la main.

— Ravi de faire ta connaissance.

Horace leva une patte et lui serra la main.

— Tu me quittes déjà ?

— Je dois continuer ma soirée.

— Pendant que tu continues, puis-je sauter à tes côtés ?

Béatrice sourit.

— Bien entendu, dit-elle en se dirigeant vers sa cabane. Tu as un petit nom ?

— Je préfère *Howace Hawison Juniow, Twoisième* du nom, répondit-il. Mais tu peux m'appeler HHJT, si tu veux. S'il te faut économiser tes syllabes, *Howace suffiwa*.

— Très bien, alors. Ce sera Horace.

— Je vais *appwendwe*, je vais *appwendwe*, je vais *appwendwe* à m'*améliower encowe*, déclara-t-il.

Horace fit un bond de géant, qui le propulsa au-dessus d'un buisson, plus haut que Béatrice. Puis il revint au-dessus du bosquet et atterrit aux pieds de la jeune fille.

— Comment as-tu fait ça ? demanda-t-elle.

— Je défie la *gwavité*.

Béatrice se pencha et se tapa les cuisses en riant.

— Tu dis que tu défies la gravité ?

— Je n'y porte pas attention. Je n'ai aucun *wespect* pour la *gwavité*. Un lapin doit sauter. Je peux sauter à mi-chemin de la lune.

— Ma parole ! Tu es le lapin sautillant le plus impressionnant que j'aie jamais rencontré.

— Je veux que tu m'enseignes. J'*aimewais wéciter* des *pouèmes*.

— Tu veux réciter des poèmes ?

— Oui. Au mieux de mes capacités limitées.

Béatrice flatta ses douces oreilles. Il resta immobile pour accueillir la caresse.

— Tu sais, Horace, je pourrais t'aider avec tes troubles de la parole. Comme ça, tu pourrais apprendre à prononcer les « r » et les voyelles collées.

— Pas besoin. Pas besoin non plus de me soucier des voyelles collées. Je suis *pawfait* comme je suis.

Horace avait raison. Il était un lapin moucheté parfait, à la fois charmant et agaçant.

5

Calamoflation complète et totale

Béatrice était de nouveau coincée dans cet horrible cauchemar, incapable de s'en extirper. Dans le rêve, quelque chose de mauvais se passait là où elle vivait. Béatrice avait été bannie de sa patrie et contrainte à repartir à neuf en Argilia.

Dans le cauchemar de Béatrice, aucun animal de la forêt ne lui parlait. Elle n'avait rien à faire. Sa punition était de rester dans cette forêt, sans espoir de rentrer chez elle, à moins de pouvoir nommer son lieu d'origine. Puisqu'elle avait tout oublié, les gens et tout le reste, comment faire ?

Dans le cauchemar, une voix continuait à se faire entendre. Une voix insistante. Incessante. Elle heurtait son esprit comme un poing frappant un sac de boxe. La voix appartenait à un homme de grande taille qui connaissait son nom. « Ouvre la porte, Béatrice », murmurait-il. « Je n'ai besoin que d'une toute petite fissure. Laisse-moi entrer dans ton cerveau, et tout ira bien à nouveau. » Cette voix était d'une douceur perverse ; Béatrice ne lui faisait pas confiance. Elle ressemblait à celle d'un enseignant de cinquième année qui feignait la gentillesse, mais qui pouvait à tout moment exploser dans un accès de colère. Rien n'effrayait plus Béatrice que la gentillesse feinte.

Béatrice continua d'ignorer la voix. Bientôt, celle-ci redevint hostile : « Je te dis d'ouvrir cette porte, mon enfant. Ne t'a-t-on pas appris à respecter tes aînés ? » En fait, Béatrice ne se souvenait d'aucun aîné, ni d'aucune leçon. « Tout ira bien si tu obéis, disait la voix. Sinon, il y aura de graves conséquences. Je glisse une clé sous la porte. »

Dans le cauchemar, une clé en argent glissait sous la porte pour venir s'arrêter à ses pieds. « Ça ne te fera aucun mal. Insère la clé dans la serrure et tout sera résolu. Tu seras heureuse. Je serais heureux. Ne

veux-tu pas que nous soyons heureux tous les deux ? Béatrice ! Petite insolente ! »

Béatrice refusait d'obéir. La porte claqua. Plus fort. L'homme de grande taille était en effet un géant, qui cognait à la porte. En s'arrachant à son rêve, Béatrice constata que quelqu'un martelait pour de vrai, une vraie porte. Béatrice s'éveilla enfin, trempée de sueur. Qui pouvait frapper au milieu de la nuit ?

— *Béatwice, Béatwice*, s'il te plaît, je t'en *pwie, ouvwe* !

C'était Horace Harrison Junior, Troisième du nom. Dieu merci, il avait soustrait Béatrice à son cauchemar. Elle se leva et déverrouilla.

Horace sautilla à l'intérieur.

— C'est un *désastwe. Calamoflation* complète et totale.

Béatrice connaissait ce mot. Elle l'avait vu dans le dictionnaire. Cela signifiait « escalade jusqu'au point de calamité ». Elle flatta les longues oreilles du lapin afin qu'il se calme et respire normalement, puis l'invita à reprendre la parole. C'était inquiétant de le voir hyperventiler. Chaque fois qu'Horace, en panique, inspirait, ses pattes avant et ses oreilles se dressaient. Puis il se mettait au repos, mais inspirait si profondément que ses oreilles et ses pattes avant se dressaient à nouveau.

Il tapa le sol de l'une de ses pattes arrière et dit à Béatrice qu'il venait d'apprendre qu'un nombre inhabituel de lapins mouchetés avaient disparu après s'être présentés à l'Académie des lapins d'Argilia.

Béatrice s'assit à côté d'Horace. Elle écouta ses inquiétudes et lui murmura à l'oreille qu'ensemble, ils trouveraient une solution. Elle flatta ses oreilles et frotta la tache poilue entre ses yeux. La respiration du lapin se fit plus régulière. Elle et lui sombrèrent dans le sommeil.

Au matin, Béatrice n'arriva pas à réveiller Horace. Pendant un instant, elle resta les pieds écartés et les mains sur les hanches et contempla le lapin endormi. Quand il inhalait, il ressemblait à dix chats en train de ronronner. Béatrice trouva ce spectacle réconfortant. On aurait dit qu'il était un membre de sa famille. Alors Horace retint son souffle. Quand il expirait, il faisait d'abord penser au caquètement d'une oie, puis au grognement d'un porcelet. Tout son corps tremblait, puis il inspirait à nouveau. Adorable ! Horace souffrait d'apnée du sommeil.

Chaque fois qu'il expirait, Horace marmonnait quelques mots dans sa barbe. Béatrice se pencha et approcha son oreille du museau du lapin. Entre les ronflements, elle crut l'entendre marmonner des instructions à sa propre intention : « Saute haut, lis des *pouèmes, wenseigne*-toi sur *Béatwice. Sœuwette* est blessée, *gwavement*. Sauve *Béatwice*. » Mais à quoi rêvait ce lapin un peu bête ? Lire des poèmes ? Se renseigner sur

Béatrice ? Sœurette est gravement blessé ? Horace Harrison Junior, Troisième du nom n'avait jamais mentionné qu'il avait une sœur. Et de quoi pensait-il devoir sauver Béatrice ?

Horace continuait de ronfler et de marmonner. Il était encore plus mignon quand il ronflait que quand il était éveillé. Lorsqu'il ne ronflait ni ne marmonnait, il respirait rapidement. Béatrice comptait ses respirations. Horace semblait en prendre une soixantaine à la minute.

Par la fenêtre, elle regarda le ciel, sombre et nuageux. Le vent se levait. Peut-être bien qu'il allait pleuvoir. Elle n'avait pas vu de pluie depuis des semaines. Les nuages lui rappelaient son cauchemar.

Le géant avait essayé d'entrer dans sa tête, de la même manière qu'on pouvait tourner la clé dans une serrure et franchir une porte. Dans son rêve, son esprit était protégé par une porte en chêne massif, sur laquelle l'homme continuait à cogner. La porte tenait à peine. L'homme n'acceptait pas que Béatrice lui refuse l'accès, mais elle tenait bon. La voix était devenue plus forte, comme les martèlements. Heureusement, Béatrice s'était réveillée, tremblante et froide.

Béatrice regarda à nouveau dehors. Le jour se levait. Elle vit un peu de rose dans les nuages au-dessus des arbres, mais des nuages sombres s'amoncelaient également dans le ciel à l'ouest.

Qu'il pleuve ou non, il était temps d'enquêter sur les soucis d'Horace à propos de l'Académie des lapins d'Argilia.

Horace bondit à la minute où Béatrice ouvrit la porte.

— Où vas-tu ? s'informa-t-il.
— À l'Académie des lapins. Tu viens ?
— Pas question. Matilda me fait *peuw*.
— Qui est Matilda ?
— La *diwectwice* de l'Académie. Un vrai *bulldozew*.
— Et comment puis-je trouver l'Académie ?
— Facile. Suis les lapins qui *powtent* des *livwes* d'école.

L'Académie des lapins d'Argilia était un château souterrain, dont l'entrée se situait au pied d'une colline escarpée, à côté d'un trône inoccupé aussi haut que Béatrice. Une corde était attachée à une poignée de porte. Sur la corde, une pancarte manuscrite disait : « Ne mâchez pas ça ! » Béatrice vit qu'un avis avait été affiché sur l'arbre le plus proche de l'académie : « Attention, lapins tachetés ! Si vous pouvez lire ceci, sortez et rentrez chez vous ! Si vous ne pouvez pas lire ceci, sortez quand même ! Les intrus ne seront pas tolérés. »

Alors qu'un flot de lapins beiges porteurs de livres arrivait, ouvrait la porte et se glissait à l'intérieur, Béatrice remarqua deux gros lapins avec de très grandes dents qui éloignaient un petit groupe de lapins tachetés.

— Tu ne peux pas rester ici, décréta le plus grand des lapins soldats. Dis-le à tes amis. L'Académie est pleine. J'en suis tellement désolé.

Les lapins soldats n'avaient pas l'air désolé, et les lapins tachetés boitaient, comme si on les avait roués de coups de pied ou qu'on leur avait jeté des pierres.

Un lapin soldat ouvrit soudain la porte et se prosterna bien bas.

Le plus gros lapin que Béatrice ait jamais vu émergea de la porte et sauta sur le trône. C'était une lapine flamande géante, de la taille d'un petit chien. Elle avait de grosses bajoues velues et des pieds de la largeur d'une grande tomate. Elle criait d'une voix aiguë et confiante. La voix de quelqu'un habitué à se tenir debout dans des salles de classe et à dire aux autres quoi faire.

— Vous devez être la célèbre Béatrice, dit-elle.

— Ravi de vous rencontrer, Matilda.

— Vous pouvez m'appeler Votre Excellence Lapine Principale.

Béatrice ne pouvait pas s'y résoudre, alors elle décida de ne pas appeler la Lapine Principale autrement que Matilda.

Matilda la regarda fixement pendant une minute, puis, n'ayant pas obtenu la réponse attendue, reprit :

— Eh bien, vous avez clairement socialisé avec les mauvaises personnes. J'ai entendu dire qu'un lapin tacheté qui sautait en hauteur vous harcelait. Ne supportez pas ça. Renvoyez-le. Vous ne pouvez donner aucune latitude à ces mouchetés. Accordez-leur un pouce, et ils prendront un…

Béatrice leva la main pour interrompre Matilda aussi poliment que possible.

— Puis-je vous expliquer le but de ma visite ?

— Pour une si petite fille, vous avez une diction impeccable, déclara Matilda.

Béatrice prit le compliment comme une invitation à poursuivre. Elle n'avait pas prévu ce qu'elle dirait précisément à Matilda, mais elle savait qu'elle avait besoin de constater par elle-même le mode de fonctionnement de l'Académie.

— Le but de ma visite est de savoir si vous avez des postes vacants pour enseignants.

— En fait, nous avons besoin d'un nouveau professeur. Quelqu'un qui puisse apprendre à nos lapins à être conscients des prédateurs et fiers de

leur digne place dans le monde.

— Est-ce que vous enseignez à tous les lapins ? Aux lapins gris et mouchetés ?

— Ciel, non, mon enfant ! Vous n'avez pas entendu ? Nous n'avons pas à apprendre aux lapins mouchetés à éviter les crocodiles. Si quelques-uns d'entre eux courent dans le mauvais sens et finissent dans l'estomac d'un croco, eh bien, ça en fera un peu moins à envoyer de l'autre côté de la montagne ! Et nous ne pouvons pas leur apprendre à lire. Si nous le faisions, ils pourraient s'imaginer qu'ils sont nos égaux.

— Nieriez-vous que les lapins tachetés ont un cœur, des os et du sang, tout comme vous ? demanda Béatrice.

— Chercheriez-vous à me contredire ?

— Je veux juste savoir pourquoi vous refusez de les éduquer, plaida Béatrice.

— Ils ne sont pas des nôtres. Ils ne sont pas d'ici. C'est une espèce inférieure. Ils envahissent nos terres.

Matilda posa sa patte sur sa tête, comme si elle avait reçu un choc électrique. Elle avait l'air déséquilibrée. Elle faillit tomber de son trône.

— Ma tête, dit-elle.

— Vous allez bien ? demanda Béatrice.

Puis, comme si de rien n'était, Matilda reprit sa posture droite et hautaine.

— Quelle impudence ! Bien sûr, je vais bien. De quoi parlions-nous ?

— Des lapins mouchetés.

— Vous n'êtes pas d'ici et ne savez rien de nos mœurs. Nous n'avons que peu d'espace pour loger, nourrir et éduquer les lapins, et les mouchetés n'ont pas leur place ici. Quand vous serez aussi âgée et expérimentée que moi, vous comprendrez.

Béatrice regarda Matilda. Elle ne voyait pas ce que cela avait à voir avec l'âge et l'expérience.

— Je ne pense pas qu'ils apprécieraient d'être traités de mouchetés, affirma-t-elle.

Matilda répondit :

— Je me fiche de leur nom. Concentrons-nous sur mes lapins. Les lapins flamands. Nous sommes faciles à distinguer. Nous avons une belle coloration grise. Et pas de taches. Pas une seule. Donc. Pourriez-vous revenir pour donner un cours ? En guise d'essai ?

Béatrice marqua une pause. Était-ce vraiment une bonne idée ? Serait-elle capable d'aider Horace en entrant à l'Académie pour donner un cours ?

— À en juger par votre diction, je crois que vous devez être au moins au niveau dix en expression orale. Vous avez clairement l'intellect nécessaire pour enseigner un cours de base sur la biologie des crocodiles.

— Je ne connais rien à vos niveaux, Matilda, car je ne sais pas tout à propos d'Argilia. Mais mon expression orale est proche de la perfection. Elle sera sans pareille une fois que j'aurai mémorisé tous les articles du dictionnaire Saint-Laurent.

— La confiance est une bonne chose, mon enfant. Mais vous devriez connaître vos limites.

— Je n'ai pas de limites, affirma Béatrice.

Les oreilles de Matilda se dressèrent d'étonnement.

— Très bien. Alors, épelez-moi « dysfonctionnel ».

Bien droite, Béatrice gonfla sa poitrine, comme si elle prenait part à un concours d'orthographe, et dit :

— Dysfonctionnel : Qui ne fonctionne pas correctement.

Puis elle épela le mot. Une lettre après l'autre. Correctement.

— Et vous ? dit Béatrice. Maîtrisez-vous l'orthographe ? Pouvez-vous épeler *gastifié*, qui selon le dictionnaire désigne une personne qui accumule beaucoup de gaz et n'arrive pas à l'expulser ?

Matilda souffla.

— Je ne relève pas les défis d'orthographe lancés par des êtres qui me sont inférieurs, déclara-t-elle.

— Je ne vous suis pas inférieure. Je ne suis inférieure à personne.

Matilda renifla. Béatrice renifla en retour. Matilda renifla à nouveau, cassa une botte de carottes de leurs tiges vertes, jeta les carottes comme si elles étaient des ordures et mâchonna la verdure. En voyant Béatrice la regarder, elle dit :

— Nous ne pouvons pas manger de carottes. Trop sucrées pour les lapins. C'est l'une des premières choses que les lapins apprennent dans mon académie. Si c'est vert, allez-y. Si c'est orange, jetez. Nos ressources sont limitées. Nous ne pouvons vous offrir que dix carottes par heure. Commençons par un cours, une heure exactement, mardi soir prochain.

Matilda semblait prête à se lancer dans une conférence, alors Béatrice leva timidement la main.

— Oui, quoi encore ? demanda Matilda.

— Tous les lapins sont-ils incapables de manger des carottes ? Les lapins tachetés aussi ?

— Tous les lapins, oui. Mais les lapins mouchetés ne me concernent pas.

— En ce qui concerne le paiement, je veux dix bottes de vert de carottes. Pas de carottes pour moi.

— Seriez-vous en train d'essayer de négocier avec moi ?

Matilda bondit droit sur Béatrice et ouvrit la bouche pour montrer ses dents. Elles étaient grosses pour des dents de lapin, mais maintenant que Béatrice avait vu des dents de crocodile de près, elle n'avait plus aucune raison de s'inquiéter.

— Non, dit Béatrice. Je vous explique simplement que je n'enseignerai pas à moins que vous ne me promettiez de me laisser avoir… de me donner… dix bottes de fanes de carottes pour la leçon d'essai.

— Bien, dit Matilda.

— Alors, mardi ce sera, convint Béatrice.

— Je m'attends à ce que vous sachiez maintenir la discipline. Aucune manigance ne sera tolérée. Si vous ne parvenez pas à bien éduquer mes lapins, ils ne feront pas long feu avec un crocodile affamé à l'affût.

— Je ferai de mon mieux, fit Béatrice.

— Je n'attends rien de moins que l'excellence, insista Matilda. Et Béatrice ?

— Oui.

— La prochaine fois, mettez des chaussettes de même couleur. Nous avons des normes à respecter.

Béatrice n'était pas prête à abandonner son habitude de porter des chaussettes de couleurs différentes, mais elle préféra ne rien dire à ce sujet. Elle porterait ce qu'elle voulait, et quand elle le ferait, il serait trop tard pour que Matilda s'y oppose.

Alors qu'elles discutaient à l'entrée de l'Académie des lapins d'Argilia, un lapin tacheté qui semblait n'avoir pas mangé depuis une semaine boita vers la porte.

— Je ne veux pas vous déranger, Madame, couina le lapin tacheté d'une voix rauque, mais pourriez-vous m'offrir une bouchée à manger ?

Béatrice regarda les poils du dos de Matilda se hérisser soudainement. Elle tapa durement de sa patte arrière sur le sol. C'était si fort qu'on aurait dit un battement de tambour. Boum, boum, boum !

— Disparaissez de ma vue ! hurla Matilda.

Le lapin tacheté recula.

— Vous n'avez pas vu les écriteaux ? Pas de mouchetures ici. Voulez-vous que je vous blesse ? C'est ce que vous voulez ? C'est ce que vous voulez ?

Le lapin tacheté se retourna et sauta au loin. Il sautillait clopin-

clopant. Une de ses pattes semblait cassée.

Béatrice ouvrit la bouche.

— Matilda ! Ce lapin souffrait. Il mourait de faim.

— C'est un moucheté, répondit Matilda.

Béatrice se retourna et se lança dans le sillage du lapin. Elle voulait lui dire d'aller au figuier, où elle lui donnerait à manger. Il avait disparu dans un fourré et Béatrice ne retrouva pas sa trace. Elle revint vers Matilda, Son Excellence Lapine Principale se tenait la tête entre ses pattes avant.

— Ma tête me fait souffrir. Quelque chose me trotte dans la tête. Au revoir, Béatrice. Serviteur ! Emmenez-moi dans ma chambre de sieste !

Un lapin soldat ouvrit la porte de l'Académie et escorta Matilda à l'intérieur. Un autre lapin soldat emmena Béatrice.

— Puis-je venir vivre dans votre cabane ? s'enquit-il.

— Désolée, je vis seule, répondit-elle. Pourquoi ? N'est-ce pas confortable à l'Académie ?

— Vous l'avez vue, n'est-ce pas ? Elle fait régner la terreur ici.

— Ç'a toujours été comme ça ?

— Non, avant, elle allait bien. Elle a fondé cette académie de dressage de lapins. Avant, elle était gentille avec tout le monde. Mais depuis quelque temps, elle agit bizarrement. C'est comme si son cerveau avait changé.

6

Et si on devenait amis ?

Béatrice se demandait ce que cela ferait de faire partie d'une famille. Peut-être que si tu appartenais à des gens et qu'ils t'appartenaient également, que si vous dormiez sous le même toit et que vous vous réveilliez ensemble, ces gens ne te demanderaient pas ton nom, ni pourquoi tu as des taches de rousseur. Ils ne demanderaient pas pourquoi ta peau est brune, car ils sauraient qu'il est normal d'avoir la peau brune. Ils joueraient aux échecs avec toi l'après-midi et au Scrabble le soir, et ne piqueraient pas de crise si tu les battais à chaque partie.

Même s'ils avaient une dent contre toi pour quelque raison absurde (avais-tu lu leur livre avant eux, ou grignoté leur scone aux bleuets, ou utilisé leur brosse à dents pour nettoyer une botte ?), ils ne resteraient pas fâchés trop longtemps. Béatrice y voyait le vrai sens de la confiance. La confiance, selon son dictionnaire, était une sorte de croyance. Cela signifiait que tu pensais qu'une personne est fiable. Peu importe la colère ou la faim, faire confiance signifiait que cette personne n'essaierait pas de te manger.

Voici le crocodile qui arrivait maintenant, émergeant de la rivière Argilia, marchant haut sur ses avant-bras courts et trapus et ses jambes puissantes mais trop petites. Il s'arrêta sous la cabane de Béatrice pour sa conversation matinale. Il ne pouvait pas beaucoup parler, car la colle à l'avoine l'empêchait d'ouvrir complètement sa gueule. Cette dernière n'était pas belle à voir. Des brins de gruau élastiques et collants comme les fils d'une toile d'araignée maintenaient ses dents inférieures et supérieures à seulement une trentaine de centimètres d'écart.

Même si sa gueule était encore à moitié scellée par la colle à l'avoine, il sauta en l'air pour vérifier s'il pouvait s'approcher des pieds de Béatrice quand elle était assise sur sa branche de lecture préférée, qui

partait du tronc de l'arbre de manière horizontale et se courbait doucement vers le haut jusqu'à pointer directement vers le ciel. En pure perte.

— Je ne sais même pas pourquoi tu perds ton temps ainsi, déclara Béatrice en bâillant.

— Je n'ai pas vraiment envie de te manger, déclara Croc Harry.

— Tu ne peux rien contre tes instincts, répondit Béatrice. Et si je tombe de l'arbre et atterris dans ta gueule ?

— Et si nous devenions amis ? fit Croc Harry.

— Sans vouloir t'offenser, la réponse est non, rétorqua Béatrice. Pourquoi me lierais-je d'amitié avec un prédateur qui voit son petit déjeuner quand il me regarde ?

— Le déjeuner, en fait, dit Croc Harry. Je ne prends pas de petit déjeuner.

— Tu n'es pas un bon candidat pour l'amitié.

Béatrice détourna les yeux et ouvrit son livre.

— Pendant que tu t'amuses avec ta petite histoire, j'ai du mal à manger. Je n'ai pas mangé depuis que tu m'as collé la gueule. C'est le moment de résoudre ce problème. Je veux que tu regardes.

Béatrice bâilla. Elle lit une autre page de son livre, puis le posa et fixa Croc Harry qui entrouvrait la gueule et criait faiblement :

— Oiseaux à dents ! Oiseaux à dents ! Allons, mes doux hygiénistes !

Béatrice aimait lire avec son dictionnaire sur les genoux, alors elle chercha le mot. Un hygiéniste travaillait dans un cabinet de dentiste et nettoyait les dents des gens. Beurk ! Le travail lui faisait penser à un nid-de-poule. Mieux valait éviter.

Quatre oiseaux à la tête violette et au ventre jaune descendirent des arbres voisins et se posèrent dans la gueule de Croc Harry.

— Je ne ferais pas ça si j'étais vous ! cria Béatrice aux oiseaux.

— Mes amis ne t'écouteront pas, déclara Croc Harry.

Béatrice feuilleta le thésaurus à la fin du dictionnaire en quête d'un synonyme pour dangereux. Pernicieux. Insidieux. Vicieux. Les plus justes se terminaient tous par « eux ».

— Attention ! cria-t-elle aux oiseaux. C'est périlleux.

Les oiseaux ne lui prêtaient aucune attention. Ils continuaient à picorer les dents du crocodile.

— Tu es de mauvaise humeur aujourd'hui, déclara Croc Harry. Ça doit être dur de gérer tous ces doigts et ces orteils. Tout à fait superfétatoire. Te serais-tu réveillée avec les orteils dans la bouche et les doigts dans les oreilles ?

Béatrice rouvrit son dictionnaire. Jamais elle ne l'admettrait, mais au fond elle aimait bien quand Croc Harry enrichissait son vocabulaire. « Superfétatoire » était juste un terme fantaisiste pour dire « plus que nécessaire ».

Les quatre oiseaux s'étaient installés dans la gueule grande ouverte du crocodile.

— Je vais prendre le côté droit, à l'arrière, déclara le premier oiseau.

— Et moi le côté droit, à l'avant, fit le deuxième.

— Côté gauche, au fond, dit le troisième.

— Cela me laisse le côté gauche, à l'avant, lança le quatrième.

Chaque oiseau se mit à picorer sur les bords des longues dents de Croc Harry, nettoyant la farine d'avoine et engloutissant des morceaux de viande en décomposition collés aux gencives.

— Je goûte du zèbre, ici, déclara le premier oiseau. Croco, quand as-tu croqué un zèbre ?

— Il y a un mois, répondit Croc Harry.

— Très bon, très agréable, très doux, opina le premier oiseau en picorant et en rongeant. De la bonne viande rouge, bien vieillie. Robuste. Un soupçon de bleuet sur mon bec.

— Ça fait du bien, dit Croc Harry. Je sens déjà mon haleine plus fraîche.

— Croco, est-ce que c'est bien un bébé lapin que je vois ? demanda le deuxième oiseau.

— J'en ai croqué dix il n'y a pas si longtemps, répondit Croc Harry.

— Délicieux, fit le deuxième oiseau, qui picorait sur les dents inférieures de Croc Harry.

— Les oiseaux, vous devriez faire attention, lança Béatrice. Il pourrait vous avaler en un clin d'œil.

— Il n'oserait pas, s'écria le troisième oiseau qui grignotait des restes de gnou. S'il le faisait, plus jamais un autre pluvier ne lui curerait les dents. Toutes ses dents tomberaient. Il ne pourrait plus manger. Ne t'inquiète pas pour nous, Béatrice. Nous aimons ce jour faste.

— Croc Harry, tu ne nous croquerais jamais, pas vrai ? demanda le quatrième oiseau.

— Ma petite soie chérie, j'ai besoin de toi pour mon hygiène dentaire, dit-il. Mes bras sont si courts que je ne peux pas atteindre l'intérieur de ma gueule avec une brosse à dents. J'ai mal aux gencives quand vous ne passez pas.

— Croco ! cria Béatrice.

— Oui, petite ?

— Que dirais-tu d'un régime sans viande ?

— Hé ! intervint le premier oiseau. Des feuilles et de l'herbe, je peux en manger tout seul, merci bien. Comment puis-je goûter du gnou, du zèbre ou du lapin sans l'aide de Croc Harry ? S'il devient végétarien, je serai privé de protéines.

— Vous aurez toujours les vers et les insectes, dit Béatrice.

— Croc Harry, peux-tu ouvrir un peu plus grand la gueule ? demanda le quatrième oiseau. Je dois atteindre cette dent à l'arrière.

Croc Harry obéit, et le quatrième oiseau finit de picorer un morceau de viande pourrie.

— Mission accomplie ! chantèrent en chœur les quatre oiseaux.

Ils sautèrent hors de la gueule de Croc Harry et volèrent jusqu'au framboisier le plus proche pour en rapporter quelques baies, qu'ils laissèrent tomber dans la gueule du crocodile.

— Merci, Croc Harry ! pépièrent-ils.

— Merci pour les framboises ! répondit Croc Harry.

— N'est-ce pas délicieux ? fit Béatrice, une fois seule avec le crocodile.

— J'aime beaucoup ces oiseaux, répondit-il.

— Je voulais dire les framboises. Qu'elles sont délicieuses.

— Un peu acidulées, aujourd'hui. Quand même bonnes.

— Tu pourrais vivre de framboises, d'avocats, de bleuets et d'herbes, dit Béatrice. Tu aurais plus d'énergie. Tu te sentirais mieux. Tu aurais moins de gaz.

— Je n'ai aucun problème de gaz. Tout ce qui compte, c'est que je sois le plus grand et le plus dangereux des crocos d'Argilia, déclara Croc Harry.

— Après avoir mangé, un papillon de nuit pourrait t'assommer d'un coup d'ailes, affirma Béatrice. Après avoir mangé, tu es comme un chiot gavé. Tout ce que tu peux faire, c'est t'allonger là, gémir et larguer des flatulences. Tes problèmes de digestion disparaîtraient si tu devenais végétarien. Tu aurais plus d'amis. Tu serais plus épanoui.

— La viande de zèbre me comble tout à fait.

— Tu pourrais changer, dit Béatrice.

— Ça te plairait si je m'enfuyais avec ton gruau et te nourrissais de viande de zèbre ?

— Je ne mange pas de zèbre, répliqua Béatrice. Si tu te privais de viande aujourd'hui, je pourrais t'apporter des aliments savoureux.

— Je vais essayer tes fruits et légumes et autres bêtises pendant une journée. Mais pas de gruau.

Béatrice descendit de son échelle de corde et marcha à côté de Croc Harry jusqu'au bord de la rivière, où elle mélangea une énorme calebasse de framboises, de myrtilles, d'herbes bouillies, d'avocats, d'oignons et de mangues. Béatrice lui cuisina également un épais ragoût de patates douces, de canneberges et d'oignons, qu'il mangea avec appétit, même s'il avait d'abord compris qu'elle lui promettait des « canetons » plutôt que des « canneberges ».

Pendant que Croc Harry mangeait, un groupe de lapins l'observait. Ils sautillèrent jusqu'au bord de la plage, s'approchant suffisamment pour vérifier s'il prenait vraiment la nourriture dans sa gueule et l'avalait, essayant de découvrir si ce changement dans ses habitudes alimentaires pourrait signifier qu'ils seraient plus en sécurité à l'avenir. Zèbres, gnous, écureuils et ratons laveurs s'approchèrent tous de Croc Harry pendant qu'il mangeait, pour lui parler, commenter ses sources de nourriture et lui poser des questions sur la vie dans le marais.

Alors que Croc Harry continuait à manger, il se mit à pleurer. Des larmes s'accumulaient dans ses yeux.

— Ces larmes sont-elles réelles ? demanda Béatrice. Est-ce que les crocos pleurent pour de vrai ?

— Moi, oui, répondit Croc Harry.

— Pourquoi ?

— Mes yeux se déshydratent quand je passe trop de temps hors de l'eau, alors je pleure un peu pour les lubrifier. J'utilise mes glandes lacrymales pour ça. Viens voir de plus près.

Béatrice s'approcha pour examiner les larmes de Croc Harry.

— Je ne le fais que parce que ta gueule est encore partiellement scellée, déclara Béatrice.

— Fais-moi confiance, répondit Croc Harry. À un moment donné, il faut me faire confiance.

— Pourquoi ferais-je confiance à un prédateur ? demanda Béatrice. Tu n'y peux rien : tu es un tueur-né.

Croc Harry recula de plusieurs mètres, les yeux baissés. Il avait l'air honteux. Il détourna la tête.

— Quoi ? dit Béatrice. La vérité blesse ?

La voix de Croc Harry tremblait. Il devint très calme et parla si bas que Béatrice dut se pencher pour l'entendre.

— Regarde-toi. Coupe afro. Des taches de rousseur. Toute cette lumière dans tes yeux.

Béatrice ne savait pas quoi dire. Elle encercla son ventre de ses bras.

— Je le vois bien, Béatrice : tu es incapable de la moindre

méchanceté, opina Croc Harry.

Béatrice sentit monter en elle une vague de gratitude, mais ne savait pas comment la montrer au crocodile.

Croc Harry remua sa queue de droite à gauche.

— Pourquoi tu remues ta queue comme ça ? demanda Béatrice. Est-ce le prélude à une attaque ?

— Dieu du ciel, non ! dit Croc Harry. J'ai quelque chose de sérieux à te dire.

— Quoi ?

— Jamais je ne te mangerai, jura Croc Harry.

Béatrice déglutit. Elle hocha la tête vers lui et sourit.

— Merci. Que feras-tu la prochaine fois que tu auras faim ?

Croc Harry soupira derechef.

— Tu permets que je m'approche ?

— Oui.

Il rampa lentement vers elle. Lorsqu'il arriva à moins d'un mètre, il se retourna sur le dos. Puis il fit une danse de Croco sur le dos, agitant sa queue et pompant ses pattes avant et avançant ainsi pouce par pouce sur son dos.

— Viens ici et pose ta main sur mon cœur.

Béatrice posa sa main sur son torse lisse et frais. Elle sentit son cœur battre lentement. Environ une fois toutes les trois secondes.

— Je te promets de ne jamais te manger. Ni te blesser. Tu comprends ?

— Oui.

— Est-ce que tu me crois ?

— Oui.

— Alors on est amis maintenant ?

— Oui, si tu acceptes de m'aider à partir d'ici.

— Alors, s'agit-il d'une trêve ? demanda Croc Harry.

— Trêve, répondit Béatrice, en sentant le cœur du croco battre contre sa paume.

7

Le poids de trois cent trente-trois colibris à large bec

Béatrice se sentait soulagée de ne plus avoir à se soucier de devenir le petit déjeuner, le déjeuner ou le dîner de Croc Harry. Cependant, elle ne pouvait chasser une certaine mélancolie. Son dictionnaire décrivait parfaitement le terme : « une humeur maussade ». Elle était assise au bord de la rivière, la tête entre les mains. Elle détestait l'idée de la tristesse. Cela nuisait à toutes les entreprises. Elle était contre la tristesse à cent pour cent, mais elle la ressentait quand même, comme un poids sur sa poitrine. Elle avait envie d'une journée de farniente. Ne rien faire du tout. Quitter la rivière et retourner directement au lit et passer toute la journée à mépriser sa tristesse. Que pouvait-elle faire à elle seule pour modifier la façon dont Matilda traitait les lapins mouchetés ? Si elle était à la maison, quelqu'un la conseillerait sûrement. Maintenant qu'elle avait découvert un problème en Argilia, être seule la rendait encore plus triste.

Béatrice jeta un œil par-dessus son épaule et aperçut un gigantesque saule pleureur. Elle regarda de l'autre côté de la rivière, où un cerf courait dans les bois. Personne ne regardait. Personne ne la verrait. Bon.

Elle se pencha, posa ses mains sur ses genoux et écarquilla les yeux. Elle pleura si fort que son nez coula. Elle prit quelques mouchoirs dans son sac-à-béa. Elle essuya ses yeux et son nez. Voilà. Elle se sentait mieux. Maintenant, au lieu de la tristesse, elle éprouvait de la colère. Comment se faisait-il que personne ne venait la chercher ? De quel droit cette voix maléfique osait-elle la poursuivre dans ses rêves ? De quel droit quelque chose ou quelqu'un osait la traquer dans la forêt ? Dans *Conseils de survie*, Béatrice avait parcouru un chapitre intitulé « Gérer ses émotions ». Elle y avait lu : « De temps à autre, il est parfaitement normal de se mettre en colère. » Parfaitement normal. Était-elle

parfaitement normale ? Difficile à dire, car il n'y avait pas d'autres humains dans la forêt. Elle y réfléchit un peu plus et décida qu'elle n'était pas d'accord avec le guide. Ce n'est pas parce que c'était écrit dans un livre que c'était vrai. Béatrice ne voulait pas être parfaitement normale. Elle voulait être elle-même. Unique ! Elle était Béatrice, et ça lui convenait. Elle reprit sa lecture et ses réflexions. « Si ta colère prend le dessus, ressaisis-toi, recommandait *Conseils de survie*. Domine la situation. Tu es maître de ton propre comportement. »

Ici, le guide avait tout à fait raison. Elle savait quoi faire.

Elle enleva le lourd sac-à-béa de son dos, s'assit sur une bûche étendue sur les herbes humides et expira.

De sa douce voix de soprano, Mme Arc-en-ciel remarqua :

— Cela ressemble à une expiration troublée.

— Mes journées en Argilia ont été pour la plupart agréables, mais mes nuits sont affreuses, expliqua Béatrice.

— Que se passe-t-il ?

Béatrice raconta à Mme Arc-en-ciel ses cauchemars. Mme Arc-en-ciel écoutait attentivement. Elle ajouta un peu de violet à sa palette.

— Cela me semble horrible, opina-t-elle.

— Je n'ai aucune idée pourquoi je suis ici, ni qui est le géant, dit Béatrice. Je ne sais même pas ce qu'est un arc-en-ciel, ni pourquoi il peut parler.

— Je sors quand le soleil chasse la pluie et que la lumière frappe les gouttelettes d'eau suspendues dans l'air, expliqua Mme Arc-en-ciel.

— Ce n'est pas très utile, marmonna Béatrice.

— Tu ne trouveras qu'un seul arc-en-ciel parlant, reprit Mme Arc-en-ciel.

— Pas plus utile, maintint Béatrice.

— La lumière du soleil est faite de couleurs, renchérit Mme Arc-en-ciel. Certaines couleurs se courbent davantage que d'autres lorsque la lumière traverse une goutte d'eau. Le violet offre une réfraction gracieuse. En cela, je veux dire qu'il est le plus souple. C'est donc ma couleur préférée. Le rouge se courbe moins facilement. C'est une couleur tenace. Le violet et le rouge ne s'entendent pas, alors je les éloigne quand je sors montrer mes couleurs.

L'explication tarabiscotée ne fut pas d'un grand secours pour Béatrice. Elle aurait espéré davantage venant de Mme Arc-en-ciel.

— Un arc-en-ciel peut également servir de portail, déclara Mme Arc-en-ciel.

Béatrice n'était pas d'humeur pour une conférence.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

Il y eut une pause. Béatrice crut entendre l'écho d'un soupir irrité, suivi des mots « une porte par le biais de laquelle nous communiquons ». Elle n'en était pas certaine, car les mots n'avaient aucun sens. Béatrice n'aimait pas cette manière de parler. Elle aimait que les conversations soient claires et concises. Celle-ci ne rimait à rien. Maintenant, elle était en colère et affamée. Elle chercha dans son sac-à-béa une collation préparée ce matin-là : trois crêpes aux bleuets. Elle prit une bouchée.

— Comment trouves-tu les crêpes ? demanda Mme Arc-en-ciel.

Béatrice prit une seconde bouchée. Et une troisième. Les crêpes étaient si épaisses, moelleuses et délicieuses qu'elles n'avaient même pas besoin de sirop.

— Elles sont bonnes, dit-elle. Très bonnes. Carrément succulentes.

— Ce que j'aime le plus à propos des crêpes, c'est leur nom, déclara Mme Arc-en-ciel. Crêpe, ça sonne tellement mieux que galette, par exemple !

Béatrice se redressa. Maintenant qu'elle mangeait, elle commençait à se sentir mieux.

— Crêpe sonne mieux à mon oreille aussi, approuva Béatrice. Les galettes ont l'air ennuyantes. Mortes. La crêpe semble vivante. Énergique. Ces crêpes sont très bonnes. Les bleuets font toute la différence. Excellentissime, rien de moins. Douze sur dix.

Il y eut une autre longue pause. Béatrice n'était pas tout à fait sûre que Mme Arc-en-ciel l'ait entendue. Soudain, son petit monologue sur les crêpes lui semblait ridicule. Peut-être que toutes les pensées uniques semblaient ridicules si personne n'écoutait vraiment.

Les couleurs de Mme Arc-en-ciel étaient devenues plus vibrantes. Le violet s'était transformé en une nuance de violet plus intense.

— Les crêpes excellentissimes sont bonnes pour le *gouzelum*, déclara Mme Arc-en-ciel.

— Qu'est-ce qu'un *gouzelum* ? demanda Béatrice.

— Un de tes organes vitaux, répondit Mme Arc-en-ciel.

— Ah bon ? Et il sert à quoi ? s'informa Béatrice.

— À nettoyer ton âme.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Quand tu manges quelque chose de fantabuleux, cela réchauffe ton *gouzelum*.

— Cette chose que vous appelez un *gouzelum*, elle se situe où ?

— Près de ton centre de gravité.

— Mais où exactement ?

— Si tu dois savoir, c'est à côté de ton *hippoflompe*.

— Et ça, c'est où ?

— Eh bien, comme tout le monde le sait, l'*hippoflompe* est situé au-dessus de ta *sybberlie*.

— Est-ce que tout le monde a un *gouzelum* ?

— Absolument pas. Seules les meilleures personnes ont un *gouzelum*.

— Est-ce que moi j'en ai un ?

— Les gens qui font leurs propres crêpes aux bleuets ont assurément un *gouzelum*.

Après le goûter, Béatrice était si rassasiée qu'elle descendit de la bûche pour s'allonger sur le dos dans l'herbe, les mains derrière la tête. Elle regarda l'ascension du soleil dans le ciel. Mme Arc-en-ciel commençait à s'estomper.

— Dans un instant, je serai en route, annonça-t-elle.

— Attendez, vous ne m'avez même pas expliqué pourquoi je suis ici, ni pourquoi les crocodiles mangent des enfants.

— Tu ne m'as rien dit des crocodiles qui mangent des enfants.

— J'ai failli être le repas d'un crocodile.

— Quant à ta présence en Argilia, il y a encore une chose à dire.

Béatrice bondit. Elle voulait être aussi près que possible de l'arc-en-ciel, dont la voix n'était plus qu'un doux murmure.

— Tu as réussi la première épreuve, chuchota Mme Arc-en-ciel.

— Quoi ?

— Tu es en Argilia et tu veux t'en aller, n'est-ce pas ?

— Oui, je veux rentrer chez moi.

— Ce n'est pas une tâche facile. Pour avoir la moindre chance de réussir, il fallait d'abord réussir une épreuve. Ce que tu as fait.

— Quelle épreuve ?

— Tu t'es liée d'amitié avec un ennemi potentiel.

— Croc Harry ?

— Il aurait pu mettre fin à tes jours, mais tu en as fait un allié. Vous avez noué un lien d'amitié.

— Nous ne sommes pas exactement proches. Il a simplement accepté de ne pas me manger.

— C'est suffisant. Tu as réussi.

Béatrice ramassa son sac-à-béa et le jeta sur son épaule. — Comment savez-vous toutes ces choses ?

— On ne voit jamais que la moitié d'un arc-en-ciel, lança Mme Arc-en-ciel.

Béatrice secoua la tête. Elle en avait marre des non-réponses.

Mme Arc-en-ciel poursuivit :

— Un arc-en-ciel forme un cercle complet, mais d'où tu te tiens, tu n'en vois que la moitié. Je suis plus complexe que tu ne le penses.

— Alors, cette épreuve ?

— Parce que tu l'as réussie, tu auras l'occasion d'essayer de trouver ton chemin. Pour trouver le chemin du retour, il n'y a qu'une façon de faire : récolter huit indices. Une fois récupéré le premier indice, tu auras sept jours de plus pour trouver les autres. Mais tu dois commencer par trouver quatre indices. Un par jour, quatre jours de suite. Si tu y parviens, tu devras réussir une autre épreuve. C'est à ce moment-là que tu auras la chance de trouver les quatre derniers indices.

— Qu'entendez-vous exactement par indices ?

— Des petits messages, précisa Mme Arc-en-ciel.

— Des messages de qui ?

— Tout te sera révélé, si tu es suffisamment intelligente.

— Est-ce que ces indices m'aideront à comprendre comment rentrer chez moi ?

— Pas nécessairement.

Béatrice tapa du pied.

— Alors, à quoi ça sert ?

— Tu dois faire tes preuves.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui cloche chez moi telle que je suis ?

— Si tu ne trouves pas les huit indices en huit jours, tu ne quitteras jamais Argilia.

— Jamais ?

— Jamais.

Béatrice déglutit. Elle pouvait à peine voir la trace de Mme Arc-en-ciel et l'entendre.

— Comment trouver le premier indice ? demanda Béatrice.

La réponse lui parvenait faiblement. Pour mieux entendre, Béatrice dut tendre l'oreille vers le ciel.

— Cherche un message sous un rocher parfaitement rond et plat, trois fois la taille de ta paume et le poids de trois cent trente-trois colibris à large bec.

— Je trouverai cet indice, jura Béatrice. J'ai quelque chose à ajouter. M'écoutez-vous ?

Pas de réponse. Béatrice continua tout de même à parler.

— Je n'apprécie pas ces épreuves. Je ne vois pas la nécessité de faire mes preuves.

Béatrice se rappela un mot fabuleux qu'elle avait découvert le matin même dans son dictionnaire. Un mot qui décrivait l'absurdité gênante de sa situation.

— C'est beaucoup de charabia ! cria-t-elle.

Toujours pas de réponse. Aucun mouvement dans le ciel. Plus de couleurs arquées. Béatrice entendit le bruit sec qui accompagnait la sortie de Mme Arc-en-ciel. Elle aurait aimé un vrai de vrai dialogue. Surtout qu'elle n'était pas allée au bout de sa pensée !

— Vous m'entendez ? cria Béatrice. Du charabia !

8

L'art noble de la décroquestation

L'un des avantages d'être la seule humaine en Argilia était que personne ne dictait à Béatrice quoi faire. Sur sa deuxième étagère, le *Manuel de l'étiquette de table de la fin du XXIe siècle* contenait un chapitre entier sur la façon de manger du gruau. Selon ce manuel, une personne civilisée devrait utiliser une cuillère de taille moyenne pour manger les flocons d'avoine dans un bol posé sur une assiette. Le livre prétendait qu'il ne fallait jamais laisser tomber de l'avoine collante de la table ou sur ses genoux. C'était impoli de lécher votre bol ou de manger dans la marmite. Béatrice ne voyait aucun mal à manger du gruau directement dans la marmite. Quelle importance les bonnes manières quand on vit seule ?

L'autre avantage à vivre seule était qu'elle pouvait lire en mangeant. C'était l'une de ses activités préférées. Ce matin même, en parcourant son dictionnaire, elle avait appris un nouveau mot.

La « décroquestation », lut-elle, était une compétence de survie développée dans la forêt d'Argilia. Cela semblait intéressant. Elle continua à lire. « L'art noble de la décroquestation » consistait à sauver la vie de petits mammifères qui venaient d'être avalés entiers par un crocodile. Si l'on agissait rapidement, il était possible d'aider les victimes à sortir de l'estomac d'un crocodile. Il s'agissait d'un dernier recours pour sauver la vie d'êtres chers qui se trouvaient dans le pétrin.

Béatrice alla vite consulter son guide de survie. Les livres s'empilaient à côté de son bol et de sa cuillère. Elle trouva le passage à propos de la dite « décroquestation » et sauta aux étapes pour se soustraire aux gastrolithes et à l'acide gastrique d'un crocodile. Elle lut avec intérêt :

Méfie-toi des sucs gastriques d'un crocodile. Lorsqu'il est temps de

digérer un gros repas, le crocodile redirige son flux sanguin. Au lieu d'envoyer du sang vers les poumons, le cœur pousse le sang directement vers le ventre. Cela aide le crocodile à libérer une vague d'acide gastrique assez puissante pour incinérer l'arrière-train d'une antilope, un groupe de lapins ou un être humain. Si un crocodile avale ton bien-aimé, tu as une chance de lui sauver la vie. C'est ce qu'on appelle la décroquestation. Cela doit être fait avant que l'acide gastrique n'emplisse l'estomac.

Le livre donnait une explication compliquée. Béatrice déglutit. Elle laissa tomber trois cuillères de gruau sur ses genoux. Elle n'avait pas le temps de continuer à lire. Elle devait trouver son premier indice.

Béatrice marchait le long de la rivière Argilia et avait déjà lancé quinze cailloux. Aucun d'eux n'était lisse, plat ou proche du poids de trois cent trente-trois colibris à large bec.

Où se trouvait cette foutue pierre ? Comment pourrait-elle dénicher un rocher parfait s'il était sous l'eau, assis sur le lit de la rivière ? « Non, se dit-elle. Mets fin à cette pensée inutile. Fais appel à la logique. » Quelqu'un lui avait écrit un message. Par conséquent, une vraie personne avait caché ce rocher. Aucune personne raisonnable ne cacherait un message au fond d'une rivière. Par conséquent, la pierre devait être sur la terre ferme. Coûte que coûte, Béatrice la trouverait.

Béatrice cherchait depuis des heures. Elle botta une autre pierre, qui vola dans l'air. Elle était légère, lisse et plate. C'était peut-être la bonne. En dessous, elle découvrit une mygale bleu vif. Elle n'avait jamais vu de mygale vivante auparavant, mais elle avait lu à leur sujet et vu des photos. Il ne pouvait y avoir aucun doute sur sa découverte : bleu vif, couchée sur le dos, avec huit pattes poilues. La mygale se retourna, agita ses deux pattes de devant et dit :

— Merci bien. Je viens de muer. Il est temps pour moi de me remettre en route. En passant, qui es-tu ?

— Je m'appelle Béatrice.

— Ravie de te rencontrer, mon enfant. Est-ce que tu sais qui je suis ?

— Je crois que tu es une mygale. Et je constate que tu peux parler.

— Bien sûr que je peux parler. Si tu peux parler, pourquoi pas moi ? En tout cas, pour future référence, je suis une mygale ornementale saphire ; mais procédons par prénom. Appelle-moi Crépue.

— Bonjour, Crépue.

— Bonjour, Béatrice. Soit dit en passant, tu devrais faire attention

aux coups de pied dans les pierres. Il se trouve que je suis de bonne humeur et je vois que tu pourrais devenir une amie, une autre mygale pourrait ne pas être aussi heureuse que tu bottes à grand coup son toit. J'ai un venin puissant. Pas assez pour te tuer, mais juste assez pour perturber ton esprit et te rendre malade. Très malade.

— Je suis contente que tu ne sois pas fâchée, déclara Béatrice. Pour une arachnide, tu es très jolie, ajouta-t-elle.

— Pour une humaine, une enfant, tu n'es pas si mal toi-même, même si tu pourrais te peigner.

— J'ai un peigne, je dois d'abord enduire mes cheveux d'une lotion. Pour desserrer les nœuds. Peut-être que de la graisse d'ours ferait aussi l'affaire, mais…

Crépue acheva la phrase à sa place :

— …mais personne ne voudrait sentir l'ours, car ce serait alors difficile de se faire des amis.

—Exactement, dit Béatrice. Je cherche une roche lisse et plate pesant autant que trois cent trente-trois colibris à large bec. L'aurais-tu vue ?

— Quand il est temps pour moi de muer, je me cache généralement sous une pierre comme ça. Allons voir celle que tu as bottée.

— C'est loin là-bas, expliqua Béatrice en désignant un endroit au bord de l'eau.

— Ça t'ennuie si je fais du stop ? dit Crépue.

Béatrice hésita.

Crépue fit un pas de plus.

— Je ne mords que les animaux qui me menacent ou que j'ai envie de manger. Ici. Approche la main.

Les jambes douces et poilues de Crépue coururent sur le dos de la main de Béatrice, puis tout le long de son bras jusqu'à ce que la mygale soit perchée sur son épaule gauche.

— Allons examiner cette pierre, dit Crépue.

Crépue semblait une amie digne de confiance, alors Béatrice lui confia ses cauchemars en marchant. Crépue écoutait attentivement. Les poils de ses pattes tremblaient, signe qu'elle faisait très attention. Elle se dit vraiment désolée en apprenant les détails des mauvais rêves de Béatrice.

Tandis que Béatrice marchait sur le sentier qui longeait la rivière, Crépue lui dit :

— Alors pourquoi cherches-tu une pierre ? N'as-tu pas mieux à faire ? Comme de la gymnastique suédoise ?

— De la gymnastique suédoise ?

Perchée sur l'épaule de Béatrice, Crépue souleva son corps de haut en bas, plusieurs fois. Puis elle étendit ses pattes avant. Puis ses pattes latérales et arrière. Elle se retourna deux fois. À ce moment-là, elle haletait.

— Je ne suis pas en forme, à cause de la mue, déclara-t-elle. C'est de la gymnastique suédoise. Exercices d'étirement et d'assouplissement. Je les fais pour rester en forme, car quand je le suis, mon poison est plus toxique. J'ai besoin de garder une forte dose de poison à ma disposition. Tu serais surprise du nombre de créatures qui veulent se mesurer à moi. Dès qu'elles me voient, elles veulent se prouver quelque chose. Je ne comprends pas. Je ne cherche jamais les ennuis. À moins d'avoir faim.

— Mais tu es si bleue et si belle ! déclara Béatrice.

— Si cela ne te gêne pas trop que je le dise, tu es si brune et si belle ! répliqua Crépue.

La chaleur monta aux joues de Béatrice. Personne ne lui avait jamais dit qu'elle était belle, auparavant. Du moins, pas dans son souvenir. Et certainement pas depuis qu'elle s'était réveillée en Argilia.

Béatrice se pencha sur le sable au bord de la rivière et ramassa le galet. Il était léger dans sa main et pesait probablement le même poids que trois cent trente-trois colibris à large bec. Il était si lisse qu'on l'aurait dit poli. C'était comme si des vagues d'eau l'avaient éclaboussé pendant des milliers d'années. Il était aussi rond qu'une horloge et faisait trois fois la taille de la paume de Béatrice. Il n'était pas trop lourd à lancer, mais sans doute n'arriverait-elle pas à le lancer bien loin. Cela ressemblait bien à l'idée que Béatrice se faisait de la sensation de tenir trois cent trente-trois colibris au creux de sa main. C'était un beau galet.

Béatrice le retourna dans sa paume. Voilà ! Son premier indice ! À l'endos du galet, en lettres parfaites si minuscules que Béatrice dut plisser les yeux, apparaissaient les mots suivants : « Arriver en Argilia provoque une perte de mémoire complète, des individus d'une intelligence exceptionnelle savent raviver des fragments de mémoire. » Il vint à l'esprit de Béatrice que si elle devenait plus intelligente, elle pourrait comprendre d'où elle venait. Comment devenir plus intelligente ? Existait-il des exercices pour le cerveau ?

Béatrice retourna le galet et distingua quatre petits mots supplémentaires : « Montre-moi à Rabat-joie. »

— Qui est Rabat-joie ? demanda Béatrice.

— La dentiste de la forêt, expliqua Crépue. Elle est sage, mais une vraie grincheuse.

— À quoi ressemble-t-elle ?

— C'est un lémurien noir et blanc aux yeux bleus. Au visage mignon. Par contre prends garde. Sur le plan de la personnalité, rien de mignon. Un peu asociale. Et il lui manque une queue.

— Où puis-je la trouver ?

— Renseigne-toi. Tout le monde connaît Rabat-joie.

Béatrice décida qu'elle irait voir Rabat-joie dès qu'elle le pourrait. En marchant le long de la rivière, Béatrice repéra une autre belle pierre lisse et plate. Elle se pencha pour la ramasser.

— Attention, dit Crépue, mais il était trop tard.

L'araignée était tombée de l'épaule de Béatrice, avait fait deux sauts périlleux dans les airs pour atterrir sur ses huit pieds, à la manière d'un chat.

— Réveil brutal, dit Crépue.

— Désolée, s'excusa Béatrice en ramassant le galet.

Un serpent brun enroulé en dessous se dressa, tous crocs sortis, et siffla en sa direction. Il se rapprocha d'elle. Béatrice l'entendit siffler :

— Je vais te donner une petite dose de poison pour ouvrir la porte de ton cerveau la nuit. Tu ne sentiras rien. Ne bouge pas.

Béatrice fit un bond en arrière et, à ce moment-là, Crépue sauta sur le serpent qu'elle mordit à l'arrière de la tête. Le reptile tournoya plusieurs fois puis tomba au sol, sans vie.

— Tu m'as sauvé la vie.

— Il ne t'aurait pas tuée, mais tu aurais souffert le martyre, déclara Crépue.

Béatrice se pencha pour ramasser Crépue, mais la mygale lui fit signe avec une patte avant poilue.

— Un instant. C'est l'heure de la collation.

— Comment une belle petite chose comme toi peut-elle manger un vilain serpent comme celui-là ?

— Je ne peux pas mastiquer. Juste aspirer un peu de jus.

De sa bouche, la belle mygale ornementale saphire plaça une sorte de paille juste au-dessus de l'endroit où elle avait mordu la nuque du serpent. Béatrice entendit le plus petit des bruits de succion.

— Succulent ! dit Crépue.

— Que fais-tu ?

— Le jus de serpent est le plus savoureux. Acidulé et épicé, comme j'aime. OK, je suis prête, continuons notre périple.

— Que viens-tu juste de faire ? s'enquit Béatrice.

— Une fille doit manger. Je fais fondre la chair avec un peu de mon acide, puis j'aspire le jus par ma trompe.

— Ta quoi ?

— Cette petite chose semblable à une paille m'aide à boire ma proie. Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'une gorgée ou deux.

— J'espère bien que tu ne me feras jamais ça, souhaita Béatrice.

— Eh bien, moi, j'espère bien que tu ne m'écraseras jamais avec une hachette, déclara Crépue. À un certain moment, il faut faire confiance à ses amis.

Alors qu'elles marchaient, Béatrice s'aperçut que la confiance était quelque chose à chérir, toutes les créatures de la forêt d'Argilia n'avaient pas à cœur ses meilleurs intérêts. Ce n'était pas une sensation agréable, mais Béatrice estima qu'elle devrait s'y faire. Ce serpent, par exemple, avait tenté de lui faire du mal. En plus, il semblait être au courant de ses mauvais rêves. Béatrice ne faisait pas non plus confiance à Matilda et parla à Crépue de leur rencontre.

Crépue répondit que Matilda l'avait intimidée il y a quelque temps. Harcelée, même. Sous prétexte qu'elle flânait trop près de la garenne, elle lui avait donné des coups de pied. Dans un accès de colère, Crépue avait mordu Matilda.

— Je l'ai mordue fort. Elle est trop grosse pour que je la tue, mais je lui ai injecté suffisamment de venin pour provoquer des hallucinations.

— Des hallucinations, qu'est-ce que c'est ? demanda Béatrice.

— C'est quand ton esprit ne va pas bien et s'imagine toutes sortes de choses bizarres et irréelles, comme une pluie de gruau ou une ruée d'éléphants tête en bas dans la forêt, expliqua Crépue.

— Donc, si elle t'intimidait, il n'y a pas de mal à ce que tu lui aies donné une petite dose de venin ; mais qu'est-ce que ça a à voir avec moi ?

— Eh bien, peut-être que les hallucinations ont conduit à des cauchemars, et peut-être que le géant nocturne dont tu m'as parlé est entré dans son cerveau, qu'il a gagné en force et qu'il essaie d'entrer dans ton cerveau aussi.

— Ça fait beaucoup de peut-être, opina Béatrice.

— Quoi qu'il en soit, il est temps pour toi de me laisser redescendre, déclara Crépue. Il faut que je me sauve.

Béatrice était déçue de se séparer déjà de sa nouvelle amie.

— Tu ne peux pas sauter tout simplement ?

— Si je saute, je pourrais me casser une patte.

— Tu sais qu'un croco peut faire repousser une dent qui tombe ? Pourrais-tu faire repousser une patte cassée ?

— Quand je mue, je peux faire pousser une nouvelle patte. Elle ne

sera pas aussi bonne que l'originale. Ni aussi grande. Ni aussi puissante. Je pourrais me débrouiller, mais je préfère avoir tous mes appendices dans leur état optimal.

— À plus tard, Crépue.

— À plus tard, mon amie.

— Merci de m'avoir sauvé la vie, ajouta Béatrice.

Crépue éclata de rire.

— Nous sommes comme des sœurs maintenant.

La mygale se précipita dans les buissons et disparut.

En allant vers sa cabane pour manger, Béatrice vit passer des pluviers.

— Dépêche-toi ! dit le premier pluvier au second.

— Pourquoi ?

— Croc Harry chasse les lapins, déclara le premier pluvier. Ainsi, nous pouvons obtenir de la nourriture gratuite, s'il veut que nous lui nettoyions les dents. La symbiose fait partie des joies de la vie !

— Où est-il ? demanda un pluvier.

— Juste devant, sur la berge.

Béatrice courut à leur suite. Elle repéra un groupe de lapins mouchetés qui se laissaient glisser sur une piste de boue et atterrissaient dans la rivière. Les lapins remontaient jusqu'au sommet de la berge, puis se laissaient glisser à nouveau dans la boue. L'un des lapins sauta beaucoup plus haut que les autres. Son saut était distinct et sa voix semblait familière.

Béatrice se précipita sur la berge pour prévenir les lapins. Croc Harry bondit hors de l'eau. Il avait attrapé cinq lapins mouchetés entre ses mâchoires, avait redressé le museau puis avalé.

— Croc Harry, je peux te parler un moment ? s'écria Béatrice.

— Occupé en ce moment, répondit-il.

— Je peux t'offrir la plus douce gâterie connue de l'homme ou du croco, poursuivit-elle. Vois. J'ai cinq pommes. Et davantage dans mon sac.

— Lance-les ici, déclara Croc Harry en ouvrant très grand les mâchoires.

Béatrice regarda à l'intérieur. Ses dents étaient propres. Il avait avalé les lapins entiers. Cela signifiait qu'ils étaient encore en vie. Pas pour longtemps, mais elle pourrait les sauver. De l'intérieur, elle entendit l'un d'eux hurler. Elle pouvait dire que c'était son ami, parce que ses bonds prodigieux faisaient gonfler le dos de Croc Harry, puis son estomac, puis son dos à nouveau. On aurait dit que quelqu'un balançait un énorme sac

d'épicerie dans le ventre de Croc Harry.

— Laisse-moi *sowtiw* ! criait une voix. S'il te plaît, je t'en *pwie*, s'il te plaît, *délivwe*-moi de cette fin indigne et *disgwacieuse*. S'il te plait !

Cette voix à l'intérieur du crocodile. Elle l'aurait reconnue entre mille. Même s'ils ne s'étaient rencontrés que récemment, c'était comme si Béatrice connaissait Horace depuis toujours.

— Ce lapin qui hurle me donne une indigestion, déclara Croc Harry.

— Tu ne peux pas manger Horace Harrison Junior, Troisième du nom, supplia Béatrice.

— Je l'ai déjà mangé, fit remarquer Croc Harry.

— Je te paierai si tu les libères. Tiens, voici deux pommes.

— La *décroquestation* est la seule solution, fit Croc Harry. Et ils n'ont plus beaucoup de temps. Mes gastrolithes grondent, le sang se dirige vers mon ventre et l'acide gastrique va bientôt monter comme une marée.

— Es-tu d'accord pour les libérer ?

— Seulement si tu me donnes les pommes.

— Marché conclu.

Béatrice ordonna à Croc Harry de se retourner de manière à regarder directement le soleil. Puis, suivant les étapes décrites dans *Conseils de survie*, elle plaça les pommes devant la gueule de Croc Harry. Selon le guide, la *décroquestation* nécessitait de placer des aliments savoureux juste à l'extérieur de la gueule du croco. Ces aliments se devaient d'être plus savoureux que ce qu'il venait de manger. Béatrice s'adressa ensuite aux lapins.

— Lapins ! Vous m'entendez ?

— Oooouuuiii ! crièrent-ils de l'intérieur.

— Combien êtes-vous ?

— Nous sommes cinq, mais nous *cwaignons* de *mouwiw* bientôt.

— Horace, tu vas bien ?

— Oui, Béatrice. Sauve-moi ! S'il te plaît, je t'en *pwie* ! L'*odeuw* de l'acide monte.

— Vois-tu des pierres là-dedans ?

— Oooouuuiii, un tas de pierres !

— Et vois-tu une mince cloison traversée par de la lumière ?

— Oui, c'est par là que nous sommes *awivés* ici, mais la cloison est ensuite *wemontée*.

— C'est sa valve palatine, expliqua Béatrice. Prends les pierres et lance-les contre elle avec force et elle se rouvrira.

— Hé ! s'écria Croc Harry. Arrêtez. Ça fait mal !

— Continuez à lancer les pierres, fit Béatrice, elle pouvait entendre grogner les lapins qui soulevaient et lançaient les pierres.

— Très bien, très bien, arrêtez ! cria Croc Harry.

Il fixa directement le soleil, ouvrit grand la gueule et éternua puissamment. Les cinq lapins volèrent au-dessus de sa langue, jaillirent entre ses dents et dans les airs pour finalement atterrir sur les berges rocheuses de la rivière Argilia.

— Merci merci merci ! s'exclama l'un des lapins. Béatrice, tu es notre héroïne !

Horace Harrison Junior, Troisième du nom se dressa sur ses pattes arrière, secoua le crachat de crocodile de sa fourrure et fit un énorme câlin à Béatrice.

— T'es la *meilleuwe*. La *meilleuwe*. T'es mon *héwoïne*.

— Tu n'aurais pas besoin d'héroïne si tu te tenais loin de la berge, affirma-t-elle.

Horace sauta directement sur Croc Harry.

— Ne fais plus jamais, jamais, jamais ça. Je suis *Howace Hawison* Junior, *Twoisième* du nom, ou HHJT pour *faiwe* plus *cou'wt*, et on ne badine pas avec moi.

— N'importe, bâilla Croc Harry, avant de se tourner vers Béatrice. Je veux le reste des pommes maintenant.

Béatrice vida son sac. Les pommes tombèrent en tas devant la gueule du croco.

— J'espère que ça t'aidera à devenir végétarien, souhaita-t-elle.

Horace sauta trois fois sur la tête de Croc Harry.

— Hé, je ne suis pas un trampoline !

— Je refuse qu'on m'*ignowe*, qu'on me manque de respect ou qu'on me mange, insista Horace.

— Fous-le camp !

— Je peux *mowdre*, tu sais ? *Twès twès fowt*. Si tu me manges à nouveau, je te *fewai* un trou dans l'estomac avec mes dents et *gwignotewai* un tunnel hors de toi. Ce *twou grossiwa* et *grossiwa* et tout ton acide *gastwique* s'en échappera.

Horace n'arrêtait pas de sauter, de plus en plus haut, atterrissant encore et encore sur la tête de Croc Harry.

— Toutes les *piewes tombewont* de ton estomac. Tu ne *sewas* rien quand j'en aurai fini avec toi. Rien de plus qu'une *gwosse* saucisse vide.

— Est-ce que ce petit bonhomme est toujours aussi agaçant ? demanda Croc Harry à Béatrice.

— Je suis juste là. Parle-moi. Parle-moi. Je suis *Howace Hawison*

Juniow, Twoisième du nom et j'exige que tu t'*adwesses diwectement* à moi.

— Quel drôle de numéro ! opina Croc Harry. On lui a donné une surdose de personnalité à la naissance ou quoi ?

— Je suis peut-être un *dwôle* de *numéwo*, mais toi… criait toujours Horace en sautillant furieusement sur la tête de Croc Harry.

Horace n'eut pas le loisir de terminer sa phrase. Alors qu'il était encore à mi-saut, Croc Harry pivota, leva la queue et en frappa le lapin comme une balle de baseball. Horace fit alors trois sauts périlleux arrière en fendant l'air et atterrit sur un bouquet d'herbes tendres au bord de la rivière.

— Hé, ce n'était pas drôle ! Ce n'était pas poli. J'exige…

Il se leva, prêt à poursuivre, mais soudain bâilla, s'étendit et se mit à ronfler au beau milieu des herbes.

Croc Harry dit :

— C'est le lapin le plus étrange que j'aie jamais mangé.

Béatrice sourit et dit :

— Il est certainement le seul capable de passer du cri au ronflement en dix secondes.

Elle vit la poitrine du lapin s'élever et s'abaisser. Comment ne pas aimer ce lapin maintenant qu'elle l'avait regardé dormir ?

Béatrice remarqua que Croc Harry regardait aussi Horace, et elle s'aperçut pour la première fois qu'un crocodile pouvait sourire en faisant frémir ses narines.

Croc Harry reporta son attention sur les pommes.

— Donne-moi à manger, Béatrice.

Elle ramassa les grosses pommes et les laissa tomber une à une dans sa gueule. Croc Harry ne les mastiqua pas. Il les avala toutes rondes.

— Délicieux.

— Comment le sais-tu, si tu ne les mâches même pas ? demanda Béatrice.

— J'ai des compétences olfactives, répondit-il.

— Des quoi ?

— Mon odorat. Je peux sentir l'essence de tout ce que je mange. Le goût, pour moi, se trouve dans l'odeur.

— Si tu te comportes bien, je te ferai un jour une tarte aux pommes.

— Je suis un crocodile royal. Ce n'est pas dans ma nature de bien me comporter. Et de toute façon, si tu me cuisines un goûter, je préférerais un pâté au lapin.

Béatrice s'assit sur la berge, à côté du crocodile. L'après-midi venait tout juste de commencer et elle était déjà épuisée.

Croc Harry se retourna sur le dos, de sorte que son ventre était en l'air.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je prends le soleil.

— Tu veux bronzer ? Tu aimerais avoir la peau brune comme moi ?

— Non. Il fait soleil et je veux me réchauffer.

Pendant quelques minutes, ils restèrent assis sans mot dire. Enfin, Croc Harry se retourna sur le ventre, les écailles dures et mobiles sur son dos faisant à nouveau face au soleil.

— Qu'est-ce que c'est que toutes ces petites écailles sur ton dos ?

— Mes scutelles, expliqua-t-il. J'en ai des milliers. Elles s'emboîtent, mais sont indépendantes les uns des autres.

— Et elles servent à quoi ?

— Elles me servent d'armure, déclara-t-il. Elles me protègent.

— De quoi as-tu besoin de te protéger ? Tu es un croco royal.

— Peut-être, mais même un croco royal est parfois vulnérable.

Béatrice se demandait quel danger pouvait courir un croco royal. La seule chose qu'elle puisse imaginer était un homme avec une arme à feu, ou peut-être un homme si fort qu'il pourrait lutter contre le croco et réussir à se mettre derrière l'animal et à maintenir sa gueule fermée. Elle avait lu que certains grands hommes luttaient contre les crocos. Pourquoi un homme ferait-il ça, elle l'ignorait. Si jamais elle rencontrait un homme, peut-être lui demanderait-elle.

9

Un vrai petit génie

Tandis que Béatrice s'habillait et se préparait à descendre de sa cabane, elle chassa le cauchemar de son esprit. Elle avait un tas de trucs à faire. Aujourd'hui, elle devait aller voir Rabat-joie. Elle devait trouver l'indice numéro deux. Pas de temps à perdre à repenser au géant qui essayait de pénétrer son cerveau. Elle se rappela ce que lui avait dit Crépue. « Sois prête à te défendre à tout moment. Tu n'es peut-être pas grande, mais tu es rusée. Mets à profit tes atouts : ton intelligence et tes outils. »

Béatrice avait bombardé Crépue de questions à propos de Rabat-joie qui, à ce qu'il paraît, savait toutes sortes de choses sur Argilia et son histoire, et qui connaissait le nom des constellations dans le ciel nocturne. Elle dirigeait une entreprise florissante en tant qu'esthéticienne, coiffeuse et dentiste. Rabat-joie était un lémurien qui cultivait une grande rancœur. Quelqu'un lui avait coupé la queue pendant son sommeil. Elle pouvait travailler, sauter et bondir à grande vitesse. Elle parlait à grand débit. Selon la rumeur, elle était une excellente danseuse, mais Rabat-joie était perpétuellement en colère à cause de sa queue coupée. Elle cherchait toujours le coupable.

Le bureau de Rabat-joie était une immense chaise faite de gros rochers plats. Elle les avait empilés les uns sur les autres, fixant chaque ajout avec du mortier jusqu'à ce que la chaise soit assez large pour ses plus gros clients – les ours et les antilopes. La chaise était située à côté de la rivière, à environ une demi-matinée de marche de la cabane de Béatrice.

Lorsque Béatrice arriva à la chaise, Rabat-joie n'était nulle part en vue. Alors, pendant qu'elle attendait, Béatrice s'entraîna avec sa fronde nouvellement réparée, visant des boules de boue perchées par elle sur la berge. Juste au moment où elle oblitérait de son tir parfait une boule de

boue, Rabat-joie passa. La boue éclaboussa son visage noir et blanc et couvrit son museau.

— Qui a fait ça ? s'écria Rabat-joie.

Elle plongea son visage dans la rivière, le retira et s'essuya les yeux.

— J'ai dit, qui a fait ça ? J'ai demandé un bain de boue, moi ?

— Désolée, fit Béatrice.

Elle accourut et aida Rabat-joie à se débarbouiller le visage.

— Et le cou, renchérit Rabat-joie, alors Béatrice lui essuya le cou.

— Et les épaules, surenchérit Rabat-joie.

— C'est assez, rétorqua Béatrice. Tu es propre maintenant et je t'ai déjà présenté mes excuses.

— Tu es habile au lance-pierre, je te l'accorde, lui concéda Rabat-joie.

C'était un grand lémurien, dont la tête arrivait environ à la taille de Béatrice, avec de longues jambes maigres et puissantes. Béatrice se demanda si la queue qu'on lui avait coupée était noire ou blanche.

— Je sais à quoi tu penses. Je t'ai vu regarder. Ma queue était noire et blanche. Bicolore. Comme le reste de mon corps.

Rabat-joie fit signe à Béatrice de s'asseoir. Béatrice monta sur la chaise. Rabat-joie grimpa aussi et examina son visage.

— C'est toi qui t'es enfuie avec ma queue ? interrogea Rabat-joie.

— Non.

— Sais-tu qui est le coupable ?

— Non, mais je suis désolée qu'on te l'ait coupée.

— Tu aurais besoin d'une coupe de cheveux, mais je n'en ai pas le temps aujourd'hui.

— Je ne suis pas venue pour mes cheveux.

— Tu trouveras un avocatier près du coude de la rivière, poursuivit Rabat-joie. Choisis-en un bien mûr. Écrase-le un peu et frotte-le dans tes cheveux quand ils sont mouillés. Cela t'aidera à les peigner.

— Merci, dit Béatrice, qui promit de faire un essai très bientôt.

— Entretemps, as-tu besoin d'une manucure ?

— J'aimerais que mes ongles soient limés et lissés, mais je ne suis pas venue pour ça non plus.

— Mal aux dents ?

— Non.

Rabat-joie poussa un soupir exagéré.

— Alors pourquoi me faire perdre mon temps ?

Béatrice se demandait si Rabat-joie ne ferait que s'énerver. Elle adopta sa voix la plus polie.

— As-tu un indice pour moi ?

— Si tu as besoin de mes services aujourd'hui, il y a des frais.

Béatrice fouilla dans son sac-à-béa et en sortit cinq crêpes aux bleuets.

— Là, tu parles ! dit Rabat-joie.

Elle plia la première crêpe en deux, puis en quatre.

— J'aime quand les crêpes sont bonnes et épaisses, expliqua-t-elle. Ça me semble plus substantiel. Comme si je mangeais plus.

Elle engloutit la première crêpe, puis plia les autres une après l'autre et les mangea également.

— C'était bien. Très bien. Merci pour les crêpes.

— De rien, répondit Béatrice. Maintenant, si on parlait de cet indice. Peut-être quelque chose qui me donnerait une idée de ma provenance ?

— Provenance. Joli mot pour désigner l'endroit d'où tu viens. Tu possèdes un vocabulaire respectable, je te le concède.

Le compliment sonnait comme une insulte. Peut-être que le silence s'avérerait le meilleur moyen de dissiper la mauvaise humeur de Rabat-joie. Si Béatrice la laissait se défouler, peut-être se montrerait-elle plus coopérative.

— La main gauche d'abord, ordonna Rabat-joie.

Béatrice tendit la main gauche.

Rabat-joie tenait doucement la main de Béatrice et limait ses ongles. Béatrice ferma les yeux et sentit le soleil caresser son visage.

— Je ne peux pas te dire grand-chose à propos de ta provenance, mais, selon toute apparence, tu as l'air d'une humaine.

Béatrice en avait marre d'être si polie, marre de se plier en quatre pour obtenir des réponses.

— Je ne suis pas d'humeur à rire.

— Tu es une humaine, mais je ne sais rien de ton peuple.

— Que savez-vous des autres peuples ?

— Qui t'a dit que tu pouvais débarquer sur mon lieu de travail et m'assaillir de mille questions ?

— Pourquoi personne ne peut me répondre ? Et pourquoi faut-il que vous soyez de si mauvais poil ?

— Je veille la nuit. Et tu viens me voir en pleine journée. En somme, tu nuis à mon sommeil.

— J'en suis désolée, mais je t'ai payée. Et tu étais debout à mon arrivée. Quoi qu'il en soit, j'ai des choses à apprendre, et je n'ai pas beaucoup de temps.

De son sac-à-béa, Béatrice sortit la petite pierre plate qui pesait le poids de trois cent trente-trois colibris à large bec. Elle en montra le

dessous à Rabat-joie, qui étudia les mots et remit délicatement la pierre dans la paume de Béatrice.

— Tu as trouvé ton premier indice. Eh bien, tant mieux pour toi !

Rabat-joie se retourna pour ranger la lime à ongles.

— Et oui, il m'est arrivé de croiser des gens.

— Ils étaient comment ?

— Tu me trouves grincheuse, pas vrai ? Eh bien, tu devrais voir les humains ! Ils ne s'entendent sur rien. Ils se battent pour les choses les plus banales.

— Comme quoi ?

— Qui a mangé le pamplemousse de quelqu'un d'autre. Qui n'est pas assez aimé à la maison. Quel cheval a priorité sur la route.

— Ils utilisent des chevaux ?

Béatrice sentit la flamme d'un vague souvenir se raviver. Elle savait ce que c'était que de monter à cheval, de traverser un vaste champ au grand galop. Elle savait rester détendue et presque élastique sur le dos d'un hongre robuste, lancé à toute allure, mais elle ne se rappelait aucun autre détail.

— Ils avaient des voitures, des trains et des avions, mais ces moyens de transport sont passés de mode en 2040, lorsque les combustibles fossiles se sont taris.

— Combustibles fossiles ?

— Ma fille, tu ne sais donc rien ? Gaz, pétrole. Fondamentalement, les combustibles fossiles sont de l'énergie tirée de plantes et d'animaux décomposés enfouis profondément sous terre. Une fois qu'on les utilise, ils ne se renouvellent pas. Ainsi, après 2040, les chevaux ont fait leur grand retour. Une décennie plus tard, ils ont inventé la téléportation. Les humains ne sont pas tous gentils, et certains d'entre eux sont carrément méchants, mais une fois en cent ans, il y en a qui font preuve d'intelligence.

— Comme moi ?

— Tu fais preuve d'un peu d'intelligence, c'est vrai, fit Rabat-joie.

— Je ne sais pas si c'est un compliment, mais je choisis de le prendre comme tel. Qu'est-ce que la téléportation ?

— Au lieu de conduire une voiture, de prendre un bus ou de voler en avion, les humains ont appris à se déplacer d'un endroit à un autre au moyen de la téléportation. Tu es dans un endroit à un moment donné, puis, avec les bonnes machines, en un instant, tu te retrouves à un kilomètre, à dix kilomètres ou à dix mille kilomètres du point de départ.

— Ils peuvent faire ça ?

— Oui. Si tu veux aller quelque part, tu dois obtenir un permis. Ensuite, tu entres dans une machine qui ressemble à une cabine high-tech avec des lumières, des batteries et des fils. On dirait le cockpit d'une fusée.

— Je n'ai jamais vu de fusée.

— Moi non plus. Nous pouvons utiliser notre imagination.

Rabat-joie eut un petit sourire. Considérant ceci comme une grande percée, Béatrice sourit en retour.

— Quoi qu'il en soit, une fois que le technicien fait son travail, tu es partie. Bye-bye ! Tu es téléportée du point A au point B, à l'aise, Blaise.

— C'est qui, Blaise ?

— C'est une expression. À l'aise, Blaise signifie « Voilà, c'est facile, c'est fait ». C'est ainsi que fonctionne la téléportation. Oh ! Et ils utilisent également la téléportation pour envoyer des aliments essentiels, comme de la nourriture et des médicaments. Et des livres. Et des messages. Cela demande beaucoup d'énergie. On dit que les humains stockent l'énergie du soleil dans des batteries. Il faut des jours de lumière du soleil stockée pour téléporter un livre ou un sac de nourriture. Des semaines pour téléporter un animal. Des mois pour téléporter un humain. C'est beaucoup de travail, de téléporter des personnes ou des marchandises, donc les humains ne s'entendent pas sur qui ou quoi peut être téléporté. Laisse-moi te dire, c'est très peu de monde. C'est un grand privilège, car cela consomme énormément d'énergie.

— Est-ce que parfois ça échoue ?

— Il y a parfois des erreurs.

— Que veux-tu dire ?

— Il arrive qu'ils téléportent les gens dans un lieu et qu'ils n'arrivent pas à les ramener ensuite.

— Alors, comment les gens font-ils pour revenir ?

— Pour revenir, les gens marchent. Ils nagent. Ils volent un cheval. N'importe. De plus, les individus ne sont pas autorisés à se téléporter de leur propre initiative. Cela demande tellement d'énergie que cela ne peut se faire que sous la supervision des autorités.

— Ai-je été téléportée ?

— Comment aurais-tu atterri en Argilia autrement ? Les humains n'habitent pas ici normalement. Nous nous débrouillons très bien sans vous.

— As-tu déjà vu des humains qui me ressemblaient ? Des gens de ma famille ?

— Je ne pourrais pas le dire. Fouille ta cabane. Tu y trouveras peut-être des réponses.

— Comment peux-tu savoir ce qu'il y a dans ma cabane ?

— Cette cabane existait bien avant ta naissance. Je ne sais même pas si tu es née à proprement parler.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Certains humains naissent de manière habituelle, déclara Rabat-joie. Mais des scientifiques travaillent à renforcer l'intelligence humaine, et certaines personnes voient le jour dans des éprouvettes.

— Je préfère penser que j'ai été conçue et que je suis née de manière traditionnelle.

— Comme tu préfères. Ton temps est écoulé. Tu n'es pas ma seule cliente.

Béatrice montra à nouveau la pierre plate à Rabat-joie.

— Tu n'as pas d'indice pour moi ?

Rabat-joie poussa un long soupir.

— Petite nounouche ! Tu es venue me voir. Je suis l'indice no 2. Et voici une astuce pour trouver l'indice no 3 : cherche très haut dans un arbre.

— Et c'est tout ?

— Il y a une autre partie à l'indice, affirma Rabat-joie.

Béatrice se rapprocha de Rabat-joie. Elle ne voulait pas manquer une syllabe.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il ne s'agit pas seulement de l'indice, déclara Rabat-joie. Il s'agit de la qualité de la quête.

— Et qu'est-ce que ça signifie ?

— Peut-être qu'un jour tu comprendras.

— C'est vraiment du charabia.

— Ton temps est écoulé.

Est-ce que tu m'en dirais plus si je t'apportais dix crêpes au lieu de cinq ?

— Tu fais de très bonnes crêpes. Les bleuets ajoutent la touche parfaite. Je vais donc en tenir compte.

— Rabat-joie, as-tu été téléportée ? Comment se fait-il que tu en saches autant ?

Béatrice la regarda droit dans les yeux, Rabat-joie se détourna.

Le dos tourné à Béatrice, Rabat-joie ajouta :

— Personne ne t'a jamais appris à ne pas poser de questions intimes ?

Béatrice descendit de la chaise géante et tapa du pied. Elle ne put

s'empêcher de hausser le ton.

— Pourquoi es-tu toujours d'aussi mauvaise humeur ? Ce n'est pas juste à cause de ta queue quand même ?

Rabat-joie se retourna. Elle tremblait de rage. Elle siffla entre ses dents de devant.

— Eh bien, tu es un vrai petit génie, toi ! Si intelligente, si habile, si parfaite. Tu as une chance de sortir d'ici. Vraiment. Alors, c'est bientôt fini, les jérémiades ?

Béatrice recula de trois pas. Ce n'était pas le moment d'insister. Mais la saute d'humeur de Rabat-joie avait déverrouillé un tout petit souvenir. Béatrice se rappelait le sifflement de l'air qui s'échappait d'une fuite dans un pneu de vélo. Et elle se rappelait aussi la première fois qu'elle était montée à vélo. Elle s'était sentie comme en apesanteur, libre et rapide. C'était ça. Juste un petit fragment de souvenir. Elle ramassa son sac-à-béa et le jeta sur son épaule.

— Merci pour le coup de main. Et pour le moment, au revoir !

Elle fit mine de s'éloigner.

— Béatrice ! s'écria Rabat-joie.

Béatrice pivota pour faire face au lémurien, dont les yeux étaient devenus des lacs bleus parfaitement ronds. De ces lacs, de petites rigoles s'échappèrent.

Rabat-joie s'essuya les yeux avec impatience.

— Quand on cherche l'indice no 3, ce qui compte, ce n'est pas seulement ce qu'on trouve. C'est aussi ce qu'on apprend au fil de sa quête.

10

Un poids sur la conscience

Béatrice était tellement inquiète de ne pas trouver l'indice no 3 à temps qu'elle n'arrivait pas à ordonner ses pensées, ni à savoir où chercher. Alors, pour faire le vide dans son esprit, elle alla à la rivière Argilia. Elle écouta le courant sur les rochers. Elle ramassa des galets et les fit rebondir à fleur d'eau. Après avoir lancé une douzaine de pierres, elle en vit une rebondir huit fois avant de sombrer. Elle s'imagina qu'elle vivrait une décennie complète pour chaque saut. Huit décennies lui feraient une vie bien remplie, conclut-elle, mais neuf seraient encore mieux et dix constitueraient un sommet absolu. Imaginez tout ce que Béatrice pourrait accomplir si elle faisait rebondir une pierre dix fois et vivait jusqu'à cent ans !

Béatrice se pencha sur le côté, mit son bras en position et se prépara à lancer son plus beau galet lorsque Croc Harry émergea de l'eau.

— Tu m'as fait peur, dit Béatrice.

— Voici qui t'apprendra à te tenir trop près du bord de la rivière.

Croc Harry s'ébroua le dos, éclaboussant du même coup Béatrice.

— Hé ! dit-elle.

— Recule, si tu ne veux pas être trempée.

— Pourquoi es-tu si grincheux ? demanda-t-elle.

— Une minute. Je suis occupé.

Croc Harry plongea, revint avec un gros saumon dans la gueule, inclina la tête et avala le poisson entier. Il en attrapa et avala cinq autres.

— Est-il nécessaire d'en tuer autant ? l'interrogea Béatrice.

— Facile à dire, pour une mangeuse de gruau et de pommes. Moi, je suis un croco royal. Je mange du poisson, de la volaille et des mammifères. Si ça t'embête, ne regarde pas.

Béatrice fixa le crocodile. Il ne semblait pas être lui-même.

— Quelque chose te tracasse. Arrête de tuer du saumon et parle-moi.

Croc Harry rampa sur une longue branche morte au bord de la rivière et étendit sa queue dessus. Le craquement fit penser à un coup de pistolet. Béatrice se souvint du bruit des fusils. Elle en frissonna.

— Arrête ! *That's enough !* cria Béatrice.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— C'est en anglais. Ça signifie « ça suffit ».

— Tu parles anglais ?

— Je suppose que oui. *Basta* veut dire la même chose, en espagnol et en italien.

— Comment connais-tu toutes ces langues ?

— Je ne sais pas comment j'ai appris les choses que je sais. Mon esprit est plein d'informations, mais je n'ai aucune idée d'où elles viennent.

— Tout à fait, fit Croc Harry. Je te comprends.

— Comment un crocodile saurait-il ce que signifie ne pas savoir d'où l'on vient ? s'enquit Béatrice.

— Comment saurais-tu ce qui se cache dans le cœur d'un crocodile ? répondit Croc Harry.

Béatrice prit appui sur un pied puis sur l'autre. Elle contempla l'étrange reptile turquoise doté de parole. C'était vrai. Elle n'avait aucune idée de ce que Croc Harry savait ou ressentait.

— Je déchirais ce banc de saumons parce que quelque chose me dérange, expliqua Croc Harry. Je ne sais pas pourquoi, mais je me sens bouleversé.

Il secoua la queue, cassant du coup une autre branche.

— Bouleversé !

Béatrice se jura de ne plus jamais sous-estimer un crocodile.

Horace Harrison Junior, Troisième du nom vint les rejoindre en sautillant et atterrit sur le dos de Croc Harry.

— Bonjour *Hawy*, mon vieux pote, dit Horace. Tu te souviens de moi ?

— Je ne suis pas d'humeur, bougonna Croc Harry.

— Je suis celui que tu n'*auwas* jamais comme collation.

Horace sautillait sur la tête de Croc Harry.

— *Basta !* aboya Croc Harry.

Il pivota, lança le lapin dans les airs et le frappa avec sa queue. Horace plana sur trois mètres avant de s'écraser dans les chardons.

— Aïe ! dit Horace. Double aïe ! Ça fait mal !

— Assez ! cria Béatrice. *Enough ! Basta !* Arrêtez, tous les deux !

Béatrice n'avait aucune idée qu'elle pouvait crier aussi fort. Horace et Croc Harry se turent.

— Nous sommes tous de mauvaise humeur et je ne suis pas certaine de mon but, déclara Béatrice.

— Ton obus ? s'étonna Horace. Y a-t-il des bombes dans la *rivièwe* ?

— Mon but, nono, reprit Béatrice. Je ne sais même pas ce que je fais en Argilia. Je ne sais même pas ce que vous faites ici, à me parler comme si vous étiez des humains.

— En *wéalité*, c'est toi qui m'*adwesse* la *pawole* comme si tu étais un lapin.

Béatrice tapa du pied et pointa son doigt vers eux avec colère.

— *I'm sick of it* !

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Croc Harry.

— Ça veut dire que j'en ai marre. Je retourne voir Mme Arc-en-ciel.

— Veux-tu que je t'accompagne ? s'enquit Horace.

— Non, dit Béatrice.

— Et moi ? demanda Croc Harry.

— Non. J'ai besoin d'être seule un moment.

— S'il te plaît… gémit Horace. Je t'en prie.

— Non !

Croc Harry et Horace se regardèrent longuement. Croc Harry s'éclipsa en silence, avec Horace assis paisiblement sur son dos.

Béatrice marcha toute seule en direction de la prairie – cette prairie géante et plane, avec de petits arbustes et de minuscules herbages où, de temps en temps, les animaux d'Argilia se réunissaient pour communiquer. Tous les animaux d'Argilia connaissaient les règles prairiales : Interdit d'y manger. Pas le droit de manger les herbages ou les feuilles si tu étais un herbivore. Pas le droit de manger d'autres animaux si tu étais un carnivore. Ni de menacer un autre animal, reptile ou oiseau. Ni d'attaquer une créature venant ou sortant des prairies.

Il avait plu au petit matin. L'herbe était trempée et, maintenant que le soleil était sorti, on voyait briller dans les buissons des toiles d'araignées dégoulinantes.

Debout au milieu de la prairie, Béatrice regardait toute l'étendue du ciel. Elle leva les deux bras au-dessus de sa tête, s'inclina trois fois, se redressa et dit :

— Mme Arc-en-ciel, êtes-vous là ?

Un arc-en-ciel apparut faiblement. Sa taille ne cessait de varier.

— Mme Arc-en-ciel, est-ce bien vous ?

L'arc-en-ciel s'agrandit. Il forma bientôt une arche géante occupant la moitié du ciel. Béatrice détecta des vibrations dans l'air, les arbres et le sol. Une agréable voix de soprano s'adressa à elle.

— Inutile de crier, Béatrice. Je m'occupais d'un problème ailleurs. J'en ai plein les bras de faire tourner la machine. Je suis avec toi maintenant et je t'entends parfaitement.

— Que voulez-vous dire par « faire tourner la machine » ?

— Inutile de t'en faire avec ça pour le moment. Je suis désolée d'avoir mis du temps pour te répondre.

Béatrice vit l'arc-en-ciel devenir plus lumineux. Son ombre violette brillait comme un iris en fleur au soleil. Le vert prit la teinte brillante de l'herbe printanière par une journée de beau temps.

— Je n'ai jamais vu d'aussi belles couleurs ! s'extasia Béatrice.

— Merci du compliment, Béatrice. Quand je dévoile toutes mes couleurs après un orage, j'aime bien être admirée. J'ai mis un peu plus de violet tout à l'heure, et intensifié la nuance de vert. Quel dommage ce serait de briller ainsi et d'être ignorée !

Béatrice tendit les paumes vers Mme Arc-en-ciel. Des larmes lui montaient aux yeux.

— Pourquoi dois-je chercher tous ces indices ? Je veux juste rentrer à la maison. Si j'ai une maison…

Mme Arc-en-ciel brillait encore plus. L'arche multicolore vibrait dans le ciel. Béatrice pouvait sentir l'air palpiter. Sur son épaule, elle imaginait – peut-être le sentait-elle vraiment – la pression légère et rassurante du bout des doigts de Mme Arc-en-ciel.

Celle-ci reprit la parole.

— Le monde a besoin de toi, Béatrice. Pour survivre et échapper à Argilia, tu dois trouver les indices.

— Pour quelle raison ne puis-je pas partir dès maintenant ?

— On te met à l'épreuve. Il te faut montrer ce que tu vaux.

— Pourquoi ?

Mme Arc-en-ciel ne répondit pas. Béatrice devinait qu'aucune réponse ne viendrait. Au bout d'un moment, Béatrice reprit la parole.

— Connaissez-vous les gens qui vivent là d'où je viens ?

— Je ne peux rien dire.

— Êtes-vous ma maman ?

Mme Arc-en-ciel marqua une nouvelle pause. Juste au moment où Béatrice conclut qu'aucune réponse ne lui serait offerte, Mme Arc-en-ciel répondit :

— C'est franchement ridicule.

— Un crocodile qui parle et un lapin qui peut sauter à mi-chemin vers la lune ; tout ça aussi est ridicule, souligna Béatrice.

Mme Arc-en-ciel marqua une nouvelle pause. Béatrice remarqua qu'elle savait utiliser le silence pour rythmer une conversation.

— Est-ce que je ressemble à une maman ? demanda Mme Arc-en-ciel.

— Vous avez une façon de parler maternelle.

— Eh bien ! Crois-moi. Je ne suis la maman de personne.

Mme Arc-en-ciel brillait encore plus intensément. Béatrice sentit les vibrations jusque dans ses os, comme si elle était un harmonica et que l'arc-en-ciel jouait d'elle. Et juste comme Béatrice s'apprêtait à poser une autre question, les vibrations s'interrompirent.

Croc Harry et Horace se pointèrent à l'orée des prés. Croc Harry remarqua que Mme Arc-en-ciel conversait avec Béatrice. Pour s'immiscer dans leur échange, il ouvrit la gueule et beugla.

Mme Arc-en-ciel rétrécit un peu, laissa ses couleurs s'estomper et dit d'une voix calme :

— Croc Harry, ton beuglement sonne comme une menace.

— Et si c'était le cas ?

— Nous sommes dans les prairies. Il y a des règles.

— Je suis un croco royal et vous êtes dans le ciel. Que pouvez-vous faire, Mlle Nez-en-l'air ?

— Appelez-moi Mme Arc-en-ciel.

Croc Harry se dressa sur ses pattes avant.

— Mlle Nez-en-l'air !

Béatrice baissa les yeux et dit :

— Croc Harry, arrête ça tout de suite !

— Je vais m'occuper de lui, dit Mme Arc-en-ciel.

— Personne ne s'occupe d'un croco royal, rétorqua Croc Harry, défiant.

Mme Arc-en-ciel parla fermement, mais tout bas. Béatrice dut faire des efforts pour entendre sa voix.

— Tu fais l'imbécile, et je n'ai pas de patience pour les imbéciles. En vérité, je ne les tolère pas du tout.

— N'importe quoi, Mlle Nez-en-l'air.

Béatrice s'agenouilla. Elle posa sa main sur les scutelles de Croc Harry.

— Un peu de respect ! chuchota-t-elle.

— Béatrice, recule de dix pas, prévint Mme Arc-en-ciel.

Béatrice voulait tellement calmer Croc Harry qu'elle ne bougea pas.

— Et si vous faisiez montre d'un peu plus de respect à mon égard ? lança Croc Harry.

— Béatrice, dix pas en arrière ! ordonna Mme Arc-en-ciel. Tout de suite !

Béatrice prit Horace dans ses bras. Par prudence, elle recula de vingt pas.

Mme Arc-en-ciel se mit à vibrer. On aurait dit le ronronnement d'une sécheuse qui essorait la lessive. Béatrice s'étonna de constater qu'elle se souvenait des sécheuses. Elle ne se souvenait de personne, seulement de quelques objets comme les sèche-linge et les vélos. Les vibrations de Mme Arc-en-ciel se firent plus inquiétantes. On aurait maintenant dit un tremblement de terre.

En un éclair, Mme Arc-en-ciel déclencha une vibration gargantuesque qui fendit le sol sous Croc Harry. Le crocodile tomba dans un trou profond. Quand il tenta de grimper, Mme Arc-en-ciel fendit de nouveau la terre. Croc Harry chuta encore plus bas.

— D'accord ! cria Croc Harry. Pardon ! J'abandonne !

Croc Harry rampa lentement hors du trou. Béatrice posa Horace au sol.

Croc Harry leva les yeux vers Mme Arc-en-ciel.

— Très bien. Vous avez gagné.

Horace fit un bond de géant qui sembla le mener à mi-chemin de l'arc-en-ciel.

— Madame, c'était tout un spectacle ! Dois-je vous appeler Votre Altesse Royale ?

Mme Arc-en-ciel ne répondit pas.

— Merci de ne pas lui avoir fait de mal, Mme Arc-en-ciel, dit Béatrice.

Horace était tellement excité qu'il ne pouvait s'empêcher de sautiller. Il sauta sur l'épaule de Béatrice, puis rebondit ailleurs. Il regarda Croc Harry droit dans les yeux et dit :

— Bel effort, l'ami, mais que croyais-tu pouvoir faire contre un *awc-en-ciel* ?

Croc Harry ne dit rien.

Horace sauta encore quelques fois çà et là. Puis il atterrit sur le dos de Croc Harry et rebondit une douzaine de fois.

Béatrice agita son doigt vers Horace, mais il ne pouvait pas se contrôler.

— Tu as lancé un beuglement *féwoce*, déclara Horace. Mais *pewsonne* ne rivalise avec un *awc-en-ciel*, n'est-ce pas ? Et ce n'est pas n'*impowte*

quel *awc-en-ciel*. Cet *awc-en-ciel* est puissant. Vraiment tout-puissant !

Horace bondit à nouveau sur le dos de Croc Harry.

— Horace Harrison Junior, Troisième du nom, descends de mon dos ! ordonna Croc Harry.

Horace ne pouvait plus s'arrêter. Il n'arrêtait pas de sauter. Chaque fois qu'Horace atterrissait sur la tête de Croc Harry, il se penchait pour lui crier à l'oreille :

— Le puissant Croc Harry est battu par KO par Mme *Awc-en-ciel* !

Béatrice reprit Horace et le serra dans ses bras.

— Chut ! ordonna-t-elle. Croc Harry n'est pas un trampoline.

Le lapin se tortilla hors de ses bras et fit une petite danse sur la tête de Croc Harry.

— Pas un *twampoline*… Elle est bonne, celle-là. Je vais te *diwe* ce qu'il est.

Horace sauta plus haut.

— C'est un *cwocowampoline*. Voilà !

Béatrice tenta de saisir Horace pour l'éloigner du crocodile. Elle n'y arriva pas. Difficile d'attraper un lapin tacheté en plein vol.

Horace fit un grand saut. Lorsqu'il atteignit le sommet de son ascension et se mit à redescendre, Croc Harry se tourna sur le dos, ouvrit grand la gueule et attrapa le lapin. Il le coinça entre ses huitième et neuvième rangées d'incisives.

— Héé́é ! cria le lapin. Laisse-moi ! Ce n'est pas *dwôle*, laisse-moi !

— Tu es comme une épine dans mes scutelles, marmonna Croc Harry. Et je vais te donner une leçon.

— Interdit de manger dans les prairies ! hurla le lapin. C'est un *wèglement*. Un *wèglement impowtant*. C'est un… Attendez ! C'est quoi, des scutelles ?

Béatrice remarqua que le crocodile ne serrait pas les dents sur le lapin, ni ne l'aspergeait de jus de croco. Il ne faisait que le taquiner.

Mme Arc-en-ciel reparut, avec des couleurs plus vives que jamais.

— J'ai besoin que tu m'écoutes, Béatrice. Combien d'indices as-tu trouvés ?

— Deux.

— Tu ne dois pas t'attarder.

Béatrice hocha la tête. Elle avait compris. Elle allait se remettre en quête du prochain indice immédiatement.

À ce moment, les vibrations reprirent. Elles secouèrent ciel et terre. Elles secouèrent Béatrice, Croc Harry et Horace Harrison Junior, Troisième du nom jusqu'aux os. Béatrice leva les yeux et regarda

fixement le ciel. Croc Harry leva les yeux, les mâchoires grand ouvertes. Horace sortit de la gueule du croco, se tint sur ses pattes de derrière, leva les yeux et s'exclama :

— Nom du *Gwand* Lapin céleste !

L'arc-en-ciel vibrait si vite qu'on avait l'impression que le monde entier tournait comme une toupie. Béatrice ne pouvait détacher ses yeux du ciel. L'arc-en-ciel se mit à grossir. Chacune des sept couleurs – rouge, orange, jaune, vert, bleu, indigo et violet – s'élargit pour occuper une immense tranche incurvée du ciel. L'arc-en-ciel grossit de plus en plus, puis pivota, ressemblant à un immense aimant couché sur le flanc. Les bras de l'aimant se mirent à s'étendre dans le ciel. L'arc-en-ciel courba les extrémités de ses bras autour du soleil. Soudain, avec un pop retentissant comme celui du plus gros pétard du monde, l'arc-en-ciel disparut. Le soleil aussi.

Des nuages sombres emplirent le ciel et il se mit à pleuvoir.

— Ma foi, c'était tout un spectacle ! Voici qu'il pleut, dit Horace. Il pleut plus que des *cowdes*. C'est un *véwitable* déluge.

En effet, c'était une pluie torrentielle. Béatrice fouilla son sac et en sortit un parapluie. Quand elle l'ouvrit, il s'étendit pour abriter complètement sa tête et ses épaules, avec de la place à revendre. Horace sauta sur son épaule.

— J'*espèwe* que ça ne te *déwange* pas, je déteste me mouiller. Ça *wuine* ma *fouwuwe*. Ça emmêle mes poils. Et en plus d'être emmêlés, mes poils finissent par s'*incawner*. Je déteste. Pas toi ?

— Silence ! Si tu veux te réfugier sous mon parapluie, il faut te taire.

— Le silence, c'est ma spécialité, dit le lapin. Je serai parfaitement muet. Plus un son. Pas même une syllabe.

— Chut ! répéta Béatrice.

Horace s'endormit sur son épaule. Il ronflait près de son oreille droite.

Il se mit alors à grêler. Des pierres glacées plurent durement et rebondirent sur le parapluie. Croc Harry se rapprocha de Béatrice alors qu'ils quittaient le pré pour rentrer dans la forêt et redescendre le long sentier vers la rivière.

— Je savais que tu n'allais pas le manger, dit Béatrice.

— La prochaine fois, je le pourrais bien, dit Croc Harry. Ce lapin ferait un *wepas* savoureux.

— Ne te moque pas de lui, répliqua Béatrice. C'est un lapin, ce n'est pas sa faute si ses incisives sont si grosses qu'il ne peut pas prononcer ses R. C'est une bonne chose qu'il n'ait pas à parler espagnol. Tous ces R

roulés. Le pauvre serait totalement perdu.

Croc Harry laissa échapper un rire sourd.

— Comment as-tu appris l'espagnol ?

— Aucune idée, je parle plusieurs langues.

— Comment dit-on parapluie en anglais ?

— *Umbrella*.

— En portugais ?

— *Guarda-chuva*.

— En italien ?

— *Ombrello*.

— En espagnol ?

— *Paraguas*.

— Parle-moi un peu plus en espagnol, la pria Croc Harry.

— *¿Eres mi amigo o mi enemigo ?* demanda Béatrice.

— J'ai compris la question. Et tu devrais le savoir, maintenant, que je suis ton ami. Dis-moi quelque chose d'autre. J'aime le son de ta voix en espagnol.

— *Eres muy poderoso, pero no tanto omnipotente como el arco iris*.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que tu es très fort, mais pas aussi puissant que l'arc-en-ciel.

— Pas besoin de tourner le fer dans la plaie.

Ils s'esclaffèrent en cœur.

Horace continuait de ronfler comme un chat qui ronronne. Croc Harry se dressa sur ses pattes avant et, gardant tout son corps au-dessus du sol à l'exception de sa queue, marcha sous le parapluie pour empêcher les grêlons de frapper ses yeux. Béatrice marchait comme n'importe quelle fille qui aurait vécu seule dans une forêt et aurait pu parler toutes les langues et communiquer avec des animaux et aussi avec un arc-en-ciel. Béatrice songeait aux propos de l'arc-en-ciel et à son explosion dans le ciel.

En marchant près de Croc Harry, Béatrice se sentait calme et déterminée.

— Tu sais, tu ne devrais vraiment pas te comporter comme ça.

— Que veux-tu dire ?

— Jouer les forts-en-gueule, haranguer Mme Arc-en-ciel. Tu dois faire mieux, Croc Harry, si tu veux t'améliorer.

— M'améliorer sur quel plan ?

— Sur le plan de notre amitié. Nous pourrions apprendre à mieux nous connaître.

— Ça me plairait plus que tout au monde, admit Croc Harry.

— Eh bien, je ne me lierai pas d'amitié avec quelqu'un qui se montre grossier avec les autres ! Ça ne servait à rien de manquer de respect à Mme Arc-en-ciel. Tu aurais pu éviter cette confrontation.

— Tu as raison.

— Qu'est-ce qui s'est passé, alors ? Tu avais une tout autre attitude là-bas.

— J'étais de mauvaise humeur. Je le suis toujours, mon comportement était déplacé, je m'en rends compte maintenant.

— Je t'aime bien, Croc Harry. On pourrait s'entraider.

— Idem, dit Croc Harry.

— Idem ?

— Idem, dans le sens où je ressens la même chose.

— Fais-moi une promesse, alors, déclara Béatrice.

— Quel genre de promesse ?

— Je voudrais que tu me promettes de ne jamais manger, ou tenter de manger, tout animal ou personne qui converse avec moi.

— Par exemple ?

— Par exemple, si je suis en pleine conversation parfaitement raisonnable avec un lapin, tu n'as pas le droit de venir le dévorer.

— Et si c'est une conversation déraisonnable ?

— Tu devras quand même les laisser tranquilles. Quel genre de monde ce serait si l'on dévorait les gens juste pour avoir été déraisonnables ?

— Et si la personne a l'intention de te faire du mal ?

— Si la personne a l'intention de me faire du mal, que tu es tout à fait sûr qu'elle a de mauvaises intentions, alors la règle est levée.

— Levée ?

— Pour une fois que c'est moi qui t'apprends une expression. Dans ce contexte, levée signifie mise de côté. Tu peux y aller et gober à ta guise.

— Marché conclu sur les points soulevés, déclara Croc Harry.

La pluie avait cessé. Alors qu'ils traversaient une prairie, Béatrice sortit de son sac-à-béa un filet à papillons. Elle attrapait, examinait et relâchait des papillons en marchant.

— Tu ne les manges pas ?

Elle pouffa de rire et continua à laisser les papillons s'envoler. Croc Harry savait parfaitement qu'elle n'en mangerait pas.

— Alors à quoi bon les attraper ?

Elle lui demanda s'il avait déjà attrapé une chose sans la manger ensuite.

— L'amitié, dit-il.

Il avait attrapé l'amitié, et il ne voulait pas manger ça.

Elle lui lança un regard perplexe.

— Tu es mon amie, Béatrice. Nous avons de beaux échanges. Certaines personnes ont besoin de café. J'ai besoin de palabrer, et pas avec n'importe qui.

Béatrice dit que pendant une longue marche, la conversation aidait à passer le temps.

— J'espère que le temps passera le plus tôt possible, dit Croc Harry.

— Pourquoi ?

— Ma place n'est pas ici. Elle est bien solitaire, la vie d'un croco royal.

— J'ai remarqué que tu ne fréquentes pas d'autres crocodiles. Est-ce parce que tu es turquoise et que tu ne ressembles pas aux autres ?

— Ça, je m'en fous. Je ne veux tout simplement pas fréquenter d'autres crocodiles. C'est difficile de chasser seul, mais je dois manger.

— Ce n'est pas ta faute si tu es né carnivore.

— Et avant ?

— Que veux-tu dire ? demanda Béatrice.

— Il fut un temps où je n'avais pas grand-chose à manger. Je me suis emporté et j'ai fait quelque chose de mal. Je ne me souviens pas de ce que c'était, mais ça pèse quand même sur ma conscience.

Béatrice s'arrêta de marcher et regarda son ami.

— Ce doit être horrible de ne pas savoir ce que tu as fait, et de te sentir mal à ce sujet.

— J'ai l'impression d'être prisonnier, renchérit Croc Harry.

Une lumière se fit dans l'esprit de Béatrice. Elle comprenait maintenant que même les crocodiles avaient des sentiments.

11

Merci pour l'autorisation

Même dans la forêt d'Argilia, qui était si grande que Béatrice n'en avait jamais entrevu les limites, elle avait parfois besoin d'être seule. Dernièrement, il avait été difficile de se coucher le soir, de se réveiller le matin ou de prendre son petit déjeuner en paix. Horace avait pris l'habitude de sauter, sans y être invité, jusqu'à sa cabane et d'essayer d'en ouvrir la porte. Elle avait dû mettre un cadenas dessus.

— *Béatwice, Béatwice, Béatwice*, je sais que tu es là ! avait-il crié un matin particulièrement exaspérant, alors qu'elle remuait sa cuillère en bois dans son gruau.

Il avait fait un saut de géant. Quand il fut assez haut pour voir par la fenêtre, il l'aperçut et lui fit signe. Il continua à bondir, atteignit sa hauteur maximale et lui fit signe en redescendant. Il continua ainsi ses allers-retours, de haut en bas comme un yo-yo, les oreilles pendantes quand il s'élevait et dressées pour saluer le soleil quand il retombait, jusqu'à ce que Béatrice capitule et déverrouille la porte.

— *Pouwquoi* as-tu pris autant de temps ? Je sautille et bondis depuis cinq minutes. J'aime sauter, mais j'aime que mes efforts vaillent la peine. Ne me fais pas gaspiller mes sauts !

— Horace, je n'ai jamais vu un lapin sauter si haut.

Horace lui donna une autre démonstration. Il sauta encore et encore, en marmonnant « tu peux le *faiwe*, tu peux le *faiwe*, tu peux le *faiwe* », avant d'inspirer profondément et de pousser avec ses jambes minuscules mais puissantes. Lorsqu'il s'éleva au-dessus de la cime du figuier, Béatrice lui fit signe d'arrêter. Il se tenait devant elle, haletant.

— Impressionnant. Maintenant, entre et explique-moi pourquoi tu m'as détournée de mon gruau.

— Désolé. Mange maintenant et je *pawlerai*.

Béatrice se rassit. Elle versa de la crème dans son bol de nourriture parce qu'il n'y avait rien de pire que de se brûler le palais avec du gruau trop chaud. Elle ne brassa pas le contenu du bol, car cela allait à l'encontre de toutes les règles. Le gruau doit être servi avec une touche de crème sur le dessus. Sous la crème : les bleuets et les framboises. En dessous : le saupoudrage de cassonade. Et en dessous complètement : l'avoine. Voilà précisément comment on devait manger un bol de gruau. Tandis que Béatrice trempait sa cuillère dans le bol, Horace s'approcha de l'autre côté de la table, cessa de sautiller et se dressa sur ses pattes arrière sur la chaise en face de Béatrice. Quand il se mit à parler, il leva ses pattes avant. Cinq ongles pointus sur chaque patte. Il était petit, mais ces ongles pouvaient causer de sérieux dégâts. Ils pouvaient couper les vêtements et la peau, ou égratigner un globe oculaire. Il les agita comme le bâton d'un chef d'orchestre. Ses pattes semblaient esquisser des points d'exclamation dans l'air à la fin de chacune de ses phrases. Il expliqua que les lapins mouchetés disparaissaient plus rapidement qu'avant. Horace affirmait que les lapins flamands géants – ceux qui étaient couverts de fourrure gris clair et gouvernés par Matilda – se portaient très bien.

— Quand j'irai enseigner, je verrai ce que je peux faire, annonça Béatrice.

Horace sauta sur ses genoux.

— J'ai entendu *diwe* que *Cwépue* t'a aidée à *twouver* le *pwemier* indice et que *Wabat*-joie t'a donné le second.

Béatrice réfléchit un instant au conseil de Rabat-joie : il ne s'agissait pas seulement de trouver le prochain indice, mais de ce qu'elle apprendrait en le cherchant. Peut-être en apprendrait-elle plus avec Horace à ses côtés ?

— Tu veux m'aider ? lui demanda-t-elle.

— Oui !

Horace s'était mis à sautiller sauvagement.

— Je suis ton meilleur ami. Ton seul et unique.

— Nous en avons déjà parlé. Tu n'es pas mon seul ami.

— D'*accowd*, dit Horace. Tant que je sois celui que tu aimes le plus.

— Les amis ne peuvent pas dicter à leurs amis comment se comporter avec d'autres amis.

Horace se figea. Il frotta son front avec sa patte.

— Si tu le dis.

— Aujourd'hui, tu peux m'aider. Tout de suite. Juste toi.

— Je peux ? Génial !

Béatrice expliqua qu'elle avait cherché le troisième indice dans sa cabane mais qu'elle n'avait pas été en mesure de le trouver.

Horace se tapota la tête avec sa patte.

— *Chewcher* dans ta cabane, c'est *twop* facile.

— Où devrais-je chercher alors ?

Horace suggéra qu'elle et lui sortent. Béatrice descendit de l'échelle de corde. Horace la rejoignit et ils levèrent tous les deux les yeux.

— D'ici-bas, je ne peux pas voir quoi que ce soit dans l'arbre.

— Parle et je *fewai* le saut, déclara Horace. Travail d'équipe !

Tandis qu'il sautait de plus en plus haut, Horace s'était mis à hyperventiler. Il sauta à une hauteur de deux mètres. Il sauta à une hauteur de cinq mètres. Il sauta plus haut que la cabane. Il s'éleva, s'éleva, s'éleva au-delà du toit de la cabane, et à son septième saut, il attrapa au passage un petit sac suspendu à une branche, le décrocha et redescendit avec lui. Se tenant à distance de Béatrice, il lui montra le sac.

— Dis que je suis ton meilleur ami.

— Non. Je ne le dirai pas. Laisse-moi voir le sac.

— Dis « Horace est mon *meilleuw* ami ». Allez ! *Quatwe* mots ne te *fewont* aucun mal.

— En ce moment, Horace est mon meilleur ami. Maintenant, donne-moi ce sac !

Horace sauta plus près et le lui tendit. C'était un sac en tissu, fermé par une ficelle. Béatrice la dénoua, fouilla à l'intérieur et en sortit une feuille de papier pliée. Elle la déplia et l'étudia.

— Lis-la-moi, supplia Horace.

Béatrice lut le message à haute voix :

— « Indice no 3 : Les crocodiles sont des reptiles sociaux. Alors pourquoi Croc Harry ne parvient-il pas à fraterniser ? Pourquoi ne nage-t-il jamais, ne chasse-t-il jamais, ni ne mange-t-il pas avec d'autres crocodiles ? Croc Harry est-il bien celui qu'il prétend être ? Est-il digne de ton amitié ? Trouve l'indice no 4 sur le ventre de Croc Harry. »

Béatrice soupira. Quel étrange message ! Il semait le doute sur Croc Harry. Béatrice avait lu, dans son dictionnaire, de quoi il était question. Semer le doute signifiait peindre quelqu'un sous un mauvais jour. Le faire mal paraître. Béatrice n'appréciait pas qu'on sème le doute sur son ami. Quant au fait que Croc Harry n'arrivait pas à fraterniser, qui se souciait du fait que Croc Harry ne se liait pas d'amitié avec d'autres crocodiles ? Ça ne la regardait pas.

— Toi et moi sommes des mammifères, pas *vwai* ? dit Horace.

— Oui.

— Et Croc *Hawy* est un *cwocodile*. Un *cwocodilien*. Un *weptile*. Dans le règne animal, il se situe un échelon plus bas que les *mammifèwes*.

— Ce n'est pas une façon de parler, déclara Béatrice. Es-tu si parfait ?

— Il n'est pas pour toi un aussi bon ami que moi, déclara Horace.

— Tu es jaloux.

— Pas du tout.

— Oui, tu l'es.

Horace tapa sur le sol de sa patte arrière.

— Je suis ton noble ami et je ne suis pas jaloux !

— Tu ne peux pas être noble si tu es jaloux.

— D'*accowd*, peut-être que je le suis. Juste un peu. *Pouwquoi* faut-il que tu passes autant de temps avec lui ?

— Comment est-ce que le temps que je passe avec Croc Harry affecte-t-il mon amitié envers toi ?

Boudeur, Horace refusa de répondre.

— Allez, réponds ! insista Béatrice.

— Ça ne l'affecte en rien, répondit Horace d'une voix douce.

— Mon cher Horace, tu seras toujours mon ami. Et Croc Harry aussi. Si tu tiens à mon respect, n'essaie pas de nuire à mes amitiés. Les amis ne font pas ça.

Horace renifla.

— *Twès* bien, il peut être ton ami.

— Merci pour l'autorisation, dit Béatrice. Et merci d'avoir trouvé l'indice.

Horace se força à sourire. Il pivota et sauta plus loin.

Béatrice voyait bien qu'Horace était de mauvaise humeur, il s'en remettrait.

Elle le regarda sauter lentement. Il n'était pas pressé de la quitter. Tandis qu'il sautait, Béatrice pouvait l'entendre marmonner.

— Je ne suis pas jaloux. Pas jaloux. Pas jaloux du tout. Je n'ai pas de temps à perdre à me soucier d'un *cwocodile*. C'est un *gwos weptile* et il ne sait même pas sauter. Pas de temps à perdre ! Matilda n'*enseignewa* pas aux lapins mouchetés, mais j'ai besoin de ma leçon. Je dois la *faiwe* changer d'avis. Changer d'avis. Changer d'avis.

Bientôt, Béatrice irait enseigner à l'Académie des lapins d'Argilia et en saurait davantage sur la disparition des lapins mouchetés. Peut-être trouverait-elle un moyen de faire changer d'avis à Matilda. D'abord, il était temps de chercher Croc Harry. Elle devait trouver le quatrième

indice. Sinon, elle passerait le reste de ses jours en Argilia.

12

Parole de Croco

— Plus fort !

Béatrice détourna le regard des eaux profondes et le tourna vers son épaule gauche, où était perchée Crépue la mygale. Son bras lui faisait mal à mourir. Avec sa fronde, elle avait déjà tiré vingt cailloux au-dessus de l'eau.

Béatrice espérait que Croc Harry se montrerait, puisqu'elle devait trouver le quatrième indice. En attendant, quoi de mieux que de tester sa fronde fraîchement réparée ?

— Tu n'es pas trop malhabile avec cette fronde, opina Crépue.

— J'ai besoin d'une pause, déclara Béatrice.

— Nous sommes de petites gens, toi et moi, et les petites gens dans une grande forêt sont désavantagées. Nous ne pouvons pas nous permettre de faire des pauses.

Les eaux étaient profondes dans cette section de la rivière Argilia. Toujours aucun signe de Croc Harry. À la surface, Béatrice pouvait voir le reflet de six bernaches survolant le cours d'eau. Elles criaient en volant.

— N'atterrissons pas ici ! cacardait l'oie de tête. Ce lieu n'est pas sûr. Pas sûr du tout. Avez-vous aperçu cette petite nounouche au bord de l'eau ?

Béatrice fronça les sourcils. Alors maintenant, les oiseaux la jugeaient ? Comme c'était irritant ! Mais elle n'avait pas le loisir de réfléchir à la question. Elle scruta la rivière et frotta son épaule endolorie.

— Si tu continues à t'entraîner, fit Crépue, ton biceps n'en sera que plus fort. Et puis personne ne te cherchera noise. Puis-je être ton entraîneuse ? Je suis une excellente entraîneuse !

Béatrice désirait seulement avoir une petite conversation, s'entraîner avec sa fronde, se détendre et attendre Croc Harry.

— Et si nous ne faisions que palabrer ? demanda Béatrice.

Elle commençait à parler comme Croc Harry. « Palabrer » était l'un de ses mots préférés.

— Laisse-moi te parler des mygales, déclara Crépue. Nous dépensons beaucoup d'énergie pour rester en vie, nous devons donc rester en forme. Est-ce que je ne te parais pas en forme ?

Béatrice sourit à l'arachnide velue. Crépue faisait deux fois la taille de la paume de Béatrice. Ses mandibules mesuraient deux centimètres de long. Béatrice s'aperçut que, comme Croc Harry, Crépue était une prédatrice embusquée. Heureusement que Crépue était une amie. Aucune personne sensée ne voudrait d'une mygale ornementale saphire pour ennemie.

Crépue bailla.

— Ce sont mes heures de sommeil habituelles ; je suis donc un peu fatiguée.

— Ce doit être épuisant de se percher sur mon épaule et de me laisser faire toute la marche, déclara Béatrice avec un sourire. Tes pauvres jambes endolories !

— Imagine si tu avais autant de pattes que moi, déclara Crépue. C'est comme marcher sur huit échasses. Dur pour le cardio ! De plus, quand il est temps de me défendre ou de manger, je dois faire face aux morsures. C'est délicat, mordre des créatures beaucoup plus grandes que moi. Pendant que je passe à l'attaque, je dois faire attention à ne pas me faire écraser. Et à ne pas me casser les pattes.

— Je n'en avais aucune idée, déclara Béatrice.

— Nous devons tous et toutes manger, déclara Crépue. Je suis une sorte d'arachnide, et je n'ai pas le temps de bavarder sans but. J'économise mon énergie pour fuir, mordre et aspirer la chair liquide. Alors, confidence d'un petit être à un autre : crois-moi, il va te falloir renforcer ton bras et améliorer ton tir à la fronde. Dans cette grande forêt d'Argilia, tu ne rencontreras pas que des amis. Il te faudra être un peu moins naïve.

— Naïve ?

Béatrice ne connaissait pas ce mot.

— Croire que tout le monde sera gentil avec toi, c'est naïf, déclara Crépue.

— Tu as une vision bien sombre de la vie.

— C'est cette vision sombre qui te garde en vie quand tu es plus

petite que tes ennemis naturels, affirma Crépue. Il faut peiner plus dur, être plus rapide et plus futée.

Crépue descendit le long du bras et de la jambe de Béatrice, monta sur la berge et fit vingt pompes. Ses jambes ressemblaient à un système hydraulique. Son corps montait et descendait, lentement et en douceur.

— J'adore la gymnastique suédoise, déclara Crépue. Je pratique aussi la respiration profonde. J'ai appris par moi-même à retenir ma respiration jusqu'à cinq minutes. Tu devrais faire pareil. Tu ne sais jamais quand tu pourrais te trouver coincée sous l'eau.

Béatrice ressassait l'idée des ennemis naturels.

— Je ne crois pas en avoir… commença-t-elle à dire, mais elle s'arrêta lorsqu'elle vit une couleur sombre tourner et tourbillonner sous l'eau.

Crépue continuait ses pompes et n'en eut pas connaissance.

Béatrice ramassa un caillou et la lança de toutes ses forces. Le caillou se rendit aux trois quarts de la largeur de la rivière avant de tomber dans l'eau sans bruit. Avec davantage de pratique, Béatrice serait peut-être capable de lancer un caillou jusqu'à l'autre rive. Crépue avait déjà dit que le lancer des cailloux – vitesse, longueur et précision – était important, car on ne savait jamais quand on pourrait avoir à se défendre. Béatrice n'aurait peut-être pas toujours le temps de sortir la fronde de son sac-à-béa, de la charger et de décocher le caillou.

Bien que son bras commençât à lui faire mal, elle se prépara pour un dernier lancer. Juste au moment où elle s'y apprêtait, Béatrice repéra des yeux de crocodile naviguant au-dessus de la surface de l'eau. Ils avançaient silencieusement dans sa direction. Un nez, deux oreilles et deux yeux la regardaient fixement.

— Croc Harry, je te cherchais, déclara Béatrice. Arrête ça maintenant. Arrête d'essayer de me faire peur.

Pas de réponse. Les yeux se rapprochaient toujours.

— Tu n'es pas drôle, déclara Béatrice.

Depuis qu'elle le connaissait, Croc Harry n'avait jamais cherché à l'effrayer. Elle sentait qu'elle le comprenait. Elle comprenait le fonctionnement de son esprit. En un sens, elle avait l'impression de l'avoir toujours connu. Ce n'était pas dans son caractère.

— Ça suffit, les blagues ! cria Béatrice.

Les yeux s'approchaient de la berge. Ils étaient à dix mètres. Puis deux. Béatrice posa ses mains sur ses hanches.

— Arrête tout de suite ! ordonna-t-elle.

Lorsque le crocodile ne fut plus qu'à un mètre de distance, Béatrice

put voir son corps. Les scutelles sur son dos étaient de couleur différente. Celles de Croc Harry étaient turquoise. Celles-là étaient brunes. Les yeux de ce crocodile étaient menaçants, affamés et remplis de mauvaises intentions. Béatrice bondit en arrière.

Le crocodile à dos brun émergea de la rivière.

Béatrice lança la pierre, qui atteignit l'œil droit du crocodile. Il s'arrêta un instant, secoua la tête et poussa un beuglement. Béatrice sauta de côté.

Le crocodile géant pivota dans sa direction. Béatrice n'avait plus de cailloux. Elle essaya de fuir, mais trébucha sur un tronc et tomba par terre.

Le croco rampa sur le ventre dans sa direction puis se leva sur ses pattes. Quand il ouvrit ses mâchoires massives, Crépue courut sous lui et le mordit au ventre. Le crocodile géant hésita et haleta.

— Qui a fait ça ? cria-t-il. Qui m'a mordu ?

Crépue se précipita dans les buissons.

— Ça fait vraiment mal. Tant pis. J'ai connu pire.

Le crocodile géant posa ses yeux sur Béatrice. Il fit encore deux pas vers elle. Il rouvrit ses mâchoires.

Béatrice aurait utilisé la fronde, mais celle-ci était tombée hors de sa portée lorsqu'elle avait trébuché. Sa main tapota la berge, sans trouver la fronde.

Une autre couleur apparut à la surface de l'eau : turquoise. Béatrice reconnut ces scutelles. Croc Harry émergea à son tour de la rivière et vola devant elle.

— Recule, Béatrice, dit-il.

Elle avait vu Croc Harry jouer, elle l'avait vu lancer des lapins comme du pop-corn dans le fond de sa gueule, elle ne lui avait jamais vu cet air meurtrier.

Béatrice savait qu'elle devait fuir, mais elle restait sur place, subjuguée. Croc Harry pourrait-il vaincre ce crocodile géant ? Pouvait-elle l'aider ? Elle se leva, ramassa une autre pierre et récupéra sa fronde. Elle pourrait peut-être crever l'autre œil du méchant croco. Trop tard.

Croc Harry referma ses mâchoires sur la gorge de son adversaire. Croc Harry secouait la tête en mordant plus fort. Les deux crocodiles grognaient et se débattaient sur les rochers. Ils faisaient voler des pierres et des brindilles. La berge tremblait sous le martèlement de ces deux énormes reptiles. Le croco à dos brun avait l'air plus gros et plus féroce, mais Croc Harry n'abandonnait pas. Il ne se battait pas seulement pour sa vie. Béatrice voyait bien qu'il se battait aussi pour sa vie à elle.

Croc Harry continua de lutter. Il était sur le dessus, puis en dessous, puis reprenait le dessus, sans jamais relâcher la gorge de son ennemi. L'autre crocodile battait de la queue et le coup brisa le tronc d'un arbre sur la berge. Croc Harry entraîna son adversaire sous l'eau. L'eau bouillonnait et jaillissait. Croc Harry tira son ennemi hors de l'eau, puis le repoussa. En ramenant le croco ennemi sur la berge, Croc Harry lui arracha un gros morceau de son ventre.

Le crocodile brun s'effondra sur les rochers, immobile à l'exception de quelques respirations peu profondes.

— Tu vas payer pour ça, dit le croco haletant. Me priver de mon repas. Prendre le parti d'une humaine. Les humains sont nos ennemis. Regarde ce qu'ils t'ont fait.

— Personne ne s'en prend à mon amie ! rugit Croc Harry.

Le crocodile brun haletait sur les rochers de la berge. L'un de ses yeux n'était plus qu'un trou qui saignait, et l'autre se fermait.

Croc Harry rampa jusqu'à son visage.

— Es-tu le seul ennemi de cette fille, ici, en Argilia ?

— Il y avait le serpent, mais il a été vaincu.

— Qui t'a envoyé ? demanda Croc Harry. Le croco ennemi refusa de répondre. Croc Harry mordit le ventre saignant du crocodile géant et le secoua.

— Qui t'a envoyé ?

— Mets fin à mon supplice, quémanda le croco mourant.

— Je ne t'ai jamais vu en Argilia, dit Croc Harry. Pourquoi es-tu ici ?

— Si je te le dis, mettras-tu fin à ma souffrance ? Mes entrailles sont déchirées. Nous sommes tous deux des crocodiles. Tu me dois une mort honorable.

— Je respecterai ton souhait si tu me dis la vérité.

— Je répondrai à trois questions si tu promets de mettre ensuite immédiatement fin à mes souffrances, dit le croco mourant.

— Parole de croco, dit Croc Harry, touchant du bout de sa queue celle du croco mourant.

— Finissons-en.

— Qu'as-tu contre cette enfant ?

— Elle pourrait être *celle-là*. Certains prétendent qu'elle pourrait devenir le futur chef de notre ennemi juré. Notre chef tout-puissant veut la convertir à sa cause.

Même si Béatrice n'arrivait pas à empêcher ses mains de trembler, elle marcha jusqu'au croco mourant.

— Je ne suis l'ennemie de personne ! Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— Tu viens de gaspiller une question, déclara le croco mourant. Je ne parle pas à notre ennemi.

Croc Harry approcha sa gueule du visage du croco mourant.

— Aujourd'hui, quel était ton plan ?

— J'ai été envoyé pour menacer la fille, te tuer et priver l'enfant d'un ami, ce qui visait à affaiblir sa résistance et à ouvrir son cerveau au géant. Je jure allégeance au géant. Trois questions. C'est tout. Honore ta promesse.

Croc Harry saisit le cou du croco, le serra et donna un coup puissant. Le crocodile ennemi se retourna et resta complètement immobile.

— Est-il mort ? demanda Béatrice.

Croc Harry approcha son visage de celui de son ennemi. Il attendit un instant.

— Oui, dit-il.

— Tu n'aurais pas pu poser plus de questions ? dit Béatrice.

— Nos queues s'étaient touchées, déclara Croc Harry. Je lui ai promis une mort honorable.

Béatrice se mit à marcher le long de la berge, pour mettre le plus de distance possible entre elle et le croco mort. Croc Harry boitait à côté d'elle.

Béatrice regarda longuement son sauveur. Il avait une entaille au flanc droit. À côté de la plaie, il y avait aussi des marques étranges. Elles ressemblaient à des fragments de mots, mais étaient divisées comme les pièces d'un casse-tête et impossibles à déchiffrer.

— Puis-je te recoudre ? demanda Béatrice.

Croc Harry déclara :

— Je ne pense pas que les autres crocodiles me craindraient et me respecteraient s'ils voyaient une petite fille me recoudre.

— Allonge-toi et cesse de discuter, dit-elle.

Béatrice sortit un kit de couture de son sac-à-béa.

— Qu'est-ce que tu gardes dans ce sac ? demanda Croc Harry.

— Un peu de tout. Tais-toi.

Elle enfila l'aiguille et commença à recoudre la chair déchirée. Alors qu'elle resserrait les fils pour fermer la plaie, elle remarqua que les marques sur le ventre de Croc Harry se rapprochaient. Elles formaient presque des mots.

— C'est quoi, ces marques sur ton ventre ? demanda-t-elle.

— Aucune idée, répondit-il. Je ne peux pas voir mon propre ventre.

— Est-ce que ça fait mal quand je serre les points ?

— Un peu.

— Attends. Je vais faire vite.

Béatrice continua à coudre pour reconstituer la chair de crocodile. Le cuir était doux et frais.

— Pas étonnant que les gens dans les livres aiment leurs sacs à main et leurs portefeuilles en cuir de crocodile. C'est si doux. J'aurais dû en prendre et en faire un sac à main.

— Ce n'est pas drôle.

— Un peu tout de même.

— Je te sauve la vie et tu fais des blagues sur les sacs à main en cuir de crocodile ? Toute une végétalienne !

Béatrice éclata de rire. Elle s'assura que la plaie de Croc Harry était bien refermée. Elle s'arrêta et regarda. Maintenant que ses points de suture avaient resserré son ventre, elle distinguait un motif de traits sombres. Ces traits constituaient le quatrième indice. C'étaient des mots : « Horace est en danger. » Elle étudia la chair de plus près. Là, sous la couture, quatre autres mots s'étaient emboîtés : « Il est à toi. »

Béatrice se leva.

— Je dois y aller, dit-elle.

— Laisse-moi t'accompagner, dit Croc Harry.

— Tu es vraiment un *genticroc*. Tu peux marcher avec moi vers l'Académie des lapins, mais ne t'approche pas trop. Tu créerais la panique.

— Pas la peine. De toute façon, je ne peux en manger qu'un certain nombre.

— Combien ?

— Sans compter ceux que tu as sauvés grâce à la *décroquestation*, je n'en ai mangé que quelques-uns ces dernières semaines.

— Horace me dit que beaucoup de lapins tachetés ont disparu.

— Je ne mange qu'à ma faim. Tu me prends pour quoi ? Un glouton ?

— Un glouton a une intelligence plus élevée, mais tu es un carnivore sans vergogne.

— Hé ! Je suis peut-être carnivore, mais je suis aussi très intelligent. Je te mets au défi de trouver un glouton avec un vocabulaire aussi riche que le mien.

Béatrice ressentit une vague de sympathie en remarquant que Croc Harry traînait de la patte à ses côtés. Quand il marchait, il ne pouvait pas lever ses pattes de gauche aussi haut que celles de droite.

— À propos de la conversation que tu as eue avec le crocodile géant sur son lit de mort… commença Béatrice.

— Ses rochers de mort. Nous avons eu cette conversation sur ses

rochers de mort.

— OK, d'accord. Qu'est-ce que tout cela voulait dire ?

— Je ne sais pas, déclara Croc Harry.

Quelle sensation étrange et laide que de savoir que quelqu'un voulait te faire du mal. Béatrice se demanda si elle avait déjà fait quelque chose de mal. Elle s'aperçut qu'il était difficile de se sentir bien dans sa peau quand quelqu'un la détestait. Difficile, mais important !

— Ce croco avait de mauvaises intentions, dit-elle. Ce n'est pas joli comme émotion.

— J'ai eu de mauvaises intentions quand j'ai vu ce crocodile t'attaquer.

— Je lui ai arraché un œil et je n'ai même pas de remords.

— Tu aurais dû lui crever les deux yeux, déclara Croc Harry. Ne peux-tu pas lancer deux pierres à la fois ?

— Les humains ne font pas ça.

— Comment le sais-tu ?

Un petit souvenir ressurgit dans le cerveau de Béatrice. C'était comme une petite pièce de puzzle qui s'annonçait, glissant vers elle sur une table. Ce dont elle se souvenait soudain était lié au baseball.

— J'ai vu un match de baseball, déclara-t-elle. En fait, j'ai joué au baseball. Je ne me souviens que de trois choses : j'ai été lanceuse et j'ai joué à l'arrêt-court, et personne ne lance jamais deux balles simultanément.

— Je connais aussi le baseball, déclara Croc Harry.

— Comment est-ce possible ?

— Je ne suis pas sûr, mais je connais ce jeu.

Béatrice était sur le point de traverser le chêne géant qui était tombé sur la rivière Argilia et qui formait comme un pont naturel. Elle dit alors qu'elle voulait faire le reste du voyage seule, ainsi qu'elle avait songé à le faire.

— Je déteste être seul, déclara Croc Harry.

— Pourquoi ?

— Parce que quand je suis seul, je me mets à penser à quel point je suis méchant.

— Tu es un carnivore, ce n'est pas ta faute. Tu n'es pas méchant. Tu m'as sauvé la vie.

— Quand on fait de bonnes actions, est-ce qu'elles effacent tout le mal qu'on a fait auparavant ?

— Pas certaine. Mais cela fait de toi une meilleure personne.

— Je ne pourrai jamais changer ce qui s'est passé avant.

— Avant quoi ?

— Avant d'être un crocodile.

Béatrice recula d'un pas, examina le crocodile et se frotta le menton.

— Croc Harry, ça va ? As-tu subi une commotion cérébrale pendant ce combat ?

— Pas de commotion cérébrale. Je ne suis pas certain, mais je crois que je n'ai pas toujours été un crocodile.

— Je ne comprends pas.

— Moi non plus.

— Peut-être que nous éluciderons ce mystère ensemble, déclara Béatrice.

— Peut-être. Attends ici.

Croc Harry disparut dans la rivière. Elle regarda en amont, où elle avait entraperçu un mouvement à la surface de l'eau, puis elle le vit bondir hors de l'eau, au-dessus du tronc de chêne et replonger. Quelques instants plus tard, il arriva sur la berge.

— Un croco entreprenant pourrait te happer sur ce tronc, déclara-t-il. Mais tu es en sûreté maintenant. Aucune activité sous-marine. Je garderai un œil pendant que tu traverses.

— Merci.

— Pourrions-nous être amis pour la vie ? demanda Croc Harry.

— Je l'espère, bien que je veuille un jour retourner là d'où je viens.

— Moi aussi.

Croc Harry nageait avec l'aisance d'un poisson, mais sur terre, il semblait traîner des centaines de kilos de tristesse.

Croc Harry se tourna vers elle, sa chair soigneusement cousue et luisante au soleil.

— Veux-tu t'asseoir sur la branche qui soutient ta cabane dans les arbres et palabrer avec moi au petit déjeuner demain ?

— Oui. Et merci pour… pour ton intervention de ce matin.

— Une intervention, tu dis ? Je dirais plutôt un combat à mort, déclara Croc Harry.

Il se glissa sous l'eau et disparut.

13

Des réponses franches

Béatrice eut beau chercher et chercher, elle ne trouva Horace nulle part. Elle chercha au bord de la rivière. À côté des toilettes. Dans les toilettes. Sous l'arbre aux trois fruits. Dans sa cabane. Même sous son lit. Aucun signe de lui.

Béatrice l'appela jusqu'à ce que sa voix en devienne rauque, toujours aucun signe de la créature à fourrure. Elle ne pensait pas que Croc Harry l'ait mangé, mais elle était tellement inquiète qu'elle lui posa quand même la question.

— Je suis offensé, déclara Croc Harry.

— Pourquoi ? Il est en danger. Je dois tout essayer pour le retrouver.

— Je ne peux pas croire que tu aies pensé ne serait-ce qu'une milliseconde que j'aie pu manger Horace, après tout ce que je t'ai promis.

— Je ne voulais pas t'offenser, je suis juste inquiète.

— Eh bien, je ne l'ai ni vu ni mangé ! Il est presque certainement le lapin le plus agaçant de l'histoire de l'hémisphère occidental. Et l'hémisphère oriental aussi. Mais j'espère que tu le retrouveras sain et sauf.

— Sain et sauf, murmura Béatrice en courant pour continuer sa recherche.

Elle aussi espérait qu'Horace était sain et sauf.

Le ciel s'ouvrit. Béatrice laissa la pluie tomber sur elle. La douche chaude était bienvenue, même si elle trempait et emmêlait ses cheveux, les laissant pendre inconfortablement sur sa nuque. Elle n'avait pas beaucoup de temps pour y remédier, mais elle avait un plan rapide. Elle courut jusqu'au coude de la rivière, cueillit un avocat mûr suspendu à

une branche basse et se précipita à la cabane. Elle éplucha l'avocat. Comme elle avait un peu faim, elle en mangea la majeure partie. Délicieux ! Elle écrasa le reste, y ajouta de l'eau, le frotta dans ses mains et le passa dans ses cheveux mouillés. Enfin, le peignage était aisé ! Et indolore. Une fois ses cheveux défrisés, elle les tira en chignon derrière sa tête. Quel soulagement de dégager sa nuque ! Elle glissa un bâton fin au cœur du chignon et l'attacha avec de la ficelle. Elle déchira un t-shirt, en enroula la moitié autour de son chignon et fit un nœud en-dessous. Elle tourna la tête pour se regarder dans le miroir. Pas mal. Pas mal du tout. Béatrice se dit que si jamais elle avait une fille qui se coiffait aussi vite, elle lui dirait qu'elle était à la fois intelligente et belle.

Béatrice descendit de sa cabane. L'averse s'était calmée aussi vite qu'elle était arrivée. Les nuages s'écartaient, laissant place au soleil. Béatrice courut vers la prairie et regarda haut dans le ciel.

— Je suis là ! cria-t-elle.

Pas de réponse.

— Mme Arc-en-ciel, êtes-vous là ?

Toujours pas de réponse. C'était dur d'être patiente ; Béatrice avait tant à faire. Elle compta lentement jusqu'à cent. Rien. Deux cents. Toujours rien. Béatrice n'arrêta pas de compter. À exactement trois cent trente-trois, le ciel devint bleu vif et sept couleurs se regroupèrent en une arche géante à l'ouest.

— Êtes-vous déjà là, Mme Arc-en-ciel ?

— Je le suis. Tu ne me vois pas ?

— Je ne savais pas si c'était vous, déclara Béatrice.

— Il n'y a qu'un seul arc-en-ciel en Argilia, déclara Mme Arc-en-ciel. Et tu l'as rencontré.

— Voilà, dit Béatrice. J'ai remué ciel et terre, je ne trouve pas Horace.

Mme Arc-en-ciel scintillait et brillait, plus radieuse qu'auparavant.

— Tu n'as pas encore réussi la deuxième épreuve.

— Eh bien, quelle est-elle ?

— Tu le sauras si tu la réussis.

— Comment le saurai-je ?

— Je te ferai signe.

Béatrice leva les bras en l'air. Elle cria à tue-tête :

— Vraiment ? Pourquoi dois-je me taper tout cela ? En ce moment, je ne pense même plus à quitter Argilia. Aidez-moi à trouver Horace.

— Patience, dit Mme Arc-en-ciel. Il y a eu des doutes sur tes capacités de leadership, mais tu les dissiperas.

Béatrice posa ses mains sur ses hanches.

— Quels doutes ?

— Peu importe. Si tu réussis l'épreuve, tu seras éligible à la quête des quatre derniers indices.

— C'est un dialogue ou pas ? dit Béatrice. Ne puis-je pas poser de questions ?

— Toutes les situations ne permettent pas le dialogue, déclara Mme Arc-en-ciel.

— Comment se fait-il que vous soyez en charge ?

— Tu as la responsabilité de ton propre destin. Si tu trouves les quatre derniers indices, tu pourras tenter de quitter Argilia.

Béatrice agita les bras en l'air. Il était impossible d'obtenir des réponses claires et nettes de la part d'un arc-en-ciel incurvé.

— Tenter ?

— Partir est dangereux, déclara Mme Arc-en-ciel. Le succès est rare.

— Quand est-ce que je saurai de quoi il s'agit ?

— En temps voulu. Si tu survis.

— Puis-je poser une autre question ?

— Non. Je dois y aller. Concentre-toi, Béatrice. Tu es en danger. Quand le moment sera venu, sois prête à partir.

Sur ces mots, Mme Arc-en-ciel laissa échapper un pop très fort et disparut en un éclair.

— Des épreuves, marmonna Béatrice. Des doutes !

Béatrice ne doutait pas d'elle-même et ne voyait aucune raison pour que quelqu'un d'autre le fasse non plus. Elle garderait dans son sac-à-béa de la nourriture, la hachette et la fronde. Elle serait prête à partir à tout moment. Mais d'abord : Horace !

14

Une vraie petite sainte !

Matilda attendait sur un trône d'herbe devant l'entrée du château-terrier de l'Académie des lapins d'Argilia.

Elle grignota une tête de carotte, en lança un morceau pourri et fit un mouvement de pattes vers un lapin tacheté qui était à son service.

— Ramassez-moi ça ! ordonna-t-elle.

Le lapin tacheté récupéra le haut de la carotte pourrie et le considéra avec convoitise.

— Ça va à la poubelle, déclara Matilda. Là-bas.

Le lapin courut jeter le détritus à la poubelle.

— Ces lapins mouchetés ! dit Matilda à Béatrice, qui était venue porter son sac-à-béa avec Crépue cachée dans une poche. Il faut tout leur dire.

Matilda parlait sans regarder Béatrice. Elle comptait des bottes de carottes vertes.

Béatrice étudia le lapin tacheté. C'était le lapin le plus maigre qu'elle ait vu en Argilia. Il se tenait sur ses pattes arrière, prêt à mettre la nourriture pourrie à la poubelle. Dès que Matilda se détourna avec les feuilles de carotte, le lapin tacheté avala le morceau qu'il était censé jeter. Il croisa le regard de Béatrice et porta une patte à ses lèvres. Elle comprit le signe. Cela voulait dire « ne me dénoncez pas ». Béatrice porta un doigt à ses propres lèvres, tandis que Crépue descendait de son épaule.

— Bonne chance, Crépue, murmura Béatrice.

— Ne t'inquiète pas, déclara Crépue. Je suis si petite et si flexible que je peux aller n'importe où sans être vue. Je peux me faufiler dans les interstices. L'espionnage est l'un de mes grands pouvoirs.

— Merci d'avoir accepté de faire ça, murmura Béatrice. S'il te plaît,

sois prudente.

Pendant que Matilda comptait les fanes de carottes, Crépue la dépassa en courant et se glissa dans le château des lapins.

Matilda posa les feuilles de carotte et se tourna pour examiner Béatrice.

— Vous êtes pas mal robuste, pour une petite chose brune, déclara Matilda.

— Je ne suis pas une chose et j'ai un nom. C'est Béatrice, déclara-t-elle.

— Et susceptible, en plus ! déclara Matilda.

— Le garde. Ce lapin tacheté. Est-ce qu'il habite ici ?

— Bonté divine, non ! déclara Matilda. Je leur fais faire des petits boulots. Les choses que nos propres lapins ne feront pas. Pour une semaine de travail, je leur donne un peu de céleri, un poivron rouge et des fanes de carottes.

— Il a l'air affamé, déclara Béatrice.

— Ce n'est pas mon souci. Ou le vôtre. Vous êtes ici pour travailler.

Béatrice avait peur d'aborder la question parce que Matilda n'arrêtait pas de la rejeter. Mais elle n'avait pas d'autre choix que de parler.

— Est-ce que des lapins mouchetés sont maltraités ici ?

— S'il y a le moindre soupçon de mauvais traitement, je ferai enquête.

— Peut-être que je pourrais enquêter, déclara Béatrice.

— Pourquoi le permettrais-je ?

— Ne suis-je pas votre amie ? demanda Béatrice.

— Je crois bien, répondit Matilda.

— Je peux donc examiner la question de manière équitable. Je vous ferai un rapport honnête.

— Rien ne cloche dans mon académie, déclara Matilda.

— Après que j'ai enseigné, permettez-moi seulement de faire une petite visite.

Matilda recula et frotta son front poilu. Si une visite était tout ce que voulait Béatrice, cela pourrait être organisé après les cours.

Crépue rampa hors de la garenne, s'approcha de Béatrice, escalada sa jambe et son bras.

— À l'intérieur, murmura Crépue. Dans la troisième chambre sur la droite, il y a des lapins tachetés. Enfermés à l'intérieur. Et davantage à un autre endroit, six chambres plus loin à gauche. La rumeur veut que de nombreux autres lapins mouchetés soient enfermés et abandonnés jusqu'à leur mort.

— Merci, dit Béatrice à Crépue.

Elle avait parlé trop fort. Les oreilles de Matilda se dressèrent. Elle saisit un grand livre et se rapprocha en sautillant.

— Ouache ! C'est une mygale ? Tuez-la ! Tuez-la immédiatement !

Crépue se précipita sur le sol.

— Non, dit Béatrice. C'est mon amie.

— C'est absurde !

Matilda tint le gros livre directement au-dessus de la mygale et le laissa tomber juste au moment où Crépue courait pour se mettre à l'abri sous un tas de fanes de carottes. Le livre s'écrasa au sol.

— Est-ce que j'ai écrasé ce monstre ? demanda Matilda.

— Crépue n'est pas un monstre, et j'espère que non. Béatrice s'accroupit pour regarder sous les carottes. Aucun signe de Crépue. Elle courut dix pas vers la gauche, puis vers la droite, vérifiant sous les brindilles, les branches et les buissons. Aucun signe de Crépue. Elle courut en avant et en arrière pour vérifier à nouveau. Toujours aucun signe de la mygale ornementale saphire. Béatrice lutta pour ne pas se mettre à sangloter. Elle courut vers Matilda.

— Pourquoi avoir fait ça ? C'est mon amie. Vous auriez pu lui faire très mal. Vous auriez même pu la tuer.

— J'aurais espéré la deuxième option, déclara Matilda.

— Comment osez-vous ?

— Quoi ? C'est juste une vilaine araignée.

— Elle n'est pas vilaine. C'est mon amie.

— Vous choisissez bien mal vos amis. Ce n'est même pas un mammifère. Elle n'a même pas de sang chaud.

— On s'en fout ! Elle n'a jamais fait de mal à qui que ce soit qui ne le méritait pas.

— Elle m'a mordue, une fois, déclara Matilda. Alors aujourd'hui j'ai pris ma revanche. Écoutez-moi bien. Toute créature bleu vif ou tachetée n'est pas digne de confiance.

Béatrice sentit un éclair de colère parcourir ses veines. Son visage était chaud. Elle se sentait insultée. Elle avait envie de pleurer, de crier et de hurler, tout ça en même temps. Elle voulait sauter de haut en bas et taper du pied. Elle reprit son souffle. Ce n'était pas le moment de perdre son sang-froid. Elle continuerait à chercher Crépue plus tard. Pour l'instant, elle devait faire avancer les choses. Elle avait l'intention de faire parler Matilda. Cela donnerait à Crépue plus de temps pour s'échapper, si elle était encore en vie, et cela aiderait Béatrice à en savoir plus sur l'Académie. Qu'arrivait-il aux lapins mouchetés ? Et

Horace était-il en danger ?

Dans le dictionnaire, Béatrice avait lu le mot « ruse ». Une ruse était quelque chose que vous faisiez dans le but d'apprendre autre chose.

— Pourriez-vous me payer avant mon cours ? demanda Béatrice.

— Pas question, dit Matilda. Ce serait contraire à la politique de la maison. En fait, cette conversation vous met en retard pour le cours. En guise de sanction, vous serez privée de la moitié de vos honoraires pour le cours d'aujourd'hui. La prochaine fois, arrivez plus tôt.

Béatrice réfléchit à la situation. Elle essaya de la définir. Dans son dictionnaire, elle avait lu la définition d'une situation. Cela signifiait ce qui se passait réellement, y compris la situation dans son ensemble. Pour Béatrice, la situation actuelle était la suivante : Matilda essayait de l'asservir. Si Béatrice le lui permettait, le problème ne ferait qu'empirer.

Béatrice prit son ton le plus ferme.

— Matilda, dit-elle.

— Vous pouvez m'appeler Votre Excellence Lapine Principale.

— Matilda, répéta Béatrice.

— Quelle insolence ! s'offusqua Matilda.

— L'autre jour, j'ai utilisé la *décroquestation* pour sauver des lapins.

— Pas mes lapins. Ils étaient mouchetés.

— Les lapins auraient pu mourir.

— Inutile de les sauver. Les laisser périr dans l'estomac d'un croco aurait signifié moins de mouchetures à chasser d'Argilia.

— Je porterais secours à n'importe quel lapin, et ces cinq-là étaient en péril.

— Une vraie petite sainte ! dit Matilda. Je dois dire, cependant, que je suis impressionnée par votre maîtrise de la technique de *décroquestation*. Vous pourriez peut-être l'enseigner à nos lapins.

Béatrice pivota, apparemment sur son départ.

— Au revoir, dit-elle.

— Vous avez dit que vous enseigneriez ici !

— Je n'accepterai aucune réduction de mon salaire. En échange de mon travail, j'exige dix carottes, deux sacs de légumes verts, six branches de céleri et un poivron rouge. Aujourd'hui !

Matilda se dressa sur ses pattes arrière, agita ses pattes avant comme pour faire la leçon à Béatrice, puis sembla changer d'avis. Elle soupira et posa ses pattes avant sur ses hanches.

— Bien, dit Matilda. Je ferai amende honorable. Vous aurez ce que vous exigez. Après avoir enseigné.

Le tonnerre retentit comme un roulement de tambour. Il se mit à

pleuvoir de nouveau à torrents. L'écharpe tomba des cheveux de Béatrice et son chignon se défit. Béatrice s'en fichait. Elle avait des problèmes plus urgents à résoudre.

L'orage s'évanouit en un éclair, tout aussi magiquement qu'il était apparu. Les nuages se dissipèrent et le soleil pointa le bout de son nez. Béatrice regarda de l'autre côté du ciel. Là, pendant un instant, apparut Mme Arc-en-ciel. Elle s'alluma et s'éteignit. Trois fois. Et puis elle disparut sans un mot.

Ça y était. Béatrice savait qu'elle avait réussi le test. Elle se retourna pour faire face à l'entrée de l'Académie des lapins.

— Le plus étrange orage que j'aie jamais vu, marmonna Matilda. Entrons avant qu'il ne pleuve à nouveau.

Béatrice rattacha ses cheveux en entrant dans la garenne. Matilda semblait l'étudier. Deviner ses pensées.

— Puis-je vous rappeler que ce terrier est mon royaume et qu'il est réservé aux purs-sangs. Il vous est interdit d'admettre un moucheté en classe. Ils viennent de l'autre côté de la montagne et c'est là qu'ils devraient être confinés.

— De mon point de vue, tous les lapins sont des lapins. Ils ont tous les mêmes besoins.

— Balivernes ! dit Matilda. Les besoins des mouchetés ne me concernent pas. Assez de débat. La classe attend.

Béatrice suivit Matilda en rampant, passa le seuil de la garenne, qui s'ouvrait sur un château majestueux avec des couloirs, des lanternes et des bols d'eau. Devant elle se trouvaient de nombreuses salles de classe, mais elles étaient fermées à clé comme des cellules de prison. Elle traversa un couloir sinueux. Elle passa devant une porte verrouillée menant à une pièce sur sa droite. Béatrice entendit des sautillements frénétiques dans la pièce. De l'intérieur, une voix familière retentit.

— C'est une injustice, dit la voix. Injuste. Injuste. Injuste. Laissez-moi *sowtiw*. J'exige qu'on me *wende* ma *libewté*. J'exige ma leçon.

Béatrice s'arrêta.

— Horace ?

Elle n'eut pas le loisir d'entendre la réponse, car Matilda et cinq de ses lapins assistants la poussèrent plus loin, vers une salle de classe où se trouvaient vingt lapins bavards qui se turent soudainement.

— Quiconque n'écoute pas, et ne porte pas le plus grand respect et la meilleure attention à notre visiteuse spéciale, Mlle Béatrice de la cabane dans les arbres, se verra flagellé par mes serviteurs. Est-ce clair ?

— Oui, Votre Excellence, dirent en chœur les lapins.

Ils avaient tous la même fourrure grise.

— Mlle Béatrice, vous avez une heure, alors prenez soin de bien gérer votre temps.

Matilda sortit. Les lapins étaient assis à leurs minuscules bureaux avec des crayons et du papier.

— Mlle B, c'est vrai que vous avez sauvé cinq lapins ? demanda un lapin au premier rang en levant la patte en l'air.

Béatrice se tourna pour faire face à la classe.

— Êtes-vous tous au courant de cet incident ?

— Oui, Mlle B, lui répondit toute la classe.

— Mlle B, poursuivit l'élève de devant, est-il vrai que vous avez utilisé la *décroquestation* pour les faire sortir ?

— Oui, dit-elle.

Les vingt ouvrirent la bouche et s'exclamèrent en chœur :

— Wow !

Un lapin au fond de la pièce intervint.

— C'est bien de connaître cette technique, mais ces lapins mouchetés auraient dû rester chez eux.

— Leurs terriers ont été inondés, déclara Béatrice. Ils n'avaient pas de nourriture. Et si cela vous arrivait ?

Un autre lapin dit :

— Pourquoi ne pouvons-nous pas partager notre nourriture ? Nous en avons beaucoup et ils ont besoin d'aide.

La porte s'ouvrit à la volée. Matilda apparut.

— Il reste cinquante-six minutes. Tenez-vous-en à la leçon !

Elle claqua la porte.

Béatrice dit aux étudiants de prendre des notes pendant qu'elle leur expliquait les spécificités du crocodile :

Poids : Facilement trois cents kilos.

Longueur : Jusqu'à six mètres.

Dents : Soixante-huit, toutes remplaçables. Si l'une d'elles tombe en arrachant de la chair à un os, elle repoussera tout de suite. Les crocodiles peuvent développer jusqu'à mille dents au cours d'une vie.

Hygiène dentaire : Repose sur les pluviers et autres oiseaux hygiénistes.

Acide gastrique : Peut brûler les os et désintégrer un bébé antilope ou un porcelet en quelques heures.

Espérance de vie : Jusqu'à quarante ans ou plus. Certains disent qu'un crocodile peut vivre éternellement.

Langues : Les crocodiles ont le don du bavardage. Ils attirent leurs victimes dans la conversation, juste avant de les asperger de leur crachat et de les avaler.

Vitesse : Rapide sur terre, plus rapide dans l'eau et plus rapide encore en sortant de l'eau pour saisir un lapin savoureux sur les rochers.

Régulation thermique : La température corporelle d'un crocodile monte et descend. Ils bronzent pour se réchauffer et vont dans l'eau pour se rafraîchir. Ils ont des panneaux solaires sur le dos. Les scutelles, ou écailles osseuses mobiles, sur leur dos retiennent la chaleur du soleil et aident à garder le crocodile au chaud même après le coucher du soleil.

Larmes : Les crocodiles pleurent. Qu'ils ressentent de l'émotion et pleurent de tristesse est matière à débat. Mais ils pleurent bel et bien, et généralement lorsqu'ils sont sur terre et que leurs yeux se dessèchent. Les larmes rincent une troisième paupière appelée membrane nictitante. Leurs larmes sont salées et riches en minéraux. Les papillons en raffolent.

Honnêteté : Un crocodile ne tient jamais de propos honnêtes lorsqu'il a l'intention de vous manger. À d'autres moments, un crocodile peut se montrer étonnamment franc.

Le lapin au fond de la pièce leva à nouveau la patte.

— Mlle Béatrice, c'est vrai que vous pouvez lutter contre un croco et le vaincre ? demanda-t-il.

— Non, je ne suis pas douée pour la lutte.

— Mais une personne de grande taille peut battre un crocodile, n'est-ce pas ? S'il sait fermer la gueule de ce croco et la garder fermée ?

La classe éclata de rire.

— Revenons à l'essentiel, déclara Béatrice.

À la fin du cours, Matilda vint chercher Béatrice et l'emmena à son bureau. Elle s'assit à sa table de travail, ouvrit un grand tiroir et compta la nourriture qui était due à Béatrice.

— J'aime enseigner à vos lapins, je sens que je pourrais sauver la vie à beaucoup d'entre eux, déclara Béatrice.

— Merveilleux, déclara Matilda.

— Mais je ne peux plus enseigner à moins que vous ne libériez les lapins tachetés que vous avez enfermés.

— Je ne sais pas de quoi vous parl…

Béatrice leva la main.

— Libérez-les, ou je ne reviendrai pas.

Béatrice s'attendait à une confrontation. Elle s'attendait à une dispute. Elle réfléchit rapidement à ce qu'elle allait dire ensuite, à la façon dont elle exposerait son point de vue. Soudain, Matilda prit sa tête entre ses pattes et se mit à sangloter.

— C'est tellement stressant ici, tellement de choses à faire, je ne sais pas comment gérer tout ça. Tous ces lapins à nourrir ! Parfois, je ne sais pas ce qui me prend, je sens la méchanceté monter en moi. Je ne suis pas née méchante, mais maintenant je suis souvent horrible. Je ne sais pas d'où ça vient. Quelque chose me fait détester tous les lapins mouchetés, puis je me déteste de les détester. Je ne sais pas comment je vais gérer tout ça. Tant de responsabilités viennent avec la gestion d'un terrier, je ne m'attends pas à ce que vous compreniez.

Elle cessa de sangloter et répéta :

— Non, je ne m'attends pas à ce qu'une petite fille vivant dans une cabane comprenne la moindre petite chose.

Béatrice se dirigea vers Matilda et posa sa main sur sa tête.

— Je sais que c'est difficile.

— Vous n'avez pas idée. Parfois, j'ai l'impression que mon esprit ne m'appartient pas. Je ne sais pas ce qui ne va pas avec moi.

— Des jours meilleurs viendront, aujourd'hui, vous devez libérer les lapins tachetés.

Au grand étonnement de Béatrice, Matilda se redressa, lui donna la nourriture promise, prit une clé dans le tiroir de son bureau et dit :

— Venez.

Elles reprirent le long couloir. Matilda déverrouilla la troisième porte à droite. Horace Harrison Junior, Troisième du nom et quatre autres lapins sortirent de la pièce.

— Elle nous avait dit que nous pouvions étudier ici, mais dès que nous sommes *entwés*, elle nous a *enfewmés*.

Matilda se redressa. Sa fourrure se hérissa, comme sous l'effet d'une décharge électrique.

— Allez ! hurla Matilda. Partez avant que je ne change d'avis et que je vous enferme à nouveau. Ne revenez pas me demander d'étudier ici ! Sinon…

Pour une fois, Horace ne trouva rien à répondre. Il sauta avec les autres aussi vite qu'il le put le long du couloir et par la porte de la garenne.

Béatrice réfléchit à nouveau. Il était trop tôt pour partir. Qu'en était-il des autres lapins qui pourraient être en prison ?

— J'aimerais faire cette visite maintenant, déclara Béatrice.

Matilda tenait sa tête entre ses pattes.

— Mon mal de tête me tue. C'est comme si quelqu'un pénétrait dans mon cerveau. Il est déjà là-dedans et commence à prendre le relais. Que puis-je faire ?

— Libérez les autres lapins tachetés, déclara Béatrice.

— Prenez-la et sortez, dit Matilda en fourrant la clé dans la main de Béatrice.

Béatrice courut jusqu'à la sixième classe sur la gauche et déverrouilla la porte. Vingt-cinq lapins tachetés, tous semblant n'avoir pas mangé depuis des jours, boitillèrent vers elle.

— Allez, allez ! dit Béatrice.

Les lapins tachetés boitaient et sautaient aussi vite qu'ils le pouvaient. Béatrice retourna en titubant dans la pièce où Horace avait été retenu captif.

Là, elle trouva le cinquième indice, écrit sur le mur : « Le cerveau est votre meilleur outil. Que lisez-vous pour l'aiguiser ? »

Oui. C'était ça. Béatrice était sur la bonne voie pour trouver la seconde moitié de ses indices. Peut-être qu'elle réussirait à s'échapper d'Argilia. Peut-être qu'elle rentrerait chez elle. Quant au prochain indice, c'était évident : Béatrice le trouverait dans son dictionnaire.

Béatrice pivota sur elle-même. Elle avait l'intention d'interroger Matilda sur les autres endroits où des lapins mouchetés étaient enfermés. Il y en avait sûrement d'autres. Mais Matilda n'était nulle part en vue.

Béatrice sortit. Les lapins mouchetés s'étaient tous enfuis. Matilda restait introuvable.

La dernière chose que Béatrice voulait était de retourner dans ce terrier. Mais elle avait besoin d'en savoir plus sur Matilda. Elle avait besoin de comprendre pourquoi Matilda était si en colère. Qu'est-ce qui avait envahi son cerveau ? Peut-être était-ce la même chose qui menaçait Béatrice durant ses cauchemars.

Matilda était une belle lapine au pelage parfait et aux pattes fortes et agiles, mais sa colère et son attitude l'enlaidissaient. Béatrice se souvenait avoir entendu que Matilda n'avait pas toujours été aussi malveillante. Peut-être que ses meilleures dispositions avaient disparu. Peut-être avait-elle oublié comment être bonne. Béatrice n'aimait pas Matilda, mais elle décida de ne pas la détester non plus. Au lieu de cela, Béatrice essaierait de la comprendre. Peut-être que Matilda cesserait d'être aussi méchante. Peut-être que cela représenterait le salut pour les lapins mouchetés. Peut-être qu'une nouvelle visite de la garenne aiderait

Béatrice à comprendre d'où elle venait, pourquoi elle était en Argilia et pourquoi quelqu'un tentait d'entrer dans son cerveau alors qu'elle dormait profondément et était coincée dans un cauchemar qui tournait en boucle.

Béatrice estimait que sa vie était un énorme casse-tête et qu'elle n'était pas encore en mesure d'assembler les pièces. Elle ressentait un besoin impérieux de s'allonger et de dormir. La recherche dans son dictionnaire devrait attendre au lendemain. Elle ne prendrait même pas la peine de dîner. Elle grimpa dans sa cabane, tira l'échelle derrière elle et se mit au lit. Elle espérait qu'elle ne rêverait pas. Elle ne voulait plus rêver du tout.

15

Des obstacles banals comme la géographie

Le lendemain, Béatrice grimpa sur la plus haute branche de son arbre et rampa jusqu'au bord le plus éloigné. Elle s'assura qu'aucun animal ne rampait, ne marchait ou ne sautillait en dessous. Elle laissa tomber une noix de coco. Elle manqua le rocher qu'elle visait et la noix de coco fit un bruit sourd en atterrissant sur le sol. Elle sortit une deuxième noix de coco de son sac-à-béa, visa mieux et la laissa tomber. Les noix de coco étaient terriblement dures à casser, mais elle entendit la seconde craquer sur le rocher.

Béatrice sauta par terre, ramassa la noix de coco fêlée, l'ouvrit avec un bâton et en vida l'eau dans une marmite. Elle s'assit au pied de son arbre, versa un peu d'eau de coco sur sa chevelure et essaya de la peigner, cela ne fonctionna pas. Les pointes de ses cheveux se rompaient et se cassaient, et les démêler devenait de plus en plus difficile. Sa tête était un gâchis royal. Des petits bâtons et des petits morceaux de feuilles se mêlaient à ses cheveux. Elle n'aimait pas avoir cet air désordonné, même s'il n'y avait pas d'autres humains autour pour la voir. Elle ne voulait même pas avoir l'air dépeignée ou désordonnée aux yeux des alligators, des lapins et des mygales. Une fille avait sa fierté !

Béatrice rinça l'eau de coco, puis réessaya ce qu'elle avait réussi auparavant. Elle éplucha un avocat et en réduit une partie en purée. Elle en enduit ses cheveux. Une fois qu'elle pût passer le peigne, elle divisa sa chevelure en sections. D'abord en demies, puis en quarts et enfin en huitièmes. Travaillant sur un huitième à la fois, elle le divisa en deux mèches de cheveux. Elle les fit tournoyer autour de ses doigts jusqu'à ce qu'ils soient unis en une seule tresse pendante. Elle ne savait pas d'où lui venait ce savoir-faire, mais son souvenir semblait greffé à ses doigts. Elle travailla rapidement. Huit tresses suffisaient. Ce serait pratique. Elle

n'aurait pas à se soucier de ses cheveux tous les matins.

Alors qu'elle finissait de se coiffer, Béatrice sentit un chatouillement sur sa jambe. Elle baissa les yeux. Crépue !

— Tu es en vie ! dit Béatrice.

— Un peu.

— Es-tu blessée ?

— J'ai une patte de cassée, dit Crépue, mais je suis toujours au pays des vivants.

Béatrice sentit une vague de tristesse envahir sa poitrine. Elle supportait mal l'idée de la souffrance de son amie.

— Je voudrais vraiment t'aider, déclara Béatrice.

— Cela m'aide de te savoir ici, déclara Crépue. Cela m'aide également de savoir que tu rassembles tes indices et que si tu continues, tu pourras t'en aller d'ici.

— Je veux m'en aller d'ici, dit Béatrice, mais pas sans toi.

— Dans le pays d'où tu viens, peut-être que les filles et les mygales ne sont pas autorisées à être amies.

Béatrice se sentait si triste qu'elle pouvait à peine parler. Mais elle s'abstint de pleurer.

— Donc, que feras-tu ?

Les phrases courtes, sans trop d'émotion, étaient les seules que Béatrice pouvait prononcer sans sangloter.

— J'ai bien mangé récemment. Le serpent qui a failli te mordre m'a offert du délicieux jus. Le jus de serpent est nutritif. Délicieux aussi.

Béatrice caressa doucement le dos de Crépue.

— J'aime quand tu fais ça, déclara Crépue. Dans une forêt sauvage, sans quelqu'un comme toi, je n'ai pas beaucoup d'occasions de me faire caresser le dos.

Béatrice continua à caresser la mygale ornementale saphire.

— Je dois m'absenter un moment, dit Crépue.

— Non. Reste ici avec moi.

— Je dois guérir. Le meilleur moyen est de ramper sous une bûche ou d'aller dans un terrier et d'attendre la mue.

Un sanglot jaillit de Béatrice comme de l'eau fuyant un barrage.

— Désolée, dit-elle.

— Ça va, déclara Crépue. Ça ne me dérange pas que tu pleures. Dans le règne animal, on ne voit pas souvent quelqu'un sangloter pour une mygale ornementale saphire.

— Es-tu souffrante ? demanda Béatrice.

— Ce n'est pas la première fois que je perds une patte et ce ne sera

pas la dernière. Je peux gérer la situation. Tu es mon amie, alors je voulais te dire adieu.

— Pas d'adieu, déclara Béatrice. Pouvons-nous simplement nous dire à bientôt ?

— Comme tu veux, dit Crépue.

— J'aimerais ne jamais perdre mes amis.

— Tu ne perds pas d'amis, déclara Crépue. Pas si vous êtes de véritables âmes sœurs.

— Que veux-tu dire ? Tu pars et je ne sais même pas si nous nous reverrons.

— Tu me portes dans ton cœur. Les amis et les livres sont comme ça. Si tu les aimes, et s'ils t'aiment en retour, ils restent avec toi en dépit des obstacles banals comme la géographie.

— Des obstacles banals comme la géographie ?

— Cela signifie simplement que peu importe où tu te trouves, peu importe où je suis, si nous sommes amies, nous sommes unies. Nous sommes ensemble.

Béatrice caressa la mygale douce et poilue. Son bleu était la couleur d'un ciel parfait par une journée ensoleillée.

— Je n'aurais jamais trouvé mon premier indice sans toi, déclara Béatrice.

Crépue ne répondit pas. Elle ronronnait. Une minuscule et douce vibration émanait de son dos.

— Et bien que tu sois toute petite, plus petite encore que moi, tu m'as d'abord sauvé la vie. Tu m'as sauvé la vie avant que Croc Harry ne combatte le crocodile géant.

Crépue s'éloigna en boitillant et se tourna vers Béatrice.

— Il ne s'agit pas toujours d'avoir les plus gros muscles ou les mâchoires les plus féroces, déclara Crépue. Parfois, on peut sauver une vie sans fanfare, et sans même que personne ne s'en aperçoive.

C'est la patte arrière droite de Crépue qui manquait. Béatrice remarqua la chair déchirée alors que la mygale ornementale saphire disparaissait dans un fourré.

Sitôt Crépue partie, Béatrice laissa échapper un autre sanglot. Pourquoi Béatrice ne pouvait-elle pas se souvenir de sa propre famille ? Si elle restait en vie et en bonne santé, peut-être que la mémoire lui reviendrait.

Béatrice se dit que ce n'était pas le moment d'abandonner, ni de désespérer, ni de baisser la garde. Béatrice devait être forte, trouver l'indice no 6 ainsi que le moyen de quitter l'endroit qu'elle aimait avant

qu'il ne devienne une prison odieuse.

La cabane était une maison temporaire convenable. Elle protégeait de la pluie. Il y avait un lit, des vivres et des livres. Mais vivre seule dans une cabane en haut d'un figuier n'était pas idéal, conclut Béatrice. À son avis, un foyer devrait abriter d'autres personnes. Vivre toute seule ne pouvait servir qu'un seul but, qui était de la rendre plus forte, capable et plus confiante, et la délivrer de la peur d'affronter ses propres problèmes. Quand le moment viendrait de vivre parmi les siens, Béatrice serait prête.

Son dictionnaire comptait mille sept cent soixante et une pages. Il était si volumineux qu'elle avait dû le prendre à deux mains. Comment diable allait-elle pouvoir localiser le sixième indice dans un livre aussi gargantuesque ? Elle le tint sur ses genoux et l'ouvrit. Elle regarda à la lettre A pour Argilia, B pour Béatrice et S pour secours, mais n'y trouva aucun indice. Elle regarda à la lettre C pour crise. Aucune idée là non plus. Elle continua dans les I en déplaçant son doigt au haut de la page. Et voilà ! Une définition de l'expression « Indice no 6 » :

Si tu cherches l'indice numéro 6, tu viens de le trouver. Si tu cherches à retourner au Reinaume, tu dois utiliser les moyens traditionnels. Tu auras besoin d'un partenaire. L'un de vous devra être un bon randonneur et l'autre un excellent nageur.

Quant à l'indice no 7 : Cherche une pierre en forme de cœur au plus profond du ventre de la bête. Renseigne-toi également dans ces pages sur la téléportation.

Béatrice tourna les pages jusqu'à la lettre T. Elle trouva « téléportation » à la page mille soixante et onze :

La téléportation est le moyen par lequel certains humains et autres animaux arrivent en Argilia, qui, en tant que bioexpérience, ne peut gérer qu'un seul humain à la fois. Si tu es une humaine intelligente, incisive et prometteuse, tu seras arrivée à cette étape et tu voudras t'échapper d'Argilia. Mais la téléportation en tant que technologie ne fonctionne que dans un sens. Tu peux être téléportée en Argilia, mais tu ne peux pas en sortir. Très peu d'humains ont réussi à quitter l'Argilia et à retourner au Reinaume. Mais c'est possible. Peut-être seras-tu l'une d'entre eux.

Béatrice devait réfléchir longuement. Elle venait donc d'un endroit appelé le Reinaume. Le nom ne lui disait rien. Elle n'en avait aucun souvenir. Elle regarda dans le dictionnaire à la lettre R, il n'y avait pas

d’entrée pour Reinaume. Tout d’abord, elle devait localiser le septième indice au plus profond du ventre de la bête.

16

Six sur dix

Béatrice s'assit sur la branche de sa cabane et laissa ses jambes se balancer librement. C'était comme faire du vélo dans le ciel. Elle mangea ses dernières bouchées de gruau et regarda son grand ami. Était-ce une chose étrange pour une fille d'être la meilleure amie d'un crocodile ? Ça ne regardait personne. Ils étaient amis, c'est tout ce qui comptait.

Alors que Croc Harry se retournait pour se prélasser au soleil, Béatrice put voir que les points de suture tenaient fermement son flanc droit. Quand il bâilla, Béatrice vit une dent instable. Elle avait dû se déchausser pendant le combat avec le crocodile géant. La dent branlante rendait le crocodile moins effrayant. Cela lui donnait presque des airs d'humain.

— Tu as une dent qui branle, déclara Béatrice.

— Elle ne veut pas tomber. Il n'y a rien de plus agaçant. Dis-moi, où en es-tu dans ta recherche d'indices ?

Béatrice expliqua que le sixième indice l'avait lancée à la recherche d'une pierre en forme de cœur dans le ventre d'une bête.

— J'ai avalé une pierre comme ça ce matin, dit-il. Elle avait l'air parfaite pour broyer le lapin.

— Tu as encore mangé des lapins ?

— Un garçon en pleine croissance doit manger.

— Ta croissance est terminée ! dit-elle.

— Je pourrais décider de grandir un peu plus. C'est l'une des rares choses dans notre relation qui échappe à ton contrôle.

Béatrice éclata de rire. C'était vrai. Elle aimait contrôler les choses. Sinon, comment aurait-elle pu se sentir bien de vivre dans une forêt qui n'était sûrement pas sa vraie maison ?

— Quoi qu'il en soit, dit Croc Harry, je me suis laissé aller à une petite collation parce que je ne voulais pas arriver affamé pour nos palabres. Je retiens toujours les sucs digestifs, donc les lapins sont juste assis là-dedans en ce moment. Je peux les entendre bavarder. En fait, ils ne se taisent jamais.

Il vint à l'esprit de Béatrice qu'un crocodile ne pouvait pas connaître la terreur d'être coincé dans le ventre d'un autre crocodile, attendant la mort par l'acide gastrique et les gastrolithes. Elle n'avait pas le temps de l'éduquer, car il y avait une autre affaire urgente à portée de main.

— Je dois récupérer cette pierre en forme de cœur, déclara Béatrice. Sans cela, je ne rentrerai peut-être jamais à la maison. Si je peux plonger dans ton ventre, me laisseras-tu en ressortir ?

— Tu peux compter là-dessus.

— Peut-être que l'indice révélera des informations sur nous deux, déclara Béatrice. Avoue, Croc Harry, tu es un peu bizarre.

— Je n'aime pas l'insinuation.

— Je ne fais que souligner les faits, déclara Béatrice. As-tu rencontré d'autres crocos palabrants ?

— Le crocodile géant qui t'a attaquée savait parler.

— Tu as eu le temps d'y penser pendant que vous vous battiez jusqu'à la mort ? demanda Béatrice.

— Je suis un croco sensible. Je sais écouter. Je réfléchis à un tas de choses.

— Lorsque tu ne chasses pas, tu es un auditeur à moitié décent.

— Si tu plonges proprement, je te laisserai sortir.

— Comment ?

— Normalement, ma valve palatine reste fermée lorsque je vais dans l'eau ou si je suis sur le point d'y aller. Je vais l'ouvrir pour te laisser entrer. Ensuite, elle se fermera. Mais je vais l'ouvrir pour te laisser sortir. T'auras juste à crier.

— Et si tu ne m'entends pas ?

— Frappe trois coups contre le plafond de mon estomac. Je sentirai les vibrations dans mes scutelles. Juste trois coups légers, s'il te plaît, parce que personne n'aime se faire frapper dans l'estomac. Il est particulièrement désagréable de se faire boxer l'intérieur du ventre. Ou donner un coup de pied. J'en reçois de temps en temps.

— Une fois que j'y serai, j'espère en sortir rapidement.

— Il y a certaines choses dont je voulais te parler. Des rêves étranges me viennent, inondent mon esprit même lorsque je suis éveillé. Je ne suis pas tout à fait sûr de ce dont il s'agit, de ce qu'ils signifient.

— Moi aussi, Croco. C'est affreux, pas vrai ?

— Je pense que j'ai fait quelque chose de mal dans le passé. Dans une vie antérieure. Je pense que je paie pour ça.

— Je me demande ce que tout ça signifie.

— Le changement arrive et rien ne sera plus jamais pareil.

— J'ai des affaires à régler dans ton ventre, déclara Béatrice. Concentre-toi, Croco. Ouvre grand. Plus large. Allez, plus large ! Ouvre ce truc assez grand pour avaler un bébé hippopotame. Allez ! Ouvre cette grande gueule. Tu es capable !

Croc Harry désarticula sa mâchoire et ouvrit sa gueule d'une largeur étonnante. Béatrice savait que c'était sa chance. Elle se tenait sur la branche, leva les bras au-dessus de sa tête, pointa ses mains ensemble et plongea dans la gueule de Croc Harry. Elle glissa sur sa vaste langue. Elle tint fermement ses bras le long de son corps pour éviter les dents au passage, qui ressemblaient à des stalagmites et des stalactites. Elle s'écrasa dans l'espace laissé ouvert par sa valve palatine. Elle se retrouva dans une chambre d'estomac avec quatre lapins tachetés, qui grelottaient et se blottissaient les uns contre les autres.

— Es-tu un ange ? demanda le plus gros lapin.

Un peu de sa fourrure était déchirée, mais à part ça, il semblait indemne.

— Non, je suis Béatrice.

— Sommes-nous morts ?

— Non, mais tu le seras si tu continues à parler. Vite ! Aide-moi à trouver une pierre en forme de cœur.

Ils n'avaient que quelques minutes avant que l'acide gastrique du croco ne les atteigne. Cela les brûlerait comme un feu liquide. Elle ramassa un gastrolithe. Rond. Elle le jeta sur le côté et en examina un autre. Elle répéta qu'elle cherchait une pierre en forme de cœur et ordonna à chaque lapin de fouiller dans un monticule de gastrolithes.

— Et si on oubliait la pierre et qu'on sortait d'ici ? suggéra le plus gros lapin.

Si Béatrice ne trouvait pas cet indice, elle ne trouverait jamais son chemin hors d'Argilia. Elle ne reviendrait jamais parmi son peuple. Elle ne pourrait jamais aller à un match de baseball. Si jamais elle retournait au baseball, elle s'approcherait de la première femme souriante qu'elle verrait et lui dirait : « Excusez-moi, mais y a-t-il la moindre chance que vous soyez ma maman ? »

Béatrice retourna quatre pierres. Elle ne trouva rien. Encore dix pierres. Rien. Elle se tourna vers les trois petits lapins, mais aucun d'eux

n'avait trouvé de pierre inhabituelle. Elle se tourna vers le gros lapin, qui dit :

— Est-ce cela que tu cherches ?

C'était une pierre d'une couleur inhabituelle : pervenche. Environ la taille de sa paume. Ronde près des bords, mais avec une cavité à mi-chemin sur le dessus. Elle tendit la main.

— Que me donneras-tu en échange ? dit le lapin.

— Si vous me la donnez maintenant, je vous sauverai la vie.

— Promets que nous, les mouchetés, serons autorisés à étudier à l'Académie.

— Je ne peux pas promettre ça.

— Vas-tu essayer au moins ?

— Oui. J'en dirai un mot à Matilda, la Lapine Principale.

— Un grand mot, de préférence, dit le gros lapin. Répète : Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer…

— Non, je ne mens pas et je n'ai aucune envie d'aller en enfer. J'ai des choses à faire. Souhaitez-vous une courte liste ? Je dois parler à Matilda. Et sauver Argilia. Et découvrir où se trouve le Reinaume, et y aller, car un homme géant nourrit à mon égard de mauvaises intentions. Je veux savoir si j'ai une famille. Dois-je continuer jusqu'à ce que nous mourions tous ici ?

Le gros lapin retenait la pierre. Il semblait réfléchir à ses options.

Béatrice n'avait pas de temps à perdre. Elle n'aimait pas devoir insister, mais ce gros lapin était un crétin. Il mettait leur vie en danger avec ses bavardages. Alors elle tendit rapidement la main et arracha la pierre en forme de cœur de sa patte.

— Suivez-moi maintenant.

Au pas de course, Béatrice conduit les lapins le long d'une tranchée aqueuse vers la valve palatine. Elle cria :

— Croco, laisse-nous sortir maintenant !

Il ne répondit pas. Elle cogna contre le plafond de son ventre. Trois fois. Pas de réponse. Un filet d'acide commençait à couler vers eux. À quelques pas de là, l'acide brûlait l'arrière-train d'un bébé antilope.

— Croc Harry ! cria Béatrice.

Toujours pas de réponse.

Elle leva les deux mains et tira sur la valve palatine aussi fort qu'elle le put. Il lui fallut toute sa force pour maintenir la valve entrouverte, alors que les quatre lapins se précipitaient à l'extérieur.

— Continuez à courir mais faites attention aux dents, cria-t-elle. Elle enjamba la valve juste au moment où l'acide fumant commençait à faire

fondre les talons de ses chaussures de course. Elle jaillit hors de la gueule de Croc Harry aussi vite qu'elle le put.

— Courez, courez, courez ! cria-t-elle.

Les lapins disparurent sans même se retourner pour la remercier.

Béatrice mit la pierre dans sa poche et grimpa l'échelle de sa cabane. Une fois qu'elle fut à une hauteur sécuritaire, elle appela son ami :

— Croco, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je te conseillerais de ne plus plonger dans mon estomac, déclara Croc Harry.

— Dûment noté, déclara Béatrice.

— Mon estomac exigeait de te manger, même si mon esprit disait non. Mon esprit disait « Ouvrez cette valve », mais mon estomac n'écoutait pas. Ma valve palatine s'est mal comportée.

— Ne t'inquiète pas. Je suis en sécurité maintenant.

— Je suis inquiet, déclara-t-il.

— Ça concerne bien plus que ta valve palatine, pas vrai ?

— Exactement. Chaque jour, j'ai la croissante conviction que j'étais quelqu'un de méchant dans une vie antérieure. De très méchant.

— C'est absurde, déclara Béatrice. Voyons voir cette pierre en forme de cœur.

Béatrice examina la pierre. Ce n'était pas vraiment une pierre. C'était un médaillon. Il lui semblait familier. Comme quelque chose qu'elle aurait tenu il y a longtemps. Elle l'ouvrit et en sortit un petit sac en plastique dans lequel elle trouva une note manuscrite. À l'écriture violette.

« Chère Béatrice, disait-elle. Lis ceci quand tu sortiras. »

Elle était sortie. Elle n'aurait jamais perdu de précieuses secondes à lire une note alors que l'acide gastrique montait comme une marée mortelle !

Croc Harry se balançait nerveusement d'un côté à l'autre.

— Je ne me sens pas bien à propos de cette note, déclara-t-il.

— Pourquoi ?

— Et si après l'avoir lue tu arrêtais de m'aimer ?

— Je t'aime suffisamment, dit-elle.

— Peut-être changeras-tu d'avis ? C'est bien ça le problème quand quelqu'un vous aime vraiment. Un jour, il peut décider d'arrêter.

Béatrice laissa tomber une brindille sur la tête de Croc Harry.

— Assez de bêtises, dit-elle. Tu es gentil. Je t'aime assez. Je te donne une note de six sur dix.

— Je me sentirais mieux si tu descendais de cet arbre et que tu

t'asseyais avec moi, dit-il.

Même si Croc Harry n'avait pas réussi à l'aider à s'échapper de son propre ventre, Béatrice n'hésita pas une seconde. Elle descendit de l'échelle de corde et tapota Croc Harry sur les scutelles. Elles étaient dures et osseuses.

— Je ne dirais pas non à un grattage du ventre, déclara-t-il.

— Couche-toi sur le dos.

Croc Harry roula sur le dos et étendit les bras et les jambes comme un chien. Il fredonnait tandis que Béatrice lui grattait le ventre, évitant la plaie et les points de suture.

Elle s'allongea à côté de lui sur le dos, étendit les bras, soulevant la lettre pour que Croc Harry et elle puissent la lire tous les deux.

— Pourrais-tu la lire à haute voix ? demanda Croc Harry.

— Tu ne sais pas lire ? dit Béatrice.

— Bien sûr, dit Croc Harry. Si ça dit des choses horribles sur moi, j'écouterai plutôt ta voix. Je trouverai cela apaisant. Peut-être que si tu le lis, ça fera moins mal.

Béatrice donna à Croc Harry une tape rassurante. S'il avait eu une main, Béatrice l'aurait tenue. Il se retourna pour la regarder dans les yeux.

— Hé ! dit-il. Viens-tu de dire que tu ne me donnais que six sur dix ?

17

La seule famille qu'elle ait jamais connue

Croc Harry ouvrit la gueule pour haleter. Il n'avait pas chaud. Il était nerveux. Il expulsait l'anxiété à chaque respiration rapide et peu profonde. Béatrice était assise à côté de lui, le médaillon en main. Elle ne savait ni où ni comment, mais il lui semblait qu'elle avait déjà vu ce médaillon. Oui. C'était ça. La couleur était indéniable. Pervenche. Une nuance douce, légère, presque artificielle de bleu mélangée à du violet. Le médaillon était autrefois posé sur sa commode. Béatrice chercha dans son esprit des souvenirs de cette commode ou de sa chambre. Rien ne lui vint. Rien du tout. Juste le médaillon.

Croc Harry lui demanda de lui lire le message contenu dans ce septième indice.

Béatrice prit sa voix la plus feutrée, la plus douce.

« Chers Béatrice et Croc Harry », commençait la note. « Si vous lisez ceci, cela peut sembler un miracle que vous soyez tous les deux encore en vie. Vous êtes chacun seul dans la forêt d'Argilia. Croc Harry, vous êtes sans congrégation. Béatrice, cela fait longtemps que vous n'avez pas parlé avec un autre être humain. »

Béatrice essaya de se souvenir d'un moment où elle aurait parlé avec un autre humain. Elle avait un micro souvenir lointain et scintillant d'une personne plus âgée et plus sage avec une voix enjouée – était-ce sa maman ? – alors que Béatrice faisait glisser ses doigts sur une page de dictionnaire.

De son côté, la gueule toujours grande ouverte, Croc Harry se mit à gémir. Des larmes jaillirent de ses yeux. Deux papillons se posèrent sur son visage, burent ses larmes et s'envolèrent.

— Croc Harry, ce ne sont que des larmes de crocodile ? Est-ce que tu fais semblant ?

— Ces larmes sont réelles. Elles viennent de mes glandes lacrymales, les mêmes qui produisent tes larmes.

— Pourquoi pleures-tu ?

— Béatrice, tu dois me pardonner. J'ai fait quelque chose de mal. Je le sens dans mes rêves. J'ai fait quelque chose de mal qui nous a menés tous les deux ici.

— Détends-toi, Croco. Nous sommes tous les deux ici, n'est-ce pas ? Nous ne nous en sortons pas si mal en Argilia. Nous avons tous les deux de bonnes nuits de sommeil, même si tu dors avec un œil ouvert.

— Au moins, moi, je ne ronfle pas.

— Moi non plus.

— Oui, tu ronfles.

— Comment le saurais-tu ?

— Je t'entends tous les soirs.

— Comment est-ce possible ?

— La nuit, après la chasse, je viens souvent dormir sous la branche où tu t'assois. J'aime m'assurer que personne ne te dérange. Je ne dors pas très bien, mais cela m'aide à me détendre de t'entendre renifler et grogner comme un petit porcelet.

— Faux ! dit Béatrice. Ce n'est pas moi qui ronfle. C'est Horace.

— Comment se fait-il qu'il dorme dans la cabane ?

Béatrice fit un bruit de succion avec sa langue et ses dents de devant en signe de désapprobation.

— Surtout, ne tchipe pas, dit Croc Harry. Je pourrais tchiper moi aussi.

— Ouais ? dit Béatrice. Voyons voir.

Croc Harry essaya encore et encore. Sa langue resta collée au plancher de sa gueule. Il ne pouvait pas tchiper.

— Pourrions-nous s'il te plaît revenir à cette lettre ? dit Béatrice.

— Oui.

Vous êtes tous les deux en grand danger, vous devez donc entreprendre un grand voyage. Selon les informations que nous avons obtenues, les rebelles dirigés par le géant tentent de déchiffrer le code et d'entrer en Argilia. Nous ne pensons pas qu'ils aient réussi pour l'instant. S'ils le font, ils peuvent essayer d'entrer et d'empoisonner vos esprits. Ils peuvent essayer d'occuper Argilia et l'utiliser comme tremplin pour attaquer le Reinaume.

Les rebelles viendront du sud. Vous devez donc voyager vers le nord. Suivez la rivière Argilia, en aval. Suivez l'étoile polaire. Commencez votre voyage et vous trouverez votre chemin. Le temps presse. Béatrice, prépare

du gruau et des accessoires. Croc Harry, mange ton dernier repas. Naviguez prudemment. Évitez les dangers. Entraidez-vous. Lorsque vous arriverez devant une maison blanche avec une porte violette, vous saurez que vous pouvez y entrer en toute sécurité. Si vous détectez des humains avant d'atteindre la maison, évitez-les avec toute votre ingéniosité.

Pour trouver le huitième indice, étudiez le ciel nocturne. Quand il vous enverra un message, il sera temps. Vous devrez quitter Argilia le lendemain matin.

— Je pourrais y aller maintenant, déclara Béatrice. J'ai déjà mangé.

— Moi aussi, dit Croc Harry. J'ai eu une petite fringale hier soir.

— Les crocodiles ont des petites fringales ? Qu'as-tu mangé ?

— Un bébé antilope.

— Tu es incorrigible !

— Et tu es *imporridgible*.

— Ce mot n'est pas dans le dictionnaire.

— Il est dans le mien, déclara Croc Harry.

— Tu possèdes un dictionnaire ?

— Tout est ici, dans mon vaste cerveau.

— D'accord, Monsieur le Sophistiqué. Alors, qu'est-ce que ça signifie ?

— Tu ne peux pas vivre sans porridge, c'est-à-dire sans gruau. Tu as besoin de ton porridge, tu ne peux pas t'en passer. *Imporridgible*.

— C'est vrai que j'aime déguster un bol de gruau chaud chaque matin, s'il est convenablement garni de raisins secs, de cassonade, de lait et de quelques autres douceurs.

— Je ne voyage toujours que le ventre plein, mais tu es différente. Tu transportes des affaires. Les humains sont si peu pragmatiques. Ils transportent trop de choses. Chaussures. Vêtements. Sacs à dos. Trop de problèmes, si tu veux mon avis. Es-tu prête à partir avec toutes tes affaires ?

— Quand le moment sera venu, je serai aussi prête que toi !

Béatrice ajouta qu'elle avait des choses à régler, mais qu'elle ne tarderait pas.

— Où vas-tu ? demanda Croc Harry.

— Je vais voir Rabat-joie.

— Pourquoi ?

— Je dois lui demander quelque chose. Et nous avons un voyage devant nous, alors je veux qu'elle me coiffe.

— Les cheveux sont une perte de temps, déclara Croc Harry.

— Facile à dire pour toi, répondit Béatrice. Tu es un reptile. Né chauve et à jamais dépourvu de poils.

— Je continue de penser que s'occuper de ses cheveux relève de la pure vanité.

— Qu'est-ce que la vanité ?

— La vanité, c'est l'amour-propre inutile.

Béatrice le frappa avec sa paume.

— Ça ne m'a pas fait mal, mais je l'ai senti, déclara Croc Harry.

— Bon. Tu le sentiras encore plus si tu me mets en colère. Tu es un crocodilien, donc tu n'en sais rien. Alors laisse-moi t'éduquer.

Croc Harry bâilla.

— J'écoute.

— Si tu perdais toutes tes dents – même les plus intimidantes, celles qui restent à l'extérieur de tes lèvres lorsque tu fermes la gueule – est-ce que t'en inquiéter serait pure vanité ?

Croc Harry ouvrit grand la gueule pour montrer ses soixante-neuf dents.

— Mes dents ont une fonction. Elles assurent ma subsistance en mettant de la nourriture dans mon ventre.

Béatrice se retourna, donna des coups de pied furieux dans les pierres et fit volte-face.

— Subsistance ? Qu'entends-tu par-là ?

— Tu sais, les nutriments, la nourriture, le manger, tout ça.

— Eh bien, mes cheveux me nourrissent aussi ! déclara Béatrice.

— De quelle façon ?

— Les jours froids, ils me gardent au chaud. Les beaux jours, ils protègent ma tête des coups de soleil. Et à tout moment, ils nourrissent ma psyché.

— Psyché ? Qu'est-ce que c'est ?

— Tu sais bien. Ils nourrissent ma vraie nature, ils alimentent ma personnalité, ils maintiennent mon esprit – tout ça.

— Très bien. Prends soin de tes cheveux, alors.

— Eh bien, merci pour la permission !

— Pouvons-nous être sérieux une minute ? demanda Croc Harry.

— J'étais sérieuse.

— Pouvons-nous être sérieux à propos d'autre chose ?

— Oui, consentit Béatrice.

— J'ai peur que tu me quittes maintenant. Et si quelque chose se passait pendant que tu seras toute seule ?

— Je suis seule la plupart du temps. Rien ne va m'arriver.

— Comment peux-tu être sûre ?

Béatrice posa une main sur ses cheveux.

— Parce que j'ai de quoi assurer ma subsistance, et parce que ma vraie nature, ma personnalité et mon esprit me garderont saine et sauve.

— Très drôle. Mais si tu ne reviens pas bientôt, je viendrai te chercher. Pas pour te déranger. Juste pour m'assurer que tu vas bien.

Béatrice sentit la chaleur de l'amitié lui picoter les bras. Elle ne put s'empêcher de taquiner Croc Harry.

— T'es devenu mon protecteur ?

— Je suis plus grand après tout.

— Je suis plus futée. Je suis donc autant ta protectrice que tu es mon protecteur.

— Je suppose que c'est juste, déclara Croc Harry.

18

Une petite sieste sur un lit si moelleux

Après sa première rencontre avec Rabat-joie, Béatrice avait appris que la dentiste se mettait en furie si tu manquais un rendez-vous ou tu arrivais sans ce qu'il fallait pour la payer. Dans ce cas, le lémurien sans queue annulait ton rendez-vous. Tu devais payer la visite manquée et ne pouvais pas revenir avant un an. Même si on ne lui connaissait aucun ami, Rabat-joie accueillait un flot constant de clients. Après avoir soigné tes dents, elle te coiffait. Et s'attendait à ce que tu payes pour tout. Les dents. Les cheveux. La conversation. Une fois, lorsqu'un client s'était plaint d'avoir à payer pour une conversation, Rabat-joie avait répondu :

— Ce n'est pas un bavardage inutile. Vous pourriez parler tout seul en vous brossant les dents. Mais vous sentez-vous mieux quand je répare vos dents, que je vous coiffe et que j'écoute tous vos problèmes ? Évidemment ! Ce n'est donc pas que du bavardage. C'est de la thérapie par la parole. Alors payez !

Béatrice avait hâte de revenir interroger Rabat-joie au sujet des indices. Qui donc lui laissait ces messages ?

Alors qu'elle longeait l'autre rive de la rivière Argilia, dans un territoire qui lui était moins familier, Béatrice traversa une prairie herbeuse et arriva à un étang. L'eau était aussi immobile que du verre. Elle se pencha et vit son reflet. Ses cheveux étaient une catastrophe ! Ses boucles s'étaient défaites. Pourquoi personne ne lui avait dit que ses cheveux étaient emmêlés, en broussaille, ornés de bouts de feuilles et d'une branche cassée ? Elle tenta de les lisser, mais ses doigts se coincèrent dans les nœuds. Cela ne faisait pas son affaire. Même si ses amis étaient un crocodile, un lapin et une mygale, elle ne pouvait pas se promener dans Argilia avec une telle allure. Béatrice s'éloigna de l'étang et continua sa marche.

Elle passa sous un haut dais de pins et entra dans une sorte de rêverie. Elle ressentit le besoin de s'allonger et de dormir. Rabat-joie verrait des patients toute la journée, et Béatrice n'avait rendez-vous qu'au coucher du soleil. Elle bâilla. Elle avait du temps devant elle. L'épais lit d'aiguilles de pin brunes semblait doux et invitant.

Elle s'allongea, utilisa son sac-à-béa comme oreiller et tint sa fronde dans une main et une pierre toute prête dans l'autre, juste au cas où un danger la réveillerait. Quel danger pourrait-il y avoir sur un matelas d'aiguilles de pin ? Quelle menace pourrait interrompre une sieste sur un lit aussi moelleux ?

Bientôt, elle s'endormit profondément.

Au début, elle rêva de sa cabane et de différentes saveurs de gruau. Il y avait du gruau au beurre et au sirop d'érable, et du gruau à la cassonade et aux bleuets. Toutes sortes de variétés très distinctes de petits déjeuners à base d'avoine. Ne voulant laisser aucune sorte de côté, Béatrice rêvait qu'elle testait chaque jour de nouvelles variantes.

Cependant, son rêve se transforma bientôt en cauchemar. Un feu sous sa marmite de gruau devenait incontrôlable. Béatrice n'avait pas d'eau pour l'éteindre et elle ne pouvait pas sortir de la cabane parce que quelqu'un l'avait verrouillée de l'extérieur. Au fur et à mesure que l'incendie s'intensifiait, le cadenas à l'extérieur de la porte doublait de taille. Et puis la voix du géant lui parvint à nouveau. Ce qui effrayait le plus Béatrice, c'était cette voix perverse tentant d'imiter celle d'un oncle ou d'un vieil ami.

— Béatrice, ouvre la porte. Ouvre la porte de ton cerveau, tout ira mieux et tu échapperas à la cabane en flammes.

— Non ! hurla-t-elle.

— Ouvre-moi sinon tu vas rôtir comme une dinde.

— Non ! répéta-t-elle.

Béatrice sentit un léger changement dans le cauchemar. Elle sentit qu'elle pouvait le contrôler même si elle s'y trouvait toujours. Il lui semblait possible de tenir tête à un tyran. Elle savait ce qu'elle avait à faire. Elle ne ressentait aucune peur.

— Dernier avertissement, déclara le géant. Si je dois défoncer cette porte, ce ne sera pas joli.

Béatrice en avait assez entendu. Dans son rêve, elle sortit de son lit et passa à travers la porte, comme si celle-ci était en papier mâché. Une fois de l'autre côté, elle entra dans le cerveau de l'homme qui la poursuivait. Elle le voyait parfaitement.

C'était un homme très grand, avec un ventre énorme et de très larges

épaules, des jambes épaisses, une tête chauve et brillante et des yeux qui jetaient sur le monde un regard accusateur. Béatrice se campa dans son cerveau.

— Hé ! C'est moi qui suis censé envahir les cerveaux. Tu n'as pas le droit. Sors !

Béatrice comprit qu'il ne pouvait rien y faire. Il ne pouvait l'expulser de son cerveau. Béatrice fredonnait bruyamment, juste pour l'irriter. Il gémit. Elle explora les couloirs de son esprit. Elle fouilla ses souvenirs, se pencha sur son passé et put voir le monde à travers ses yeux. Elle connaissait même son nom, car elle était dans son cerveau.

— Bonjour Brian, lui dit-elle.

— Défense d'entrer ici, dit-il. Sors.

Brian était un géant imposant. Ses pieds étaient si grands que ses orteils dépassaient de ses chaussures. Si, au lieu d'occuper son cerveau, elle s'était tenue devant lui, il aurait pu lui écraser les os du bout de ses doigts.

Béatrice voyait bien que le géant régnait sur une contrée ravagée par la haine. Aucun croisement entre espèces n'y était autorisé. Tous les peuples et les animaux distincts avaient appris à se haïr. Béatrice pouvait voir que certains groupes de personnes étaient maintenus dans la famine et emprisonnés dans des camps, dont ils pouvaient sortir uniquement lorsqu'ils étaient forcés de creuser, de pelleter, de construire et de cuisiner pour les dirigeants du Pays du Géant.

Debout dans le cerveau du géant, Béatrice pouvait même voir les pensées et les souvenirs de ce dernier. Il avait vécu au Reinaume, mais n'y vivait plus. Lui et les gens de son monde avaient été exclus d'Argilia. Il essayait donc d'entrer par effraction. Le géant avait lu des dizaines de livres sur les moyens d'influencer les autres. Il avait appris que quand une personne faisait un cauchemar, une porte s'ouvrait dans son cerveau. Si le géant pouvait franchir cette porte, il pouvait intervenir et faire peur à cette personne. Si la personne était terrifiée, croyait-il, il serait capable de la diriger. Il prendrait le contrôle de sa pensée et l'utiliserait comme tremplin pour envahir Argilia. Une fois qu'il aurait pris le contrôle d'Argilia, il pourrait envahir la contrée d'origine de Béatrice.

« De quelle contrée s'agit-il ? » se demanda Béatrice. « Et où se situe-t-elle ? »

Le cerveau du géant ressemblait à une bibliothèque poussiéreuse que plus personne ne visitait. Elle était bordée d'étagères où s'alignaient des boîtes. Béatrice regarda ces étagères couvertes de toiles d'araignées et de

moutons de poussière l'une après l'autre. Une étagère était étiquetée « Choses que je déteste ». On y voyait plusieurs boîtes. À l'intérieur de l'une d'elles se trouvaient les mots « Aucun respect ». Les lettres majuscules donnaient l'impression d'un cri. À l'intérieur d'une autre boîte, se trouvaient les mots « Les gens qui ont pris mon emploi ». Une troisième boîte était étiquetée « Le reinaume : où j'ai vécu autrefois. et où a vécu béatrice ». Béatrice l'ouvrit et regarda à l'intérieur. Elle cherchait une boîte, n'importe quelle boîte qui pourrait lui révéler qui elle était, ou si elle avait une famille. Elle ne trouva rien. Rien du tout.

— Cesse de chercher des informations, dit le géant. Sors de mon cerveau.

Elle avait presque fini. Elle descendit un autre couloir. Il était couvert de toiles d'araignées. Il aurait fallu balayer de la pire des manières. Toutefois, vingt pas plus loin, elle put voir Matilda la Lapine Principale. Le géant avait ouvert la porte du cerveau de Matilda. Il avait déjà un pied en Argilia. Pas étonnant que Matilda se débattit si le géant manipulait sa pensée. Pas étonnant que Matilda devînt de plus en plus haineuse.

Béatrice traversa en courant le couloir du cerveau rempli de toiles d'araignées. Elle regarda le géant encore une fois. Biceps de la taille d'un melon. Sourcils broussailleux. Rictus sur le visage. Cet homme n'avait aucun amour dans son cœur. Il gouvernait avec haine. Elle ne savait pas pourquoi.

Peut-être pourrait-elle mieux se défendre si elle comprenait pourquoi il était si malheureux ? Elle continua sa recherche. En fouillant dans les boîtes de souvenirs du géant, Béatrice vit quelque chose qui la fit frissonner. Des années plus tôt, le géant avait travaillé dans un cirque. Les gens achetaient des billets pour le voir combattre des crocodiles. Il en exhibait fièrement les cicatrices sur ses bras et son visage. Il se vantait qu'un chirurgien avait dû lui retirer une dent de crocodile de la cuisse. Le géant savait exactement comment tuer un crocodile et il prenait plaisir à se battre avec lui. Cependant, lorsqu'une nouvelle reine accéda au trône, elle interdit ce type de lutte dans tout le Reinaume. Le géant perdit alors son emploi. Il fut contraint de passer un examen, qu'il échoua. On lui dit qu'il ne serait plus autorisé à utiliser ses talents de lutteur. Son nouvel emploi consisterait à travailler sur une chaîne de montage, à construire des panneaux solaires. Il n'aimait pas construire des panneaux solaires. Sa motricité fine laissait à désirer. Ce qu'il aimait, c'était bosser dans un cirque en tant que célèbre lutteur de crocodiles. Mais cela n'était plus permis.

Son propre peuple avait l'habitude d'être aux commandes, maintenant, d'autres gouvernaient le pays depuis l'avènement de la nouvelle reine. Il organisa une rébellion, échappa à son arrestation et dût fuir le Reinaume. Maintenant, il vivait dans les Terres contestées, rassemblant des recrues et planifiant un nouvel assaut contre le Reinaume.

Béatrice avait maintenant suffisamment d'informations. Bientôt, il serait temps de sortir du cauchemar et de retourner à sa vie éveillée en Argilia.

— Je t'ai dit de sortir de ma tête, menaça le géant.

— Je sais pourquoi vous êtes en colère.

— Sors.

— Il n'est pas nécessaire de blesser les gens.

— Je t'ai dit de sortir !

— Obligez-moi, le défia Béatrice. Vous voyez, vous n'avez pas pu envahir mon cerveau, mais je suis entrée dans le vôtre.

Le géant tapa du pied. Il tapa aussi de l'autre pied.

— N'essayez plus jamais de défoncer la porte de mon cerveau, dit Béatrice, parce que je ne vous laisserai pas entrer.

— Ce ne sera plus nécessaire, répondit le géant. Je sais maintenant à quoi tu ressembles et je te trouverai.

— Vous n'avez aucune idée de ce à quoi je ressemble.

— Cheveux noirs, yeux marrons, peau brune, à peu près de la hauteur de trois pommes, visage couvert de taches de rousseur, cheveux en désordre, peut-être onze ans. Me crois-tu maintenant ?

Béatrice était choquée. Elle n'avait aucune idée qu'il pouvait la voir là-dedans.

— Tu te crois en sécurité en Argilia, mais j'ai les moyens de te trouver. Et si tu oses partir, je t'aurai à coup sûr. Certains s'imaginaient que tu pourrais devenir une leadeuse. Tes résultats d'examen sont loin d'être à la hauteur. Maintenant, tu passes tes journées dans une cabane, à manger du porridge ? Quel leadership !

Béatrice déglutit. Elle pleura et hurla presque. Elle détestait qu'on lui dise qu'elle était inutile, surtout parce qu'elle craignait que ce soit vrai. Et qu'est-ce que c'était que cette histoire de résultats d'examen loin d'être parfaits ? Quel examen ? Elle n'avait qu'à le reprendre ! Elle lui montrerait. Cependant, ce n'était pas le moment de discuter. Ce n'était pas le moment de donner au géant la moindre information qu'il pourrait utiliser contre elle.

Le géant la retenait.

— Au lieu de caresser des oreilles de lapin, pourquoi ne viens-tu pas à mes côtés ? Tu pourrais être mon bras droit ! Tu pourrais avoir de l'influence. Personne ne se soucierait que tu aies la peau brune. Nous avons accès à la science au Pays du Géant. Nous avons les moyens d'éclaircir ton teint. Une simple petite piqûre indolore et tu pourrais me ressembler.

Brian levait les mains en l'air et criait. Béatrice ne savait pas à quoi ressemblait sa maison au Reinaume, mais elle savait ce qu'elle ne voulait pas et ce qu'elle n'accepterait jamais. Elle aimait la couleur de sa peau. Elle s'acceptait comme elle était. Jamais elle n'accepterait de vivre dans un pays qui voulait la changer.

Le géant n'en finissait pas de crier et de taper du pied. Elle l'observa froidement. Il faisait une crise de colère. À l'intérieur de sa propre maison, il lançait des chaises et brisait des assiettes, mais il ne pouvait pas lui faire de mal, car elle était dans sa tête. Béatrice pourrait peut-être en tirer des leçons. Si jamais elle le rencontrait dans la vraie vie, elle pourrait peut-être utiliser sa propre colère contre lui. C'était, elle en était sûre, ce que Crépue lui aurait conseillé de faire. Il était temps d'arrêter d'écouter. Béatrice ne pouvait rester un instant de plus dans ce cerveau empoisonné.

— Au revoir et bon débarras, dit-elle.

Elle traversa la porte et sortit de sa tête.

Béatrice se réveilla trempée de sueur sur les aiguilles de pin dans la forêt. Il y avait des aiguilles de pin collées sur ses joues et ses bras. Elle tremblait. Les lueurs du jour déclinaient. Elle avait laissé tomber sa fronde et sa pierre. Elle ramassa son sac-à-béa, puis prit sa fronde d'une main, et la pierre de l'autre. Il était temps de rendre visite à Rabat-joie.

19

Le nombril du monde

Béatrice arriva une demi-heure après le coucher du soleil. Rabat-joie disait au revoir à son dernier patient de la journée, un chimpanzé qui avait mangé trop de bananes et développé une carie.

— Rincez-vous la bouche avec de l'eau de source claire ce soir, dit Rabat-joie au chimpanzé. Pas de repas avant demain.

Le patient hocha la tête et partit tranquillement.

Un ruisseau d'eau claire coulait à proximité. Rabat-joie gardait un lit d'herbes moelleuses pour les malades qui aimaient s'allonger et récupérer. Elle avait un sac d'outils – cordes, ficelle, pincettes, pinces, couteaux et ciseaux – qu'elle nettoyait à l'eau bouillante entre les patients. Elle tenait un registre manuscrit des patients à voir chaque jour, qu'elle gardait cloué à un arbre.

Rabat-joie vivait seule, sans famille. Dans la forêt, on racontait entre les branches qu'elle était trop petite, trop livresque, trop indépendante et trop bavarde. On la prétendait aussi constamment en colère, sauf lorsqu'elle travaillait comme dentiste, coiffeuse ou thérapeute de la parole.

— Béatrice, dit Rabat-joie, tu es ma seule patiente humaine. Merci d'avoir attendu jusqu'à la fin de la journée. Bientôt, il fera noir, mais la lune sera pleine. On nous promet une nuit sans nuages, alors j'espère que tu sauras retrouver ton chemin pour rentrer sans encombre.

Béatrice fouilla dans son sac-à-béa et donna à Rabat-joie un gros bol de framboises.

— Merci, mon enfant. Maintenant, qu'est-ce qui t'amène à mi-chemin de la montagne Argilia pour me rencontrer ? Est-ce que ta bouche va bien ? Utilises-tu de la soie dentaire ? Dois-je y jeter un coup d'œil ?

— Je me brosse les dents et j'utilise de la soie dentaire, oui. Je suis

venue te demander si tu pouvais me coiffer. Et répondre à quelques questions.

— Les cheveux, bien sûr. Que désires-tu ?

— Je veux avoir l'air forte. Je veux que mes cheveux disent : « Ne plaisantez pas avec moi. » Je ne veux pas que ma coiffure se défasse pendant mon voyage. Alors je veux des tresses.

Rabat-joie lava les cheveux de Béatrice. Elle découpa un avocat et sortit un bidon d'huile de noix de coco.

— Hé, mais où vous êtes-vous procuré l'huile de noix de coco ?

— Mon secret.

Rabat-joie réduit l'avocat en purée et le mélangea dans un bol en bois. Elle ajouta une cuillerée d'huile de noix de coco et mélangea le tout à nouveau. Elle frotta la mixture dans ses paumes, la réchauffa et en enduit les cheveux de Béatrice en lui faisant un massage du cuir chevelu. Béatrice ferma les yeux. Cette friction de la tête lui faisait du bien. C'était peut-être un présage de l'effet qu'aurait sur elle son retour à la maison, où il y aurait toujours quelqu'un pour s'occuper de ses cheveux.

— J'ai trouvé sept indices, déclara Béatrice.

Rabat-joie travaillait derrière Béatrice, mais lui fit face pour la regarder dans les yeux.

— Sept déjà ? Pas mal. Un coup de chance, je suppose.

— Pourquoi dois-je rechercher tous ces indices ? demanda Béatrice.

Rabat-joie se remit debout derrière Béatrice pour poursuivre sa tâche.

— C'est une question plutôt vague. Peux-tu me demander quelque chose d'un peu plus spécifique ?

« Quelque chose d'un peu plus spécifique », songea Béatrice. Rabat-joie avait toujours parlé comme si elle était née entre les pages du *Dictionnaire Saint-Laurent des meilleurs mots, réels et inventés*, et avait passé des années à se promener parmi les lettres jusqu'à en émerger avec le meilleur vocabulaire d'Argilia.

— Je veux rentrer à la maison. Pourquoi tout ce charabia ?

— Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai la réponse à cette question ?

Rabat-joie passa un peigne dans les cheveux de Béatrice. Elle se mit à reculer, défaisant tous les nœuds. Béatrice tressaillit. Rabat-joie tira encore plus fort sur ses cheveux.

— Aïe !

— On a la tête bien douillette, petite demoiselle, la taquina Rabat-joie.

Béatrice savait qu'elle ne pouvait pas continuer tant que ses cheveux

n'étaient pas démêlés, alors elle inspira profondément et laissa Rabat-joie continuer. Celle-ci travailla plusieurs minutes.

— Je dois trouver le huitième indice. Il est censé se trouver dans le ciel nocturne.

— Alors, attendons les étoiles, déclara Rabat-joie. Incline la tête vers l'arrière. Je commence le tressage.

Rabat-joie tira fort sur les cheveux de Béatrice. Celle-ci dit :

— Ça fait mal.

— Le tressage fait toujours mal. Arrête de japper.

— Ne pourrais-tu pas y aller plus doucement ?

— Tu veux des tresses, ou pas ?

Béatrice prit une autre profonde inspiration et essaya de rester silencieuse pendant que son cuir chevelu lui piquait. Finalement, il s'engourdit.

Rabat-joie lui tendit un miroir.

— Qu'en penses-tu ?

Béatrice haleta. Ses cheveux étaient magnifiques. Des tresses serrées, fines et fortes striaient son cuir chevelu. Mieux encore : les cheveux tiendraient bien, peu importe ce qu'elle faisait. Elle ne devrait pas s'en inquiéter, y penser ou même y prêter la moindre attention jusqu'à… jusqu'à… jusqu'à ce qu'elle quitte Argilia. Si elle réussissait à partir.

— Mes cheveux sont magnifiques, merci.

— Pas mal. Pas mal du tout.

— Mais nous devons nous mettre au travail maintenant, reprit Béatrice. Je dois trouver cet indice ce soir.

— L'univers tourne-t-il autour de toi ? demanda Rabat-joie. Depuis quand te prends-tu pour le nombril du monde ? La seule à être lancée sur une quête ?

Béatrice se retourna pour faire face à Rabat-joie. Parlant aussi doucement qu'elle le put, elle dit :

— Alors, quelle est votre histoire ?

Rabat-joie leva la paume.

— Je ne compte pas. Les filles pleines de promesses et de talents qui ne savent rien du tout, ces filles-là comptent ; mais moi ? Ah, moi non ! Je ne sortirai jamais d'ici.

— Rabat-joie, qu'est-ce que…

Rabat-joie tapota l'épaule de Béatrice.

— Oublie ça. Je n'aurais pas dû dire ça. Veux-tu de la limonade ?

— Bien sûr, déclara Béatrice.

— Je ne laisse généralement pas les gens me voir faire ceci. Parce que

j'apprécie mon intimité. Mais tu es une fille bien. Alors, regarde.

Rabat-joie se dressa sur ses pattes arrière et bondit sur le sol de la forêt. Rabat-joie volait de haut en bas, et de gauche à droite. Elle bondissait comme si ses jambes étaient faites de ressorts. Ensuite, elle fit trois gros sauts, fendit l'air au-dessus de la tête de Béatrice pour atterrir très haut dans un arbre. Puis elle fit un saut arrière, un saut périlleux, et atterrit sur une table contenant un pichet et deux verres. Rabat-joie versa de la limonade dans un verre, le tint dans sa main et bondit à nouveau vers Béatrice sans en renverser une seule goutte.

— Vous avez la grâce d'une ballerine !

— J'aime travailler mes mouvements, déclara Rabat-joie. Ça aide à passer le temps quand on vit seule.

— Pourquoi vivez-vous seule ?

— Et toi, pourquoi vis-tu seule ?

— Je n'ai pas eu le choix en la matière. C'est comme ça que je suis arrivée ici. Toute seule.

Les yeux bleus parfaitement ronds et brillants de Rabat-joie fixaient Béatrice. Elle ne dit rien, mais la regarda avec insistance. Béatrice pouvait sentir ce que Rabat-joie cherchait à lui communiquer. « Pareil pour moi, ma fille. Pareil pour moi. »

Enfin, Rabat-joie rompit le long silence.

— Envie d'une limonade ? Je l'ai faite moi-même. Un *splendiféreux* mélange d'eau, de jus de citron et de sucre. Une perfection alchimique.

Rabat-joie tendit la limonade à Béatrice, qui saisit le verre froid et en but le contenu. Dans son dictionnaire, Béatrice avait lu sur l'alchimie : le processus apparemment magique de la combinaison. Elle cherchait un compliment correspondant au vocabulaire de Rabat-joie.

— C'est formidable. Vraiment *superfactionnel*. Il se trouve aussi que c'est assez savoureux.

— Merci, déclara Rabat-joie. Cette boisson peut donner des caries, alors brosse-toi les dents et passe de la soie dentaire lorsque tu rentreras chez toi.

Béatrice demanda à nouveau le miroir. Elle étudia ses tresses. Elles lui donnaient un air intelligent. Un air de fille dotée de vision. De fille indépendante et capable de prendre soin d'elle-même.

Béatrice posa son verre de limonade, fouilla dans son sac-à-béa et tendit à Rabat-joie le septième indice.

Rabat-joie le lit.

— Tu l'as vraiment trouvé. J'avoue que j'ai eu mes doutes sur toi.

— On dirait que tu n'es pas la seule.

— Mon travail consiste à soigner les dents et à réparer les cheveux. Pas à guider les âmes perdues.

— Je ne suis pas perdue. Je cherche simplement le huitième indice. Le dernier. Peux-tu m'aider à le trouver dans le ciel nocturne ?

— Prends un peu plus de limonade.

— Allez, Rabat-joie ! Dis-moi quelque chose que je ne sais pas déjà.

— Reste un peu, dit Rabat-joie. La soirée commence à peine.

Béatrice lui expliqua ses cauchemars, dont celui qu'elle avait fait dans la pinède.

Rabat-joie écoutait attentivement. Elle utilisa une lampe de poche pour examiner les dents de Béatrice.

— Ça te dérange si j'inspecte tes dents pendant qu'on se parle ? Je me sens plus déterminée quand je travaille. Et quand je suis déterminée, j'écoute mieux.

Dès que Rabat-joie eut posé la lampe de poche et retiré sa main de la bouche de Béatrice, Béatrice demanda ce que pouvait signifier le fait qu'elle était entrée dans le cerveau du géant.

— Ça signifie que tu es extraordinairement intelligente et pleine d'empathie. Ça signifie que tu as la possibilité de devenir une leadeuse. Je comprends pourquoi le géant te veut. Il veut que tu l'aides à mener son propre peuple.

— Si le Pays du Géant ressemble au monde des humains, je préfère rester en Argilia.

— La reine espère que tu réintégreras son Reinaume. Mais ce ne sera pas facile.

— Comment savez-vous tout cela ?

— J'ai beaucoup de patients. Les gens me disent des choses. D'autres humains sont déjà venus ici. Comme toi, un seul à la fois. Mais je ne suis pas libre de t'en parler.

— Un géant essaie d'entrer dans mon cerveau.

— Tu dois le tenir à l'écart.

— Pourquoi tout ça m'arrive à moi ?

— Avec le temps, tu le découvriras.

Béatrice supplia Rabat-joie de lui dire si elle avait une famille.

— Je ne peux pas t'aider sur cette question.

— Alors parle-moi du Reinaume, dit Béatrice.

Rabat-joie dit qu'elle avait entendu dire que dans le Reinaume, les gens passaient des examens dès l'enfance. On évaluait leur santé, leur force, leur dextérité manuelle, leur empathie, leur intelligence, leur vision sociale et leur leadership. Une fois qu'on t'avait évalué, on te

classait. Selon ton résultat aux examens, on te formait pour faire de toi un ouvrier, un travailleur de haut niveau, un gestionnaire, un directeur, un artiste, un entrepreneur, un éducateur, un éducateur de haut niveau, un leader, un haut dirigeant, un roi ou une reine.

— Les gens ont-ils le choix en la matière ? demanda Béatrice.

— Apparemment, non, déclara Rabat-joie.

Les gens avaient le choix il y a très longtemps, mais ils avaient continué à mener des guerres et à brûler tous les combustibles fossiles, et lorsque le nouveau monde a émergé, la reine a établi ses propres règles.

Au Reinaume, vivaient de nombreuses personnes différentes. De différentes tailles, formes, couleurs et capacités physiques. Certains hommes aimaient les hommes, certains hommes aimaient les femmes, certaines femmes aimaient les femmes, et rien de tout cela n'avait d'importance. Certaines personnes n'étaient ni des hommes ni des femmes. Tout cela semblait bien, et les gens s'entendaient bien, mais on commença à les évaluer, puis à les classer.

Les possibilités d'étudier, d'apprendre et de travailler dépendaient de tes résultats aux examens, et tu ne pouvais les passer qu'une seule fois. Cela mit certaines personnes en colère. Elles se plaignirent d'avoir été contraintes de faire un travail qui ne leur convenait pas. Une guerre civile commença. Une longue et méchante guerre. Le géant et son peuple fuirent et se mirent à comploter pour reprendre Argilia.

— Dis-moi un mot sur cet endroit appelé Argilia ? demanda Béatrice.

— Il a été créé une décennie après l'invention de la téléportation.

— L'Argilia est-elle une terre de morts ? Un cimetière pour les personnes téléportées du Reinaume ? Suis-je morte ?

— Non, mon enfant, tu n'es pas morte. Tu as failli mourir. Au Reinaume, si tu es considérée comme importante et que tu passes près de mourir à la guerre ou dans un accident bien avant ta mort naturelle, et si rien ne peut être fait pour te sauver la vie au Reinaume, il se peut qu'on te téléporte en Argilia. Et que tu ne te souviennes de rien…

— À moins d'être exceptionnellement intelligente, ajouta Béatrice.

— Exactement, à moins d'être parmi les plus brillants et les plus prometteurs de tous les temps, et alors tu pourrais peut-être récupérer quelques fragments de mémoire. Mais on t'a envoyée ici pour que tu aies une chance de retrouver la santé. Si tu es capable de vivre en paix avec le règne animal, il te sera peut-être possible de retourner d'où tu viens. Les chances sont cependant très minces. Crois-moi, je le sais.

— Que veux-tu dire ?

— Concentrons-nous sur toi, déclara Rabat-joie. Ton périple sera dangereux. Le géant et son peuple te traqueront partout. S'ils t'attrapent, ils te blesseront. Grièvement.

— Alors, étais-je importante au Reinaume ?

Béatrice se tenait un peu plus droite.

— Tu n'étais qu'une enfant, mais on considérait ton avenir prometteur. Pourquoi penses-tu que personne ne t'a mangée en Argilia ?

— Je prends soin de moi. Même Croc Harry a essayé de m'avoir.

— Il faisait juste semblant. S'il avait voulu t'avoir au petit déjeuner, ça aurait été fait, coup sur coup. C'est un redoutable chasseur. Son acide gastrique brûle les os aussi facilement que tu digères les spaghettis, disons.

Béatrice se rappela un autre souvenir. Une assiette de spaghetti sauce bolognaise, sur une table de cuisine. Une chaise pour Béatrice. Elle ne voyait personne d'autre à table. La sauce bolognaise était recouverte de parmesan fraîchement râpé et de quatre feuilles de basilic frais. Sur la table, près de son couteau, reposait le médaillon pervenche. Il l'avait suivi jusqu'ici.

Béatrice reprit la conversation avec Rabat-joie. Elle entrelaça ses doigts et porta ses mains à son visage. Elle posa son menton sur ses pouces.

— Pourquoi considérait-on mon avenir seulement prometteur ?

— Quand tu étais au Reinaume, tu as échoué à un examen.

— Quel examen ? Pourquoi ?

— Je ne suis pas sûre. Par conséquent, des doutes ont pesé sur toi.

— Et ici, je fais mes preuves.

— Mieux que certains d'entre nous, déclara Rabat-joie.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Rien.

— D'accord. Mais dis-moi : Croc Harry est-il plus fort que le géant ?

— Difficile à dire, déclara Rabat-joie. Croc Harry est plus noble et puissant, mais en ce qui concerne les combats, le géant est plus intelligent.

— Le géant est-il plus intelligent que moi ?

— Il a plus de connaissances, mais tu es plus intelligente.

— Donc, il ne doit pas être sous-estimé.

— La différence entre le géant et toi ne peut être mesurée en degrés d'intelligence. La différence réside dans la façon dont tu utilises ton savoir. Lui utilise son intelligence pour faire peur aux gens. Comment veux-tu utiliser ton intelligence ?

— Pour faire de bonnes choses pour les animaux et les gens, déclara Béatrice. De plus, j'aimerais donner à ce géant une grosse gifle.

Rabat-joie récupéra le verre de Béatrice et retourna à la table de limonade.

— Bonne chance avec ça.

— Tous ces problèmes dans le monde… déclara Béatrice.

— Dès que tu prends conscience des problèmes dans le monde, tu dois aider à les résoudre.

— Quelle pression !

— De rien. Pourquoi crois-tu qu'on m'appelle Rabat-joie ?

Béatrice se rassit et leva les yeux. Les étoiles apparaissaient. Elle pouvait distinguer la Grande Ourse.

— Veux-tu une tasse de thé à la menthe avec un soupçon de miel ? demanda Rabat-joie.

— Qu'est-ce qu'un soupçon ?

— Un tout petit peu. Un brin. Juste la bonne quantité pour donner à ton thé à la menthe une personnalité.

Béatrice savait que ce devait être la même chose qu'une « pointe de miel » dans le livre *Winnie l'Ourson*.

Béatrice saisit la main de Rabat-joie.

— Que veux-tu dire par savoir à quel point il est difficile de se rendre d'Argilia au Reinaume ? demanda Béatrice.

Rabat-joie retira sa main. Elle se détourna pour s'occuper de la théière.

— Le thé est prêt ! cria-t-elle.

— Je le prendrai avec un soupçon de miel, déclara Béatrice.

Elles passèrent une heure à boire du thé avec un soupçon de miel et à regarder les étoiles devenir de plus en plus brillantes.

20

Le roi du drame

Le soleil s'était couché sur la rivière Argilia. Les étoiles brillaient dans un ciel qui s'assombrissait.

— Regarder les étoiles, c'est comme regarder l'eau se précipiter sur les rochers, déclara Béatrice.

— Ou comme être hypnotisé par des bûches brûlant dans un incendie, répondit Rabat-joie.

— On pourrait regarder toute la journée, déclara Béatrice. Ou toute la nuit.

Rabat-joie s'était assise, ne disait rien. Elles restèrent silencieuses pendant un moment. Puis Béatrice demanda :

— Alors, qu'est-ce que vous faites de vos nuits blanches ?

— J'ai ce qu'on appelle un esprit hyperactif, déclara Rabat-joie. Les choses me dérangent. Il m'est difficile d'arrêter de penser à elles. Alors je danse pour me détendre. Pour oublier. Pour arrêter de penser autant. Pour utiliser mes jambes fabuleuses.

— Apprenez-moi à danser, fit Béatrice.

Rabat-joie lui prit la main. Elles se tenaient sur une parcelle de prairie ouverte. Rabat-joie arrivait à la taille de Béatrice, mais quand elle se mit sur ses pattes de derrière et qu'elle commença à danser, elle dominait Béatrice. Tandis qu'elle sautait de haut en bas, Rabat-joie gémissait d'une voix aiguë et chancelante. Béatrice se souvint soudain du son des trompettes. Elle se souvenait d'avoir appris à en jouer. Elle se souvenait d'avoir soufflé dans l'instrument et d'avoir entendu sortir un son pareil à la plainte d'une bête blessée. Rabat-joie sonnait comme ça quand elle gémissait, mais ça sonnait bien. Rabat-joie donnait l'impression qu'elle avait quelque chose à dire.

Béatrice sauta d'un pied sur l'autre. Cela ne semblait pas naturel. Ce

n'était pas facile.

— Non, ma fille, déclara Rabat-joie. Comme ça.

Rabat-joie fléchit légèrement les genoux et s'élança en l'air.

— Saute des deux pieds, déclara Rabat-joie. Saute haut. Bondis comme si quelque chose avait été embouteillé en toi et qu'il jaillissait enfin.

Béatrice sauta. Elle sauta plus haut. Elle sauta plus vite. Elle sauta de gauche à droite, plia les genoux et bondit aussi haut qu'elle le pouvait. Elle ne saurait jamais bondir comme Rabat-joie, mais ça faisait du bien de sauter de haut en bas. C'était bon d'utiliser ses jambes jusqu'à ce qu'elles donnent l'impression de s'être lestées de plomb. Bientôt, Béatrice était à bout de souffle.

— Je fais une pause, déclara-t-elle.

Elle pouvait à peine prononcer les mots.

— Souviens-toi, déclara Rabat-joie. La nuit est parfaite pour danser. Si les étoiles ne regardent pas, pourquoi s'en soucier ?

Elles s'assirent ensemble et sirotèrent encore du thé.

Pendant un moment, elles fixèrent la Grande Ourse, montrant le long manche et les quatre coins de la casserole.

— Qui a été la première personne à voir ces étoiles et à les appeler une ourse ? demanda Béatrice.

— Ou le premier lémurien, déclara Rabat-joie. Bien que je sois personnellement de petite taille, je passe une grande partie de ma vie dans les arbres. Les lémuriens vivent plus près du ciel que les humains. Donc, selon toute probabilité, il se pourrait que nous ayons vu les étoiles les premiers.

— Imagine être si haut, déclara Béatrice en riant, que tu pourrais attraper la Grande Ourse et la flatter.

— Ce serait quelque chose ! s'extasia Rabat-joie. Atteindre les cieux et les caresser. Je parie qu'ils sont doux comme de la fourrure.

Béatrice serra tendrement la main de Rabat-joie dans la sienne.

— Je me demande si les gens de mon peuple étudient la Grande Ourse. Je veux dire à ce moment précis. Comme nous. Je me demande à quoi ils ressemblent. Sont-ils de petite taille, comme moi ? Sont-ils des rats de bibliothèque ? Est-ce qu'ils aiment plonger leur nez entre les pages des dictionnaires, comme moi ? Est-ce qu'ils ont la peau brune comme moi ?

— Béatrice, dit Rabat-joie, ton peuple est noir.

— Que veux-tu dire ? Je ne suis pas noire. Je suis brune.

— Le noir n'est pas qu'une couleur. C'est un peuple. Une histoire

commune. Un sentiment d'appartenance.

— Mais je n'ai pas d'histoire et je ne sais même pas d'où je viens, fit Béatrice.

— Est-ce que je ne viens pas de te coiffer les cheveux ?

— Oui. Et tu fais du bon boulot.

— Alors fie-toi à moi, déclara Rabat-joie. Tu as des origines. Tu es noire. Sois-en fière.

Béatrice ne comprenait pas comment elle pouvait éprouver un sentiment d'appartenance alors qu'elle ne savait rien de son lieu d'origine. Mais danser avec Rabat-joie l'incitait à croire en sa propre identité, même si elle avait été enlevée de son pays natal et qu'elle ne savait pas exactement c'était quoi ni où.

Une brindille craqua. Des pierres roulaient sur le sentier pédestre. Béatrice entendit un grognement.

— Nous avons des haches, et nous n'hésiterons pas à les utiliser ! menaça Rabat-joie.

— Des haches ? murmura Béatrice.

— Chut, il arrive !

— C'est moi ! cria Croc Harry. Je vous entends palabrer toutes les deux. Je n'ai jamais rencontré de dentiste qui garde une hache dans son bureau. Pas de soucis. Je n'ai pas faim.

Croc Harry s'avança droit vers elles, s'allongea sur le lit d'herbes pour la récupération post-dentaire et ouvrit grand la gueule.

Rabat-joie dit :

— Puis-je attirer ton attention sur l'écriteau accroché à cet arbre ? Peut-être que, dans l'obscurité, il t'a échappé. Permets-moi de te le lire : « Ne mangez pas le dentiste ou ses patients. »

— Pas venu ici pour manger, déclara Croc Harry.

Sa diction était maladroite. Il n'énonçait pas correctement.

— Pourquoi t'es-tu avancé vers nous si furtivement ? demanda Rabat-joie.

— Je n'ai pas été furtif. J'ai fait du bruit. Je vous ai fait savoir que je venais. Si j'avais voulu vous manger, j'aurais attendu sur le chemin que vous marchiez entre mes mâchoires. Ma dent branlante me tue. Pourrais-tu me l'arracher ?

— Je peux témoigner du fait que Croc Harry s'est récemment battu en duel, déclara Béatrice. En fait, il m'a sauvé la vie.

— Quelle *genticrocodilerie* ! déclara Rabat-joie. Quoi qu'il en soit, je refuse de pratiquer la chirurgie dentaire dans des conditions de caliginosité.

— Pourrais-tu parler pour être comprise ? dit Croc Harry.

Béatrice posa sa main sur le dos de Croc Harry.

— Cela signifie simplement l'obscurité. La caliginosité, c'est l'obscurité.

— Peu importe, dit Croc Harry. J'ai besoin de ce traitement, maintenant.

Béatrice ne put s'empêcher de taquiner son ami.

— Croc Harry, cette dent ne peut pas représenter plus d'un millionième de ta masse corporelle. À quel point un misérable millionième peut-il te faire mal ?

— Ça fait tellement mal que je n'arrive pas à penser à quoi que ce soit d'autre. J'ai un esprit à sens unique. Il crie : « Dent, dent, dent ! Fais-toi arracher cette dent ! »

Béatrice tapota ses scutelles. Un crocodile devait avoir une partie plus douce à tapoter amicalement. La prochaine fois, elle lui demanderait de se rouler sur le dos pour pouvoir tapoter son ventre coriace.

— En raison de la caliginosité, je refuse de mettre la main dans une gueule de crocodile, affirma Rabat-joie. Prends rendez-vous et reviens quand les conditions de luminosité le permettront.

Béatrice pouvait voir que Croc Harry était à bout de nerfs. Elle ne voulait pas le mettre en colère.

— Luminosité signifie lumière, dit-elle rapidement.

— Je sais ce que signifie luminosité, déclara Croc Harry. Assez avec les *osités*. J'ai besoin d'aide maintenant.

— Je vais m'en occuper, déclara Béatrice.

— As-tu de la ficelle et peux-tu faire un nœud décent ? demanda Croc Harry.

— Compris. Cinq sur cinq, dit Béatrice, et elle ouvrit son sac-à-béa.

— Je ne tolère pas les procédures dentaires de qualité inférieure, déclara Rabat-joie.

— C'est la troisième dent, en haut à droite, déclara Croc Harry.

Béatrice demanda à Rabat-joie d'éclairer la dent. Dans l'éclat de la lampe de poche, Béatrice pouvait voir la dent, qui avait la longueur de son index. Elle tendit la main pour la toucher.

— Bancale. Je vais utiliser ma règle. Je ne veux pas que tu mordes ma main par accident ou sous l'effet de la douleur.

— Mets seulement fin à ma misère, veux-tu ? Honnêtement, je suis complètement *désastroflé*.

— Tu as inventé ce mot, déclara Béatrice. Croc Harry, tu es un vrai roi du drame.

Béatrice sortit la règle de son sac-à-béa, la plaça à un pouce à l'intérieur des gencives de Croc Harry et l'appuya fermement contre le haut et le bas de la gueule géante.

— Ce n'est pas professionnel, commenta Rabat-joie. Très peu professionnel.

— Rabat-joie, j'ai besoin d'un éclairage stable, déclara Béatrice. Croc Harry, dis Haaa.

— Pourquoi devrais-je dire cela ? Cela ne fait aucune différence.

— Dis-le quand même.

— Tu n'es pas qualifiée en médecine dentaire, déclara Rabat-joie.

— Tiens cette lumière, Rabat-joie. En ce moment, c'est moi la dentiste. Dis-le, Croco.

— Haaa… gémit-il.

— Ça va mieux ? demanda-t-elle.

— Non.

— Ciseaux ! déclara Béatrice en tendant la main. Rabat-joie lui en tendit une paire.

— Ficelle ! ajouta-t-elle, et Rabat-joie lui tendit la bobine.

Béatrice coupa la ficelle. Elle fit une boucle au milieu, laissant chaque extrémité de la ficelle libre. Elle glissa la boucle sur la dent bancale et resserra le nœud coulant.

— Aïe ! dit Croc Harry.

— Accroche-toi, déclara Béatrice. À trois, je vais tirer.

— Fais-le.

— Un. Deux…

Béatrice tira fort avant d'arriver à trois.

La dent tenait bon.

— Aïe ! dit Croc Harry. Double aïe ! Aïe ! Tu n'as même pas attendu jusqu'à trois.

— J'essayais de t'épargner de l'inconfort.

— Ouais. Merci pour ça.

Béatrice regarda profondément dans la gueule de Croc Harry. Elle examina la dent. Elle était assez pointue pour trancher le carton le plus épais. Elle faisait près de cinq pouces de long ! Une partie de la racine s'accrochait encore à la gencive. Béatrice se prépara à redoubler d'effort, sollicitant ses bras, ses jambes, son dos.

— Attends, Croco. Je peux l'arracher mais ça va faire mal.

Rabat-joie déclara :

— Il ne faut jamais annoncer à un patient la souffrance à venir. L'imagination exacerbe l'expérience de la douleur.

— Que veut dire exacerber ? demanda Croc Harry.

— Cela signifie amplifier, déclara Béatrice. Et si nous arrêtions tous de parler pour plutôt nous mettre au travail ?

Béatrice resserra le nœud et s'assit par terre à quelques centimètres de la gueule de Croc Harry. Elle plaça ses pieds de chaque côté de la mâchoire du crocodile.

— Rabat-joie, braque cette lampe bien droite et bien brillante vers moi.

Rabat-joie se tenait juste derrière Béatrice, la lampe de poche en main.

Béatrice était assise comme une rameuse dans une galère. Les genoux légèrement fléchis, elle tendit la main vers la gueule de Croc Harry, attrapa la ficelle – une extrémité dans chaque main – et rama soudain fort et vite. Elle donna un coup puissant. Elle entendit un petit pop, comme le bruit d'un pétard qui explose. Elle s'affaissa vers l'arrière et vit la dent voler de la gueule de Croc Harry. Elle se tordit, se tourna et s'envola au clair de lune.

— Aïe ! dit Croc Harry. Tu l'as eue cette fois, elle est partie.

— Une violation totale et complète de la gravité, déclara Rabat-joie. Seul un futur leader très prometteur peut faire voler une dent comme celle-là. Mon enfant, tu es l'une des élues.

Béatrice regarda fixement la dent voler dans les cieux. Elle continuait à s'élever et à briller contre le ciel noirci. La ficelle traînait derrière comme la laisse d'un animal en fuite. Finalement, la dent se brisa en vingt morceaux merveilleux qui dégringolèrent de façon chaotique jusqu'à s'aligner soudainement. En ligne droite, les éclats de dents célestes formaient les lettres :

B e a t r i c e r e n t r e c h e z t o i

Ces mots scintillaient de la magie la plus brillante du monde. Ils restèrent visibles quelques inoubliables instants, juste en dessous du manche de la Grande Ourse. Finalement, chaque petite lettre se déplaça, dériva et glissa pour se mêler aux étoiles de la galaxie.

— As-tu vu ça ? dit Béatrice.

— Oui, j'ai vu ça, déclara Croc Harry.

— Je n'ai rien vu, dit Rabat-joie. Peut-être que vous avez tout imaginé.

— Je ne ressens plus aucune douleur, même pas un chouia, affirma Croc Harry.

— Et je ne ressens plus aucun doute, pas même un chouia, répliqua Béatrice. Il est temps pour moi de rentrer à la maison. Même ta dent le

dit.

— J'irai avec toi, dit Croc Harry.

— Sacrés chanceux ! soupira Rabat-joie.

Béatrice se retourna pour remercier la dentiste.

— Merci, Rabat-joie. Et je sais que tu l'as vu, ce message.

Rabat-joie s'était retournée vers une marmite d'eau savonneuse. Elle frotta ses outils dentaires avec une intensité furieuse. Béatrice ne pouvait voir que les mains occupées du lémurien et son dos noir et blanc.

— Nous avons tous terminé, ici ! cria Rabat-joie.

Sa voix se brisa. Elle prit un moment pour se ressaisir. Tout ce temps, elle tournait le dos à Béatrice et à Croc Harry.

— Vous feriez mieux d'y aller.

21

Je ne te partagerai avec personne

Au matin, Béatrice s'apprêtait à quitter l'endroit qu'elle appelait son chez-soi depuis son réveil en Argilia. Il n'y avait pas de ménage à faire dans sa cabane, car elle l'avait maintenue dans un ordre impeccable. Les draps étaient bien bordés dans les coins. Les bocaux de gruau et les accessoires étaient soigneusement rangés sur une étagère dépoussiérée. Les livres s'alignaient parfaitement, titres classés en ordre alphabétique sur ses étagères. Elle ramassa son sac-à-béa et trouva un chapeau de soleil violet souple accroché à un crochet derrière la porte. Il y avait une tache sombre à l'intérieur. Elle n'avait aucune idée de sa provenance. Cela n'avait pas d'importance. Le chapeau était confortable et personne ne verrait la tache. Elle mit le chapeau sur sa tête. Elle regarda autour d'elle la pièce où elle avait vécu – le seul endroit où elle se souvenait avoir vécu – et lui dit un au revoir silencieux.

Ce n'était pas le moment de devenir émotive. La vie continuait et elle avait des choses à faire. Elle ferma la porte derrière elle. En descendant de l'échelle de corde pour la dernière fois, elle se souvint qu'elle avait déjà porté ce chapeau. Elle le portait au moment de quitter une maison pleine de monde, de traverser la rue et de se mettre à marcher vers une destination, quelque part. Qui était avec elle ? Vers où allait-elle ? Elle ne pouvait pas se le rappeler. Quelque chose de terrible s'était produit, qui l'avait envoyée tournoyer sans fin dans les ténèbres. Puis elle s'était réveillée un matin ensoleillé sur son lit dans la cabane en pleine forêt d'Argilia.

— Prête ?

Croc Harry attendait au pied du figuier.

— Prête.

— Je vais nager dans la rivière.

— Moi, je prendrai le chemin.

— Ne t'éloigne pas trop, lui conseilla Croc Harry.

— Je resterai tout près, mais pas trop, gloussa Béatrice.

— Ne t'inquiète pas. J'ai mangé suffisamment d'antilopes pour pouvoir durer un moment.

— Je n'ai pas réussi à te convertir au végétarisme.

— J'ai développé un goût pour les pommes, déclara Croc Harry, mais seulement comme dessert. Ne me demande pas d'être ce que je ne suis pas.

— J'espère que tu es content, alors, dit Béatrice.

— Je suis étrangement insatisfait, déclara Croc Harry. Ma place n'est pas ici, et je veux savoir pourquoi. Je crains d'avoir commis un crime affreux.

— Tu es le seul crocodile que je connaisse avec un complexe de culpabilité.

— Je suis le seul crocodile que tu connaisses. Je suis le seul crocodile que tu aies besoin de connaître. Le seul qui te protégera.

— Qu'est-ce qui te fait penser que ce n'est pas plutôt moi qui suis là pour te protéger ?

Croc Harry haletait. Des larmes affluèrent à nouveau à ses yeux.

— Ne me dis pas que tu pleures…

— Non. C'est juste ma membrane nictitante.

Béatrice regarda les deux papillons revenir. Ils burent les larmes. Avant de s'envoler, l'un d'eux chanta :

— Salé. Mieux que des chips. Splendide ! Merci, Croco.

Au début du périple, Béatrice demanda à Croc Harry de l'attendre près d'un coude de la rivière.

— Où vas-tu ?

— Tu n'arrêtes pas de me demander ça.

— Je m'inquiète pour toi.

— Je vais voir Matilda la Lapine Principale.

— Pourquoi ?

— Pour sauver son esprit.

Deux lapins soldats faisaient office de sentinelles à l'Académie des lapins d'Argilia. Ils lui demandèrent d'attendre devant la porte de la garenne. Ils disparurent à l'intérieur. En quelques minutes, ils rouvrirent la porte de l'intérieur et jetèrent Horace Harrison Junior, Troisième du nom dans l'herbe.

— Si vous essayez de vous faufiler dans une autre salle de classe, nous vous mettrons au cachot et vous donnerons à manger aux

crocodiles, l'avertit un lapin soldat.

Horace se leva, se dépoussiéra et dit :

— *Heuweusement pouw* moi, le seul *cwocodile* qui *twaîne* dans le coin est mon ami.

Béatrice l'arrêta.

— Horace, pourquoi es-tu revenu ici ?

— Je me fiche d'aller en *pwison*. Je n'*abandonnewai* pas tant que Matilda n'*auwa* pas admis tous les lapins à l'Académie.

À ce moment, Matilda ouvrit la porte et se dressa à l'extérieur de la garenne.

— Je devrais l'enfermer. Nous avons assez de lapins comme ça. Je dois nourrir et éduquer mes propres lapins. Il n'y a qu'un nombre limité de fanes de carottes.

Béatrice s'approcha de Matilda, mit sa main sur son épaule et dit :

— Nous pourrions sûrement trouver un moyen d'avoir assez de nourriture pour tout le monde.

— Il n'y a pas de place pour des hordes de lapins mouchetés, déclara Matilda. Ils ne sont pas comme nous. Ils doivent rester chez eux.

Béatrice ouvrit les paumes.

— Matilda, ce ne sont que des lapins. Ils ont quelques taches sur leur fourrure. En quoi exactement sont-ils différents de vous ? Il ne s'agit pas vraiment des lapins mouchetés, n'est-ce pas ? Vous êtes en colère. Vous avez peur. Ce n'est pas ce que vous voulez vraiment, n'est-ce pas ?

Matilda mit ses pattes sur ses yeux.

— Non ! Je déteste ce que je ressens. Ces jours-ci, j'ai l'impression de détester tout le monde. De me détester moi-même. Je sens que quelque chose…

Béatrice termina la phrase :

— … a pris le contrôle de votre cerveau ?

— Oui, reconnut Matilda. Oui. Il n'en a pas toujours été ainsi.

— Est-ce que quelqu'un vous a parlé dans vos rêves ? A essayé d'entrer dans votre esprit ?

— Oui ! Exactement !

— Vous pouvez résister, déclara Béatrice. Vous n'avez pas à le laisser entrer !

Béatrice prit la patte de Matilda dans sa main.

— Avez-vous enfermé d'autres lapins tachetés ? Souffrent-ils ?

Matilda retira sa patte. Elle se redressa comme si un courant électrique l'avait secouée.

— Allez ! Vous devez tous partir. Si les lapins mouchetés et vous ne

partez pas immédiatement, je vous enfermerai tous. Allez ! Allez ! Allez !

— Je quitte Argilia, déclara Béatrice. Un jour, j'espère revenir et chasser ce géant de votre cerveau.

— S'il te plaît, libère-moi, supplia Matilda. Parce que c'est de la torture.

Tout de suite Matilda baissa la voix et dit aux gardes :

— S'ils ne partent pas au compte de trois, enfermez ces intrus.

Béatrice voyait bien que Matilda était malade. Son esprit était le théâtre d'une guerre. Béatrice détestait l'idée de partir. Mais elle ne pouvait rien faire de plus pour aider Matilda. Pas en ce moment.

— Un… compta Matilda.

Béatrice tendit la main pour serrer la patte de Matilda, Matilda refusa de bouger.

— Deux… poursuivit-elle.

Les lapins soldats se tenaient sur leurs pattes arrière et se préparaient.

Béatrice fit un signe de tête à Matilda. Elle sourit. Il valait mieux sourire que haïr. Et elle commença à s'éloigner.

Horace sauta à côté d'elle. Deux pas en avant, trois sauts, puis encore deux pas en avant. Il sauta de haut en bas sauvagement. Il ressemblait à un yo-yo.

— Emmène-moi aussi, dit-il. Il continua son sautillement sauvage. Pas de *si*, ni de *et* ni de *mais*.

Béatrice ne pouvait pas s'imaginer partir sans Horace. Elle avait l'impression de connaître ce lapin ridicule depuis toujours. Elle soupira et leva les yeux vers les nuages blancs dans le ciel autrement bleu. Les nuages se séparèrent, tourbillonnèrent et disparurent. Alors le ciel n'était plus qu'un soleil éclatant sur une toile bleue.

— Bien sûr que je t'emmène, déclara Béatrice.

Horace était trop petit pour lui faire un câlin, alors il sauta sur le bras de Béatrice et enroula ses jambes autour de son biceps.

— Tu m'emmènes. Tu m'emmènes. C'est vwai !

Béatrice sourit.

— Tu peux compter là-dessus. As-tu vu Crépue ?

— Non, répondit-il, et je ne te *partagewai* avec personne d'autre !

Alors qu'ils s'éloignaient de l'Académie, Béatrice demanda à chaque lapin qu'ils croisaient s'il avait vu Crépue. Nul ne l'avait vue. Béatrice ravala ses larmes et se rappela qu'elle avait encore Horace et Croc Harry. Elle repensa à ce que Crépue avait dit lors de leur dernière conversation : « Les amis, c'est comme les livres. En dépit des obstacles

banals comme la géographie, vous les portez en vous à jamais. »

22

Négligence émotionnelle

Béatrice marcha toute la journée le long de la rivière Argilia, qui s'élargit au fur et à mesure. À quelques mètres de là, Croc Harry nageait les yeux juste au-dessus de l'eau. Ni l'un ni l'autre n'avaient la moindre idée des dangers qui les guettaient. Horace avait sauté tout le long du trajet. Après des heures, ils avaient dû traverser la rivière tumultueuse. Béatrice vit que le chemin continuait de l'autre côté du cours d'eau. Elle traversa à califourchon sur le dos de Croc Harry. Elle offrit à Horace de le porter dans ses bras.

— Pas besoin, déclara-t-il. Il bondit vers la berge, fit un saut de géant et vola au-dessus de la rivière. Béatrice n'avait jamais vu un saut aussi énergique. Ce lapin devait avoir du sang de volatile.

Béatrice ne savait pas exactement où ils allaient, ni comment ils atteindraient le Reinaume, mais depuis son réveil en Argilia, elle savait pour la première fois où elle était censée aller. Rien ne l'arrêterait. Celui qui avait mis en place ces indices ne savait pas ce qui se passait en Argilia. Le géant envoyait déjà des crocodiles et des serpents ennemis. Il empoisonnait l'esprit de la Lapine Principale. Bientôt, il traverserait le corps de Matilda, pénétrerait en Argilia, détruirait la forêt et attaquerait le Reinaume. Béatrice devait rentrer chez elle pour prévenir les gens de ce qui se passait réellement. Elle devait trouver quelqu'un pour l'aider à arrêter la folie. Et elle devait retrouver sa mère, son père, et ses frères et sœurs s'ils étaient encore en vie. S'ils se souvenaient encore d'elle. Et s'ils l'avaient aussi oubliée ? Quand vous aimez quelqu'un, comment pourriez-vous l'oublier ? Si elle avait eu une mère, un père, des frères et des sœurs, Béatrice les aurait aimés. La plupart des jours, du moins. Alors comment avait-elle pu les oublier ?

Maintenant qu'elle était en route, Béatrice se demandait si elle vivrait

à nouveau comme elle avait vécu en Argilia. D'une part, la forêt s'était refermée sur elle comme les portes d'une prison. D'autre part, elle y avait été complètement libre de faire ce qu'elle voulait. Se réveiller quand elle le voulait. Manger quand elle le voulait. Se chamailler avec Croc Harry quand elle le voulait. Rendre visite à Rabat-joie et se faire coiffer quand elle le souhaitait. Enrichir son vocabulaire quand cela lui faisait plaisir. Maintenant, la vie allait changer. Béatrice s'échapperait peut-être de cette prison, mais elle ne serait plus jamais aussi libre et indépendante. Après avoir vécu sans personne pour lui dire quoi faire ou quand le faire, Béatrice n'était plus sûre d'être prête à renouer avec la civilisation. Rien ne serait plus pareil. Béatrice tremblait en marchant. Elle se demanda si quelque chose pouvait surgir de la forêt dense et l'attaquer. Elle garda sa fronde prête.

Béatrice ne voulait pas ressembler à une cible, alors elle continuait à bouger et se déplaçait fréquemment vers la gauche ou vers la droite. Elle se dit qu'elle n'était pas seule. Croc Harry et Horace voyageaient avec elle. Croc Harry nageait sans bruit, agitant doucement sa queue, ne soulevant jamais plus que ses yeux et ses oreilles au-dessus de l'eau. Horace faisait plus de bruit. Le mot « calme » ne faisait pas partie de son vocabulaire. Il bavardait avec elle, lui demandait encore et encore une leçon, car, disait-il, aucun lapin tacheté qui se respecte ne devrait se passer d'une bonne éducation.

À un moment donné, alors que Béatrice l'ignorait et était perdue dans ses réflexions sur la manière dont elle était arrivée en Argilia, Horace en eut marre.

— Négligence émotionnelle ! cria-t-il. Tu me soumets à de la négligence émotionnelle et c'est mal, mal, mal.

Il ramassa une longue branche, la tint droit devant lui, se mit à courir sur ses pattes arrière, planta le bâton durement dans le sol et sauta à la perche au-dessus de la tête de Béatrice. Elle le regarda disparaître dans les plus hautes branches d'un vieux cèdre.

Horace redescendit, se dépoussiéra et dit :

— Ai-je toute ton attention maintenant ?

Croc Harry sortit toute sa tête de l'eau, ouvrit la gueule et beugla :

— Dis à ce bon à rien de lapin, qui saute à la perche et qui jappe, de se calmer ou sinon…

— Sinon quoi ? répliqua Horace. Tu peux me *pawler, Cwoco*. Je suis là. *Pawle*-moi directement.

— Sinon je vais te jeter dans mon ventre et te noyer dans mes gastrolithes.

Horace fit un saut de géant, atterrit sur la tête de Croc Harry et rebondit vers la berge. Il dansa sur ses pattes arrière, pivota ses hanches et secoua ses bras en l'air.

— Dans tes rêves, Croco, chanta-t-il. Dans tes rêves, bébé.

Croc Harry chargea hors de l'eau tandis qu'Horace admirait toujours ses propres mouvements de danse. Il attrapa Horace dans sa gueule, renversa la tête en arrière et lança le lapin pattes par-dessus tête dans les airs. Horace atterrit dans le cèdre.

— Qui est le roi maintenant ? beugla Croc Harry. Qui est le croco royal ?

Béatrice sourit. Elle continua à marcher. Ils la rattraperaient. Ils étaient ses amis. Ils partaient pour une grande randonnée, ou, comme disait Horace, « s'*embawquaient* pour une *pwomenade* géante ». Ils étaient amis, compagnons de route, et comme des frères et sœur. Pour autant que Béatrice le sache, ils étaient la seule famille qu'elle avait connue. Qu'adviendrait-il de cette famille une fois qu'ils auraient quitté Argilia ?

23

Des chaussettes éclatantes

Tandis qu'Horace sautait et que Croc Harry nageait, Béatrice marcha des kilomètres le long de la rivière Argilia. Elle traversa un interminable couloir entre deux rangées de cèdres géants. Cinq fois plus haut que son figuier d'Argilia, les cèdres semblaient monter la garde depuis mille ans. Des nombres commençaient à tourner dans sa tête. Découvrir de nouveaux mots lui avait permis de se sentir éveillée et vivante, mais jongler avec les chiffres l'aidait à rester calme.

Elle jugea qu'en moyenne, les femmes de sa lignée avaient environ vingt ans lorsqu'elles commençaient à porter des enfants. Si c'était le cas, et si les cèdres avaient effectivement mille ans, cela signifiait que les cinquante dernières ancêtres féminines de Béatrice – mère, grand-mère, arrière-grand-mère, arrière-arrière-arrière-grand-mère et ainsi de suite – avaient vécu et étaient mortes durant la vie de ce cèdre ancien à l'ombre duquel elle marchait. Un seul arbre, s'il avait des yeux et des oreilles, aurait vu passer cinquante des ancêtres de Béatrice. Et ce même arbre pouvait maintenant veiller sur elle. Béatrice tapota l'écorce rugueuse du cèdre et appuya tout son corps contre l'arbre. Elle essaya de serrer l'arbre dans ses bras. Béatrice avait envie d'étreindre et d'être étreinte. Mais l'arbre ne pouvait pas la serrer dans ses bras.

Béatrice ne savait pas où elle allait, ni ce qui l'attendait, mais elle avait l'intention d'honorer ses ancêtres. Aller de l'avant vers le Reinaume, tel était son seul chemin. Pour le moment, son travail consistait à prendre bien soin de ses amis. Elle trouvait étrange d'avoir la charge d'un crocodile maussade et d'un lapin de haut vol, mais elle se sentait responsable d'eux.

Passer sous les anciens cèdres donna à Béatrice un sentiment de détermination et de paix. L'air avait un goût sucré. Béatrice croyait que

peu importe les incidents fâcheux qui pourraient lui arriver à l'avenir, aucune d'eux ne se produirait ici. Les arbres étaient comme les bras de ses parents, imagina-t-elle, qui la protégeraient tant et aussi longtemps qu'elle marcherait dans leur ombre.

Où étaient ses parents et qui était-elle ? Que deviendraient Croc Harry et Horace ?

Bien que Croc Harry l'ait presque mangée, il avait été son fidèle compagnon. Comment ne pouvait-elle pas apprendre à prendre soin de quelqu'un qui se présentait à sa cabane tous les jours et l'appelait à palabrer au petit-déjeuner ? Lorsque vous partagez l'heure du petit déjeuner et que vous avez une conversation tous les jours, comment pourrais-tu ne pas vouloir avoir cet ami dans ta vie à tout jamais ?

— Croc Harry, et si personne n'était là pour s'occuper de toi ?

— Je prends soin de moi.

— Et si tu n'avais personne à qui parler ? Personne pour veiller sur la cuisson du gruau ? Pas d'oiseaux pour nettoyer tes dents ?

— Je glisserais jusqu'au plus profond de la rivière la plus profonde et je ne remonterais plus jamais.

— Étais-tu malheureux avant que j'arrive en Argilia ?

— Je n'ai aucun souvenir de mon arrivée en Argilia, ni de la tienne à vrai dire. Je sais seulement que la vie est plus agréable qu'elle ne l'était avant que je te rencontre.

Horace sautillait de haut en bas.

— Excusez-moi. N'est-ce pas une discussion à *twois* ? Ne suis-je pas ici ? Et moi ? J'étais *malheuweux* aussi, tu sais. Pourquoi penses-tu que je continue de sauter ? Je deviens *twiste*. Sauter me tient occupé, et donc m'empêche d'être *twiste*.

— Nous t'aimons aussi, dit Béatrice. Mais tu es une petite peste. Quant à ta façon de marcher – ou de sauter – à travers une forêt inconnue et peut-être dangereuse, je te donne cinq sur dix.

Croc Harry se gargarisa d'énormes gorgées d'eau, ce qui était sa façon de glousser, mais Horace sautait encore et encore.

— Pas *dwôle*. Je n'accepte pas cinq sur dix. Je *méwite* un score de douze sur dix.

— Si tu veux ces sept points supplémentaires, tu dois les gagner. Tu pars avec un cinq.

— Alors que dis-tu de ça ?

Horace sauta, fit deux sauts périlleux arrière et atterrit sur ses pattes arrière avec ses pattes avant tendues.

— Est-ce que je gagne des points *pouw* ça ?

— Tu devras travailler plus dur que ça, déclara Béatrice.

— Alors que dis-tu de ça ? dit-il.

Il sauta encore plus haut, loin au-dessus de la cime des arbres, pivota dans les airs pour voir tout ce qui restait en dessous de lui, puis redescendit.

— Il y a d'énormes chutes d'eau devant nous. *Cwoco* ne *pouwa* pas y nager. *Twop* hautes, trop d'eau qui tombe. Que dis-tu de ça ? Maintenant, est-ce que je *méwite* mon douze sur dix ?

— Nous verrons bien.

Ils continuèrent à avancer vers le nord, Croc Harry dans la rivière et Béatrice et Horace sur le chemin au bord du cours d'eau. Croc Harry ressemblait à un poisson rouge géant – mais turquoise et plusieurs fois plus gros. Béatrice fit d'autre calculs mentaux. Si un poisson rouge pesait une demi-livre et que Croc Harry pesait trois cents kilos, cela signifiait que Croc Harry était mille quatre cents fois plus gros.

Croc Harry arrêta de nager et commença à faire du surplace.

— Quelque chose se prépare, s'écria-t-il. Les vibrations de l'eau ont changé. L'eau ralentit et il va y avoir un gros, gros…

— Croc Harry, arrête ! cria Béatrice.

À seulement deux longueurs de crocodile devant, l'eau glissait sur une falaise et plongeait sur des rochers bien en dessous. Aucun crocodile ou mammifère n'aurait pu survivre à une chute pareille.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? cria Horace. *Pouw* l'*amouw* du ciel, *sows* de l'eau ou tu *deviendwas* de la bouillie de *cwocodile*.

— Il a raison, Croc Harry, ne va pas plus loin, renchérit Béatrice.

Croc Harry marqua une pause, se tenant presqu'à la verticale dans l'eau profonde, agitant sa queue pour rester au même endroit.

— Tu as l'air pas mal innocent, tu fais du surplace, lui dit Horace.

— Sors maintenant, dit Béatrice.

Croc Harry émergea de la rivière.

— L'eau est un meilleur moyen pour les longs voyages, déclara-t-il.

— Chut ! dit Béatrice.

Le sentier zigzaguait jusqu'au bas d'une colline, bordé d'épicéas et de chênes.

— Restez ici pendant que j'enquête, dit-elle.

— Je suis censé veiller sur toi, dit Croc Harry.

— Toi ? dit Horace. Et qui a vu les cascades en premier ? Qui vient de gagner un douze sur dix ?

— Chut, nono ! dit Béatrice.

Croc Harry bailla.

— Eh bien, je n'ai pas dormi depuis des lustres ! Donc si cela ne vous dérange pas, je vais fermer un peu les yeux pendant que vous regardez autour de vous.

Croc Harry roula sur le côté et tomba dans un sommeil profond et agité. Horace s'installa à côté de lui pour faire la sieste. Béatrice courut jusqu'au bas du chemin, où elle avait vu couler des cascades d'eau gigantesques. Puis elle rebroussa chemin pour dire à ses amis ce qui les attendait.

De retour en haut du sentier, elle trouva Croc Harry se débattant sur le sol. La seule manière de le réveiller aurait été de lui lancer de l'eau sur le visage.

— Croc Harry, es-tu blessé ? Voudrais-tu s'il te plait te réveiller ?

Croc Harry revint à lui et vit Béatrice qui lui criait dessus.

— Je suis là, Béatrice. Je suis là.

— Tu m'as inquiétée. Que faisais-tu, au juste ?

— Je dormais.

— Tu dormais ? Croco, tu te débattais comme si ta vie en dépendait.

— J'ai dû faire un cauchemar.

— Les crocodiles rêvent ?

— Apparemment.

Croc Harry lui dit que dans son rêve, il n'était pas un crocodile. Il était un grand jeune homme avec une arme à feu. Il s'approchait d'un cheval et d'une carriole stationnés à une intersection. Quelque chose s'était mal passé. Très mal. Puis il avait traversé pendant un long, long moment un tunnel obscur et interminable. C'était la dernière chose dont il se souvenait avant la vie qu'il connaissait maintenant.

Béatrice le serra dans ses bras et lui dit qu'elle était contente qu'il soit sorti de son cauchemar.

— Je connais le sentiment, déclara-t-elle.

Les trois compagnons entreprirent la longue descente. Ils suivirent les seize lacets du chemin. Quand ils s'approchèrent de la fin du parcours, les avant-bras et les pattes arrière de Croc Harry étaient si lourds et fatigués qu'il pouvait à peine bouger.

Parfois, pour le distraire, Horace faisait des sauts périlleux arrière et criait :

— Tu peux le faire, *Cwoco*. Tu peux le faire. Je *cwois* en toi.

Au bout de deux heures, ils atteignirent le fond.

— Facile, opina Béatrice.

— Épuisant, déclara Croc Harry. J'étais tellement fatigué de traîner mes trois cent vingt kilos dans tous ces lacets que j'ai pensé que j'allais

casser ma pipe.

— Casser ta pipe ? Croc Harry, tu ne fumes pas la pipe.

— Peu importe. Je pensais que je la casserais néanmoins.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Eh bien, cela signifie que je pensais mordre la poussière ! Passer l'arme à gauche. Mourir.

— Je t'interdis de te casser la pipe, Croco. Nous avons un voyage à faire. Ensemble. Promets-moi. Pas de cassage de pipe.

— Pas de cassage de pipe, promis, si je peux l'empêcher.

— Et moi ? Et moi ? Je peux la casser, ma pipe, moi ? demanda Horace.

— Je t'interdis de te casser la pipe, toi aussi, déclara Béatrice.

— J'aime que tu me *leçonnes*, déclara Horace. La leçon d'aujourd'hui. Nouvelle expression : casser sa pipe. Synonymes : *mowdre* la poussière, passer l'*awme* à gauche, mourir. Antonymes : Recracher la poussière. Garder l'*awme* à droite. Vivre.

Béatrice ne prit pas la peine de corriger Horace, car elle fixait les deux cascades massives qui se déversaient dans un immense bassin d'eau au pied des falaises. Cela ressemblait à la plus belle piscine au monde.

— Allons-nous nager ? dit Béatrice.

— Tu n'as pas peur que je te mange ? la taquina Croc Harry.

— Fais juste y penser et je te tuerai, déclara Béatrice.

Croc Harry dit :

— Si j'étais un crocodile ordinaire…

— Tu n'es pas ordinaire ? demanda Béatrice.

— Regarde-moi. Je suis très hors de l'ordinaire et fier de l'être. Je veux dire, écoute-moi. Est-ce que d'autres crocos parlent comme moi ou se lient d'amitié pour la vie avec des filles portant des sacs-à-béa et des tresses en Argilia ? Comme je le disais, si j'étais un crocodile ordinaire, et que tu t'aventurais à proximité, et que j'avais vraiment faim, tu n'aurais pas le temps de nommer le jour de la semaine.

— Et moi ? dit Horace. J'*aimewais* batifoler comme vous, mais les lapins ne savent pas nager.

Béatrice lui demanda pourquoi il ne pourrait pas nager. Il lui expliqua que le centre de gravité des lapins était trop bas pour nager.

— Je *coulewais* comme une pierre, dit-il.

— Tu coulerais comme un lapin, déclara Croc Harry.

Il offrit de laisser Horace sauter de haut en bas sur son dos. Alors Horace utilisa Croc Harry comme trampoline jusqu'à ce qu'il soit fatigué. Puis il sauta sur les rives du fleuve et s'endormit.

Croc Harry glissa dans l'eau profonde et fraîche et Béatrice le rejoignit dans les profondeurs. Le soleil de l'après-midi déclinait. L'air se refroidissait. Ils voyageaient ensemble depuis le matin et n'avaient vu que des écureuils, des oiseaux et des vers. Béatrice nagea jusqu'au bord de la piscine naturelle et se hissa sur les cailloux. Elle en ramassa quelques-uns et désigna un tronc d'arbre flottant au loin.

— Penses-tu que je peux atteindre ce billot ?

— Essaie, fit Croc Harry.

Béatrice lança le caillou aussi fort qu'elle le put. Il s'écrasa sur la bûche. Puis elle s'entraîna avec sa fronde.

— Hé, dit-elle, vous avez faim tous les deux ?

— Non, dit Croc Harry.

— Moi non plus, dit Horace.

— Eh bien, moi, je suis affamée ! déclara Béatrice.

Elle trouva une clairière dans les bois, à seulement vingt pas de la rivière. Elle alluma un feu et cuisina du gruau.

— Tu ne t'en lasses jamais ? dit Croc Harry.

— Non. Je pourrais en manger au petit déjeuner, au déjeuner et au dîner. Un peu de cannelle. Quelques raisins secs. Une cuillerée de cassonade. La perfection. Tu en veux ?

— Je digère encore mon antilope.

Le feu brûlait, et Croc Harry s'allongea à bonne distance.

— C'est un peu comme les rayons du soleil, dit-il. Ça aide à ma digestion.

Béatrice s'allongea sur l'herbe, mais n'avait pas d'oreiller. Elle changea plusieurs fois de position, sans jamais arriver à se mettre à l'aise.

— Viens ici, dit Croc Harry, et utilise-moi comme oreiller.

Béatrice se recroquevilla près du pied de sa queue et posa sa tête sur son dessous doux et coriace. Horace rampa sur le ventre de Béatrice. Tous sombrèrent dans un profond sommeil.

24

À cent pour cent pas mort

— Bien dormi ? demanda Béatrice.

Le soleil brillait dans le ciel du petit matin. Béatrice avait déjà allumé un feu, mangé et emballé ses sacs de gruau, de cannelle, de raisins secs et de cassonade. Elle puisa l'eau d'un ruisseau pour se brosser les dents. Elle enfila ses espadrilles. Elle vérifia que son sac-à-béa contenait tous les items essentiels : lance-pierre, hache, nécessaire de couture, pommes, gruau et accessoires.

Horace ronflait toujours. Croc Harry était éveillé depuis plusieurs heures. Lorsqu'il se sentait en sécurité et qu'il était d'humeur à réfléchir, il s'allongeait sur le dos, les avant-bras et les jambes en l'air, tenait une branche entre ses mâchoires, roulait la tête d'un côté à l'autre, faisait tourner la branche dans sa gueule et fredonnait. Il ressemblait à un chien géant, allongé et sans poils qui demandait à se faire gratter le ventre.

— Bonjour Béatrice, dit-il.

— Que fais-tu ?

— Hygiène dentaire. Et méditation.

— À quoi penses-tu ?

— À pas grand-chose. À la vie. À la mort. À l'endroit d'où nous venons. À l'état de l'univers.

Elle se pencha pour le chatouiller sur son ventre de cuir exposé.

— Détends-toi, Croco.

D'habitude, il remuait ses bras et ses jambes et émettait un petit beuglement joyeux lorsque Béatrice frottait son ventre mou. Cette fois, il resta immobile. Il laissa tomber le bâton. Il se retourna pour que son dos soit relevé, son ventre vers le bas, prêt à voyager.

— J'ai fait le plus étrange des rêves. J'avais avalé un pépin d'orange.

— Beurk ! Je déteste ça.

— Moi aussi.

Dans son rêve, le pépin d'orange prenait racine dans son ventre. Il commençait à se transformer en un petit arbre dans son estomac.

— Il était imperméable à l'acide gastrique. Imperméable, je te dis. Et ce n'était même pas une petite pomme de terre. Mon acide gastrique peut incinérer un fémur d'hippopotame. Dans mes journées les plus folles, j'ai déjà essayé de manger un ou deux hippopotames. Ces types sont vraiment méchants. Laisse-moi te dire qu'un gros hippopotame peut se battre. Les bébés sont les plus faciles à déchirer.

— Des bébés ! Tu es méchant !

— Je dis les choses telles qu'elles sont, Béatrice. Ton meilleur ami est un carnivore. Habitue-toi. C'est dans mon ACN.

— Qu'est-ce que l'ACN ?

— C'est comme l'ADN. Un code génétique, mais pour les crocos. Il représente l'acide croco-oxyribonucléique.

— Ma foi, tu es rempli de vocabulaire et de science aujourd'hui !

Croc Harry continua à décrire son rêve. L'oranger dans son ventre s'était avéré l'arbre ou la plante à la croissance la plus rapide qu'il ait jamais connue. Il poussait plus vite que le bambou. Il grandissait de deux pieds chaque jour. Dans son rêve, le tronc d'arbre serpentait hors de ses narines et s'étendait sur une distance de six pieds hors de sa tête. Dans son rêve, il était devenu le plus grand crocodile du monde : vingt pieds de long et mille livres, et il avait besoin de toute cette taille pour supporter le poids de l'arbre.

Dans l'oranger nichaient des singes, des oiseaux et des écureuils. Horace avait emménagé dans la maison de Béatrice, qui était logée tout en haut de l'oranger, et Croc Harry était chargé de veiller sur la sécurité de tout ce beau monde. Depuis une vigie sur le toit de la cabane, Béatrice et Horace surveillaient Croc Harry qui nageait à la surface de l'eau. Ils le mettaient en garde contre les rochers, les cascades et les autres crocodiles. Il devait faire très attention pour éviter les autres prédateurs. Maintenant qu'il avait un oranger et une famille sur la tête, il ne pouvait plus se battre. Il n'aurait même plus été capable de faire un roulement de la mort.

— Un *woulement* de la *mowt* ? interrogea Horace.

— C'est mon mouvement de lutte, pour tuer de grosses proies ou pour combattre d'autres crocos. Je les prends par le cou et je me retourne. Ça fait mal et ça me demande énormément d'énergie de rouler jusqu'au bout et de transporter un crocodile ou une antilope avec moi, mais c'est

comme ça que je les déchire, pour pouvoir les avaler en gros morceaux.

— Aucune roulement de la mort dans tes rêves, rigola Béatrice. Dieu nous en garde !

— Eh bien, c'était un problème dans mon rêve, parce que c'était mon travail de te défendre ! Et d'assurer ta sécurité.

— Et nous voilà, veillant mutuellement sur notre sécurité. Êtes-vous prêts à y aller ? J'ai le sentiment que nous trouverons la maison avec la porte violette aujourd'hui.

— Quelle maison ? demanda Horace.

— Le septième indice qui se trouvait dans le médaillon, déclara Béatrice. Il disait de chercher une maison blanche avec une porte violette.

— Je suis presque prêt, déclara Croc Harry. Je n'ai pas rencontré un seul pluvier récemment, alors est-ce que ça vous dérangerait terriblement de me brosser les dents ?

Béatrice sortit la hachette de son sac à bandoulière et coupa une petite branche d'un épicéa. Elle le trempa dans de l'eau et y frotta du dentifrice.

— Ouvre, dit-elle.

Horace sauta entre eux.

— *Pouwquoi* personne ne m'a *wéveillé* ?

— Tu ronflais. Tu n'étais pas réveillable, dit-elle.

— Alors tu allais juste m'abandonner aux lions ? dit Horace.

Il se mit à hyperventiler en sautillant. Béatrice l'attrapa, le serra dans ses bras et le reposa au sol.

— Arrête, dit-elle. Nous devons rester calmes et concentrés. Il n'y a pas de lion ni de cougars par ici. Jusqu'à présent, nous avons vu sept écureuils et deux geais bleus.

La respiration d'Horace ralentit. Il hocha la tête.

— Prépare-toi à reprendre la route, dit-elle.

Elle sentait qu'un long voyage les attendait, et elle n'avait pas de temps pour les jérémiades du lapin, qui se comportait comme un frère cadet gâté. Elle savait qu'elle agissait telle une sœur aînée autoritaire. C'était réconfortant de penser à eux dans ces rôles.

Horace sauta de haut en bas une douzaine de fois, mangea une carotte et dit :

— OK. Je suis calme maintenant. Je suis *pwêt*. En avant !

— Brosse-toi les dents, dit-elle. Il n'y a rien de pire qu'un lapin souffrant d'halitose.

— Qu'est-ce que c'est, *Béatwice* ? demanda-t-il *Leçonne*-moi. Je veux

un *gwand vocabulaiwe* et je le veux *aujouwd'hui*.

— Tu n'y arriveras pas en une seule journée, déclara Béatrice.

— *Leçonne*-moi quand même.

— Halitose signifie mauvaise haleine.

Horace attrapa un bâton, mit du dentifrice dessus et se mit à frotter.

Béatrice reporta son attention sur le crocodile, qui n'avait pas le physique adéquat pour procéder lui-même à une hygiène dentaire complète. Ses bras étaient trop courts. Pour se brosser les dents, il aurait eu besoin d'une brosse à dents géante qui partait de ses bras et faisait demi-tour vers sa gueule.

Croc Harry décrocha ses puissantes mâchoires et ouvrit grand la gueule. Assez grand pour gober un bébé hippopotame. Béatrice inséra sa règle à calcul, car même si elle était désormais officiellement son amie, elle n'aimait pas s'aventurer dans sa gueule sans la protection de la règle. Et s'il éternuait, par exemple, et refermait sa gueule accidentellement juste au moment où elle était là-dedans ?

Croc Harry avait près de soixante-dix dents, et Béatrice les frotta chacune avec la branche d'épicéa.

— Ne crache pas avant que je sois ressortie, d'accord ?

— Puis-je me gargariser ?

— Non ! Attends !

Béatrice récupéra la règle, s'éloigna de Croc Harry et jeta la branche d'épicéa broyée dans la rivière. Croc Harry nagea dans les eaux pour se rincer la gueule. Puis il ressortit et cracha.

— Je ne t'ai jamais vu cracher avant.

— Eh bien, regarde ça !

Croc Harry ferma sa valve palatine, prit une énorme gorgée d'eau, leva la tête bien au-dessus de l'eau et commença à se gargariser. Tout en se gargarisant, il yodlait. Il montait et redescendait la gamme.

— Yodel-ay hee-hoo ! se gargarisa-t-il. Yodel-ay hee-hoo !

Béatrice se plia de rire.

— Ne refais plus jamais ça en public, dit-elle. Il s'agit d'une offense au bon goût. D'un crime contre l'humanité.

— Béatrice, en tant que véritable croco royal, je n'ai pas à m'inquiéter pour l'humanité. C'est à toi de le faire !

Ils rigolèrent ensemble puis se mirent en route. Bientôt, ils arrivèrent à une partie de la forêt si épaisse et si pleine d'épines que le chemin n'était plus praticable. Les épines griffaient Béatrice. Ses deux jambes saignaient. Le chemin était totalement barré, et elle faisait face à un mur d'épines. Elle était sur le point de sortir sa hachette, mais cela lui sembla

inutile.

Horace fit un bond de géant dans les airs. Il navigua sur six, dix, quinze pieds, puis redescendit, atterrissant aussi doucement qu'un chat.

— Rien de plus que d'autres épines, dit-il.

Béatrice calcula qu'elle pourrait utiliser sa hache pour les couper pendant des heures sans grand progrès. Elle vit quelque chose de brillant à sa gauche. Un panneau. Cloué à un énorme épicéa.

— Qu'y a-t-il, Béatrice ? s'enquit Croc Harry.

— Attends une seconde.

Ce n'était pas une note avec une calligraphie violette amicale. C'était une enseigne avec de gros caractères d'imprimerie noirs.

Ceci est la frontière nord de la forêt d'Argilia. Porte électrique devant. Aucun animal, reptile, oiseau, insecte ou humain n'est autorisé à traverser cette frontière. Vous êtes à l'extrémité d'une zone expérimentale exploitée par le Reinaume de Caroline. Si vous y êtes légalement, vous serez protégé et les communications vocales seront autorisées entre espèces vivantes. Il est illégal de tenter d'entrer ou de sortir de la forêt d'Argilia. Ne touchez pas la porte. Elle est électrifiée. La tension est suffisante pour tuer un éléphant. Si vous êtes un éléphant, ou quoi que ce soit de plus petit, vous serez électrifié.

— Croc Harry, cria Béatrice. Nous avons un problème.

Croc Harry nagea jusqu'au bord de la rivière. Il écouta le rapport de Béatrice et dit :

— J'ai examiné attentivement la rivière. Elle est profonde et le courant passe trop vite pour un humain. Vous nagez de la manière la plus comique qui soit. À quoi bon voyager sur l'eau sans queue ?

Béatrice grimpa sur le dos de Croc Harry, passa ses bras autour de son cou et laissa traîner ses pieds dans l'eau de chaque côté de lui. Horace cherchait quelque chose à laquelle s'accrocher.

— Entre dans mon sac, lui dit Béatrice. Je vais le fermer.

Il monta dedans. Elle referma soigneusement la fermeture éclair.

— Tu es confortable là-dedans ? demanda-t-elle.

— Oui, dit-il. C'est chaud comme une tarte.

Béatrice se mit à voyager sur la surface de l'eau sans même avoir à bouger ses bras et ses jambes. Elle sentait la puissante queue de Croc Harry osciller sous l'eau. Il semblait aussi fort qu'un cheval. Elle s'en souvenait aussi, maintenant. Elle avait connu la force des chevaux, et elle l'avait sentie en galopant à dos de cheval. Voyager à dos de crocodile était beaucoup plus fluide. C'était comme glisser sur l'eau. Béatrice imaginait que c'était ce qui ressemblait le plus à une balade à

dos de sirène. Là encore, comment savoir ? S'il y avait un croco qui parlait, un lapin de haut vol et un lémurien dentiste en Argilia, il y avait peut-être aussi une sirène.

Béatrice craignait que le portail électrique ne s'étende d'une manière ou d'une autre dans l'eau, mais le trio parvint à sortir de la forêt d'Argilia sans incident. Croc Harry nagea jusqu'à ce que les fourrés de buissons épineux se terminent enfin et que Béatrice puisse à nouveau voir un chemin de l'autre côté de la rivière.

Croc Harry s'arrêta au bord de la rivière.

— Je suis prête à marcher maintenant.

Il ne dit rien.

— Merci pour le trajet, Croco. Tu es plus doux qu'un cheval.

Il ne dit rien.

Elle se remit sur son dos et serra ses bras autour de son cou, et ce n'est qu'alors qu'elle put distinguer ses paroles, vibrant à travers son corps.

— Je ne peux plus te parler, mais il me semble que je peux communiquer à travers ma peau.

— Peux-tu encore me comprendre ? dit Béatrice.

— Je te comprendrai toujours, Béatrice. Mais tu ne me comprendras que si tu es sur mon dos et que tu serres mon cou, ou si tu te tiens juste à côté de moi et que tu touches une partie de moi.

— Alors il faudra encore nager ensemble, mais pour l'instant je préfère l'indépendance de ma propre locomotion.

— Maintenant, tu parles comme Rabat-joie.

— Peut-être que je devrais t'arracher une autre dent et voir si nous recevons un autre message du ciel.

— Ce genre de chose ne fonctionne qu'une fois, déclara Croco.

— OK, Croco, nage prudemment.

Béatrice avait désespérément voulu entreprendre ce voyage de retour. Mais maintenant qu'elle était sortie d'Argilia, le lieu lui manquait déjà. Elle avait l'impression de n'avoir qu'effleuré la magie de la forêt et qu'elle ne faisait que commencer à connaître ses nombreuses créatures.

Horace Harrison Junior, Troisième du nom s'agitait à l'intérieur du sac-à-béa. Elle le laissa sortir. Elle lui demanda comment il allait, mais ne put entendre sa réponse. Il sauta sur son dos et passa doucement ses bras autour de son cou. Ce n'est qu'alors qu'elle put distinguer ses paroles.

— J'ai failli avoir le mal de mer là-dedans, déclara-t-il.

— Je ne peux plus t'entendre, à moins que tu ne sois sur mon dos

avec tes bras autour de moi, dit Béatrice. Ou à moins que tu ne me touches d'une manière ou d'une autre.

— Attends, dit Horace.

Il descendit. Il se tenait sur le sol et essayait de sauter. Il ne pouvait plus faire que de petits sauts. Un mètre ici, un mètre et demi là-bas, peut-être, s'il donnait tout ce qu'il avait. Horace ne pouvait plus rebondir au-dessus de la tête de Béatrice. Il ne pouvait pas voler vers le ciel. Horace Harrison Junior, Troisième du nom n'avait plus une goutte de sang de volatile. Il sauta sur le dos de Béatrice et passa ses bras autour d'elle.

— Plus de saut à la *pewche* pour moi, déplora-t-il.

Béatrice, cependant, commençait à y voir plus clair. Elle se souvenait un peu mieux. Une fois, elle avait vécu au Reinaume de Caroline. Elle avait un frère. Quelque chose s'était passé. Quelque chose d'horrible. Elle avait failli périr. Elle avait dû être téléportée. Que lui était-il arrivé ? Elle n'était pas sûre.

Horace la serra doucement autour du cou. Béatrice, à son tour, enroula ses bras autour du cou de Croc Harry.

— Horace, m'entends-tu ?

— Yup yup yup, dit-il.

— Croco, m'entends-tu ?

— Cinq sur cinq, mais seulement quand tu es sur mon dos.

— Devinez quoi ? dit-elle.

— Quoi ? dirent-ils tous les deux ensemble.

— Nous avons quitté l'Argilia et perdu sa magie.

— Peux-tu *encowe* me donner des cours ? demanda Horace.

— Tiens-toi bien, et nous allons essayer.

Croc Harry se mit à nager, gardant un œil sur Béatrice et Horace. Béatrice se mit à marcher le long du fleuve dans ce nouveau pays étrange, dont elle se souvenait maintenant du nom. Il s'appelait les Terres contestées. Horace monta sur son dos, avec ses bras autour d'elle, et Béatrice tenta de le distraire avec une leçon.

— Cinq fois sept, dit-elle.

— *Twente*-cinq. Pose-moi une question plus difficile.

— Douze fois douze, dit-elle.

— Cent *quawante-quatwe*. Allez, *Béatwice*, donne-moi quelque chose de bien !

— Sept mille trois cent quatre-vingt-dix-neuf fois huit, dit-elle.

— Je n'en ai aucune idée. J'ai besoin de plus de cours. Quelle est la *wéponse* ?

— Cinquante-neuf mille cent quatre-vingt-douze.

— Comment fais-tu ça ?

— Je ne sais pas. C'est facile.

— Ce n'est pas facile *pouw* moi, déclara Horace.

— Tu dois le décomposer. Tu multiplies huit par sept mille. Tu multiplies ensuite huit par trois cent quatre-vingt-dix-neuf, ce qui revient à multiplier huit par quatre cents, puis à soustraire huit. Tu additionnes les deux sommes. Et voilà ta réponse : cinquante-neuf mille cent quatre-vingt-douze.

— *Béatwice*, dit Horace.

— Oui.

— Tu es *étwange*.

— Je t'aime aussi, Horace.

— *Pawfois* tu m'énerves, mais même dans ce temps-là je n'*awête* pas de t'aimer.

— C'est la plus belle chose que j'aie entendue de toute la journée.

— Et de tout le mois ?

— N'insiste pas, dit-elle en riant.

— J'ai l'*impwession* de t'avoir toujours connue, déclara Horace.

— Je sais ce que tu veux dire.

Ils continuèrent la leçon pendant une heure. Puis Béatrice le fit redescendre pour qu'il saute par lui-même. Un voyage difficile les attendait et elle devait conserver son énergie. Dans son rêve, Croc Harry s'était senti responsable de tous ceux qui vivaient dans l'arbre sorti de son ventre. Mais ce n'était pas un rêve. Ils avaient quitté l'Argilia et Béatrice savait maintenant, elle en était certaine à cent pour cent, qu'elle n'était définitivement, absolument pas morte, ni Croc Harry ni Horace. C'était sa responsabilité de les garder en vie. Elle devrait faire montre d'intelligence. Elle devait être prête. Elle s'arrêta un instant pour ouvrir son sac-à-béa. Elle crut déceler un infime mouvement dans son sac. Non, rien. Elle avait dû imaginer des choses. Elle sortit tout de même sa fronde. Là. C'était préférable.

25

Leur dire sa façon de penser

Boum, boum, boum !

Quand Croc Harry voulait attirer l'attention de Béatrice, il tapait de la queue sur l'eau. Elle souhaitait ne jamais recevoir un coup de cette queue qui tapait sur l'eau et envoyait des vagues s'écraser sur la berge.

Béatrice mit Horace dans son sac-à-béa, rentra dans l'eau et grimpa sur le dos de Croc Harry.

— Quoi de neuf, Croco ?

— Il y a quelque chose devant nous. J'entends des voix.

— Si tu me laissais *sowtir*, dit Horace, je *pouwais pawticiper* à cette *convewsation*.

— Nous ne sommes pas en sécurité pour le moment, déclara Béatrice. Prépare-toi à retenir ton souffle. Nous devrons peut-être plonger.

— J'aurais peut-*êtwe* quelque chose à dire à ce sujet, déclara Horace. Je n'aime pas les eaux *pwofondes*. Je ne suis pas du tout un aficionado.

— *Aficionado*, répéta Béatrice. Très bien, Horace. Les leçons prennent racine.

— Sérieusement. Je ne suis pas du tout fan de tout ça. Vous n'avez pas mon soutien. Vous n'avez pas mon *appwobation*. Vous n'avez pas…

Béatrice tapota les fesses du lapin, qui reposaient au fond de son sac-à-béa, et dit :

— Doucement, Horace. Du calme.

— Sauter aide à me calmer ! Je ne peux pas sauter dans ce sac-à-béa. Un sac n'est pas un moyen de transport digne d'un lapin.

— Concentre-toi sur ta respiration. Croco, ces voix que tu entends sont-elles humaines ?

— Oui. Si je dois plonger, peux-tu t'accrocher ?

— Est-ce que j'ai mon mot à *diwe* à ce sujet ? cria Horace.

Pour lui porter chance, Béatrice frotta le médaillon pervenche dans sa poche.

— Tu devras me faire confiance, dit-elle.

Elle serra ses bras autour de Croc Harry et posa sa joue à plat contre sa tête.

Croc Harry demanda :

— Pendant combien de temps pouvez-vous retenir votre respiration sous l'eau ? Vingt minutes ?

— Croco, c'est ridicule. Je tiens à peine vingt secondes.

Horace cria :

— Je ne peux *faiwe* que quinze secondes. Je *wefuse* de me noyer. J'ai des cours à suivre. De *gwandes* leçons.

Croc Harry demanda à Béatrice de faire profil bas. Il maintint tout son corps submergé à l'exception de ses yeux, de ses narines, de ses oreilles et de Béatrice. Au-dessus du dos de Béatrice, Horace était allongé à plat dans le sac-à-béa.

Croc Harry nagea silencieusement pendant une minute, sa queue bruissant lentement et délibérément sous l'eau.

Devant eux, Béatrice vit un groupe d'humains en train de pique-niquer au bord de la rivière. Mamans humaines, papas humains, adolescents humains et bébés humains.

— Je me demande s'ils sont de mon peuple, murmura-t-elle.

— J'en doute, déclara Croc Harry.

— Comment le sais-tu ?

— Ils ont des armes à feu, et toi non. Ils sont blancs, et tu ne l'es pas.

Béatrice dit qu'ils n'étaient pas exactement blancs. Leur peau tirait plutôt sur le beige, avec une teinte de couleur fauve.

— Du plus profond de mes os, dit Croc Harry, je sais que tu n'es pas de ce peuple qui porte des armes à feu. J'ai l'impression de m'en souvenir.

Les gens sur la rive étaient tous debout et pointaient du doigt. Béatrice pouvait les entendre crier.

— Regardez ! cria l'un d'eux. Là-bas ! Une Noire flotte sur la rivière !

Béatrice regarda à sa gauche. Puis à sa droite. Y avait-il une fille noire ? Où ? Maintenant, l'homme la pointait directement. Béatrice se souvint alors des propos de Rabat-joie.

— Je la vois aussi ! cria un autre. Est-elle morte ?

— Elle pourrait l'être, dit le premier homme. Elle ne bouge pas.

— Elle bouge, dit le second. Je viens de la voir lever la tête. Elle m'a regardé droit dans les yeux. Cette Noire flotte sur un crocodile.

Béatrice s'aimait bien et était fière de son apparence. Elle voulait découvrir qui était son peuple et à qui elle appartenait, mais elle détestait le son des voix de ces hommes qui la traitaient de Noire. Il n'y avait aucun amour dans leurs voix, que de la haine. Qui étaient ces gens pour commenter sa peau et lui attribuer une couleur ? Ces hommes parlaient d'elle comme si elle ressemblait à du pain grillé. Avaient-ils des problèmes de vision ? C'était sûrement le cas. Si jamais elle passait un moment avec eux, elle leur dirait sa façon de penser. De tout son séjour à Argilia, elle n'avait jamais fait la leçon, ni parlé avec colère, ni fustigé un seul animal. Mais elle se sentait à la hauteur. Elle fustigerait ces gens de haut en bas, aussi soigneusement qu'elle pourrait peindre un mur. Peinture. Elle s'en souvenait aussi maintenant. Une fois, elle avait peint tout le mur de sa chambre. En violet.

— Vite ! dit le premier homme. Je vais prendre la chaloupe. Après que j'ai ramassé la fille, vous pourrez tirer sur le croco.

— Respirez et accrochez-vous, déclara Croc Harry.

— Horace, respire un grand coup maintenant, renchérit Béatrice.

— Je ne suis pas d'*accowd*, déclara Horace.

— Tais-toi et retiens ton souffle.

— Et ai-je demandé une *gwande* sœur ? dit-il.

— Retiens ta respiration maintenant, Horace. C'est un ordre. Assez sororale pour toi ?

Elle entendit le lapin inspirer profondément. Elle fit de même.

Un homme ramait vers eux.

Croc Harry se laissa glisser profondément dans l'eau, les bras de Béatrice autour du cou. Soudain, ils s'enfoncèrent beaucoup plus profondément dans l'eau. Béatrice sentit une détonation dans ses oreilles. La queue de Croc Harry oscillait d'avant en arrière avec des coups réguliers alors qu'ils avançaient. La queue les propulsait sous l'eau. Béatrice pouvait à peine retenir son souffle. Elle compta lentement : mille, deux mille, trois mille, et quand elle arriva à douze mille, elle lui tapota la tête. Elle pensait que ses poumons allaient exploser. Il remonta à la surface. Elle pouvait entendre des cris, loin derrière elle.

— La voilà ! cria encore une voix.

Une autre voix humaine dit :

— Si tu vois ce croco, mets-lui une balle dans la tête. Horace haletait lourdement.

— Je ne peux pas *voiw* ces gens, mais je ne les aime pas. De plus, ce

sac est tout *twempé*. Je déteste quand ma *fouwuwe* est mouillée. Déteste ça, déteste ça, déteste ça.

— Chut ! lui dit Béatrice.

— J'en ai *mawe* que tu me dises de… Horace n'eut pas la chance de finir sa phrase.

— Accrochez-vous, encore une fois, murmura Croc.

— Silence, Horace, dit Béatrice. Et retiens ton souffle.

Croc Harry plongea derechef.

Sa queue remuait encore plus fort que précédemment. Ils dépassèrent des poissons, des grenouilles et des rochers. Quand revint le temps de prendre l'air, Béatrice dit qu'elle avait à peine pu retenir son souffle ou s'accrocher. Horace haletait si fort qu'il ne pouvait plus parler.

Il y avait encore un bruit lointain derrière eux, alors il replongea, remuant la queue encore et encore, jusqu'à ce que Béatrice ne voie soudain plus de poissons, de grenouilles, ou de rochers. Tout devint noir. Elle flottait. Flottait. Elle ne pouvait plus retenir son souffle. Elle vit des bulles sortir de sa propre bouche et se mit à manquer d'air lorsque l'eau s'y engouffra. Elle essaya de nager, mais semblait incapable de remuer les membres. Puis elle se remit à bouger, mais pas de sa propre volonté. Quelque chose sous son dos la soutenait très doucement, tout en l'entraînant puissamment vers le haut. Ils percèrent la surface et elle se mit à s'étouffer et à tousser. On la soulevait toujours hors de l'eau, vers la berge, et elle constata qu'elle se trouvait dans la gueule de Croc Harry. Allez savoir pourquoi, ses dents ne la déchiraient pas. Il la porta, puis la relâcha doucement sur les rochers. Les rochers étaient beaucoup moins doux que l'intérieur de la gueule de Croc Harry.

— Tu as perdu connaissance. T'ai-je blessée ?

— Pas une égratignure. Comment as-tu fait ça ? Comment va Horace ?

— Il était temps que tu le demandes, dit Horace. Laisse-moi *sowtir* de ce sac. Maintenant. J'insiste.

Béatrice dézippa le sac-à-béa. Horace en tomba. Il sauta cinq fois de haut en bas, aspergeant la berge d'eau.

Béatrice dit qu'elle ne pouvait pas croire que même après avoir été transportée dans la gueule de Croc Harry, elle n'avait pas eu la moindre coupure sur la peau.

— Les crocos peuvent déchirer les hippopotames, mais nous avons aussi des gueules très douces. J'ai vu des crocos femelles casser leurs propres œufs et porter leurs bébés dans l'eau.

— Est-ce que ces gens sont loin ?

— Pour l'instant. Mais nous devons continuer à avancer.

— J'admire ta façon de nager, déclara Béatrice.

— Je ne peux pas en dire autant des humains dans l'eau, déclara Croc Harry. Vos bras et vos jambes sont comme des cure-dents. Comment espérez-vous dépasser un requin, un épaulard ou même un crocodile hostile si vous utilisez des cure-dents pour vous déplacer ?

— Nous n'essayons pas de déjouer les prédateurs, déclara Béatrice. Nous faisons simplement des courses entre nous.

— Si vous faisiez la course avec n'importe quel poisson de l'océan, vous finiriez bons derniers, déclara-t-il.

Béatrice se leva d'un bond et se prit la tête entre les mains.

— Croc Harry, Horace, je me souviens de la natation. J'étais dans une compétition. Je me suis tenue au bord d'une piscine avec un bonnet sur la tête et je me suis préparé à plonger dans l'eau.

— Pourquoi vous embêtez-vous avec un bonnet ? dit Croc Harry.

— Le bonnet garde les cheveux collés sur la tête, expliqua Béatrice. J'ai terminé au deuxième rang lors de cette compétition. Je me souviens aussi d'avoir été tirée dans une carriole par un cheval.

— Était-ce une *cawiole* noire ? demanda Horace.

— Oui.

— *Quatwe powtes* ?

— Oui. Comment le sais-tu ?

— J'y étais, *Béatwice*. J'y étais aussi.

Béatrice essaya de donner un sens à son souvenir. Où se trouvait-elle à ce moment-là ? Et comment Horace aurait-il pu être là, à ses côtés ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Elle tenta, en pure perte, de récupérer d'autres fragments de mémoire. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle avait l'impression d'avoir passé toute sa vie à écouter la voix adorable et agaçante d'Horace.

Ils continuèrent leur voyage, Béatrice et Horace à pied, et Croc Harry dans l'eau, en essayant de réfléchir à ce dont ils pouvaient se souvenir d'autre. Aucun d'eux n'eut d'autres réminiscences. Alors que la lumière du jour commençait à s'estomper, Béatrice se mit à chercher un espace sec, plat et ouvert dans la forêt où ils pourraient faire un feu et passer la nuit. La rivière devenait si peu profonde que Croc Harry ne pouvait plus nager.

— Viens avec moi sur ce chemin, déclara Béatrice.

Ils continuèrent sur la piste jusqu'à ce que Croc Harry soit épuisé. Ses bras et ses jambes n'étaient pas faits pour des heures de promenade sur terre.

— Dois-je te porter ? demanda-t-elle.

Il ne dit rien. Elle demanda à nouveau. Toujours pas de réponse. Elle avait oublié qu'il ne pouvait plus parler, alors elle monta sur son dos et répéta la question.

— Très drôle, répondit-il.

Horace ne pouvait plus faire de sauts spectaculaires. Il pouvait sauter latéralement et il pouvait sauter en avant, mais seulement quelques pieds à la fois.

— Je me sens *mowtel*, dit-il. Et ce n'est pas un sentiment *agwéable*. En *Awgilia*, je sautais comme un olympien. Ici, je suis une *fouwmi*. Épinglé par la *fowce* impitoyable de la *gwavité*.

Béatrice l'embrassa.

— Pauvre toi ! Si terriblement épinglé. Je ne sais pas comment tu peux le supporter.

— Tais-toi, dit Horace en se tortillant dans ses bras.

— Regarde ! dit Béatrice.

Elle pointa du doigt. Elle descendit sur les scutelles de Croc Harry et lui fit un câlin à lui aussi. Là, au sommet d'une colline. Une petite maison blanche avec une cheminée qui expirait de la fumée et une porte violette.

26

La vie en cage

C'était une maison blanche, rectangulaire, à un seul étage, avec des volets violets couvrant les fenêtres et une porte violette sans fenêtre, mais dotée d'une mystérieuse serrure à commande vocale.

Une note était soigneusement attachée à la porte. En lettres violettes : « Si vous n'êtes pas B, hhjtdn ou ch, veuillez vous en aller. Ceci est une propriété privée. La porte ne s'ouvrira pas pour vous. Si c'est vous, B, hhjtdn ou ch, s'il vous plaît dites chacun votre nom maintenant. »

Ils se présentèrent tous les trois à tour de rôle.

— Béatrice.

— Sa Majesté le Roi Howace Hawison Juniow, Twoisième du nom.

— Croc Harry.

La porte resta fermée.

— Arrête ça, dit Béatrice à Horace. C'est sérieux.

— J'essayais juste d'avoir l'air plus *pwestigieux*, déclara Horace.

— Ton nom est déjà assez long comme ça. Dis-le correctement. Ne nous fais pas perdre plus de temps, déclara Béatrice.

— Tu ne comptais pas ton temps en *Awgilia*, déclara Horace. Tu changes.

— Vas-y, Horace, ou je ne te porterai plus dans mon sac-à-béa.

Horace sauta jusqu'à la porte et dit son nom :

— *Howace Hawison Juniow, Twoisième* du nom.

Une voix mécanique enregistrée répondit :

— Reconnaissance vocale acceptée.

— Comment connaît-elle nos voix ? demanda Béatrice.

— D'avant, dit Croc Harry. Elle se souvient de nous tous, d'avant.

— Comment veux-tu qu'elle se souvienne de nous ? dit Béatrice. De quoi te rappelles-tu ?

— Rien encore, répondit Croc Harry.

La serrure se déverrouilla. La porte s'ouvrit.

— Sur cette propriété uniquement, vous pourrez communiquer comme vous le faisiez en Argilia, expliqua la voix automatisée.

— Bonjour ! lança Béatrice à l'intérieur.

Pas de réponse. Elle appela plus fort. Toujours pas de réponse.

Elle se prépara à entrer.

— Je vais y aller en premier, dit Croc Harry.

— Il fait noir là-dedans. Comment feras-tu pour voir ?

— Je vois mieux la nuit que la plupart des animaux. C'est pourquoi je chasse parfois la nuit. Ils ne me voient pas venir.

Il haletait encore de la longue marche jusqu'à la colline, mais il se releva sur ses pattes arrière et marcha droit à l'intérieur.

— Y a-t-il assez de place pour toi là-dedans ? demanda Béatrice.

— En abondance. On dirait que cette maison a été conçue pour un croco.

Béatrice entra à son tour. Elle trouva un interrupteur et l'actionna. Elle se trouvait dans une immense aire ouverte. Il y avait assez de place pour qu'un crocodile puisse y entrer et circuler. Il y avait aussi une porte dérobée, avec une petite pancarte en bleu : « Bain pour crocodile droit devant. » Béatrice regarda dehors. Elle vit un petit étang, juste assez grand pour qu'un gros crocodile puisse s'y baigner, et, à côté, un enclos plein de poulets.

— Tu n'as pas faim, n'est-ce pas ? lança Béatrice à l'intérieur de la maison.

— Toujours en train de digérer cette antilope.

— Bien. Il y a un bain pour toi dehors, mais ne touche pas aux poulets.

— Ne me dis pas quoi grignoter.

— À l'exception des poulets dans l'enclos, tu peux grignoter tout ce que tu veux.

— Hummph ! grommela-t-il.

Dans le coin de la pièce, il y avait un tas de foin frais, avec un grand tunnel creusé dedans. Horace s'y glissa.

— Ah, la *pewfection* ! cria-t-il. Il y a des fanes de carottes ici. Je vais les manger. À moins que quelqu'un ait une objection ?

— Gâte-toi, déclara Béatrice.

Béatrice entendit Horace mastiquer. Elle ne connaissait personne qui mangeait aussi bruyamment en Argilia ou hors d'Argilia. Puis il se mit à ronfler. Toute la maison donnait l'impression de se hausser et de

s'abaisser au rythme de sa respiration rauque. Béatrice ressentit un certain soulagement à l'idée qu'Horace se soit endormi si vite. Aucun doute là-dessus, c'était un lapin ingérable.

À l'intérieur, il y avait un petit lit simple poussé contre un mur, avec des draps blancs et un oreiller violet. À côté de ce lit se trouvait un lit de foin qui courait sur presque toute la longueur de la pièce. Il y avait un bureau et une lampe, quelques livres sur une étagère et un petit frigo. Béatrice l'entendait bourdonner.

Elle se souvint de la dernière fois où elle avait entendu le bourdonnement d'un réfrigérateur. Elle en avait tiré quelque chose. Des mangues tranchées. Elle les avait mangées, s'était léché les doigts et s'était dirigée vers une carriole noire avec un siège pour tout-petit. Elle avait voyagé pendant un certain temps dans la carriole. La carriole et ses deux passagers (Béatrice et quelqu'un d'autre) étaient tirés par deux beaux étalons Clydesdale, dont le bas des jambes ressemblait à de grosses chaussettes blanches. Béatrice revit clairement ce fragment de souvenir, mais elle ne savait pas qui était avec elle, ni qui conduisait la carriole. Ici, dans la maison blanche à la porte violette, elle se prépara à ouvrir le frigo.

— J'ai l'impression de savoir ce qu'il y a là-dedans.

Béatrice s'était déjà habituée à s'accrocher à Croc Harry pour lui parler, alors elle rampa sur son dos.

— Quoi ? dit Croc Harry.

— Des mangues tranchées.

— Qui prendrait la peine de trancher une mangue et de la mettre dans un réfrigérateur alors que vous pourriez simplement retirer une mangue mûre d'un arbre et mordre dedans ? dit Croc Harry.

— Tout le monde n'a pas un manguier à proximité.

— Ouvre le frigo, alors.

Béatrice l'ouvrit. Sur l'étagère du haut, la plus proche d'elle, dans un bol en verre, se trouvaient une douzaine de tranches de mangue fraîche. Elle vit également un pot de lait en verre, des bleuets frais, des framboises fraîches, des canneberges séchées, une douzaine de pommes et de l'eau. Sur la grande jarre d'eau figuraient les mots : « Buvez cette eau. Ne buvez pas l'eau de la rivière. Elle n'est pas potable. »

Sur le comptoir de la cuisine, elle vit de petits sachets de cannelle, de cassonade, d'amandes moulues et de gruau. Ils étaient tous clairement identifiés, de la calligraphie violette habituelle.

— Quelqu'un a pensé à moi, déclara Béatrice.

— On a même pensé à des antiscorbutiques, dit Croc Harry.

— Et qu'est-ce que c'est que ça, Monsieur Sophistiqué ?

— Des fruits avec de la vitamine C pour empêcher tes dents de tomber et tes gencives de pourrir. Pour ma part, je n'ai pas à m'inquiéter de la chute de mes dents. Elles tombent tout le temps, puis repoussent tout de suite.

— Sauf quand elles ne tombent pas, et que tu dois faire appel à moi pour en envoyer une au ciel.

Croc Harry s'esclaffa, ce qui impliquait de replier la queue vers sa tête, puis de la relâcher, de le faire plusieurs fois, et de haleter rapidement. Béatrice rigola tellement de le voir rire qu'elle tomba du dos de Croc Harry.

— Qu'est-ce qu'on est censé faire ici ? demanda ce dernier.

— Tu vas prendre ton bain à l'arrière de la maison pendant que j'irai faire un tour de garde. Reviens dans quinze minutes et nous comparerons nos observations.

— Et je ne peux même pas manger un seul petit poulet ?

— Il y a douze poulets dans cet enclos et je m'attends à en voir douze après ton bain.

Elle ouvrit la porte arrière et Croc Harry sortit. Elle regarda partout sur le comptoir, sur les portes, à l'intérieur du réfrigérateur et sous les lits – les deux. Il n'y avait pas de billet adressé à elle. Il y avait trois douzaines de livres sur trois étagères à côté de son lit. Elle commença à les feuilleter. Rien après cinq livres. Rien après dix livres. Rien après les douze livres sur l'étagère du haut.

Elle sortit et vit Croc Harry se prélasser dans l'étang. Elle regarda dans l'enclos. Le fil servant à fermer le poulailler avait été arraché. Pas de poulets à l'intérieur. Pas un seul.

— Croc Harry ! dit-elle. Il ne répondit pas. Croc Harry, sors de ce bain tout de suite !

Il s'élança, ce qui effraya Béatrice. Elle recula, mais il ne la visait pas et ses mâchoires n'étaient pas ouvertes. Il s'était précipité vers la porte. Il entra à l'intérieur et s'allongea sur son lit de crocodile. Elle le suivit, verrouilla la porte et dit :

— As-tu mangé tous ces poulets ?

Elle descendit sur son corps.

— Non, dit-il.

— Alors, où sont-ils ?

— J'ai démoli la clôture et je les ai laissés partir. Aucun animal ne devrait être mis en cage. Si je survis, je crains que ce ne soit mon destin. La vie en cage. En dehors d'Argilia, je n'aurai rien d'autre à faire que de

m'asseoir dans une cage et d'attendre la mort. Je ne servirai à rien.

— Croco, tu m'es utile. Même si tu n'étais pas utile, tu resterais mon ami. Tu m'aides et je t'aide. C'est donnant donnant.

— Je ne te serai pas très utile dans cette maison. Je ne suis pas un animal d'intérieur. Ma place est dans l'eau, dans la boue, dans les herbes hautes et à cet endroit confortable sous ton figuier.

— Nous ne serons pas là pour toujours. Tu m'aideras encore. Je ne suis pas seule, pas vrai ? Tu es avec moi, n'est-ce pas ? Tu m'es utile tout plein. Horace et vous êtes les seules personnes que je connaisse au monde.

— Quand tu sauras qui je suis, tu ne m'aimeras plus.

— Que veux-tu dire ?

— Je ne sais pas exactement. C'est ce que je crains.

Béatrice se souvint soudain d'un éclair de lumière aveuglant. Qu'avait-elle fait, avec qui avait-elle été, et que s'était-il passé ensuite ? Elle n'en avait aucun souvenir.

Béatrice et Croc Harry parvinrent à un accord. Il ne s'inquiéterait pas de ne pas être utile, et elle ne lui en voudrait pas pour quelque chose qu'il aurait pu faire avant qu'ils se rencontrent en Argilia. Il ferait de son mieux pour oublier de chasser pendant quelques jours, pour oublier de la protéger, et plutôt se détendre, dormir et digérer son antilope en attendant qu'elle prenne racine dans la maison. Elle garderait les portes verrouillées et les fenêtres fermées et ils seraient tous les deux aussi silencieux que possible. Elle essaierait de trouver l'indice qui l'attendait sûrement dans une calligraphie violette.

Horace sauta hors de sa garenne et sur l'épaule de Béatrice.

— Vous n'*awivewez* à aucun *accowd* sans me consulter. Je suis ici aussi, vous savez. Je suis votwe égal dans cette équation. JE…

Béatrice l'empoigna pour mieux le serrer dans ses bras et lui ordonna de se taire.

— Nous savons que tu es ici, Horace Harrison Junior, Troisième du nom.

— J'aime, j'aime, j'aime quand tu dis mon nom en entier.

— Je le ferai chaque fois que j'aurai une heure à perdre, déclara Béatrice.

— Mais *pouwais*-tu ajouter Monsieur ? J'adore la sonorité de Monsieur *Howace Hawison Juniow, Twoisième* du nom.

— Jamais de la vie.

— Alors, *appwends*-moi *encowe* un peu. Lis-moi un *livwe*. Je veux que mon *vocabulaiwe* dépasse celui de Cwoc *Hawy*.

— Cela n'arrivera jamais, affirma Croc Harry.

— Bien *sûw* que oui, répliqua Horace.

— Bien sûr que non, insista Croc Harry.

— Bien *sûw* que oui. Savais-tu que mon *cewveau* est plus *gwos* que le tien ? Je pèse huit *livwes* et tu en pèses sept cents, mais j'ai plus de *matièwe gwise*.

— Si ton cerveau est si gros, épelle *hypercrocofabulation*, le défia Croc Harry.

— Est-ce que c'est un mot ? demanda Horace.

— Cela fait référence aux crocodiles qui inventent de grandes épopées, déclara Croc Harry. Ce qui, je ne te le cacherai pas, demande de l'énergie cérébrale.

— Il a inventé ça ? demanda Horace à Béatrice.

— Je reste en dehors de ça. Taisez-vous tous les deux. J'ai des mangues au frigo à manger. Et trente-six livres ici à lire. Alors, chut pendant que je me mets au boulot !

Croc Harry roula sur le côté. Béatrice s'allongea sur le dos et appuya sa tête contre le ventre de cuir de Croco. Horace se roula en boule sur le ventre de Béatrice.

Croc Harry murmura à Horace :

—Je ne te demanderai même pas d'épeler *crocodiliose*.

— Qu'est-ce que ça veut *diwe* ? demanda Horace.

— C'est ce qui se passe lorsqu'un crocodile pulvérise son suc digestif sur ta peau. Et je peux t'assurer que toute condition qui se termine par *liose* n'est pas jolie.

— Est-ce *vwai* ? demanda Horace à Béatrice.

— Je reste en dehors de ça, déclara-t-elle.

— Croc *Hawy*, je te le demande, est-ce *vwai* ? dit Horace. J'aime distinguer le *wéel* du concocté.

Croc Harry ne répondit pas. Avec lenteur, régularité, uniformité, Béatrice ouvrit le livre suivant sur l'étagère et se mit à lire. Pour faire taire ses deux compagnons de voyage, Béatrice se mit à fredonner. Elle fredonna de plus en plus fort jusqu'à ce qu'ils comprennent enfin le message.

27

Téléportation, maintenant !

Les trois étagères près du lit de Béatrice ne contenaient que des livres qu'elle avait lus auparavant. *Le Hobbit. Ramona et Beezus. Henri et Ribsy. Le Seigneur des anneaux. Harry Potter. Le Vent dans les saules. Le Petit monde de Charlotte. Le Petit Prince. Anne… La Maison aux pignons verts. Le Journal malgré lui de Henry K. Larsen. Madeleine. Alma, le vent se lève. Aya de Yopougon*. Comme c'est étrange ! Bien qu'elle ne puisse se rappeler que les plus infimes fragments de la vie avant Argilia, elle se souvenait des détails de chaque livre. Leurs histoires lui revenaient avec des images aussi claires que le soleil et les étoiles. Ils l'accueillaient comme de vieux amis.

Béatrice ouvrit le premier livre. Peut-être trouverait-elle un message à l'intérieur.

Sur la page de titre du *Petit monde de Charlotte*, elle vit quinze mots qui la stupéfièrent. En calligraphie violette : « De la bibliothèque de la seule et unique Béatrice Stackhouse. Comté de Valencia, Reinaume de Caroline. »

Elle commença par examiner tous les livres sur l'étagère du haut. Elle ouvrit le livre suivant. Et le suivant. Et celui d'après. Les mêmes quinze mots à l'encre violette figuraient sur la page de titre de chaque livre. Elle feuilleta les livres, tournant chaque page de chaque tome, mais il n'y avait aucun autre indice ou message.

Elle dit les mots à haute voix :

— Béatrice Stackhouse, Comté de Valencia, Reinaume de Caroline.

Elle espérait qu'ils déclencheraient des souvenirs. Rien ne lui revint. Rien du tout.

Sur la deuxième étagère près du lit de Béatrice, il n'y avait qu'un livre. La couverture était vierge. Aucun mot n'apparaissait sur le dos.

Même l'intérieur du livre semblait vierge. À l'exception de la première page, qui disait : « Au cas où il s'extirperait de la forêt d'Argilia, Harold Crocton a droit à un approvisionnement illimité de cinq ans en matériel de lecture de la bibliothèque d'Orangetown, Comté de Valencia, Reinaume de Caroline. »

Béatrice laissa tomber le livre.

Croc Harry reposait patiemment sur son lit de paille, les grands yeux fixés sur Béatrice. Elle se tourna pour le regarder. Il avait les larmes aux yeux.

— Croc Harry, tu pleures ?

Pas de réponse.

Elle s'allongea sur lui, enroula ses bras autour de lui et répéta :

— Tu pleures, Croc Harry ?

— Juste un peu de production glandulaire, dit-il.

— Tu pleurais. Oui. Sais-tu ce que j'ai vu là-dedans ?

— Oui. Béatrice Stackhouse et Harold Crocton. Ce sont nos noms. Ou c'étaient nos noms autrefois.

— Qui étais-je, demanda Béatrice, et qui étais-tu ?

— Cela ne peut pas être une histoire heureuse, déclara Croc Harry.

— Est-ce que ça se termine bien ?

— Nous sommes toujours là et nous sommes toujours ensemble, déclara Croc Harry. C'est tout ce que je peux dire.

Horace sauta sur le dos de Béatrice.

— Ne pouvons-nous pas *cwéer notwe pwopwe* fin ?

— Nous verrons, déclara Béatrice.

Sur la troisième étagère à côté de son lit, il y avait un dernier livre.

— Devrais-je l'ouvrir ? Devrions-nous le lire ensemble ?

— Non, rentrons à la maison. Retournons en Argilia. Je nagerai dans la rivière, tu prépareras du gruau dans ta cabane, Horace pourra sauter vers l'arc-en-ciel et revenir, et nous pourrons palabrer au soleil.

— N'aie pas peur, dit Horace. Je prendrai soin de toi.

Croc Harry jeta un coup d'œil dans sa direction. Sa membrane nictitante s'ouvrait et se refermait. Une autre larme était apparue. Un papillon voleta à la fenêtre, mais il ne put entrer.

— J'aimerais que tu puisses, dit Croc Harry.

Béatrice fit à Croc Harry un câlin et lui sourit.

— Je vais faire du feu. Ouvrons ce livre.

Bien qu'elle fût toujours allongée sur le dos, les bras autour de Croc Harry, celui-ci ne dit rien.

Béatrice se leva, sortit la hachette de son sac et commença à fendre

des bûches pour en faire du petit bois. Elle plaça six bâtonnets de bois d'allumage dans la cheminée, puis six autres sur le dessus dans une orientation perpendiculaire. Béatrice mit deux bûches dessus, et une autre bûche dans l'autre sens au-dessus des deux premières. Le feu n'attendait plus qu'à être allumé. Une boîte d'allumettes reposait sur le manteau de la cheminée. Elle alluma le feu, qui prit vie en rugissant.

Elle remarqua une boîte à côté de la cheminée. Elle l'ouvrit. À l'intérieur, se trouvait une pile de vieux journaux. *L'Enquêteur de la Caroline*. Elle prit le tout premier. Elle vit la photo d'un visage placée en une. C'était un portrait en gros plan d'une jeune fille, la peau brune, avec un léger sourire et une dent du bas manquante. Ses cheveux étaient tirés en huit tresses parfaites. Ils brillaient au soleil contre un cuir chevelu lisse. Béatrice se regardait. Sa bouche s'ouvrit. Comment était-ce possible ? Elle se tourna pour appeler Croc Harry et Horace, et vit qu'ils étaient allongés juste à côté d'elle et qu'ils l'observaient. Ils avaient tout vu.

— Lis-le-nous, déclara Horace.

Croc Harry se retourna sur le dos. Béatrice s'allongea à côté de lui. Horace se nicha entre eux. Béatrice étendit les bras pour tenir le journal afin qu'ils puissent tous lire ensemble.

— Lis-le à haute voix, déclara Croc Harry. Je me sentirai mieux en entendant ta voix. Cela me rappellera que tu es toujours en vie.

— *L'Enquêteur de la Caroline*, page un, 23 novembre 2090, commença-t-elle. Au moins maintenant, nous connaissons la date.

— Non, pas du tout, rectifia Croc Harry. Nous savons à quel moment c'est arrivé. Nous ne savons pas combien de temps s'est écoulé depuis.

— À quel moment s'est passé quoi ? l'interrogea Béatrice.

— Es-tu sûre que nous ne pouvons pas retourner en Argilia ? dit Croc Harry. Nous pourrions échapper à la vigilance de ces humains. Nous pourrions traverser à nouveau le portail électrique.

— Nous ne sommes pas faits pour revenir en arrière, déclara Béatrice. Je n'ai d'yeux que devant la tête.

— Alors lis, s'il te plaît. Et serre-moi fort.

Béatrice débuta par la manchette.

— Une fille et un garçon abattus, le tireur blessé lors de l'irruption dans l'église, commença Béatrice. Avec la mort imminente, téléportation controversée dans l'ancienne forêt d'Argilia.

— Béatrice, sanglota Croc Harry. Je me souviens maintenant. Je suis tellement désolé. Je suis désolé pour toi aussi, Horace.

Horace n'avait aucun moyen de calmer son ami, alors il sautilla sur

son dos.

— Nous allons régler le problème, Croco, déclara Horace.

— Tu sais ce qui s'est passé, n'est-ce pas Horace ? dit Croc Harry.

— Oui, dit Horace.

D'une voix inhabituellement calme, il ajouta :

— Je suis furieux, mais quand même, je suis en quelque sorte prêt à te pardonner. Peut-être.

Béatrice laissa tomber le journal. Elle regarda Horace. Puis Croc Harry. Elle était complètement déconcertée.

— Je ne me souviens de rien, déclara Béatrice.

— C'est parce que tu as été la plus grièvement blessée, opina Horace.

— Je ne comprends toujours pas.

— Lis la suite, dit Horace. Tu te *leçonneras* toi-même.

Béatrice reprit le journal et poursuivit sa lecture.

Béatrice Stackhouse, son frère Horace Harrison, leurs parents et deux cents autres fidèles de l'église épiscopale méthodiste africaine d'Orangetown, dans le Comté de Valencia, écoutaient une pasteure – une dénommée Geneviève Edwards – le dimanche 19 novembre 2090, lorsqu'un homme blanc de vingt-cinq ans dénommé Harold Crocton a fait irruption dans l'église avec une arme volée. Il a tiré un coup de feu au plafond en criant qu'il s'agissait d'un hold-up et que chacun devait jeter son portefeuille et son sac à main dans l'allée.

Personne n'a bougé. Crocton a tiré au plafond une fois de plus. Des cris fusaient de toute part, la pasteure a voulu calmer les gens. Elle a jeté son propre sac à main dans l'allée. « Nul besoin de jouer les héros, faites simplement ce qu'il dit », a lancé la pasteure.

Les paroissiens et paroissiennes ont jeté leurs objets de valeur dans l'allée. Un policier a alors fait irruption dans l'église. Deux autres le suivaient. Des cris ont éclaté à nouveau. Crocton s'est retourné. Il a fait feu en direction d'un officier et l'a raté. La balle a brisé un vitrail. L'officier a tiré sur Crocton. Sa balle a raté Crocton et a traversé le bras du garçon de huit ans nommé Horace Harrison Junior, Troisième du nom. Horace a crié et s'est écroulé dans l'allée. Sa sœur de douze ans, Béatrice Stackhouse, a sauté de son siège.

La pasteure lui a crié de se rasseoir. Des témoins rapportent que Béatrice a ignoré la pasteure et fait deux pas vers son frère. Elle l'a appelé. Juste au moment où le nom « Horace » franchissait ses lèvres, Crocton a tiré sur l'officier. Il l'a raté. Sa balle a atteint Béatrice à l'abdomen, ce qui l'a renversée. En pressant son ventre, elle est

tombée tout près de son frère. Béatrice a ignoré la trace de son propre sang et a continué à ramper vers Horace. L'officier a tiré à nouveau et a touché Crocton à la poitrine. Crocton a encaissé le coup. Son arme est tombée au sol dans un claquement.

Béatrice Stackhouse et Harold Crocton ont été grièvement blessés. Ils ont perdu une quantité considérable de sang. Ni l'une ni l'autre n'était censés survivre. Horace Harrison a été blessé au bras, mais on s'attendait à ce qu'il s'en sorte. Ils ont été transportés par hélicoptère alimenté par batterie vers l'hôpital central de Valencia. Les médecins ont lutté pour les maintenir en vie, mais les signes vitaux de la fille et de l'homme s'amenuisaient.

Pour sauver leurs vies, la reine de Caroline a invoqué la clause de la forêt d'Argilia. La téléportation était le seul moyen, affirmait-elle. Selon les règles, si la téléportation était invoquée, toutes les parties lésées devaient voyager ensemble. Les critiques estimaient que la reine gaspillait la magie de la forêt pour trois vies – deux enfants et un criminel – alors qu'elle servait normalement à résoudre des problèmes de guerre. Les critiques ont également noté que la téléportation devait normalement servir à sauver la vie d'un chef, mais que Béatrice Stackhouse n'avait pas reçu la note de quatre-vingt-dix pour cent requise pour se qualifier pour la formation au leadership du Reinaume. La reine a répliqué que l'enfant avait tout de même obtenu une note de quatre-vingt-huit, et n'avait échoué que parce qu'elle prenait soin de sa propre mère, tombée très malade. L'enfant était une leadeuse naturelle, aux dires de la reine, qui a insisté sur le fait qu'elle ne resterait pas sans rien faire, qu'elle ne laisserait pas mourir une leadeuse potentielle.

Puisque la médecine traditionnelle ne sauverait pas la vie de la jeune fille, la seule solution était d'envoyer les trois blessés dans la forêt magique. Il était de notoriété publique qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul humain à la fois en Argilia. Béatrice est donc demeurée une fille. Horace Harrison a été transformé en lapin moucheté et Harold Crocton en croco royal. Quant à savoir s'ils seraient capables de se réconcilier et de revenir ensemble au Reinaume, on ne pouvait que présumer.

Béatrice termina sa lecture, épuisée. Elle ne se souvenait toujours pas de sa famille, ni de ce qu'elle avait fait pendant les douze premières années de sa vie, à part lire et monter à cheval. Mais elle se souvenait avoir entendu un fort claquement dans l'église et avoir senti le trou

brûlant dans son ventre. Elle était tombée par terre près de son sac à main violet, d'où était tombé son médaillon de pervenche préféré. Elle craignait que son jeune frère ne meure.

Elle se souvenait avoir pensé : « Si un seul de nous deux survit, que ce soit lui. Il n'a que huit ans. Laissez-le vivre davantage. » Elle se souvenait avoir pensé à leurs différents noms. Elle avait le nom de famille de leur mère, et il avait le nom de famille de leur père. Elle avait rampé vers lui et avait voulu l'appeler mais n'arrivait pas à reprendre son souffle. Béatrice avait souhaité qu'ils aient exactement le même nom de famille, afin que personne ne doute qu'ils soient frère et sœur.

Béatrice se rappelait une équipe de médecins réunis autour d'elle. Un médecin avait demandé un scalpel. Une infirmière avait fait rouler un porte-sérum équipé d'une poche de sang. Béatrice avait senti que son esprit s'apprêtait à quitter son corps. Les médecins s'étaient écartés pour laisser la reine Arthuria s'approcher de la table d'opération en criant : « À titre de commandante en chef, j'invoque la téléportation à l'instant. Sauvez l'enfant ! »

Les souvenirs de Béatrice s'arrêtaient là.

— Je savais que c'était mauvais, geignit Croc Harry. Je savais que c'était horrible. Tu vas me détester maintenant. Je vais partir à l'instant et retourner en Argilia.

— Reste, dit Béatrice.

— Pourquoi ? Tu ne voudras plus jamais me revoir.

— Nous avons un périple devant nous.

— Tu as un périple. Pour moi, c'est terminé.

— Toi aussi, tu as une vie à vivre.

— Mais je pourrais mourir.

— Tu ne *mouwas* pas, intervint Horace. Je te l'*intewdis*.

— Nous avons tous survécu, déclara Béatrice. Nous devons retourner au Reinaume. Nous avons des choses à faire et des gens à aider.

— Tu ne veux pas que je m'en aille pour toujours ? demanda Croc Harry.

— Nous restons ensemble, répondit Béatrice.

— Mais je dois te demander quelque chose, reprit Horace.

— Quoi ? dit Béatrice.

— Je m'*adwesse* à Croc Harry, précisa Horace.

Croc Harry regarda le lapin. Ses yeux étaient écarquillés et larmoyants à nouveau. Il semblait anticiper la question d'Horace.

— Pourquoi le pistolet ? demanda Horace.

— J'étais en colère, confessa Croc Harry. En colère, affamé, et je ne

savais pas quoi faire. Je n'avais pas de travail. Ils m'ont classé parmi les bas ouvriers, même si j'avais un bon cerveau. Une fois que vous avez été classé, vous ne pouvez pas changer de condition. Je me suis senti pris au piège. Impossible de trouver un emploi. J'en avais marre de voir toutes les autres personnes obtenir des emplois et des études et…

Horace mit sa patte dans la main de Béatrice. Béatrice la serra fort.

— Mais pourquoi le pistolet ? dit Horace.

— J'avais besoin de nourriture. J'étais perdu dans ma colère. Je suis allé à l'église pour voler. Je pensais que ce serait de l'argent facile. Ensuite, tout a mal tourné. J'ai commencé à tirer. Je n'ai jamais pensé que des gens pourraient être blessés.

Les yeux de Croc Harry ne cessaient de larmoyer.

Béatrice se leva et recula de quelques pas.

— Je suis tellement, tellement désolé, déclara Croc Harry.

Béatrice savait maintenant qu'Horace Crocton avait failli la tuer. Elle était triste pour toutes les personnes qui avaient été blessées ce jour-là. Pour ses parents et les autres fidèles, rien n'effacerait jamais l'horreur de voir tomber Béatrice et Horace. Mais elle avait survécu. Maintenant, elle était en sécurité. Elle ne ressentait aucune colère. À quoi bon détester Croc Harry ?

Il lui fallut un moment pour trouver les mots justes.

— Si cela n'était pas arrivé, je n'aurais jamais appris à fermer la gueule d'un crocodile avec de la colle.

— Et moi, dit Horace, je n'*auwais* jamais sauté à mi-chemin vers un *awc*-en-ciel.

— Et je n'aurais peut-être jamais eu d'amis, déclara Croc Harry. Avant Argilia, personne ne me comprenait.

Le feu s'éteignit et ils sombrèrent tous dans un profond sommeil.

28

Il ne savait rien d'elle

Tôt le matin, en écoutant la respiration forte de Croc Harry endormi et les ronflements réguliers et joyeux d'Horace Harrison Junior Troisième du nom, Béatrice sentit son pied trembler. Elle ne pouvait pas l'empêcher de trembler. Elle se dit que cela la réconforterait de faire quelque chose qu'elle avait fait des milliers de fois auparavant, alors elle se leva et prépara du gruau.

Elle avait pensé qu'ils seraient tous en sécurité dans la maison. Mais alors que la lumière commençait à fendre le ciel sombre à l'aube, Béatrice prit conscience que le géant essayait à nouveau d'entrer dans son cerveau. Elle ne le laisserait pas faire. Étant à l'extérieur d'Argilia et plus proche du Reinaume de Caroline, Béatrice était convaincue qu'elle pouvait garder la porte de son cerveau fermée et ne jamais le laisser entrer. Ce qui n'empêchait cependant pas son ennemi d'essayer.

— Alors je connais ton nom complet maintenant, idiote. Béatrice Stackhouse.

— Vous n'avez pas la permission d'utiliser mon nom, déclara Béatrice. Et je ne suis pas idiote.

— Tu es assez bête pour être entrer dans mon cerveau, ce qui m'a permis de bien te voir. Je sais que tu as fui Argilia. Tu n'as pas peur ?

— Pas de vous, déclara Béatrice, même si c'était faux.

— Nous te chassons.

— Vous êtes un chasseur, n'est-ce pas ?

— Des hommes font ce travail pour moi.

— Allez-vous-en !

Béatrice se rappelait à quoi il ressemblait depuis qu'elle avait habité son cerveau. Elle ne pouvait pas le voir en ce moment, mais elle en avait marre de sa voix.

— Allez-vous-en ! dit-elle encore.

— Oblige-moi, la nargua-t-il.

Béatrice se leva. Elle ferma les yeux et les rouvrit. Elle se concentra sur ce qu'elle avait appris à propos de son passé, sur la façon dont elle avait quitté le Reinaume et sur tous les animaux dont elle avait fait la connaissance en Argilia. Bientôt, elle fut certaine d'avoir chassé la voix du géant. Elle était déterminée à fermer la porte à cette voix, à la garder hors de sa tête.

Elle mit la fronde dans sa poche, sortit un grand bol de gruau, modela la nourriture en un énorme tas sur une souche et fit vingt pas. Elle retira sa fronde et laissa voler une pierre. En plein dans le mille ! Le caillou traversa le gruau, éclaboussant les buissons et les arbres. Elle forma une autre grosse boule de gruau, fit trente pas en arrière, tira la fronde, plissa les yeux d'un œil et la laissa voler à nouveau. À cet instant, Horace Harrison Junior, Troisième du nom sortit par la porte et bondit vers la souche. Splat ! Béatrice atteint encore sa cible. Le tas de gruau explosa. Un ouragan d'avoine mouillée et de raisins secs couvrit le visage d'Horace.

— C'est comme ça que tu salues ton *fwèwe* le matin ?

Elle laissa échapper un petit gloussement.

— Désolée. Ta pauvre vieille fourrure a-t-elle besoin d'un shampoing ?

— Tu parles comme une *gwande* sœur. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je m'entraîne au tir à la cible, dit-elle.

— Tu as *vwaiment* fait exploser ce *gwuau*.

— Ça me fait du bien.

— L'avoine n'avait aucune chance.

— Quelqu'un m'a mise en colère. Je réfléchissais à ce que j'aimerais lui faire.

— Qu'est-il *awivé* à cette douce Béatrice qui me donnait des cours dans la *fowêt* ?

— Elle était un fruit de ton imagination.

— Un *fwuit*. Comme celui du figuier ?

— Non. Le fruit de ton imagination, c'est une invention. Cette fille gentille, tu l'as imaginée.

— Alors tu n'es pas gentille ?

— Je peux être gentille quand je le veux. Mais je ne suis pas d'humeur douce quand on me veut du mal.

Horace sauta pour se laver dans un ruisseau. Béatrice entra pour réveiller Croc Harry.

— Allez, le paresseux, il est temps de partir !

— Nous ne savons même pas où nous allons.

— Nous devons continuer à chercher.

— Hier soir, nous avons arrêté de lire après l'article de journal. Tu n'as jamais ouvert le livre sur l'étagère du bas.

Béatrice se pencha, prit le livre, se rallongea sur le dos de Croc Harry et étendit les bras de manière à ce que tous les deux puissent lire le livre.

Le livre était rempli de pages vierges, à l'exception de la première, sur laquelle il y avait, une fois de plus, la calligraphie violette.

« Béatrice, Horace et Croc Harry », purent-ils lire à l'écriture violette. « Si vous lisez ceci, c'est que votre voyage demeure urgent. Vous êtes présentement hors de la protection de la magie de la forêt d'Argilia. Vous devez traverser les Terres contestées avant de pouvoir atteindre le Reinaume de Caroline. De puissants ennemis s'opposent à la constitution du Reinaume. Ces ennemis travaillent à percer le code et tentent d'entrer en Argilia… »

Béatrice posa la note.

—Ils ont déjà percé le code, déclara Béatrice. Nous devons le signaler à la reine.

— Si jamais nous y arrivons, dit Croc Harry.

Béatrice continua à lire. La note indiquait qu'Argilia avait été créée pour permettre aux personnes grièvement blessées après un grave conflit de se rétablir – si elles faisaient la paix les unes avec les autres et travaillaient ensemble à résoudre leurs problèmes.

« Vous devrez prendre soin de vous et des autres », indiquait la note. « Si vous affrontez nos ennemis avec succès, cherchez une colline si escarpée qu'elle s'appelle L'Épreuve. Trouvez un château avec trois portes violettes. Vous devrez passer par ces portes pour entrer dans mon royaume. Ne tardez pas. Nos ennemis vous talonnent. »

La journée était devenue chaude et ensoleillée. Après avoir quitté la maison blanche aux volets violets le matin, ils marchèrent pendant des heures. L'épaisse forêt laissa place à une prairie avec un long sentier bordé d'étranges plantes brunes aux grosses têtes bulbeuses. Alors qu'ils avançaient le long du chemin, une plante se pencha vers Béatrice, s'ouvrit et lui mordit la jambe.

— Aïe ! dit-elle.

Horace sauta sur elle.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Cette plante m'a *mowdue*. Fais attention. Ne la touche pas.

Horace se pencha. Il retira de sa bouche la branche qu'il mâchouillait et s'en servit pour piquer la plante. Elle se rouvrit, attrapa la branche et l'arracha des pattes d'Horace.

— Hé, c'est ma *bwanche* ! Rends-la moi !

La plante avala le bâton. Horace frappa la plante avec sa patte avant gauche. La plante s'ouvrit brusquement et s'accrocha à sa patte arrière.

— Aïe ! À l'aide ! On m'attaque !

Béatrice baissa les yeux.

— Ne t'ai-je pas dit de ne pas toucher à cette plante ?

— Elle m'attaque ! cria Horace. Et c'est très probablement mortel. Ce n'est pas le moment d'un cours magistral !

— Chut ! dit Béatrice. Ça ira.

— Aide-moi !

Béatrice sortit la hachette de sa ceinture. Elle coupa la tige, près du sommet. Horace récupéra sa patte, qui saignait et était meurtrie, mais intacte.

— Tu as exécuté une décapitation des plus *heuweuses*, opina Horace.

— Marche plus tranquillement et suis mes instructions.

— Gna gna gna, dit-il.

— Redis ça, et ce sera la dernière fois que je te sauverai un orteil.

Après la prairie, le sentier s'enfonça de nouveau dans la forêt. Béatrice grimpa sur le cèdre le plus haut et vit au loin une large rivière qui coulait vers le nord.

— J'*aimewais* pouvoir *gwimper* aussi, déclara Horace. Je me *sentiwais* plus utile.

— Comment penses-tu que je me sens ? dit Croc Harry. Plaqué au ras du sol dans une forêt sans fin sans cours d'eau en vue ?

— Nous allons trouver de l'eau, déclara Béatrice. Continuons.

Ils continuèrent à travers les bois sinueux. De temps en temps, lorsque le chemin était bloqué, Béatrice devait utiliser la hachette pour couper des branches tombées, afin que Croc Harry puisse passer. Croc Harry avait une gueule parfaite pour déchirer une antilope ou un bébé hippopotame, mais il ne pouvait pas passer à travers un bosquet de rosiers, ni sur un énorme tas de bûches.

Béatrice avança en trébuchant sur le sentier, le lapin et le crocodile peinant derrière elle. Béatrice tourna un coin. Elle tomba nez à nez avec un homme. Un homme grand et sans la moindre lueur de gentillesse dans le regard. Il avait un carquois rempli de flèches à sa ceinture et tenait un arc.

Ce n'était pas le géant de ses rêves, mais il lui ressemblait. En moins puissant. Il était très grand. À travers une chemise déchirée, Béatrice pouvait voir le contour de ses côtes. Il ressemblait à un chasseur qui n'avait pas mangé depuis longtemps.

— Tu es la Noire d'Argilia, dit-il d'un ton plat et égal. Il leva son arc.

— Arrêtez ! répondit-elle.

Où était donc passé Croc Harry ? Parti se cacher, peut-être. Elle vit Horace descendre au ras du sol et ramper, sans se faire remarquer, devant le chasseur.

— Nous te cherchions. Il y a une prime sur ta tête. Ma famille et moi mangerons abondamment pendant un mois, si je te ramène morte. Nous mangerons pendant trois mois, si je te ramène vivante.

— Vous avez une famille ? Où est-elle ?

Il retira une flèche de son carquois et arma son arc.

— Posez ça, dit Béatrice. Parlons plutôt.

Son visage était maculé de boue et il portait un treillis militaire. Ses cheveux étaient emmêlés et ses ongles sales.

— Pourquoi m'avez-vous appelée Noire ?

— Vous êtes tous les mêmes. Sales. Affairés à vouloir conquérir le monde.

— Comment sauriez-vous quoi que ce soit à mon sujet ?

— Tu ne peux pas me tromper. Je sais ce qui se trame.

Béatrice sentit que si elle parvenait à faire parler le chasseur, peut-être que Croc Harry la sauverait.

— Non, vous n'en savez rien, dit-elle au chasseur. Vous venez de dire que j'étais sale. En l'occurrence, je suis propre et vous ne vous êtes absolument pas lavé.

— La pointe de ma flèche est empoisonnée. Ça devrait t'assommer. Mais tu es une toute petite cacahuète. Peut-être que la dose va te tuer. Je suppose que nous verrons.

— Pas besoin de violence. Nous pouvons palabrer.

— Ta reine veut que tu reviennes. Avec toi comme prisonnière, nous pouvons négocier. Maître Géant préfère que nous te ramenions vivante.

— S'il vous plaît, ne faites pas cela. Il y a un autre moyen.

L'homme n'écoutait pas. Il n'en avait pas la capacité. Aux yeux de Béatrice, il était évident qu'il ne se souciait aucunement d'elle. Il ne savait rien d'elle, mais voulait quand même lui faire du mal.

— Je vous demande d'arrêter, déclara Béatrice. Attendez une minute.

Le chasseur refusa de croiser son regard. Il leva son arc, pointa la flèche vers le bas et tira.

Béatrice ressentit une douleur fulgurante à la cuisse gauche. C'était chaud. Brûlant. La flèche était plantée dans sa jambe. Elle était sur le point de crier, mais se sentit soudainement somnolente. Son regard s'embrouilla. Elle vit le chasseur récupérer une autre flèche. Cette fois, allait-il la tuer ? Il fit glisser la flèche dans l'arc. Il tira.

À cet instant précis, Horace enfonça ses incisives dans le talon d'Achille du chasseur, qui poussa un cri furieux, se retourna et donna des coups de pied. Horace fit des sauts périlleux dans les airs. Le chasseur se retourna vers Béatrice, qui sentit le souffle de l'air alors que Croc Harry sautait juste au-dessus de sa tête. Croc Harry prit le bras de l'homme dans sa gueule, exécuta un rouleau de la mort et le renversa durement au sol. Sa tête heurta une bûche et il perdit connaissance.

— Il m'a tiré dessus.

— Je peux te soigner, déclara Croc Harry.

— C'est une flèche empoisonnée.

— Les crocos ont des anticorps. Des anticorps plus puissants que n'importe quel animal ou reptile sur la planète.

Croc Harry ne la prévint pas. Il ne lui dit pas que ça allait lui faire mal. Il demanda à Horace de saisir la flèche et de la tirer fort. Horace obéit. Béatrice sentit la flèche déchirer sa peau, mais sa jambe était déjà engourdie. Comme si elle ne faisait déjà plus partie d'elle. Béatrice saignait. Elle tremblait. Elle avait chaud. Elle voulait s'endormir. À tout jamais.

— Reste éveillée, Béatrice, déclara Croc Harry.

Horace sautillait sauvagement, ne s'arrêtant que le temps de lui crier à l'oreille.

— *Béatwice* ! *Béatwice* ! Ne *meuws* pas ! Ne *meuws* pas ! J'insiste !

Croc Harry l'écarta du chemin.

— Hé ! dit Horace.

— Tu as fait du bon boulot, mais maintenant j'ai besoin que tu te taises, déclara Croc Harry.

— Mais…

Croc Harry tapota doucement Horace avec sa queue.

— Ça suffit !

— Oui, monsieur, dit Horace.

Il s'assit tranquillement sur le sentier et regarda.

— Ramasse cette pierre pointue, là-bas, dit Croc Harry à Horace, qui obéit.

— Gratte-moi le ventre. Assez fort pour que j'en saigne.

— Mais…

— Maintenant !

Horace fit ce qu'on lui avait dit. Il fit saigner le crocodile. Un petit filet de sang régulier coulait de la coupure.

Croc Harry tenait sa coupure saignante contre la jambe saignante de Béatrice.

— Pousse sa jambe contre mon ventre tailladé, déclara Croc. Oui. Comme ça.

Horace poussa de toutes ses forces. Au bout d'une minute, Béatrice commença à bouger plus facilement. Le brouillard se leva de ses yeux. Elle émergeait du sommeil. La douleur s'estompait.

— Ça va mieux ? demanda Croc Harry.

— Beaucoup mieux.

— Les anticorps de croco sont les meilleurs. C'est pourquoi nous vivons si longtemps.

— Pourrais-tu s'il te plaît vivre éternellement ?

— Je ne promets rien.

En l'espace d'une minute, Béatrice se sentit mieux. Elle sortit sa trousse de premiers soins et pansa la plaie de Croc Harry.

— Ça ira avec mes anticorps.

— Dois-je te recoudre aussi ? demanda Béatrice.

— Non, ce n'est qu'une entaille.

— Tu m'as sauvée. Je t'en dois une.

— N'en parlons plus, déclara Croc Harry.

— *Pawlons*-en, s'immisça Horace. *Couvwez*-moi d'*amouw*.

Béatrice frotta sa fourrure.

— Bonjour, petit frère.

Horace Harrison Junior, Troisième du nom sautillait tout autour d'elle, rapprochant ses pattes avant et arrière en l'air, puis les relâchant en atterrissant.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Ça s'appelle un *binky*, ou danse du lapin heureux déclara Horace. Je saute comme ça quand je suis *vwaiment heuweux*. Tu viens de m'appeler *fwèwe* !

Avant de repartir, Béatrice examina le chasseur et lui fit les poches.

Croc Harry éclata de rire.

— Hé, tu es plutôt douée pour ça ! J'étais le meilleur voleur à la tire du Reinaume, mais je ne suis pas très utile avec ces bras et ces jambes courtes et trapues.

Dans la poche du chasseur, Béatrice trouva une carte d'identité. Selon cette carte, il s'agissait du soldat Richard Colter, mercenaire du onzième

escadron de l'Armée de libération d'AntiReinaume. Il était certifié cent pour cent « pur-sang ». La carte disait également : « Pureté. Ségrégation. Suprématie. »

Béatrice mit la carte dans son sac. Cela intéresserait peut-être la reine. Croc Harry frappa le soldat sur la tête avec sa queue.

— Cela devrait le garder assommé un peu plus longtemps.

— Merci de ne pas l'avoir tué, dit Béatrice.

— Ma carrière de meurtrier est terminée, déclara Croc Harry.

Ils reprirent la route. Béatrice se sentait aussi forte et en bonne santé qu'auparavant. Mais au bout d'une heure, sous le soleil qui les matraquait et en l'absence de toute trace d'eau, Croc Harry commença à ralentir. Il haletait lourdement en marchant.

— Pourquoi ne tires-tu pas la langue lorsque tu halètes ? demanda Béatrice.

Il ne répondit pas. Elle se souvint qu'elle ne pouvait l'entendre que si elle le serrait dans ses bras. La vie était tellement plus facile en Argilia, mais maintenant qu'elle devait l'étreindre pour le comprendre, elle sentait leur amitié s'approfondir. Ils firent une pause et elle grimpa sur son dos. Horace était épuisé et demanda l'autorisation de faire la sieste dans le sac-à-béa. Elle en remonta la fermeture éclair.

— Ma langue est collée au fond de ma gueule, expliqua Croc Harry. Elle ne bouge pas.

— Quel dommage ! dit-elle. Pas de cornets de crème glacée pour toi.

— Comment connais-tu les cornets de crème glacée ?

— Je ne sais pas. Mais plus nous nous éloignons d'Argilia, et plus nous nous rapprochons du Reinaume de Caroline, plus la mémoire me revient. Une fois, j'ai mangé un cornet de crème glacée à deux boules avec des oursons en gélatine sur le dessus.

— Quelle saveur ? demanda Croc Harry.

— Une imposante boule au chocolat sur le dessus et une boule à la vanille tout aussi imposante en dessous.

— Miam.

— Si tu dois manger de la crème glacée par une journée d'été torride, autant opter pour un cornet à deux boules. Tu auras besoin de ta langue, parce quand la crème glacée commence à fondre, elle dégouline le long du cornet. Il faut être rapide alors, pour lécher toutes ces rigoles sucrées. C'est toute une science ! Il faut diviser son attention dans un ratio de soixante-quarante.

— Que veux-tu dire ?

— Soixante pour cent du temps, tu lèches le haut de la crème glacée. Les quarante pour cent restants, tu dois faire attention aux rigoles et tu dois les lécher de bas en haut avant que la crème glacée ne coule sur ta main.

— Et à quoi d'autre te fait penser le cornet à deux boules ?

— J'en mangeais dans la cour de récréation. Je me tenais au bas de la glissoire géante. Je prenais mon temps et je gérais parfaitement le soixante-quarante. Trois garçons se balançaient sur une bascule. Un homme m'a lancé un regard désapprobateur, s'est dirigé vers l'un des garçons et lui a chuchoté quelque chose à l'oreille. L'homme est parti. Juste avant que le garçon ne parte avec ses amis, il s'est retourné et m'a traitée de gueuse.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne suis pas vraiment certaine, mais je pense que c'est juste une façon méchante de parler d'une personne sale ou vêtue de fripes. Je me suis sentie mal. J'aimais pourtant l'image que je projetais ce jour-là. Quand j'ai entendu ça, j'ai juste voulu rentrer chez moi en pleurant. Lorsque des garçons méchants se pointent, ils font toujours partie d'un gang. Ils s'en prennent à quelqu'un de plus petit.

— Je pense qu'autrefois, j'étais un méchant garçon comme ça, avoua Croc Harry.

— C'est une bonne chose que tu aies acquis de la maturité, déclara Béatrice.

— J'étais en colère. Je n'étais pas quelqu'un que tu aurais voulu connaître. Si quelqu'un te disait une chose affreuse maintenant, ça se passerait très mal pour lui.

— Si tu étais rongé par la colère, c'était il y a longtemps. Bien avant qu'on se rencontre.

— Je l'étais jusqu'au jour où je t'ai blessée.

— Arrête de t'en faire avec ce qui s'est passé ce jour-là.

— Je t'ai tiré dessus.

— Laisse tomber, Croc Harry.

— Je vais me racheter.

— Tu m'as déjà sauvé la vie deux fois. Tu es ici avec nous. Nous voyageons ensemble. C'est ce que font les amis. Ils font des choses ensemble. Ils se souviennent des choses qu'eux et eux seuls ont partagées.

— Alors, qu'est-ce que ces garçons ont fait d'autre ? dit-il.

— L'un d'eux a dit quelque chose sur le fait que j'avais un teint chocolaté et que je n'avais pas droit à la vanille. Ça m'a fait me sentir si

moche. Mais il était hors de question que je les laisse me voir pleurer. Le plus grand garçon m'a renversée, m'a arraché mon cornet, m'a crié quelque chose au sujet de mon teint de chocolat sale et m'a enfoncé le cornet dans le dos. Ils se sont tous enfuis. Ma mère est sortie du magasin et m'a trouvée à quatre pattes dans la cour de récréation, le dos couvert de crème glacée. « Comment as-tu fait pour te saloper le dos comme ça ? » a-t-elle voulu savoir. Je ne le lui ai pas dit. Je ne voulais pas qu'elle sache ce qui s'était passé. Je ne voulais pas partager mon humiliation.

— Tu n'avais aucune raison de te sentir humiliée, déclara Croc Harry. C'est le garçon qui aurait dû avoir honte de son comportement.

— Tu n'as jamais remarqué ? Quand quelqu'un vous fait du tort, l'instinct naturel est de se sentir mal.

— Alors qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien. Surtout, je voulais l'oublier et je ne voulais pas que ma mère s'inquiète.

— Béatrice, attends.

— Quoi ?

— Tu viens de te souvenir de ta mère.

— Mais oui ! s'écria-t-elle. J'avais une mère. Elle m'a aidée à me changer. Elle a lavé ma chemise sale. Mais je ne me souviens de rien d'autre à son sujet. Pas même de son visage.

— Rien d'autre ?

— Oui, un détail. Elle m'a dit : « Tu as gaspillé un cornet de crème glacée à deux boules à dix dollars ! Tu es une triple saugrenue, Béatrice Lucinda Stackhouse. »

— Alors maintenant, tu te souviens de ta mère et même de ton deuxième prénom.

— Oui ! cria-t-elle encore.

Et puis elle sourit.

— Je me souviens que ma mère disait : « Aucun autre enfant de toute l'histoire du Reinaume de Caroline ne s'est souillé le dos avec de la glace au chocolat et à la vanille. » Elle avait une voix riante et enjouée. « Qu'est-ce que ça veut dire, souiller ? » ai-je demandé. « C'est ce que tu viens de faire à ta propre chemise. » Je me souviens aussi un peu de notre petit jeu après ça. Nous nous sommes mises à marcher. Elle m'a tenu la main. J'ai regardé nos doigts entrelacés. C'était la première fois que je remarquais que nos doigts étaient si différents. Les miens étaient bruns, et les siens blancs. J'ai dit : « Et de la crème glacée napolitaine ? Quelqu'un en a-t-il déjà eu sur le dos ? » « Non », a-t-elle dit. « Et de la

crème glacée à la réglisse ? » « Absolument pas. » « À la pistache ? » ai-je demandé. « Jamais de toute l'histoire de cette planète », a-t-elle déclaré. « Pépites de chocolat et menthe ? » « Impossibilité totale. » Et nous avons continué ainsi en rentrant chez nous.

— Te souviens-tu d'autre chose ?

— Pas pour le moment.

— Ces garçons qui t'ont pris ton cornet de crème glacée… On dirait le chasseur qui t'a tiré dessus. Il y a des gens qui ne te veulent pas de bien, Béatrice.

— La carte d'identité du chasseur parlait de pureté et de ségrégation.

— Que signifient ces mots ? demanda Croc Harry.

— J'ai leur définition dans mon dictionnaire. Certaines personnes pensent qu'elles sont pures. Elles s'imaginent n'avoir qu'un seul type de personnes dans leur famille. Et elles veulent garder les autres à l'écart. Elles veulent que les gens qu'elles considèrent comme impurs soient maltraités. Mais ce sont des balivernes. C'est ridicule. Cette idée de pureté n'a aucun sens.

— Que veux-tu dire ?

— Mon dictionnaire me l'a expliqué.

— Qu'est-ce qu'il t'a expliqué ?

— Je me souviens exactement. Selon mon dictionnaire, on peut qualifier un sirop d'érable de pur si on a fait bouillir la sève et qu'on n'y a pas ajouté d'eau. Mais le sang ne peut être pur. Le sang est du sang. Il existe différents types de sang, mais aucun type n'est meilleur ou plus pur qu'un autre. Les gens ne peuvent pas être purs non plus. Nous avons des ancêtres qui remontent à des milliers d'années. Nous sommes un mélange de tout. Qualifier certaines personnes de pures n'est qu'un prétexte pour maltraiter les autres. Certains prétendent que les gens de couleurs différentes ne doivent pas se mélanger. Qu'ils doivent être séparés. Séparés. C'est juste méchant. Et moi, dans tout ça ? J'ai l'impression d'appartenir à des peuples de différentes couleurs. Je me souviens de la peau blanche de ma mère et je vois ma peau très brune. Je parie que la peau de mon père, si j'ai encore un père, est vraiment très foncée.

— Je me souviens de ces gens haineux. J'étais l'un d'entre eux avant. J'étais tellement en colère. Je vivais au Reinaume de Caroline et mon cœur était plein de venin. Tout le monde semblait avoir tout. Je pensais que je n'avais rien. Ça m'a donné envie de blesser les gens.

— Eh bien, tu t'en es remis ! Alors détends-toi et continuons. Moi, forte comme un croco, dit-elle en se frappant la poitrine. Moi, forte avec

des anticorps de croco.

Ils marchèrent pendant des heures. Croc Harry haletait et sifflait au soleil. Ils traversèrent un petit ruisseau, et Béatrice puisa de l'eau et la déversa sur son dos.

— Ça chauffe, dit-il.

Elle grimpa sur un autre arbre et redescendit. Elle monta sur le dos de Croc Harry.

— C'est juste devant. Nous approchons de l'eau.

— Mes bras et mes jambes me font mal. Je ne suis pas fait pour marcher sur de longues distances.

Béatrice éclata de rire.

— « Je ne sais pas comment tu peux gérer la marche, avec tes bras et tes jambes frêles comme des cure-dents ! » Croc Harry ne répondit pas. Il haletait toujours.

— Bientôt, tu arriveras à un endroit où tu redeviendras toi-même.

— Béatrice, dit-il.

Sa voix devint basse et sombre.

— Qu'y a-t-il, Croco ? Dis-moi vite, parce qu'il faut continuer jusqu'à la rivière, et poursuivre ensuite.

— Sais-tu ce qu'est un zoo ?

— J'ai lu à leur sujet.

— Si j'arrive au Reinaume…

— Bien sûr que tu y arriveras.

— Si j'y arrive, je ne veux pas qu'on me mette dans un zoo. Je préférerais mourir.

— Je ne laisserai pas cela arriver.

Ni l'une ni l'autre n'avaient plus rien à dire, alors ils se dirigèrent vers la rivière. Elle ressemblait à un plan d'eau qui aurait pu soutenir un crocodile. Elle coulait à perte de vue et était trop large pour que Béatrice puisse lancer une pierre jusqu'à l'autre rive. Selon elle, c'était une grandeur favorable aux crocodiles. Longue et profonde et trop large pour qu'on puisse lancer une pierre sur l'autre berge. Béatrice se sentit soulagée que Croc Harry puisse enfin retourner dans son habitat naturel. Dans l'eau. Libre. Capable d'aspirer suffisamment d'air par ses narines pour flotter sans effort à la surface de l'eau, et capable d'expulser l'air en un instant, de fermer sa valve palatine et de s'enfoncer dans les profondeurs, où il pouvait chasser ou se cacher ou faire des flips juste pour le plaisir. Béatrice désirait retrouver le chemin du retour à la maison, mais elle voulait également que Croc Harry soit libre et puissant

dans sa propre maison. Elle voulait également qu'Horace Harrison Junior, Troisième du nom trouve la paix, l'amour et la confiance, et elle était reconnaissante de sentir qu'il respirait fortement et dormait profondément au fond de son sac-à-béa.

29

Sa couleur de peau ne posait aucun problème

La queue de Croc Harry remuait avec force. Béatrice était allongée sur son dos et Horace sur le sien. Ils glissaient doucement à la surface de l'eau. Ils étaient entrés dans un lac aux eaux claires et profondes.

— Pourrais-tu faire quelques flips avec moi ? Ce pourrait être notre dernière partie de plaisir, déclara Béatrice.

— Prêt ? s'enquit Croc Harry.

— *Pawdon* ! s'écria Horace depuis son lieu de repos, au fond du sac-à-béa. M'as-tu consulté à propos de cette session de jeu ? Je ne suis pas partant du tout.

Croc Harry nagea jusqu'à la berge. Béatrice ouvrit son sac et laissa Horace sauter à terre. Puis elle prit une profonde inspiration.

Le crocodile plongea à trois mètres de profondeur, puis ramena sa queue vers lui et fit un retournement total. Elle s'accrocha fermement et il la fit tourner comme une roue, puis il se redressa et la ramena à la surface afin qu'elle puisse prendre de l'air.

Elle haleta trois fois et reprit son souffle.

— Encore ! cria-t-elle.

Il replongea, agita sa queue puissamment pour revenir rapidement à la surface et vola dans les airs comme un dauphin. Elle prit une autre inspiration avant qu'il ne replonge dans les profondeurs.

Pendant une heure, ils batifolèrent, gambadèrent et s'amusèrent dans l'eau. Un banc de poissons orange et brillants s'arrêta juste là pour les regarder, tous les poissons ouvrirent et refermèrent leur bouche rapidement, comme pour applaudir le spectacle.

Enfin, lorsque le croco revint à la surface de l'eau, Béatrice haleta pendant une minute et annonça qu'elle ne pouvait plus retenir son souffle.

— Je me suis tenue occupée en Argilia, mais maintenant que j'en suis partie, c'est bien de s'amuser.

Croc Harry nagea jusqu'au rivage et émergea pour se prélasser au soleil. Béatrice resta vautrée sur le dos.

— Je ne me suis pas autant amusée depuis, eh bien, je ne m'en souviens même pas !

— Tout enfant a besoin de s'amuser. C'est un droit fondamental. Les nécessités de la vie sont la nourriture, le logement et le plaisir.

— Et les livres !

— Il me semble me souvenir d'avoir lu et aimé les livres, mais pas récemment. Mes bras sont trop courts pour tenir un livre.

— C'est vraiment dommage.

— Les bras courts sont la cause de la *crocohypolittéracie*.

Horace sautilla jusqu'à eux.

— J'*espèwe* que vous vous amusez bien tous les deux.

— As-tu un problème avec le fait que nous nous amusions ? demanda Béatrice.

— Vous éclaboussez et éclaboussez, mais moi, je suis tout seul à me *touwner* les pattes. Et est-ce que le mot *cwocohypolittéwacie* existe pour *vwai* ?

— À partir de maintenant, oui, déclara Béatrice. Il faudrait vérifier dans le dictionnaire.

— Je suis content que *Béatwice* ait laissé ce *dictionnaiwe* dans la cabane dans les *awbwes*, fit Horace. Il est trop *louwd* pour qu'on l'*appowte* en voyage. Et il *auwait détouwné* son attention de moi. Alors dites-moi seulement ce que signifie *cwocohypolittéwacie* ?

— Cela signifie que de moins en moins de crocos lisent ces jours-ci, déclara Croc Harry.

Béatrice éclata de rire.

— Je déteste me *sentiw* exclu, déclara Horace.

— Et si tu t'asseyais sur mon dos, pendant que je m'allonge sur celui de Croc Harry ? De cette façon, tu pourrais également monter la garde.

— J'*aimewais* ça.

Horace se percha sur l'épaule de Béatrice.

— Je suis le lapin vigile maintenant. Ouais. *Wegawdez*-moi.

Ils poursuivirent leur périple en aval. Après quelques minutes de voyage fluvial, Horace retomba dans un profond sommeil. Béatrice le glissa dans son sac-à-béa et il ne se réveilla toujours pas. Croc Harry nagea pendant des heures. Béatrice lui demanda s'il en avait marre de remuer sa queue dans l'eau.

— Le mouvement me vient facilement, dans l'eau, déclara Croc Harry. Et je veux arriver aussi.

— Arriver où ?

— Là où nous allons, peu importe le lieu. Je veux t'y emmener en toute sécurité.

— Et toi ? Tu ne veux pas être en sécurité ?

— Mes jours sont comptés.

— Ridicule. Pourquoi ne serions-nous pas amis pour l'éternité ?

— Dans tes souvenirs, y a-t-il un exemple d'une fille et d'un crocodile qui étaient les meilleurs amis du monde ?

— Je ne me souviens toujours pas de grand-chose.

Béatrice se souvenait quand même de quelque chose. Après avoir été abattue, mais avant qu'elle ne perde connaissance, elle s'était demandé : « Je n'ai rien fait à cet homme, alors pourquoi me tire-t-il dessus ? Il doit être très confus. J'aurais aimé que quelqu'un lui parle. J'aurais aimé que quelqu'un l'aide. De manière à l'empêcher d'aller faire du mal aux gens. » Béatrice choisit de ne pas raconter cela à Croc Harry. Cela n'aurait fait qu'aggraver son malaise.

Ils traversèrent le lac, puis entrèrent dans une autre rivière.

— Des humains à l'horizon, déclara Croc Harry.

— Je ne vois personne, dit-elle.

— As-tu une idée de la distance que représente un mille ? demanda-t-il.

— Oui. Précisément un virgule six kilomètres.

— Exactement. Je peux sentir le sang à un mille. C'est pourquoi je suis un si bon chasseur.

— Préfères-tu que je descende et que je marche tandis que tu nageras en mode furtif comme un sous-marin ?

— Non. Il y a beaucoup d'humains. Je peux les sentir. Tu ne peux pas aller sur la terre. Il va te falloir retenir encore ton souffle, et cette fois ce ne sera pas pour jouer.

— Très bien.

Elle réveilla Horace.

— Pouvez-vous retenir votre souffle pendant trente secondes ? demanda le croco.

— Je vais essayer.

— Et toi, Horace ?

— Je vais me *débwouiller*. Mais je déteste *avoiw* le poil tout mouillé et emmêlé.

— As-tu une idée de ce que la natation fait habituellement à mes

cheveux ? demanda Béatrice. Mais j'ai des tresses, donc je peux plonger en toute impunité.

— Qu'est-ce que l'impunité ? demanda Horace.

— Cela signifie sans punition. Sans conséquences.

— Espèce de Joe connaissant, dit Horace.

Il se tourna pour étudier les cheveux de Béatrice.

— Les humains ont des coiffeurs. Pas les lapins.

— Tu n'as pas besoin d'un styliste. Tu as besoin d'une cure de jouvence.

— Hé ! Ce n'est pas drôle.

— Chut ! fit Croc Harry. Je suis sur le point de vous sauver la peau.

— Pourrait-on formuler ça autrement ? dit Béatrice. Je ne sais pas, moi… te sauver les mangues ?

— Te sauver les *cawottes*, suggéra Horace.

— Te sauver le gruau, renchérit Béatrice.

— Te sauver le *célewi*, proposa Horace.

— Silence, maintenant ! ordonna Croc Harry. Bientôt, vous devrez inspirer profondément.

Tandis qu'ils se déplaçaient sur l'eau, Béatrice distingua un bateau, loin devant. Alors qu'ils se rapprochaient, elle vit deux hommes à bord, vêtus du même treillis militaire que le mercenaire. Ils n'avaient ni arcs ni flèches. Ils avaient des fusils. Ils scrutaient la rivière.

— La voilà ! cria l'un des hommes. Flottant là-bas.

— Elle doit être morte, dit l'autre.

— Tirons-lui dessus maintenant.

— Non, si elle est vivante, nous devons la ramener. Pense à la récompense ! Nous aurons des maisons et de la nourriture si nous la ramenons vivante. Assez de nourriture pour des mois !

— Je préférerais abattre cette fillette noire, déclara l'un d'eux.

Béatrice détestait sa façon de dire ça. Sa peau n'était pas seulement brune, il la qualifiait de « noire ». Il le disait avec haine. En l'écoutant, elle décida d'aimer encore plus sa propre couleur de peau. Elle était une fille. Elle avait la peau brune. Sa couleur de peau ne lui posait aucun problème et personne ne réussirait à l'incommoder sur cette question. Elle avait survécu dans la forêt d'Argilia. Elle avait su parler à tous les animaux du pays. Elle savait cuisiner le meilleur gruau d'avoine au monde. Elle pouvait lire des livres, enseigner aux lapins, ramper aller-retour dans l'estomac d'un crocodile et faire exploser un tas de gruau avec sa fronde. Elle n'était la « fillette noire » de personne. Elle était Béatrice Lucinda Stackhouse. Un point c'est tout !

— Attendez, chuchota Croc Harry.

— Elle bouge vite, cria un homme. C'est une astuce. Tire-lui dessus.

Les hommes levèrent leurs fusils.

— Reprenez votre souffle maintenant, déclara Croc Harry. Il plongea. Les oreilles de Béatrice lui firent mal. Jamais elle n'avait senti la queue du croco remuer aussi vite. Les profondeurs le rendaient aussi puissant qu'un cheval au galop sur terre. Une fois, elle avait galopé sur un cheval. C'était avec qui ? Son père ? Était-ce son père qui lui avait appris à monter à cheval ? Des projectiles fendaient les flots, brûlants, fumants, et brisaient les rochers sous eux. Elle était presque à court d'air. Ils remontèrent rapidement, soudain immobiles, près d'un billot.

— Accroche-toi à ce billot et garde Horace dans le sac à peine sorti de l'eau. Attends que je revienne.

Il la désarçonna. Elle s'accrocha au billot, maintint Horace au-dessus de la surface et regarda les hommes qui lui tournaient le dos et tiraient toujours dans l'eau, mais dans la mauvaise direction.

— Attention, murmura-t-elle, même si elle savait que Croc Harry ne pouvait l'entendre.

Béatrice comptait lentement. Au moment où elle arriva à cinq, elle vit une queue jaillir de l'eau et faire basculer le bateau. Les trois hommes tombèrent dans la rivière. Ils s'agitaient et criaient, mais ne pouvaient plus tirer. Elle vit Croc Harry briser le bateau à coups de queue. Puis il disparut. Quelques secondes plus tard, il ramassa Béatrice et Horace et les emmena en aval.

Ils ne virent rien d'autre jusqu'à la brunante, jusqu'à ce qu'ils arrivent au bout du cours d'eau. Celui-ci se déversait dans un étang profond, puis jaillissait par-dessus bord. Il cascadait ensuite dans un ensemble de turbines massives. Essayer de le traverser signifierait une mort instantanée, alors ils grimpèrent sur le rivage. Béatrice ouvrit la voie vers une route en apparence peu fréquentée. Il n'y avait ni chevaux, ni charrettes, personne. Elle trouva un petit panneau sur un tronçon de route plat : « L'Épreuve : dix kilomètres. »

30

Le dernier grand palabre

Arrivés à une rivière, ils s'arrêtèrent et attendirent la tombée de la nuit. Croc Harry gisait dans l'eau, caché parmi les roseaux. Béatrice reposait sur son dos et Horace sur le sien.

— Béatrice, dit Croc Harry. Si je n'y arrive pas, s'il te plaît…

— Je refuse de discuter de cette éventualité, déclara Béatrice.

— Mais Béatrice…

— J'ai dit non !

Croc Harry fit un signe avec son corps, qui signifiait « prends garde, maintenant ». Juste au moment où Béatrice allait lui demander ce qu'il voulait dire, elle sentit à nouveau le Géant, grattant à la porte de son cerveau.

— Je perçois les mauvaises vibrations, expliqua Croc Harry.

Béatrice tapota la tête de Croc Harry.

— C'est bon, c'est sous contrôle, dit-elle.

— Je *pewçois* aussi sa *pwésence*, intervint Horace. Et je sens qu'il n'est pas *fwiand* des lapins.

Béatrice passa une main par-dessus son épaule pour tapoter la tête d'Horace. Elle descendit du dos du crocodile, traversa l'eau et remonta jusqu'à la berge, tourna la tête vers le ciel et ferma les yeux.

— Géant, vous me faites perdre mon temps.

— Je sais que tu es en déplacement, Béatrice.

Elle frissonna en l'entendant prononcer son prénom. Elle n'aimait pas l'idée que quelqu'un qui voulait lui faire du mal connaisse aussi son prénom.

— C'est mon territoire. Je sais que tu dois atteindre les portes violettes pour entrer dans le Reinaume. Je vais t'intercepter, Béatrice. Je détruirai tes compagnons sous tes yeux. Et puis je t'emmènerai sur mes

terres et je transformerai ton cerveau.

— Je préférerais mourir.

— Pourquoi ne pas éviter tous ces combats ? N'es-tu pas satisfaite ? Tes copains et toi avez déjà fait du mal à mon petit frère. Si tu ouvres la porte et me laisses entrer, je passerai l'éponge sur cette transgression.

— C'était votre frère ? Celui qui m'a tiré dessus ?

— Le chasseur. Pas vraiment un fin causeur, mais il sait viser.

— C'est comme ça que vous traitez vote propre frère ? Il était à moitié affamé. Sa famille n'a pas suffisamment à manger.

— Ce n'est pas votre problème.

— Quel frère bienveillant vous faites !

Elle sentait qu'elle le provoquait ; à mesure que grandissait sa colère, son visage apparaissait plus clairement. Pas de cheveux, mais des sourcils touffus et un front saillant. Elle pouvait le voir pincer les lèvres. Bon. Il était furax maintenant. Elle s'approcha de lui. Si elle pouvait utiliser sa propre énergie contre lui, elle pourrait à nouveau plonger dans son cerveau.

— Vous laissez votre propre frère et sa famille mourir de faim. Et vous appelez cela du leadership ? Et vous appelez ça une bonne façon de diriger votre monde ?

— Hé, fillette ! Ce n'est pas une demi-portion de ton acabit qui va venir…

— Ne me traitez pas de demi-portion !

— Personne ne me défie ! Je suis le Géant.

Béatrice devinait que pour contrarier le Géant, il suffisait de lui répondre. Elle avait un peu peur de le faire, mais elle savait que c'était nécessaire. Elle fit comme si elle jouait dans une pièce de théâtre. Elle prétendit que son rôle était de faire la seule chose que les adultes détestaient, c'est-à-dire de leur manquer d'égards. Elle se coula dans son rôle d'actrice et chercha les meilleurs mots pour irriter son interlocuteur.

— Je vais vous montrer qui est le patron, cria-t-elle.

— Ne sois pas impertinente !

— Ce n'est pas de l'impertinence. J'ai une voix et je vais l'utiliser. C'est vous, l'impertinent ! Vous êtes responsable de tout cela. Je vais vous gifler si fort que vous ne vous réveillerez pas avant mardi prochain.

Le visage du géant s'empourpra. Il se mit à hyperventiler. La stratégie de Béatrice fonctionnait. Elle pouvait voir l'ouverture dans son cerveau. Elle se dirigea vers la porte. Un pas. Deux pas. Et trois. Elle était entrée.

Elle avait espéré voir ses bras et ses jambes et sa taille et tout ce qui pourrait lui montrer comment l'affronter dans L'Épreuve. Tout ce qu'elle

pouvait distinguer, c'était ce qu'il avait vu de ses propres yeux. Des files interminables d'hommes, de femmes et d'enfants attendant de la nourriture froide et rassie qui s'épuisait avant même que tout le monde n'ait été servi. Les affamés se voyaient alors offrir du pain et de la confiture pour qu'ils se querellent entre eux.

Tous et toutes devaient rester entre gens de même couleur de peau. Ils ne devaient pas se lier d'amitié ou cohabiter avec quelqu'un d'une couleur différente, ou l'aimer. Les individus qui n'étaient ni des hommes ni des femmes étaient gardés dans des camps sales. De nombreuses personnes avaient fui le Reinaume pour servir le géant, car il leur avait promis des emplois, de la nourriture et des maisons. Au Pays du Géant, ils avaient été classés et avaient appris à se haïr. Ils avaient été maintenus dans la famine. Quand ils se battaient et se chamaillaient, le géant les enfermaient dans des camps. Béatrice ne pouvait pas comprendre tout ce qu'elle voyait, mais elle saisissait que tout ce qui concernait le Pays du Géant était mal. Même là, les gens avaient besoin d'aide. Béatrice ne pourrait jamais rien y faire avant d'atteindre le Reinaume.

— Je t'ai vue, Béatrice Stackhouse. Et je te trouverai.

Béatrice courut vers la sortie et sauta hors de son cerveau.

Horace sautait sur la poitrine de Béatrice.

— Lève-toi, Béatwice, lève-toi, sanglotait-il, en la serrant dans ses bras et en hoquetant de plus belle. *Wéveille*-toi. *Wepwends* tes *espwits*.

Béatrice ouvrit les yeux. Elle était tombée sur les rochers au bord de la rivière. À part Croc Harry, Horace et elle, il n'y avait rien d'autre sur l'immense lit de rochers qu'une fleur violette. Elle s'interrogea sur le miracle qui lui avait permis de prendre racine dans un lit de rocaille, de s'y épanouir contre toute attente, forte et belle.

— Tu étais en convulsion, dit Horace. Ne fais plus jamais ça. Nous avons besoin de toi, d'accord ? Je *pwomets* de ne jamais te *contwawier* et de *toujouws* t'écouter, si tu veux bien t'en *sowtiw*.

Horace essuya ses lèvres du bout de sa patte, doucement.

— Tu as de la mousse blanche partout sur la bouche.

Il sauta nerveusement sur les rochers alors que Croc Harry s'approchait et ouvrait sa gueule, pleine d'eau. Horace prit un peu de cette eau et en aspergea le visage de Béatrice.

— Est-ce que c'était du crachat de crocodile ? demanda Béatrice.

Horace leva les pattes et fronça les sourcils.

— Ne me *wegawde* pas.

Béatrice se leva.

— Allons-y, dit-elle.

— Bien, dit Horace.

— Plus de cauchemars, souhaita Croc Harry.

— Ce n'était pas un cauchemar. C'était une vision. Allons-y.

Après avoir marché sans incident pendant une heure, Béatrice remarqua un sac à dos violet qui brillait dans le noir. Il était posé sur un long chariot plat sur roues. Un harnais allait de l'arrière du sac à dos à l'avant du chariot. À l'intérieur du sac, Béatrice trouva une fronde, cinq pierres violettes rondes qui se moulaient parfaitement au creux de sa paume et une note à l'encre violette.

La route devant vous est dangereuse. Mes pouvoirs sont limités en dehors des murs du Reinaume, ce harnais vous donnera cent fois votre force habituelle. Tirez le chariot aussi longtemps que vous le pourrez. Tant que vous serez en mouvement, Croc Harry, Horace et toi serez invisibles. La fronde et les pierres sont pour votre protection. Rentrez bien.

Béatrice s'arrêta un moment pour étudier la note. Qui en était l'auteur ? Était-ce la reine qui lui parlait ? Mme Arc-en-ciel ? Elle n'avait plus le temps d'y réfléchir.

— Peux-tu monter sur le chariot ? demanda Béatrice à Croc Harry.

La voix du crocodile était basse et faible, de plus en plus difficile à comprendre. Elle dut le serrer très fort dans ses bras pour saisir ses mots.

— Inutile de me tirer, dit-il.

— Tu dois conserver tes forces. Allez, debout !

Croc Harry était tellement épuisé de sa longue marche sur la route qu'il put à peine ramper sur le chariot. Béatrice attacha le harnais – une large ceinture autour de sa taille et des sangles sur sa poitrine et sur chaque épaule. Avec un peu d'effort, elle se mit à tirer Croc Harry sur la route de l'Épreuve. Horace sautilla à côté d'elle. Une fois qu'elle se mit à bouger, ce ne fut pas si difficile de continuer. Elle tira, tira, tira, et jura de l'aider aussi longtemps qu'elle le pourrait sur cette route. Après tout, il l'avait portée dans des lacs et des rivières. Elle se retourna pour lui dire quelque chose, mais ne vit rien. Puis elle baissa les yeux et ne put voir ni ses propres bras, ni ses jambes, ni son corps. Le phénomène la réconforta. Si elle ne pouvait pas se voir, alors elle supposait que personne d'autre ne le pouvait non plus.

Elle resta sur le côté droit de la route, et se raidit en voyant cinq

mercenaires en patrouille, chacun armé d'une épée.

— La sale reine veut ravoir la fille, elle doit donc être une leadeuse potentielle. Nous devons tuer le crocodile et le lapin, mais la capturer vivante, déclara le mercenaire en chef.

Ses yeux balayaient la route et regardaient sans cesse l'épaisse forêt qui poussait jusqu'au bord du trottoir. Lui et ses camarades mercenaires marchaient juste à côté de Béatrice, Horace et Croc Harry, alors que la jeune fille continuait à tirer.

Béatrice avait déjà entendu ce mot « sale ». Chaque fois que le géant ou son frère ou leur peuple n'aimaient pas quelqu'un, ils qualifiaient cette personne de sale. Béatrice ne se souvenait pas de la reine, mais elle était tout à fait certaine que Son Altesse se baignait quotidiennement et n'avait pas un grain de saleté sur ses vêtements.

La pleine lune glissa derrière les nuages. Béatrice pouvait voir que la route commençait à monter. La forêt les enserrait sur la gauche. À droite, elle vit qu'ils étaient au bord d'une colline. Plus loin, là où la route montait encore plus raide, la colline devenait une falaise.

Les muscles de ses jambes criaient. On les aurait dit chargés de plomb. Elle avait mal aux épaules et au dos. Béatrice ralentit. Finalement, la pente se fit trop raide pour qu'elle puisse continuer à tirer.

Juste avant que le chariot ne commence à dévaler la pente, Béatrice dit :

— Vite, descendez !

Elle se retourna et vit Croc Harry descendre instantanément du chariot. Elle baissa les yeux et se vit. Elle ne voulait pas que le chariot tombe entre les mains de l'ennemi, elle le poussa du haut de la falaise et l'entendit claquer sur les rochers en contre-bas. Elle se coucha rapidement sur Croc Harry.

— Peux-tu gravir cette colline ?

— Il le faut, dit-il. Alors je le ferai.

— Ne vas-tu pas me poser la même question ? dit Horace.

— Horace, peux-tu gravir cette colline ?

— Je *sautewais* sur une montagne pour toi, *Béatwice*. Je *sautewais* dix montagnes. Dix mille montagnes. Dix millions.

— Garde ton souffle. Contente-toi de sauter.

Ils grimpèrent pendant une heure. Une fois au sommet de la route, elle put voir un château avec trois portes violettes brillantes. Soudain, Béatrice prit conscience d'un détail douloureux : elle ne connaissait pas son peuple, mais pour la première fois depuis qu'elle s'était réveillée

dans la forêt d'Argilia, elle pouvait imaginer, et presque voir, les visages et les membres des personnes qu'elle avait aimées. Elle pouvait presque entendre leurs voix. Elle voulait faire partie d'une famille, d'une communauté, mais elle avait été éloignée d'eux, et ne savait même pas s'ils étaient vivants, et elle n'était pas sûre de pouvoir continuer seule bien longtemps.

Puis elle considéra toutes les personnes qui vivaient seules. Qu'en était-il de celles et ceux dont les mères, les pères, les sœurs et les frères étaient décédés ? Comment ces gens pouvaient-ils continuer alors qu'il n'y avait plus personne pour les aimer ? Même si tes proches étaient tous morts et partis, tu devais quand même te souvenir des tiens. Il fallait te souvenir qu'ils t'avaient aimée et que tu les avais aimés, et toujours croire qu'il fallait continuer, ne serait-ce que pour montrer aux autres comment vivre et comment aimer. Béatrice imagina soudain un village plein de filles, chacune ayant perdu ses parents et sa famille, mais chacune avançant, marchant et se construisant une vie. Peut-être que Béatrice avait encore une famille. Peut-être que non. Elle avait Croc Harry et Horace, et elle avait le souvenir de Crépue, et elle avait elle-même, et cela suffisait pour l'instant. Béatrice n'abandonnerait pas.

Six mercenaires sortirent de l'obscurité, chacun une épée à la main. Leurs visages étaient enduits de boue. Cinq d'entre eux étaient grands et maigres et semblaient ne pas avoir bien mangé. Le sixième était plus grand d'une tête que tous les autres, tout de masse, de muscles et de colère. Celui-là mangeait clairement à sa faim.

— Ils doivent être par ici, déclara l'un d'eux. Nos informateurs ont dit de les intercepter à l'Épreuve.

Béatrice et Croc Harry s'étaient plaqués sur la route, pour échapper à leur vue.

Béatrice retira silencieusement la fronde de son sac, y inséra une pierre et tira aussi loin qu'elle le put.

La brume couvrait la route. Devant, Béatrice pouvait voir les portes violettes.

Le mercenaire de tête fit quelques pas en avant et les repéra.

— Là ! À l'attaque !

Ils brandirent leurs épées et se précipitèrent en avant. De sa fronde, Béatrice laissa voler une autre pierre qui frappa un soldat à la tête. Il s'écroula. Elle tira une troisième pierre qui atteignit un deuxième mercenaire dans l'œil. Il tomba en hurlant. Elle cassa la rotule d'un troisième homme de grande taille qui tomba par terre.

Deux soldats s'avancèrent vers Béatrice. Croc Harry les balaya tous

les deux au bas de la falaise avec sa queue. Ils chutèrent dans le vide en hurlant. Croc Harry fit un grand pas en avant, à côté de Béatrice. Les portes violettes n'étaient plus qu'à quelques pas.

Elles étaient à trois pas. À deux pas.

Béatrice tendit la main vers la poignée de la porte et celle-ci commença à s'ouvrir avant même qu'elle ne la touche. Le dernier mercenaire chargea, bloquant le chemin de Béatrice.

— Allô, Béatrice ! Je savais bien qu'on finirait par se rencontrer.

Elle reconnut cette voix. Elle étudia l'homme dans l'obscurité. Brian, le géant !

Croc Harry vola dans les airs, avec l'intention d'attraper un bras ou une jambe et de faire tomber le géant. Aussi énorme qu'il fût, le géant était agile. Il s'écarta et laissa Croc Harry atterrir. Puis il plongea sur la tête du crocodile, s'appesantissant de manière à l'empêcher d'ouvrir la gueule. Il maintint son énorme corps devant, bien loin des jambes battantes de Croc Harry. Il enroula son bras géant autour de la gueule de Croc Harry, et obligea Croc Harry à se tourner sur le flanc. Son ventre vulnérable était exposé. Croc Harry se débattit, mais n'arriva pas à se libérer.

— Quand on sait s'y prendre, ce n'est pas si difficile de lutter contre un croco, déclara le géant.

— Laissez-le : c'est moi que vous voulez, déclara Béatrice.

— Tu es celle que je veux, oui, déclara le géant. Mais j'ai d'abord un crocodile à tuer. Il ne vaut pas grand-chose de toute façon. Si tu savais qui était ce crocodile avant, tu ne voyagerais pas avec lui aussi fidèlement.

— Je sais tout. Et c'est mon ami.

— Tu devrais mieux choisir tes amis. Celui-ci est sur le point de mourir. Un dernier mot, Croc Harry ? demanda le géant.

— Attendez ! cria Béatrice. Arrêtez, Brian ! Une question.

Le géant la regarda, l'épée au poing, les sourcils levés.

— Pourquoi faites-vous ça ? Quel mal vous avons-nous fait ?

Il baissa la voix et grogna :

— Ton monde m'a fait mal, Béatrice, et il n'y a rien maintenant de plus agréable que ma haine. Elle est pure. Elle est stable. Elle me nourrit. Elle me rend fort. Tu vois, Béatrice, j'aime haïr.

Sorti de l'obscurité juste à côté de Béatrice, Horace Harrison Junior, Troisième du nom s'élança pour le saut le plus grand, le plus énergique et le plus haut qu'il ait jamais fait depuis son départ d'Argilia. Il fendit l'air, les griffes de ses dix orteils avant et de ses huit orteils arrière

étendues et atterrit carrément sur le visage du géant.

— Ahhh ! hurla le géant.

Horace griffait et mordait de toutes ses forces. Le géant essaya d'écraser Horace de sa main qui tenait l'épée, mais rata son coup. Il dut lâcher la gueule de Croc Harry pour essayer de frapper le lapin, ce qui permit à Croc Harry de pivoter librement.

Le géant se leva et tendit son épée. Béatrice empoigna sa fronde.

— Tu n'es pas sérieuse, déclara le géant. Tu ne peux pas me faire de mal avec ce jouet inutile.

Béatrice laissa partir une pierre. C'était le coup le plus dur, le plus rapide et le plus vicieux qu'elle ait jamais lancé. La pierre atteignit le géant à la tempe. Il tomba sur un genou en rugissant.

— J'allais te ramener, briser ton esprit et te faire servir mon pays. Maintenant, je veux juste te tuer et voir tout le Reinaume pleurer sa soi-disant future souveraine.

Le géant se releva. Il s'approcha de Béatrice. Elle sentit soudain un mouvement dans son sac-à-béa. Quelque chose courut le long de son bras. En bas de sa jambe. Qu'est-ce que ça pouvait bien être ? Le géant fit un autre grand pas. Un troisième. Un quatrième. Il y était presque. Il tira son épée. Il raidit son biceps et leva l'épée bien haut, puis s'arrêta et se mit à hurler de douleur. Crépue avait couru sur son visage et lui avait mordu la joue.

— Crépue ! s'écria Béatrice. Tu es en vie !

Le géant frappa la mygale, qui vola dans les airs, frappa la porte violette et tomba au sol, immobile.

Le géant leva à nouveau son épée et l'abattit rapidement vers Béatrice. Croc Harry fila dans les airs, s'interposant entre le géant et la fille. L'épée s'enfonça profondément dans son ventre. Le géant ressortit l'épée. Du sang coulait du ventre du crocodile. Croc Harry poussa un long et lent gémissement. Béatrice n'avait jamais entendu Croc Harry souffrir auparavant. Le son était angoissant. Béatrice aurait préféré accueillir elle-même la douleur plutôt que de voir Croc Harry blessé. Les portes violettes s'ouvrirent plus largement.

— Allez-y, entrez ! dit Croc Harry à Béatrice et Horace.

Ils ne pouvaient entendre ses paroles, mais il ouvrit la gueule et ils devinèrent tous les deux ce qu'il voulait dire.

— Entrez maintenant.

Horace bondit à nouveau, mais le géant l'attrapa et le jeta à terre. Horace gisait là, inconscient, une oreille sanglante. Croc Harry n'arrêtait pas de fixer Béatrice. Elle savait exactement ce qu'il voulait. « Sauve-toi

», essayait-il de dire. « Sauve-toi. Entre par cette porte. »

Croc Harry gisait sur le sol, à quelques centimètres de la porte, flasque, trop faible pour se battre.

— J'avais l'habitude de lutter contre des crocos, déclara le géant. Mais je n'ai jamais pu en tuer un.

Il leva une fois de plus son épée.

Béatrice était prête cette fois. Elle tendit la fronde, plus fort qu'elle ne l'avait jamais fait, et laissa partir le coup. La pierre s'enfonça dans l'œil droit du géant.

Le géant retomba au sol, se tordant de douleur.

— Oh, méchante fille ! Tu m'as crevé l'œil.

Pendant qu'il était à genoux, il retira l'épée une fois de plus. Mais il vacilla et tomba. Il gémit. Il était encore en vie, mais abasourdi. Et borgne.

Béatrice ouvrit complètement les portes violettes. Elle se tourna vers le géant qui se levait lentement.

— Ne me traitez pas de demi-portion, déclara Béatrice. Ne m'appelez pas méchante fille, ne m'appelez pas Noire. Ne m'appelez rien du tout. Laissez-moi tranquille. Laissez-nous tous tranquilles. Et si jamais vous revenez, je vous le jure, je vous arracherai votre autre œil !

Béatrice poussa la porte violette et mit un pied à l'intérieur.

Quatre énormes soldats sortirent. Chacun prit une jambe de Croc Harry et ils le traînèrent ensemble à travers le seuil. Béatrice prit Horace dans ses bras. Il saignait, toujours inconscient, mais respirait encore. Elle alla vers Crépue et la souleva doucement.

— Je l'ai eu, gémit Crépue. Gymnastique suédoise !

Béatrice bondit à travers les portes. Elle vit le géant se lever, vaciller et reculer. Il se retourna et, aussi vite qu'il était venu, il disparut dans les Terres contestées.

— Nous avons réussi, Croco ! cria Béatrice en plongeant pour l'étreindre.

Il ne parlait pas ni ne bougeait. Les quatre soldats disparurent dans un couloir. Six médecins, portant tous des gants en plastique, des masques faciaux et des blouses d'opération vertes, les remplacèrent. L'un d'eux posa une main sur l'épaule de Béatrice. C'était une main douce et chaleureuse. Béatrice ne se souvenait pas avoir jamais ressenti une telle gentillesse auparavant. Mais elle savait reconnaître la gentillesse quand elle la ressentait.

— Tout ira bien, dit le médecin.

C'était une femme. Sa main était aussi ferme que gentille.

— Regardez ! cria le médecin. Que quelqu'un tue cette mygale !

— Non ! protesta Béatrice. C'est Crépue. C'est mon amie. Elle m'a sauvé la vie trois fois.

Crépue glissa hors de vue et disparut dans le sac-à-béa.

Béatrice étreignit Croc Harry plus fort. Son sang la couvrait, mais elle s'en fichait. Elle se souvenait quand, comme une sirène, il l'avait transportée sur les flots, tournant et jouant dans les eaux profondes près des cascades. Elle pensa au fait qu'il était venu tous les matins lui parler tandis qu'elle petit-déjeunait. Elle pensa au soir où elle lui avait arraché sa dent géante et l'avait regardée s'envoler vers la Grande Ourse. Elle pensait, surtout, à la façon dont il prononçait toujours son nom avec amour. Béatrice. Gentiment et lentement. Il prononçait son nom comme s'ils étaient amis et l'avaient été depuis mille ans. Béatrice pouvait sentir son cœur ralentir. Elle pouvait entendre son halètement diminuer. Puis il n'y eut plus de coups, et plus de souffle. Elle le serra plus fort dans ses bras.

— Croc Harry, parle-moi s'il te plaît.

Mais son ami Croc Harry, le grand palabreur d'Argilia, s'était tu à tout jamais.

Une voix de femme grave et autoritaire s'éleva dans le couloir.

— Emmenez-la dans la salle de secours. Elle est couverte de sang. Assurez-vous qu'elle va bien. Et administrez-lui un sédatif. Cette fille va être sous le choc. Si le croco est toujours en vie, effectuez la transformation. Faites-le instantanément, avant qu'il ne meure. Le lapin respire encore. Transformez-le aussi. Trouvez l'araignée. Laissez-la vivre, pour l'instant.

— Dépêchez-vous, dit le médecin. Vite. Un infirmier pour le croco. Deux pour le lapin. Trois pour Béatrice, béni soit son cœur. Traitez cette fille comme si elle dirigeait le royaume. Est-ce clair ? Allez, allez !

Béatrice ferma les yeux et serra Croc Harry encore plus fort. Elle ne pouvait pas imaginer continuer sans sa voix, ou passer une journée sans chevaucher son dos dans l'eau. Elle ne pleurerait pas. Elle était chez elle, mais toutes ses pensées étaient pour Croc Harry et Horace Harrison Junior, Troisième du nom. Elle se demanda, alors qu'elle sentait la piqûre d'une seringue dans son bras, à quoi pourrait s'occuper un croco royal de trois cents kilos et de six mètres pour être heureux dans un royaume fortifié ? Probablement pas grand-chose.

Béatrice imagina que Croc Harry l'appelait, alors qu'elle était assise le matin en train de manger du gruau. Peut-être qu'elle serait dans une cuisine. Assise sur une chaise près d'une table, et servie par des

serviteurs. Peut-être serait-il sur un carré d'herbe. « Il y a ridiculement peu de choses à faire pour moi sur une parcelle d'herbe à l'intérieur d'un château » crierait-il. « Alors s'il te plaît, s'il te plaît, viens palabrer avec moi, Béatrice. Fais-moi la gentillesse de te livrer à une grande palabre. »

Des bras puissants soulevèrent Béatrice et l'éloignèrent de Croc Harry. Il était parti, mais elle était à la maison. Où que ce soit. Béatrice nageait vers le bas. Sur le dos de Croc Harry, elle nageait dans une mare de noirceur sans fond.

31

Aurais-tu vécu parmi les animaux ?

Béatrice s'éveilla dans une pièce avec une fenêtre, un lit simple, une épaisse couette violette, trois étagères de livres et une brise qui venait de l'extérieur. Pendant une minute, elle pensa qu'elle s'était peut-être éveillée dans la forêt d'Argilia, et qu'elle allait bientôt faire du gruau et palabrer avec Croc Harry, assise sur la branche du figuier, les jambes pendant dans le vide. Mais il n'y avait pas de pic. Aucun bruit de vent dans les feuilles. À la place : des enfants qui chantaient et jouaient dehors.

Où était Croc Harry ? Qu'en était-il de ses blessures ? Qui s'occupait de lui ? Les gens savaient-ils qu'il ne pouvait se faire comprendre que si une personne s'allongeait sur lui ? Et qu'en était-il d'Horace Harrison Junior, Troisième du nom ? Était-il libre de sauter ? Est-ce qu'il sautait encore haut ? Et Crépue ? Était-elle vivante ?

Elle glissa ses jambes hors du lit et découvrit qu'elle portait un pyjama blanc. C'était une petite pièce carrée. Elle se regarda dans le miroir. Elle était encore petite. Elle avait toujours des taches de rousseur plein la figure. Et toujours une belle peau brune. Mais ses tresses avaient disparu. Au lieu de cela, elle avait un bel afro de la taille d'un ballon de volley-ball. Un afro si fier qu'il ressemblait à une couronne. Il ne pouvait y avoir qu'un seul bon mot pour cela : un Béafro.

À part son lit, des étagères, un bureau et une chaise, il n'y avait rien d'autre que la fenêtre ouverte d'un côté de la pièce et le portrait d'une femme de l'autre côté. Une grande femme, d'allure royale, avec la peau brune, des lèvres pulpeuses et des yeux qui lui donnaient un air sage, éduqué et attentionné. Elle se tenait debout, vêtue d'une robe formelle, les bras pendants et les doigts entrelacés. Sur une plaque gravée sous le tableau, Béatrice lut les mots : « Sa Majesté la reine Arthuria. »

Béatrice se dirigea vers la fenêtre et vit des enfants jouer dans une cour, deux étages plus bas. Ils sautaient à la corde. Béatrice avait-elle déjà vu cela ? Elle pensait que oui, mais n'en était pas certaine. Du coin de l'œil, elle détecta une tache bleue se déplaçant sur le sol. Elle se retourna et vit Crépue se précipiter sous son lit. Béatrice sourit. Elle la chercherait plus tard. Sur le rebord de la fenêtre, juste à l'endroit où elle plaçait ses mains, il y avait une petite sonnette grise et circulaire. À côté, elle trouva une note. Écrite à l'encre violette : « Bienvenue, Béatrice. Veuillez sonner lorsque vous serez prête. »

Béatrice ressentit une soudaine tristesse. Les choses ne seraient plus jamais les mêmes. Elle savait, sans que personne ne le lui ait dit, qu'elle ne retournerait pas en Argilia. Elle avait un terrible pressentiment pour Croc Harry.

Béatrice appuya sur le bouton de la sonnerie. La porte de sa chambre s'ouvrit instantanément sur une grande pièce avec un canapé et deux chaises. La lumière du soleil pénétrait à travers de grandes et magnifiques fenêtres et, à l'autre bout de la pièce, une femme était assise derrière un bureau. La reine Arthuria glissa de sa chaise, se leva et hocha légèrement la tête. Grande, la peau brune, les cheveux bouclés en un afro serré autour de la tête, une posture parfaite. Chaussures plates et sensibles. Elle s'avança vers Béatrice et tendit la main pour prendre la sienne.

— Je me demandais quand vous alliez vous réveiller, déclara la reine.

— Êtes-vous ma mère ? demanda Béatrice.

La Reine fit un immense sourire.

— Dieu du ciel, non ! Je n'ai pas de temps pour materner, ni pour le mariage d'ailleurs. Je dirige le Reinaume de Caroline et c'est un travail à plein temps. J'ai un géant à la tête d'une rébellion, des problèmes dans les Terres contestées et j'ai eu vent que le code d'Argilia avait été percé. Nous devrons avoir un débreffage sérieux à ce sujet, bientôt. Peut-être que vous savez une chose ou deux sur la situation. Bref, je n'ai pas de temps pour un mariage. Les maris exigent beaucoup d'attention.

Il vint à l'esprit de Béatrice qu'elle aimait aussi diriger les choses. Elle aimait dire aux gens quoi faire. Elle sentait qu'elle aurait une vie bien remplie. Probablement pas de temps pour un mari non plus. Elle s'était déjà occupée d'un lapin qui exigeait beaucoup d'attention. Elle l'aimait de tout cœur, mais c'était harassant.

— Est-ce que Croc Harry est vivant ? demanda Béatrice.

— Vous allez droit au but.

— Eh bien, qu'en est-il de lui ? Et d'Horace ? C'est un lapin. Vous

devez l'avoir trouvé aussi !

— Et si nous prenions le petit déjeuner et que nous échangions sur les dernières nouvelles ?

La reine claqua des doigts. Une personne qui semblait avoir environ quatorze ans poussa la porte en entrant à reculons, en tirant un plateau de nourriture sur roulettes.

— Madame, dit la jeune personne à la reine. Mlle Béatrice, ajouta-t-elle à l'adresse de celle-ci.e

La jeune personne avait de longs cheveux bruns, droits, et les yeux bleus. Sa peau était pâle. Beige. Béatrice ressentit une énorme vague de soulagement. Dans ce monde, des personnes de couleurs différentes étaient autorisées à vivre ensemble.

— Sommes-nous apparentés ? demanda Béatrice.

La reine gloussa.

— Ma chère fille, vous devez cesser de demander à chaque personne que vous croisez si elle fait partie de votre famille.

— Non, Mlle Béatrice, répondit la personne. Je suis Loup. Je suis en dixième année, filière d'enseignement supérieur, et c'est mon travail.

Béatrice sourit.

— Vous pouvez m'appeler simplement Béatrice.

— Oui, Mlle Béatrice.

Béatrice se dirigea vers le plateau de nourriture, sur lequel reposait un bol de gruau fumant garni de raisins secs, de bleuets, de cassonade et de crème, et posa sa main sur le bras de Loup. C'était la première fois qu'elle pouvait se rappeler toucher un être humain. Elle put dire, à l'instant où sa main se posa sur l'avant-bras chaud, que c'était un bon moyen de convaincre une personne de quelque chose. Parlez-lui doucement et posez votre main sur son bras.

— Béatrice, ce n'est que trois syllabes. Il n'y a pas de préfixe comme « mademoiselle ». Vous savez ce qu'est un préfixe ?

— Je le sais certainement, déclara Loup. Je suis en avance. J'ai appris ça en deuxième année.

— Bien. Trois syllabes. Béatrice.

Loup sourit et soutint le regard de Béatrice. C'était terriblement bon de voir une personne lui sourire.

— Béatrice, dit Loup.

— Ravie de vous rencontrer, Loup. Je suppose que nous pouvons être amis ?

Loup jeta un rapide coup d'œil à la reine, qui hocha la tête.

— Oui, Béatrice, l'amitié est dans le champ des possibles.

— Bien, dit Béatrice. Pourriez-vous me dire une petite chose ? C'est quelque chose que je me demande depuis un moment.

— Oui, Béatrice, dit Loup.

— Quel âge j'ai ?

Loup jeta un nouveau coup d'œil à la reine et reçut un autre signe de tête.

— Vous avez douze ans, Béatrice, dit Loup. Ou, du moins, vous aviez douze ans au moment de votre téléportation, donc vous revenez au même âge. Nous vous attendions tous. Aucun de nous ne pouvait vieillir, grandir ou avancer jusqu'à ce que vous reveniez.

— Merci, Loup, déclara la reine. C'est assez d'information pour le moment.

— Excellent ! déclara Béatrice. Merci, Loup. Dites-moi, suis-je trop petite pour douze ans ?

— Pour votre âge, vous êtes dans le quatorzième centile, déclara Loup.

— Pathétique, déclara Béatrice.

— Vous ne vous souvenez pas encore de moi, n'est-ce pas Béatrice ? dit Loup.

Béatrice parut perplexe. Il y avait tant de choses dont elle ne se souvenait pas.

Loup sourit.

— Ne vous inquiétez pas. Ils disent que tout va vous revenir. Vous souvenez-vous de nos cours de vocabulaire ? Vous souvenez-vous avoir été perplexe à propos de l'expression « suspension volontaire de l'incrédulité » ?

Béatrice sourit. Elle se souvenait de cette phrase.

— Oui, dit-elle. Cela signifie accepter temporairement de croire quelque chose d'irréel parce que c'est agréable de le faire. Pourquoi est-ce que je m'en souviens ? Comment savez-vous cela ?

— Quand je ne m'affairais pas à mes propres études, j'étais votre gardienne, déclara Loup.

Béatrice s'arrêta un instant pour réfléchir. Elle avait vécu parmi les crocodiles et les mygales. Elle savait comment badigeonner un tronc de figuier avec de la graisse d'ours pour éloigner les intrus. Elle avait utilisé une fronde pour combattre un géant.

— J'aimerais être votre amie, mais je n'ai plus besoin de gardienne.

— Si vous le dites, mademoiselle Béatrice. Je veux dire, Béatrice.

Béatrice se tourna pour faire face à la reine.

— Votre Altesse, ce sera une très longue journée en effet, et le reste

de ma vie sera encore plus long si je dois vous appeler Votre Majesté la reine Arthuria chaque fois que nous parlons.

— Madame suffira.

— J'ai partagé une forêt avec un crocodile, une mygale, un lémurien, un lapin et un arc-en-ciel, et aucun d'eux n'était très porté sur le décorum. Puis-je vous appeler Arthuria ? Pourrions-nous passer à cela ? J'ai quelque chose d'important à dire, et ce serait plus facile si nous étions plus intimes.

Béatrice se dirigea vers la reine. Elle tendit le bras. Peut-être qu'une main sur l'avant-bras fonctionnerait, encore une fois.

La reine déplaça son bras, très subtilement, hors de la portée de Béatrice.

— Je suis la reine, donc je suis toujours celle qui initie le contact personnel, déclara-t-elle. C'est compris ?

— Oui, dit Béatrice.

— Oui, vous pouvez m'appeler Arthuria.

— Et Artie ?

— Absolument pas. Vous pouvez m'appeler Arthuria, mais seulement dans l'intimité de mes appartements. En société, j'ai encore besoin de respect. J'exige le respect. En société, où je suis toujours une femme et où je suis toujours noire, je suis une reine et c'est moi qui mène.

— Noire ? Mais Arthuria, vous êtes brune.

— Ma peau est brune, mais je suis noire. Tu l'es aussi.

— Un chasseur des Terres contestées m'a qualifiée de « Noire ». Et le géant également m'a qualifiée de « Noire ». Je détestais ça.

— Tu avais raison d'être contrariée. Ils vous ont parlé avec haine. Mais « noire », ça veut aussi dire autre chose, quand c'est dit de la bonne manière. Quand c'est dit respectueusement. Ici, au Reinaume, nous avons de nombreux peuples. Nous vivons sur un pied d'égalité et nous célébrons nos différences. Il y a des hommes, des femmes, des filles, des garçons et des personnes dont l'identité de genre est fluide. Loup est de genre fluide – parfois fille, parfois garçon, ou les deux, ou ni l'un ni l'autre. Je suis noire. Tu es noire. Ta famille…

— Justement, j'allais vous demander… déclara Béatrice.

La reine s'arrêta. Loup se pencha et chuchota à l'oreille de Béatrice.

— Il ne faut pas interrompre la reine.

— Désolée, Arthuria, dit Béatrice. Dans la forêt d'Argilia, nous – les animaux et moi – nous nous interrompions constamment.

— Je comprends, déclara la reine. Simplement une petite habitude à rectifier.

Béatrice n'était pas d'accord pour dire que parler librement entre amis était quelque chose à corriger, mais elle se mordit la langue. Elle attendit que la reine finisse. Elle espérait que la reine ne tarderait pas. Béatrice voulait tellement exprimer sa pensée qu'elle était sur le point d'exploser. Alors, elle leva la main, comme on le lui avait appris à l'école – ce souvenir aussi lui revenait – très légèrement en l'air.

— Pas besoin de lever la main, déclara la reine. Qu'est-ce qui vous préoccupe ?

— Puis-je mettre ma main sur votre bras ?

— Pourquoi cela serait-il nécessaire ?

— J'ai l'habitude de toucher quelqu'un quand je parle. C'est comme ça que j'ai dû voyager avec mes amis, quand nous avons quitté Argilia.

— Il n'y a qu'en Argilia que les humains peuvent parler avec les animaux, déclara la reine. Et même dans la forêt, ils ne peuvent le faire que s'ils sont des humains très brillants et profondément doués pour la communication. Vos pouvoirs d'empathie sont, dirons-nous, sans précédent. Pourtant, vous avez pu continuer à parler avec vos amis dans les Terres contestées, ce qui me laisse plus qu'un peu perplexe.

— Perplexe ? dit Béatrice.

— Ciel ! déclara la reine. Nous avons besoin de rafraîchir votre vocabulaire. Cela signifie dubitative. Interrogative.

— Alors, et votre bras ? demanda Béatrice.

La reine s'avança et étendit son avant-bras. Béatrice posa sa main dessus.

—Est-ce que Croc Harry est toujours en vie ? demanda-t-elle.

— En quelque sorte.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Vous ne voudriez pas vous changer ?

Elles négocièrent pendant un moment et parvinrent à un accord. Béatrice se laverait le visage, se brosserait les dents et s'habillerait dans la salle de bain, et la reine se tiendrait devant la porte et répondrait à cinq questions. Elle ne répondrait pas à une seule question de plus avant que Béatrice ait mangé son gruau et soit retournée au bureau de Sa Majesté pour une palabre appropriée parce que la reine avait besoin d'une mise à jour avant la tombée de la nuit à propos du géant, des Terres contestées et des rumeurs selon lesquelles des forces hostiles essayaient de percer le code d'Argilia.

Béatrice ouvrit un robinet dans le lavabo de la salle de bain, puis l'autre. Elle ne se souvenait pas de ça. Ne s'en souvenait pas du tout. L'eau chaude coulait d'un robinet et l'eau froide de l'autre. Comme

c'était pratique. Combien plus facile que de descendre d'une échelle de corde pour se baigner dans la rivière.

— Où est Horace ?

— Vous le verrez bientôt.

— Et où est exactement Croc Harry ?

— Il est à deux endroits, ma chère. Son corps est dans notre hôpital vétérinaire. Nous savions que vous ne croiriez peut-être pas qu'en tant que crocodilien, Harry n'était plus. Alors Loup, qui vous connaît plutôt bien, a intelligemment suggéré que vous souhaiteriez peut-être voir le corps avant la crémation.

— Où est-il d'autre ?

— En tant que crocodile, après vous avoir sauvé la vie en prenant un coup d'épée en plein cœur, il était à quelques instants de la mort. Nous l'avons pris juste à temps. Cependant, chère enfant, même s'il était revenu au Reinaume sans subir de blessures, nous l'aurions tout de même transformé rapidement. Il a été rendu à son ancien état d'homme. Son nom, comme vous le savez je crois, est Harold Crocton. Il a été transféré dans notre pénitencier national. Il purge une peine de cinq ans… Je dois vous assurer que c'est un sort infiniment préférable à l'exécution qu'il méritait pour tout le chaos qu'il a causé dans l'église le jour où vous avez failli mourir.

— Je souhaite le voir aujourd'hui.

— Ceci n'est pas une question.

— Puis-je le voir aujourd'hui ?

— Non, ce ne sera pas possible.

— Quand pourrais-je le voir ?

— Nous devrons réfléchir à cette question. En règle générale, nous n'autorisons pas les leaders désignés – les enfants qui ont fait preuve de suffisamment de talent, de leadership et d'intelligence pour être préparés à régner sur la Caroline – à visiter le pénitencier national.

— Alors, que diriez-vous de la proposition suivante, madame ?

La reine agita la main et interrompit Béatrice.

— Vos cinq questions ont été posées, Béatrice, déclara-t-elle.

— Alors laissez-moi énoncer ma proposition, en une phrase. Je ne mangerai pas, je ne boirai pas et je ne consentirai pas à un seul moment de toilette ou d'entraînement jusqu'à ce que j'aie eu l'occasion de parler avec Harry Crocton. Je ne vous parlerai même pas. Ceci n'est pas négociable. Vous pouvez me punir. Vous pouvez m'affamer. Vous pouvez m'enfermer dans une cage et me donner des vers en pâture. Je m'en fiche. Ma décision est irrévocable. Je dois voir Harry Crocton, et ce

n'est pas une question.

La reine inspira lentement. Elle entrelaça ses doigts et plaça ses mains devant son ventre.

— Je n'ai pas l'habitude de me faire commander à, déclara la reine.

Béatrice ne dit rien. Parfois, il valait mieux se taire. Elle décida qu'il serait impoli de mentionner que la reine avait terminé une phrase par une préposition.

— Ce n'est pas une démocratie, poursuivit-elle. Cependant, j'admets que la situation est unique.

Béatrice garda ses pensées pour elle. Elle était en train de gagner son point, alors pourquoi compliquer les choses ?

— Allez et finissez de vous habiller, déclara la reine. Accordez-moi un instant.

Béatrice entendit un certain nombre d'adultes conférer à voix basse dans la salle de la reine. Dans sa salle de bain se trouvaient une robe et une paire de sandales. Elle était sur le point de les enfiler. Loup entra silencieusement, mais ne dit pas un mot. Ils remplacèrent la robe et les sandales par un t-shirt, un gilet, un pantalon et des bottes d'équitation. Béatrice s'habilla. Les vêtements lui allaient parfaitement. Elle sortit de la salle de bain et pénétra dans les appartements de la reine. En plus de la reine et de Loup, trois femmes et deux hommes étaient présents. Ils se tenaient tous très droits.

— Nous ferons les présentations plus tard, déclara la reine. Suivez-nous.

La reine et Loup conduisirent Béatrice à travers une série de couloirs et de tunnels. Ils prirent un ascenseur qui s'enfonça profondément dans le sol. Ils ouvrirent les portes de la morgue des animaux. Croc Harry, ou le puissant reptile qui était autrefois Croc Harry, gisait immobile sur un carrelage froid. Il avait besoin d'eau pour nager. Il avait besoin de soleil pour se réchauffer. En ce moment, imagina Béatrice, il apprécierait particulièrement sa propre thermorégulation. Il voudrait être aussi chaud que de la tarte. Elle supposait que Croc Harry avait besoin de lapins, ou d'antilopes, dans son ample ventre. Elle imaginait qu'il avait besoin de toutes ces choses. Mais elle savait qu'il avait dit qu'il ne voudrait pas vivre enfermé dans un zoo.

Elle pouvait dire, par les herbes bien entretenues et les pistes cyclables parfaites, que la meilleure chose qui l'attendait au Reinaume de Caroline était un zoo, où le point culminant de sa journée aurait été de manger un lapin qui lui aurait été lancé pendant que les visiteurs prenaient des photos. Alors Croc Harry avait réalisé son vœu. Il vint à

l'esprit de Béatrice qu'à partir du moment où ils avaient quitté Argilia, il avait su qu'il mourrait une fois qu'il l'aurait mise en sécurité. Il n'avait même pas l'air triste. C'était un crocodile noble et dévoué. Dans son cœur, ils seraient amis pour toujours.

Béatrice s'allongea une dernière fois sur le dos de Croc Harry et lui fit un long et tendre câlin.

— Au revoir, Croc Harry, et bonne chasse.

Elle se leva, dépoussiéra son pantalon et pensa un instant qu'elle aurait préféré être pieds nus et en short plutôt que sa tenue actuelle, soit un polo, un pantalon et des bottes cavalières. Son Béafro avait l'air parfait, mais était-il trop parfait ? Les torsades de cheveux et les tresses étaient mieux adaptées pour lancer des frondes et sauter des pierres. Béatrice espérait qu'il y aurait un endroit dans le Reinaume pour grimper aux échelles de cordes et pour construire des cabanes dans les arbres. Elle s'en occuperait plus tard. Pour l'instant, il y avait des affaires plus urgentes.

— Laquelle d'entre vous, âmes charitables, m'escortera au pénitencier ?

La reine écarta ses assistants. Elle conduit Béatrice à travers une cour et dans une grange.

— Pourquoi allons-nous voir des chevaux ? demanda Béatrice.

— Comment comptez-vous vous rendre au pénitencier autrement ? dit la reine. Je crois que vous avez déjà fait de l'équitation, n'est-ce pas ? Aujourd'hui, sera-t-il blanc, brun ou noir ?

Béatrice avait monté de nombreux chevaux. Elle savait tout sur les chevaux. La couleur n'avait pas d'importance.

— Je prendrai le plus rapide, déclara-t-elle.

— Ce sera le brun, déclara la reine. Vous aurez une heure à la prison. Soixante minutes. Précisément. Ensuite, vous me devrez une palabre assez longue, à mes propres conditions.

— Soixante minutes équivaut à trois mille six cents secondes, et je vais savourer chacune d'elles, rétorqua Béatrice. Après quoi, si vous le souhaitez, nous pourrons palabrer jusqu'à la semaine des quatre jeudis.

La Reine sourit.

— La forêt d'Argilia, je constate, n'a aucunement endommagé votre moi précoce. Au cas où ces circonstances plutôt précipitées m'aient empêchée de le dire plus tôt, bienvenue à la maison, Béatrice. Nous avions hâte de vous revoir. Nous n'étions pas sûrs que vous reviendriez.

Béatrice ne sourit pas à la reine.

— Vous m'avez laissée seule dans la forêt, dit-elle. Vous auriez pu

m'aider.

— Je vous ai aidée, en tant que Mme Arc-en-ciel.

— Vous êtes Mme Arc-en-ciel ?

— Pas exactement. J'ai communiqué avec vous via l'arc-en-ciel.

— Vous n'auriez pas dû douter de moi.

— Vous êtes vraiment une enfant exceptionnelle.

Béatrice n'avait aucune idée à quel point elle était exceptionnelle, car pendant très longtemps, elle avait été la seule enfant qu'elle connaissait, mais elle décida à ce moment-là que oui, elle était très probablement exceptionnelle. Chaque enfant était exceptionnel. Chaque enfant, pensait-elle, méritait d'avoir la chance de grandir en bronzant sur les rives de la rivière Argilia et d'apprendre à mélanger de la farine d'avoine et du beurre de cacahuète pour coller les mâchoires d'un crocodile.

Béatrice était sur le point de parler, mais la reine porta son index à ses lèvres.

Un grand Noir arriva au coin de la rue, menant un cheval noir. Il offrit à Béatrice le sourire le plus chaleureux de l'histoire de l'hémisphère occidental. Et de l'hémisphère oriental aussi. Une femme blanche le suivait, tenant les rênes d'un cheval blanc. Derrière eux marchait un gamin brun d'environ huit ans, dont les boucles noires dépassaient de sa casquette d'équitation. Il menait deux chevaux bruns – un avec chaque main. Il adressa à Béatrice un sourire entendu. Il portait des bottes d'équitation et sautillait nerveusement d'un pied et de l'autre en alternance.

— Arrête de sautiller, dit la femme. Tiens-toi droit devant la reine. Nous devons revoir en profondeur tes manières. On croirait que tu as vécu parmi les animaux…

— Oui, maman, dit le garçon. J'ai vécu *pawmi* les animaux avec *Béatwice*.

La bouche de Béatrice s'ouvrit. Et resta ouverte. Elle connaissait cette voix. Elle l'avait entendue maintes et maintes fois. Horace s'approcha et prit la main de sa sœur. Cette fois, juste cette fois, Béatrice décida qu'il pouvait lui tenir la main aussi longtemps qu'il le souhaitait.

La mère sourit à Béatrice, hocha rapidement la tête en direction de la reine tandis qu'elle arrangeait le harnais du cheval brun et porta un doigt à ses lèvres. Béatrice était prête à danser sur place et à pousser un cri, mais avec beaucoup de réticence, elle ferma la bouche.

— Madame, dit la femme à la reine.

— Madame, dit l'homme à la reine.

— Madame, dit le garçon à la reine.

— Mme Stackhouse, M. Harrison, Horace. Je crois bien que vous pouvez prendre le relais, déclara la reine.

Fin

Cher lecteur, Chère lectrice

Ceci est une annexe. Une partie du roman, sans l'être vraiment. Un peu comme un *post scriptum*, mais considérablement plus long.

Quoi qu'il en soit, arrête de lire maintenant. Sérieusement. M'as-tu entendu ? Arrête.

Tu n'es pas autorisé à lire cette annexe à moins que tu n'aies déjà lu ce livre ou que quelqu'un te l'ait lu.

Note cependant : Ceci n'est PAS *Le Dictionnaire Saint-Laurent des meilleurs mots, réels et inventés*. Ce dictionnaire compte plus de cinq mille pages. Mon éditeur ne le permettrait pas. « Est-ce que tu plaisantes ? » m'a demandé quelqu'un. « Penses-tu qu'un seul enfant dans l'hémisphère occidental, ou dans n'importe quel hémisphère, lirait un dictionnaire de cinq mille pages ? »

J'ai donc opté pour un compromis. Ce qui va suivre est un petit échantillon. Tu pourrais trouver cela ennuyeux. Dans ce cas, ne t'en fais pas. Vraiment. Va jouer au curling ou au boulingrin ou essayer une autre activité tout aussi excitante. Mais si tu es du genre qui aime apprendre des mots étranges et comiques, continue ta lecture.

Tu connais peut-être déjà de nombreux mots que Béatrice a étudiés pour améliorer son vocabulaire. Cependant, tu ne peux pas connaître tous les mots, car certains d'entre eux sont concoctés. Oh ! À propos de ce mot. « Concocté » signifie « inventé », ou « rien n'est vrai à ce sujet ».

D'accord. Tu peux maintenant poursuivre.

Avec mes meilleurs vœux,

L'Auteur

Dictionnaire Saint-Laurent des meilleurs mots, réels et inventés

(Extraits choisis)

A

à moitié décent : Pas si mal. Mais pas particulièrement bon non plus. Si tu dis, « c'est un écrivain à moitié décent », tu suggères en réalité qu'il n'est pas si bon que ça.

Abandonner : Laisser tomber quelqu'un. Arrêter de chercher cette personne. Ne plus s'en soucier. Comment réagirais-tu si on t'abandonnait à Argilia en te disant « voyons voir si tu sauras t'entendre avec un crocodile de plus de trois cents kilos » ?

Abhorrer : Détester.

Abondant : Qu'on retrouve en grande quantité. Comme les taches de rousseur, par exemple. Quand il y en a une, il y en a généralement plusieurs ; elles sont donc abondantes.

Abrégé : Plus court.

Accompagner : Guider.

Accoutrements : Pièces ou équipements supplémentaires. Ce mot vient du français et s'écrit de la même manière en anglais. Si vous envisagez de développer un vaste vocabulaire, essayez d'apprendre l'anglais. Cela aidera votre français.

ACO : C'est comme l'ADN, mais pour les crocodiles. Cela signifie acide croco-oxyribonucléique. C'est une sorte de carte pour savoir comment les crocodiles vont grandir. À toi de décider si ce mot est inventé ou pas. Voir aussi : ADN.

ADN : Ceci est un vrai mot. Je te le jure. Il signifie acide désoxyribonucléique. Il s'agit d'une substance chimique présente dans toutes les cellules vivantes et qui agit comme une sorte de carte pour savoir comment quelque chose (ou quelqu'un) va grandir.

âge incertain (d') : Béatrice est seule dans la forêt et n'a aucun souvenir ; elle ne sait même pas quel âge elle a. Son âge est donc incertain. Quel âge penses-tu qu'elle a ? Imagine un nombre à deux chiffres.

Alignés : Assemblés, réunis.

Allitération : Suite de mots commençant par la même lettre ou le même son, comme dans « célébrer le céleri » ou « roquettes rugissantes ». Cela peut vite devenir très ennuyeux.

Amabilités : Gentillesses.

âmes sœurs : Personnes qui pensent et ressentent les choses de la même manière, qui se sentent liées l'une à l'autre d'une manière spéciale.

Antiscorbutiques : Aliments ou vitamines qui préviennent une maladie grave appelée scorbut. Les fruits frais font généralement l'affaire.

Antonyme : Mot qui a une signification contraire à un autre. « Antonyme », par exemple, est le contraire de « synonyme ».

Apnée du sommeil : Trouble médical qui, pendant le sommeil, te fait arrêter de respirer, puis soudainement reprendre ta respiration. L'apnée du sommeil occasionne aussi parfois de la toux, des reniflements et des ronflements.

Approbation : Autorisation, assentiment.

Arachnide : Araignée ou scorpion. Joli mot, n'est-ce pas ?

ânetêtudineux : Dont l'impertinence rappelle l'attitude d'un âne têtu.

Attirer ton attention : Te faire regarder.

Attitudineux : Individu arrogant, provocateur. Gueulard.

Autobiographie : Récit de ta vie, raconté par toi.

Auto-extrication : Se sortir ou se retirer de.

Aviser : Dire aux gens quoi faire, sans paraître autoritaire. Pas aussi facile que tu l'imagines. Essaye donc pour voir.

Avoir une dent contre quelqu'un : Ne pas porter une personne dans son cœur.

Avoir d'autres chats à fouetter : Avoir autre chose à faire. Comme dans « s'il te plaît, ne me fais pas laver la vaisselle. J'ai d'autres chats à fouetter ».

Avoir l'intention de : C'est quand tu veux quelque chose très fort et que tu le planifies. Par exemple : « Papa a dit que je ne pouvais pas rester debout tard et regarder le film, mais j'ai l'intention de glisser l'ordinateur portable dans ma chambre et de regarder le film quand tout le monde dormira. »

B

Bataclan : Mot de trois syllabes pour désigner des « trucs », des « choses diverses ».

Batifoler : Danser.

Bavardage incessant : Fait de parler trop, beaucoup trop.

Bibliophiles : Gens qui aiment la lecture. On peut aussi les traiter de « rats de bibliothèques », mais c'est moins gentil.

Bien élevé : Qui a reçu une belle éducation à la maison. Une autre belle expression, pas vrai ?

Bioexpérience : Création d'une forêt magique où l'on retrouve la plupart des plantes et des animaux et où toutes ces créatures vivantes peuvent communiquer entre elles.

Bizarre : Insolite. Particulier. Par exemple, il est plutôt bizarre d'inclure un dictionnaire à la fin d'un roman.

Bloviation : Le fait d'en dire trop. Les personnes loquaces ont tendance à s'y adonner.

Bourdonner : Être plein de. Comme une ruche bourdonne d'abeilles.

boyelles mélangées : Horace veut dire des « voyelles mélangées », comme dans certains mots où des voyelles se succèdent. Par exemple « poème ».

C

Cabotiner : Jouer et s'amuser.

Cacophonie : Mélange confus, discordant de voix, de sons souvent émis par un groupe d'oiseaux ou d'animaux. Les êtres humains sont des animaux, et les plus cacophoniques de tous !

Calamoflation : Qui devient encore pire qu'une catastrophe. Le problème s'est *calamoflé*. Penses-tu que ce mot est réel ?

Calciné : Brûlé.

Caliginosité : Crois-le ou pas, il s'agit d'un vrai mot synonyme d'obscurité.

Calligraphie : Écriture manuscrite élégante et fluide. Un art perdu. De nos jours, qui donc a une belle main d'écriture ?

Canine : Dent pointue, avec une pointe assez aiguë pour te causer des dommages si elle te mord. Un conseil : ne marche pas ou ne tombe pas dans une bouche ouverte avec des canines prêtes.

Capituler : Abandonner la lutte, se rendre.

Caries : Trous dans tes dents. Si tu as des caries, va voir le dentiste. Mais peut-être pas Rabat-joie, car c'est une dentiste sans diplôme.

Carnivore : Animal qui mange d'autres animaux. Beaucoup d'humains sont carnivores, bien que Béatrice ne le soit pas. Les humains carnivores disposent généralement de quelqu'un d'autre pour tuer les animaux à leur place. Les animaux sauvages n'ont pas ce privilège. Un carnivore est l'opposé d'un végétarien ou d'un herbivore. Si tu vivais seul dans

la forêt, tu souhaiterais peut-être que tous les crocodiles soient végétariens. Surtout s'ils avaient faim et que tu étais petit et savoureux.

Casser sa pipe : Manière plutôt impolie de dire « mourir ». Impolie, mais assez amusante. Utilise-la avec tes amis, mais pas avec la reine.

Cautionner : Approuver ou soutenir.

Centre de gravité : Là où se trouve la majeure partie de ton poids corporel. En haut ? En bas ? Le centre de gravité de la girafe est plutôt haut. Un crocodile a un centre de gravité très bas. Compris ?

Cessation et renonciation : Dans le domaine juridique, l'ordre d'arrêter de faire quelque chose.

Chaotique : Qui évoque le chaos. De façon chaotique, sans aucun motif.

Charabia : Langage, style incompréhensible, confus ou incorrect.

Chercher noise : Chercher querelle à quelqu'un.

Chiens du soleil : Si vous imaginez que c'est quand un chien se prélasse au soleil, réfléchissez-y à deux fois ! Voici la vraie définition : quand le soleil semble être suspendu près de l'horizon, si vous regardez attentivement et avez un peu de chance, vous pourriez voir des chiens de soleil, qui sont les images qui ressemblent à d'autres soleils, à gauche et à droite du vrai. Les chiens de soleil résultent de la manière dont la lumière du soleil passe à travers les cristaux de glace dans l'air. Vous ne les voyez pas trop souvent, alors arrêtez-vous et profitez.

Chouia : Soupçon, petite quantité. Comme dans « pourriez-vous faire montre d'un chouia de gentillesse à mon égard et me laisser prendre une autre portion de crème glacée ? »

Cinglé : Excentrique, qui agit étrangement.

Circonstances critiques : Mauvaise situation. Très mauvaise situation. Quelqu'un pourrait même en mourir.

Code moral : Ensemble de croyances sur ce qui est juste. Cogiter : Mot précieux pour « penser ». Trois syllabes, ce qui fait plus chic.

Comblé : Satisfait. Comme un crocodile qui vient de manger. Ou un chanteur qui obtient un rappel.

Comique : Drôle, qui porte à rire.

Comment tu les aimes, ces pommes ? : Cette expression signifie « comment tu aimes ça ? » et elle suggère que tu n'aimeras pas du tout.

Compenser : Remédier à une situation jugée problématique. Béatrice déteste être de petite taille, alors elle compense en lançant des pierres ou en utilisant un lance-pierre assez fort pour faire mal à son opposant. Cependant, certains mots peuvent avoir des significations

différentes. Par exemple, « compensation » peut aussi vouloir dire rémunération (comme dans « il a lavé la vaisselle pendant six jours sans compensation ») ou façon de rattraper quelque chose (comme dans « je veux une compensation pour pallier le mal que tu m'as fait »).

Compétences olfactives : Capacité à sentir les choses.

Complexe de culpabilité : Tendance à ressentir de la culpabilité, même lorsque tu n'as rien fait de mal.

Concocté : Inventé. Faux. Imaginé. Comme certains mots dans ce livre. C'est souvent plus intéressant que les choses réelles. Cela vaut aussi pour les histoires.

Confiance : Croyance profonde en quelqu'un ou quelque chose. Tu as confiance en ton père, car tu es persuadé que tu peux compter sur lui. Tu as confiance que le soleil se lèvera chaque jour. Tu as confiance que la banque ne perdra pas ton argent.

Conséquences graves : Problèmes très sérieux.

Constitution : Tout simplement ce qui a trait à ton estomac, à ton système digestif. Manger dix hamburgers serait mauvais pour ta constitution puisque cela ferait mal à ton estomac. La constitution peut également signifier l'ensemble des lois formelles d'un pays qui ne changent presque jamais.

Constitutionnel : N'est-ce pas drôle ? Nous venons de définir « constitution ». Pourtant « constitutionnel » peut signifier quelque chose de complètement différent – à savoir, une promenade régulière pour la santé. Une marche de santé. Comme dans « grand-père fait une marche de santé tous les jours après le petit-déjeuner ».

Contrainte : Fait ou règle qui se met en travers de ton chemin et que tu n'apprécies pas.

Controversé : Se dit de quelque chose qui provoque de fortes opinions. Certaines personnes aiment ça, d'autres pas.

Converser : Dialoguer avec une ou plusieurs personnes.

Crème de la crème (la) : Quelque chose d'excellent ou d'exceptionnel. En règle générale, il est déconseillé de se proclamer soi-même « la crème de la crème ». Sérieusement, évite de le faire.

Crocodiliose : Ce qui se passe quand un crocodile pulvérise son suc digestif sur ta peau. Ce n'est pas agréable et signifie qu'il se prépare à te manger !

Crocohypolittérracie : De moins en moins de crocodiles lisent des livres de nos jours. Ce problème est connu sous le nom de « crocohypolittérracie ». Il faut y remédier.

Croco-poliment : Avec de bonnes manières (pour un crocodile).

Crotte : Juron inventé par Béatrice. Elle pourrait dire quelque chose de vraiment méchant, mais elle sait qu'elle doit rester polie.

Cwocowampoline : Trampoline situé sur le dos d'un crocodile pour le divertissement de lapins capables de défier la gravité et de sauter très haut.

D

De taille réduite : Expression impolie pour « petit ».

Décroquestation : Technique compliquée de survie qui consiste à éjecter un animal vivant hors de l'estomac d'un crocodile. Tu dois agir rapidement, avant que l'acide gastrique et les gastrolithes fassent leur effet. Ne tente pas cela chez toi. Si tu dois utiliser cette technique, lis les instructions dans le guide *Conseils de survie dans la forêt d'Argilia, 2090*.

Défenestration : Personne n'utilise plus ce mot. Essaye-le si tu veux que ton ami ou ton enseignant ouvre le dictionnaire. Défenestration signifie jeter quelqu'un par la fenêtre. Cela signifie aussi le fait de priver quelqu'un de son travail.

Délicieux : Tellement savoureux que tu aimerais en prendre dans l'assiette de ta grand-mère et le manger toi-même.

Dérobé : Volé. Pris sans autorisation. Comme dans « le voleur a dérobé le sac à main de la femme ». Ne dérobe pas les affaires des autres. Ce n'est pas une bonne façon de se faire des amis.

Désamorcer : Réduire l'intensité d'un désaccord ou d'une dispute. Un parent pourrait dire à deux enfants qui se battent de désamorcer la situation avant qu'ils ne soient envoyés dans leur chambre.

Désastroflé : Totalement, entièrement misérable.

Désaxé : Dérangé, qui souffre de déséquilibre mental.

Désintégrer : Se briser en de toutes petites parties. L'acide stomacal d'un crocodile peut désintégrer la chair et les os.

Détaler : Partir. S'en aller.

Dextérité manuelle : Capacité à utiliser ses mains avec habileté.

Diction : Mot qui fait référence à la manière de parler. On peut avoir une diction soigneuse, comme un directeur d'école, une religieuse ou une reine. Ou une diction exagérée, comme un clown au coin de la rue. Ou on peut avoir une diction prétentieuse, comme quelqu'un qui a lu tout ce dictionnaire et qui étale son savoir. On peut en dire beaucoup

sur une personne à partir de sa diction.

Discriminer : Maltraiter un certain groupe de personnes (ou de lapins) simplement à cause de leur apparence.

Dominer : Contrôler, souvent de manière méchante ou agressive. Par exemple : « Il a dominé son petit frère pendant cinq ans jusqu'à ce qu'un jour, le petit frère dépasse son aîné. »

Dommageable : Nuisible.

Dysfonctionnel : Qui ne fonctionne pas correctement. Indice : c'est un excellent mot pour une compétition d'orthographe, car beaucoup de gens supposent que les trois premières lettres sont « D-I-S ».

Dysfonctionnement : Trouble dans le fonctionnement.

E

électrifier : Tuer au moyen d'une décharge électrique.

Embarquement : Commencement. Le mot « barque » vient du français et signifie voilier ou bateau. S'embarquer, c'est monter à bord d'un bateau ou commencer un voyage.

Embrouillé : Complètement confus. Crois-le ou non, cette définition n'est pas inventée. En fait, quelqu'un l'a bien concoctée un jour. Maintenant, elle est communément admise…

Empathie : Qualité de qui prend soin des autres, qui ressent leur douleur. Intérêt pour leur situation.

Emprisonner : Mettre en prison.

énergie fossile : Énergie telle que le pétrole et le gaz extraits de plantes et d'animaux décomposés enfouis profondément sous terre. Une fois utilisée, elle disparaît.

Engloutir : Manger rapidement. Cela semble impoli. Mais parfois, les animaux ou les gens engloutissent de la nourriture pour une raison. S'ils ne le font pas, quelqu'un d'autre pourrait la leur voler.

énonciation : Ce mot signifie la même chose que « prononciation », mais possède cinq syllabes au lieu de trois. Donc, c'est juste beaucoup mieux.

Entreprenant : Créatif et capable de créer des situations favorables. Par exemple : « Si tu ne fais pas attention en traversant cette rivière, un crocodile entreprenant pourrait te prendre pour son petit déjeuner. »

Esthéticien, cienne : Quelqu'un qui gagne sa vie en s'arrangeant pour vous faire paraître plus beau. En s'occupant nommément de votre chevelure, votre visage, vos mains, vos ongles et vos pieds.

Estimifiant : Très. Ou de manière écrasante.

Estivation : Hibernation estivale que les crocodiles et certains autres animaux apprécient par temps chaud. Ils creusent un terrier ou une caverne et attendent que le temps sec se termine et que les pluies reviennent.

éternité : Très longtemps. Pour toujours. Personne n'aime les gens qui parlent pour l'éternité. Si tu as tendance à parler pour l'éternité, tu pourrais également te retrouver seul pour l'éternité.

étoile du nord : Étoile qui brille le plus fort dans une collection, ou constellation, d'étoiles connue sous le nom d'Ursa Minor. Lorsque les personnes noires fuyaient l'esclavage aux États-Unis, elles se cachaient souvent le jour et fuyaient la nuit en se dirigeant vers le nord en suivant l'étoile du Nord.

évitement : Fait de se tenir loin de quelqu'un ou de quelque chose. Si un crocodile désire te dévorer, l'évitement dudit crocodile pourrait t'aider à vivre plus longtemps !

Exacerber : Autre mot agréable de quatre syllabes. Il signifie aggraver quelque chose.

Exécuter : Tuer, mettre à mort.

Extraordinairement : Très.

F

Faribole : Baliverne, fadaise, sornette.

Fantabuleux : Terriblement bon.

Fin causeur : Quelqu'un qui parle facilement et beaucoup avec les autres.

Fraterniser : Passer du temps avec quelqu'un et agir comme si cette personne était aussi proche qu'un membre de la famille. Quand tu fraternises avec quelqu'un que tu n'aimes pas, on appelle ça être faux.

Fréquenter : Passer du temps avec. Traîner avec.

Fustiger : Mot vraiment agréable à prononcer. Dis-le en mettant l'accent sur la première syllabe : FUS-ti-ger. C'est agréable, n'est-ce pas ? Voici ce que cela signifie : Critiquer quelqu'un sévèrement. Lui donner une raclée verbale. Si quelqu'un te fustige, ce ne sera pas une expérience agréable. Cependant, si Béatrice en avait l'opportunité, elle fustigerait les hommes au bord de la rivière qui disent des méchancetés à son sujet. Certains synonymes sympas sont également satisfaisants à prononcer : réprimander, châtier et excorier.

G

Gargantuesque : Énorme. Vraiment énorme. Aussi grand que ça peut l'être.

Gastrolithe : Pierre dans l'estomac d'un crocodile. Elle aide à broyer la nourriture. Peux-tu croire que les crocodiles mangent des pierres ?

Gazéifié : Ayant accumulé trop de gaz.

Genticrocodilerie : Un crocodile bien élevé qui fait preuve de gentillesse.

Glandes lacrymales : Partie de ton corps, ou du corps d'un crocodile, qui produit des larmes.

Glandulaire : Relatif aux glandes, comme la partie du corps qui produit des larmes.

Goûter de onze heures : Collation de fin de matinée. Souvent consommée vers onze heures. On dirait un mot inventé, mais pas du tout. Lis à ce sujet *Le Seigneur des anneaux*.

Gouzelum : Tu dois le découvrir tout seul celui-là. Il est un peu spécial. Il s'agit d'une partie de ton corps et de ton âme.

Gros bonnet : Personne importante. Ce terme n'est pas forcément un compliment.

Guerre civile : Guerre à l'intérieur d'un pays.

Gueuse : Les garçons qui embêtent Béatrice quand elle mange de la glace utilisent ce terme méchant et insultant pour désigner une personne portant des vêtements déchirés et sales.

Gymnastique suédoise : Exercices de renforcement en utilisant ton propre poids, tels que la traction, la poussée et la course.

H

Halitose : Mauvaise haleine. C'est encore pire que ça en a l'air.

Hallucinations : Quand ton esprit te joue des tours et te fait voir des choses qui ne sont pas réelles, comme un éléphant buvant des milkshakes au chocolat, un autobus dansant à un concert, ou une guitare courant dans la rue.

Hippoflompe : Partie du corps qui est à côté du gouzelum.

Horde : Grand nombre.

Hostilité : Réaction impolie et non amicale.

Humanité : Toutes les personnes, prises ensemble.

Hygiéniste : Personne qui nettoie tes dents. Cela nécessite un certain niveau de confiance. Elle ne vous fait pas mal, et tu ne la mords pas. Les oiseaux qui nettoient les dents de Croc Harry comptent sur cet élément de confiance.

Hyperactif : Qui ne peut s'arrêter de bouger.

Hypercrocofabulation : Processus par lequel les crocodiles inventent des mensonges.

Hyperventiler : Respirer profondément et beaucoup trop vite.

Hyperverbeux : Qui ne peut s'arrêter de parler. Qui contient trop de mots, énoncés trop rapidement.

Hypnotisé : Tellement attiré par quelque chose (ou quelqu'un) que le sentiment en est presque magique. Les synonymes sont charmé, envoûté et ensorcelé.

I

Immaculé : Parfaitement propre. Ne détestes-tu pas quand ta chambre est un vrai foutoir, mais que celle de ton meilleur ami est immaculée ?

Imminent : Sur le point de se produire.

Immobile : Incapable de bouger.

Immortel : Qui ne va pas mourir. Jamais.

Impénétrable : Résistant à, ou non affecté par.

Imperturbable : Qui ne s'excite pas ou ne s'énerve pas. Pense à un drapeau qui ne flotte pas.

Implacable : Qui ne s'arrêtera pas. Cela peut être irritant. Les fortes pluies peuvent être implacables. Les cris d'un tout-petit peuvent être implacables, surtout si tu ne lui donnes pas la sucette rouge dans la vitrine du magasin.

Imporridgible : Incapable de vivre sans porridge (qui est un autre mot pour le gruau, la bouillie d'avoine). Les scientifiques ne s'entendent pas sur la question de savoir s'il s'agit d'une authentique affliction ou simplement une préférence alimentaire.

Impossible à éveiller : Qui ne peut pas être éveillé. Généralement parce que tu veux éviter quelque chose, comme aller à l'école.

Inacceptable : Il existe plusieurs façons de dire pas assez bon. En voici une autre. Est inacceptable une chose que tu ne peux pas accepter. Comme le fait qu'on t'offre un morceau de chocolat, puis qu'on te le reprenne.

Inadéquat : Pas assez bien. As-tu déjà eu une mauvaise note à l'école et pensé que tu étais inadéquat ? Maintenant, tu sais exactement ce que cela signifie.

Inappétissant : Peux-tu penser à quelque chose que tu n'as vraiment pas envie de manger ? C'est inappétissant. Ça ne stimule pas ton appétit.

Incessant : Qui ne s'arrête pas. Plus c'est incessant, plus c'est irritant.

Incinérer : Brûler complètement.

Indigne : Qui manque de dignité. Horace souhaite être pris au sérieux ; se faire brûler par de l'acide dans l'estomac de Croc Harry n'est donc pas son ambition dans la vie.

Infini : Sans limite. Tellement immense qu'on ne peut en envisager les limites, la fin.

Infinitésimal : Parfois, les gens aiment utiliser des mots compliqués au lieu de mots simples. Infinitésimal signifie simplement petit. Très, très petit. Tu pourrais aller droit au but et dire petit. Ou tu pourrais sortir le grand jeu avec six syllabes et dire infinitésimal. Pas de réelle différence, sauf la sensation sur ta langue. Parfois, un mot de six syllabes peut être très satisfaisant.

Insidieux : Autre façon de faire référence à un mal lent et constant. Tellement lent que tu ne remarques pas, au début, que tu es en train de te faire du mal.

Insolent : Qui ne montre aucun respect.

Instincts les plus bas : Tentation dont il n'y a pas de quoi être fier, et à laquelle il ne faut pas céder, comme le désir de faire du mal aux autres. Sois gentil. N'écoute pas tes plus bas instincts.

Intact : Tout ensemble, en un seul morceau. Non cassé. Non endommagé. Non blessé. Tu saisis l'idée ?

Intentionnel : Fait exprès.

Intercepter : Attraper quelqu'un ou quelque chose et se mettre en travers de son chemin.

Interspécifique : Entre différentes espèces animales.

Intervalle : Espace entre des choses, ou pause dans l'activité.

Intervention : Action pour résoudre un problème.

Intrus : Personne qui marche ou se trouve sur la propriété d'autrui sans y avoir été invitée.

Invention : Fruit de son imagination.

Invoquer : Appeler.

Irrécupérable : Sans espoir.

Irritation croissante : Fait de devenir de plus en plus agacé.

J

Aucun mot répertorié sous la lettre J. Désolé.

K

Aucun mot répertorié sous la lettre K. Désolé.

L

Latitude : Possibilité de faire des erreurs.

Légèrement plus spécifique : Rabat-joie fait étalage de son grand vocabulaire. Légèrement signifie un peu. Plus spécifique signifie avec plus de détail.

Litanie : Mot sournois, car il a au moins trois significations.

1) Beaucoup. « Comme une litanie de taches de rousseur. » 2) Liste fastidieuse. « Comme une litanie de plaintes sur des œufs brouillés mal faits. » 3) Longue prière. Le genre qui vous donne envie de dormir, même si tu dois être attentif.

Loi de la gravité : Loi selon laquelle tout ce qui monte doit redescendre. Lorsque des choses montent dans les airs, comme des balles de baseball ou des lapins qui sautent, la gravité les tire vers le bas sur terre. À moins d'avoir du carburant pour le maintenir en l'air longtemps, comme un avion ou une fusée, ou à moins de parler d'un oiseau avec des ailes. Mais tous les oiseaux ne volent pas. As-tu déjà vu un poulet voler ? Arrête-toi une minute et imagine une dinde de Noël de vingt livres. Imagine cette chose essayant de sauter. La gravité la ramènera vers le bas. Si ce n'était pas de la loi de la gravité, n'importe quelle dinde sensée s'envolerait, et ne finirait jamais dans un sac et congelée.

Longévité : Espérance de vie, le temps qui reste avant ta mort. Par exemple : « Manger quinze sacs de chips par jour pourrait être nuisible à ta longévité. »

Loquace : As-tu déjà entendu quelqu'un parler tellement que tu avais envie de le frapper ? Cette personne pourrait être décrite comme loquace. Propriétaire d'une grande bouche qui ne veut tout simplement pas se fermer.

Luminosité : Lumière. Considère ceci : Quand un mot s'étire sur cinq syllabes (luminosité) au lieu de deux (lumière), tu peux être sûr que Béatrice le cherchera dans le dictionnaire.

M

Magouilles : Activités qui ne sont pas autorisées.

Marche haute : Un crocodile se déplace sur terre de différentes manières. Il peut ramper en gardant son ventre et sa queue sur le sol et en se propulsant avec sa queue. Lorsqu'il chasse à grande vitesse, il galope ou bondit, un peu comme un lapin, en utilisant d'abord ses deux pattes avant pour frapper le sol simultanément, puis ses pattes arrière pour atterrir. Il ne peut galoper que brièvement. Enfin, pour se déplacer sur terre à une vitesse lente et décontractée, il peut faire une marche haute, qui ressemble un peu à une pompée. Pour la marche haute, il pousse avec ses pattes avant – beaucoup plus courtes que celles de derrière – pour maintenir sa tête et son corps au-dessus du sol, et se mouvoir de manière oblique, c'est-à-dire en déplaçant sa patte avant gauche et sa patte arrière droite en même temps, puis en déplaçant sa patte avant droite et sa patte arrière gauche en même temps.

Marqué au fer rouge : Qui porte dans sa chair la marque du fait d'être possédé par autrui.

Mélancolie : Humeur sombre.

Membrane nictitante : Troisième paupière d'un crocodile. Une membrane est une couche. Nictitant est un mot rare et élégant qui signifie clignoter. La membrane nictitante est la paupière du crocodile qui cligne et provoque des larmes.

Mercenaire : Soldat payé pour combattre.

Méticuleux : Détaillé. Soigneux. Qui se souci de menus détails.

Mettre le doigt sur : Trouver ou localiser.

Molaires : Grosses dents tout à l'arrière de ta bouche. Elles sont bonnes pour mastiquer de la nourriture.

N

Naïf : Qui croit trop facilement les autres, même lorsque ceux-ci exagèrent la vérité, ou mentent tout simplement. Ou qui ne sait pas grand-chose sur le fonctionnement des choses. Une manière plus polie de dire « ignorant ».

Nec-plus-ultra : Expression qui signifie à peu près la même chose que « la crème de la crème » ; génial, incroyable, simplement parfait.

Négligence émotionnelle : Négligence des sentiments d'une personne. Horace est convaincu qu'il est victime de négligence émotionnelle aux mains de Béatrice.

Nocif : Toxique. Assez pour t'assommer. Comme dans « il n'a pas brossé ses dents depuis mercredi et maintenant son haleine est carrément nocive ».

Nonchalant : Qui a l'air de ne pas avoir de soucis dans le monde. Ce n'est pas facile quand un crocodile ouvre la bouche et est si près que l'on peut sentir sa mauvaise haleine.

O

Oblitérer : Détruire complètement. Cela peut être très satisfaisant. Par exemple : « Mon ami détenait le record de l'école pour la course de cinquante mètres, mais j'ai couru si vite que je l'ai oblitéré. Maintenant, je détiens le record. »

Obstacles mondains comme la géographie : Lorsque Crépue utilise cette expression, elle veut dire « quelque chose de fondamental comme la distance entre les gens ». Les mots individuels ont chacun leur propre signification. « Mondain » signifie basique, ou quelque chose qui se produit régulièrement. Un « obstacle » est quelque chose qui se met en travers de ton chemin. La « géographie » est l'étude des lieux.

Odorant : Malodorant. En fait, assez malodorant pour déclencher une dispute. Comme un sac de sport rempli de vêtements transpirants, laissé sur le sol de la cuisine.

Orthophonie : Formation visant à t'aider à prononcer des mots.

Osités : Mots se terminant par les lettres « osité », tels que luminosité, caliginosité et curiosité.

P

Note préliminaire sur la lettre p : *Le Dictionnaire Saint-Laurent des meilleurs mots, réels et inventés* soutient que P est la lettre la plus divertissante de l'alphabet. Pourquoi ? Parce qu'il s'agit d'une bilabiale explosive. Pour la prononcer, tu dois mettre tes lèvres ensemble et pousser. C'est pourquoi il est plus amusant de dire « pomme de terre » que « carotte ». Que préfères-tu dire : « ours polaire » ou « fourmilière » ? Pense à tous les mots délicieux qui commencent par P : papadum, purée, palabre. La lettre P est vraiment parfaite. Sans vouloir manquer de respect, mais comparons-la à la lettre A : alphabet, aligner, accéder, acide. Allez ! Ces mots manquent totalement d'énergie. En passant, la lettre B est également une bilabiale

explosive, mais pas aussi satisfaisante que le P.

Palabre : Longue conversation.

Palabrer : Tenir une longue conversation. Parler et parler sans nécessairement atteindre un but. Aussi connu sous le nom de « mâcher le gras ». C'est amusant seulement si l'autre personne veut aussi palabrer.

Pas des petites pommes de terre : Les petites pommes de terre signifient de peu d'importance, donc pas des petites pommes de terre signifie quelque chose qui est effectivement important.

Pénitencier : Prison.

Perfection incarnée : Celui ou celle qui incarne l'idée de la perfection totale.

Périr : Synonyme chic de mourir.

Pernicieux : Capable de te nuire lentement.

Perpétuellement : Tout le temps. Constamment.

Perplexe : Confus ou déconcerté.

Peser sur la conscience : Induire un sentiment de culpabilité.

Pincée : Petite quantité. Par exemple : « Je prendrai juste une pincée de gâteau, s'il vous plaît, parce que j'en ai déjà mangé deux autres morceaux quand vous ne regardiez pas. »

Pincho : Un peu. Parfois, les meilleurs mots proviennent de langues étrangères. « Pincho » vient de l'espagnol : un « pincho de tortilla » est un morceau d'omelette de pommes de terre. Quand il est réchauffé et accompagné d'une tranche de baguette trempée dans un peu d'huile d'olive, c'est vraiment superfactionnel !

Piqué : Mot français pour signifier qui est en colère ou irrité.

Pluvier : Oiseau qui vit sur terre, mais près de l'eau.

Pompeux : Se dit d'un comportement ou d'un individu tellement formel que ça en devient un peu ridicule.

Précoce : Qualité (surtout chez les enfants) de démontrer des capacités avancées. Béatrice, par exemple, est très précoce.

Prédateur : Animal qui mange d'autres animaux et qui veut le faire. Maintenant. Si un prédateur est à tes trousses, tu es dans de beaux draps.

Prémolaires : Dents à deux pointes, situées au milieu de la bouche, entre les canines et les molaires.

Privilèges de visite : Expression qui peut signifier le droit de travailler en tant que médecin ou dentiste dans un hôpital, mais aussi le droit d'un prisonnier de recevoir la visite de ses amis ou de membres de sa famille au pénitencier. Quand Rabat-joie utilise ce mot, elle fait référence au droit des patients de revenir la voir.

Proboscis : Une longue trompe par lequel un insecte aspire de la nourriture.

Promenade : Une « promenade » est une longue allée. « Se promener » est un moyen élégant de dire marcher. « Se promener entre les lettres » est simplement un moyen élégant de dire chercher des mots dans le dictionnaire.

Provenance : D'où vient quelque chose.

P.s. (ou *post scriptum*) : Le P.S. est l'une des inventions les plus étonnantes dans le monde de l'écriture. Il signifie *postscriptum*. As-tu étudié le latin ? Cette langue est vraiment hilarante. Sinon, pourquoi ne pas descendre jusqu'au bureau de ton directeur d'école et lui remettre une lettre demandant que le cours soit ajouté au programme ? Mais nous nous égarons. Revenons à *postscriptum*. En latin, cette expression signifie « écrit après ». Tu sais quand il arrive parfois que tu écrives une lettre, que tu la finisses, que tu la signes, et puis que tu réalises que tu as oublié un détail important ? La solution facile est d'écrire « P.S. » sous ta signature et de dire ce que tu as à dire. Garde ça court ! Plus court que cette définition…

Pulsant : Vibrant.

Pureté : Le sirop d'érable peut être qualifié de « pur » si tu fais bouillir la sève et que tu n'y ajoute pas d'eau. Mais le sang ne peut pas être pur. Le sang, c'est du sang. Il existe différents types de sang, mais aucun type n'est meilleur ou plus pur qu'un autre. Les gens ne peuvent pas être purs non plus. Les gens ont des ancêtres remontant à des milliers d'années. Ils sont le fruit d'un mélange. Qualifier certaines personnes de pures n'est rien de plus qu'une lamentable excuse pour en maltraiter d'autres.

Pur-sang : Personne n'a un sang plus pur que celui d'un autre. Cependant, les gens qui s'imaginent meilleurs que les autres prétendent parfois que leur sang est pur, qu'ils sont des purs-sangs.

Q

Quand les poules auront des dents : Formule qui s'applique à une situation qui ne se résoudra pas. Pense-y. À quel moment des dents pourraient-elles pousser dans la bouche des poules ? Si leur bec leur suffit, à quoi bon les munir de dents ? Si on t'ordonne de faire la vaisselle et que tu promets de la faire quand les poules auront des dents, tu risques bien d'obtenir une punition sévère, parce qu'au lieu d'obéir, tu suggères

qu'il est fort improbable que tu accomplisses la tâche qu'on veut t'imposer.

Quelque chose de mes origines : Façon formelle de dire, « un peu sur qui je suis et d'où je viens ».

R

Reconnaître : Regarder autour de soi et faire attention à ce que l'on voit.

Reçu cinq sur cinq : D'accord, j'ai compris le message.

Réfraction : Manière dont la lumière ou le son sont infléchis au moment de passer d'un milieu (comme l'air) à un autre (comme l'eau). La lumière du soleil est réfractée en passant à travers les gouttelettes d'eau. Comme la lumière du soleil est composée de différentes couleurs, et que ces couleurs s'infléchissent de différentes manières, la lumière du soleil passant à travers les gouttelettes d'eau peut former un arc-en-ciel. Le violet se plie beaucoup, mais le rouge se plie très peu, donc ils ne sont jamais côte à côte dans un arc-en-ciel. Penses-y la prochaine fois que tu verras le soleil sortir après une tempête.

Réprimander : Remettre quelqu'un à sa place, utiliser des mots pour le faire reculer.

Retransformer : Ramener à son état initial.

Robuste : Fort, en bonne santé, ayant une odeur riche. Une personne peut être robuste. Ou une façon de parler. Ou un goût, comme un fromage robuste (qui sent fort).

Ruse : Tour, action qui trompe une autre personne.

S

S'applique à toi : A un impact, une influence sur toi. Par exemple : « La loi de la gravité s'applique à toi. » En d'autres mots, si tu sautes aussi haut que possible, ne retomberas-tu pas sur le plancher des vaches comme n'importe qui d'autre ? Ou es-tu une sorte de lapin surnaturel qui peut bondir toujours plus haut avant de redescendre ? La plupart des êtres vivants – à part les insectes ailés, les oiseaux et un lapin bavard prénommé Horace – sont soumis à la loi de la gravité. La Terre, notre mère, aiment les garder auprès d'elle, comme une maman ourse avec ses oursons.

Sans hoquets : Un hoquet est une petite secousse dans la gorge. Mais c'est

aussi un problème ou un petit revers. Sans hoquets est une façon de dire sans problèmes.

Scutelles : Écailles sur le dos d'un crocodile.

Ségrégation : Acte de garder les gens à l'écart et de traiter certains groupes de manière inéquitable. Le chasseur qui tire sur Béatrice avec une flèche empoisonnée porte une carte d'identification indiquant qu'il croit en la ségrégation. Il est haineux de suggérer que des personnes de couleurs différentes (ou de religions différentes) devraient être tenues à l'écart, ou séparées. C'est méchant. C'est fou. Et à la fin, cela échouera toujours. Les gens décideront eux-mêmes de ce qu'ils veulent faire, de l'endroit où ils veulent étudier, travailler et vivre, et de qui ils veulent aimer.

Se soumettre à : Se forcer à subir, ou à vivre avec. Ce n'est pas une sensation agréable. Cependant, Horace exagère un tout petit peu quand il accuse Béatrice de le soumettre à de la négligence émotionnelle. Comme d'habitude, le lapin de petite taille exagère. De toute évidence, Horace va très bien.

Signes vitaux : Signes de vie, tels que les battements du cœur, le mouvement de l'air dans et hors des poumons et l'activité cérébrale.

Situation : Ce qui se passe vraiment à un moment donné, y compris le tableau d'ensemble. Lorsque Matilda essaie de tuer Crépue et veut retenir la moitié du paiement promis à Béatrice pour son enseignement, la définition de la situation est que Matilda est une personne malveillante et autoritaire qui agira de plus en plus mal si Béatrice la laisse s'en tirer.

Socialiser : Passer du temps avec quelqu'un, ou avec d'autres personnes, généralement de manière amusante.

Spacieux : Qui offre beaucoup d'espace.

Splendide : As-tu remarqué que c'est à la lettre S que débutent les meilleurs mots pour décrire les aliments savoureux ? La personne qui a inventé « splendiféreux » aurait pu se contenter de « splendide ». Les deux mots signifient essentiellement la même chose. Mais les trois dernières syllabes de « splendiféreux » intensifient les éloges. « Splendiféreux » ne se trouve pas très loin de « savoureux », « sapide » et « superfactionnel » sur l'échelle des mots les plus appropriés pour décrire un plat succulent. Essaie-le avec tes grands-parents la prochaine fois qu'ils te serviront une tarte aux pêches. Ils seront tellement impressionnés que tu en auras une deuxième part.

Stupéfiant : Fabuleux.

Submergé : Qui se trouve sous la surface d'un liquide.

Succulent : Très savoureux.

Superfétatoire : Un terme fantaisiste pour dire « plus que nécessaire ».

Supporter les sots : L'expression habituelle est formulée de manière négative, comme « je ne supporte pas les sots ». Cela signifie « je ne tolère pas les sots ». Mais cela soulève la question suivante : qui est le sot ? Et si le sot était celui qui n'a pas de patience pour les autres ? Juste une question…

Suprématie : Le soldat porte une carte d'identité qui suggère l'idée fausse qu'un groupe de personnes peut être meilleur qu'un autre.

Suspension volontaire de l'incrédulité : Accepter temporairement de croire quelque chose d'irréel parce que c'est agréable de le faire.

T

Talon d'achille : Partie longue et charnue de ton corps qui relie le muscle du mollet à l'arrière de ta jambe à ton talon. Il s'agit d'une partie très sensible du corps. S'il est atteint, il deviendra très difficile pour toi de marcher.

Téléporter : Cher Lecteur, ce terme aurait pu être défini plus tôt, mais sa signification ne devient complètement claire que vers la fin du roman. C'est ce qu'on appelle une lente révélation. Mais puisque tu es maintenant arrivé à la fin du roman, ou devrais l'être si tu lis ceci, allons-y ! La téléportation est un moyen high-tech (si tu sais ce que tu fais) de zapper une personne, un animal, de la nourriture ou des médicaments en un clin d'œil et sur de grandes distances. Pas besoin d'avion, de train ou de voiture. C'est un moyen de déplacer des gens sans utiliser les moyens de transport traditionnels (tu sais, comme les ânes, les chevaux, les voitures, les bus, les camions, les trains, les avions toutes ces choses démodées). La téléportation a été inventée en 2050. Après l'épuisement des combustibles fossiles en 2040, les gens ont dû inventer un nouveau moyen efficace de déplacer des biens, des animaux et des personnes. C'était un moyen très rapide, mais aussi très dangereux, et malgré des années de progrès technologiques, il ne fonctionnait pas toujours. De plus, tu ne pouvais téléporter quelque chose qu'une seule fois. Pas de retour. Comme la téléportation utilisait beaucoup d'énergie et qu'il ne restait pas beaucoup d'énergie à dépenser après l'année 2090 dans le Reinaume de Caroline, les dirigeants du Reinaume n'envoyaient pas tout le monde en téléportation. C'était uniquement pour des utilisations

spéciales et devait être fait par les autorités compétentes. Ne tente pas cela chez toi ! C'est illégal.

Tenir pour responsable : Blâmer.

Tenir à distance : Repousser. Si un crocodile s'approche, tu devrais soit courir, soit repousser le reptile. Mais repousser un crocodile est une affaire délicate. N'essaie pas cela à la maison, à moins d'avoir étudié avec Béatrice.

Tension : Puissance qui déplace l'électricité.

Thermoréguler : Contrôler ta propre température corporelle.

Ter : Mot latin signifiant trois fois. Une fois de plus que deux.

Transgression : Crime.

Turquoise : Bleu-vert. La couleur préférée de toute personne raisonnable. As-tu déjà vu un lac immaculé, en haut des montagnes, alimenté par la fonte des glaciers ? C'est comme ça.

U

Une fois tous les trente-six du mois : Rarement, ou presque jamais. Si quelqu'un dit qu'il fera quelque chose une fois tous les trente-six du mois, tu sais que ce sera une occasion spéciale à ne pas manquer. D'ailleurs, si tu ne vas chez le dentiste qu'une fois tous les trente-six du mois, tes dents sont en danger.

Unique : Spécial. Pas comme n'importe qui ou n'importe quoi. Par exemple : « Maman a commandé de la glace au chocolat. Papa a commandé de la glace à la vanille. J'ai choisi quelque chose d'unique : de la glace à la barbe à papa et à la réglisse à la fraise. Je voulais une saveur unique pour que papa ne m'en demande pas une bouchée. Ou un coup de langue. C'est tellement dégoûtant quand il fait ça ! »

V

Valve : Petite porte qui s'ouvre et se ferme à l'arrière de la bouche d'un crocodile. Volet de peau qui se ferme sur sa gorge. En cas d'urgence, par exemple si tu es coincé dans le ventre d'un croco et que tu dois sortir vite fait, il est possible de tirer sur la valve et de grimper par-dessus. Au fait, les êtres humains ont aussi une valve palatine, mais il n'existe aucune preuve que quelqu'un y aurait grimpé.

Végétarien : Tu dois connaître ce mot si tu veux être l'ami de Béatrice.

Mais juste au cas où : un végétarien est quelqu'un qui ne mange pas de viande. Au fait, le poulet et le poisson comptent comme de la viande.

Violation : Le fait d'enfreindre les règles.

Vulgaire : Impoli. Incivilisé. Agissant comme s'il avait été élevé par des babouins.

W

Wéciter : Horace ne peut pas prononcer correctement le mot réciter, qui signifie lire quelque chose à voix haute, généralement de manière formelle et sérieuse.

X

Peu de mots commencent par X. Un mot vraiment sympa est le « xénon », un gaz incolore utilisé dans les tubes de télévision et de radio. Mais comme il n'y a pas de télévisions ou de radios en Argilia, et pas d'ordinateurs portables non plus, « xénon » n'apparaît pas dans cette histoire. Si jamais il y a une suite à *Béatrice et Croc Harry*, tu trouveras au moins un mot complètement ridicule commençant par X. C'est promis.

Y

Désolé, aucun mot n'est répertorié sous cette lettre.

Z

Il n'y a pas de mots commençant par Z dans cet extrait du *Dictionnaire Saint-Laurent des meilleurs mots, réels et inventés*. Tu ne trouveras aucun de ces mots du tout. Zéro. *Zilch*. Désolé de te décevoir. Ce dictionnaire est incomplet. C'est un travail en cours. La lettre Z étant la dernière de l'alphabet, ce livre est maintenant officiellement terminé. Si tu es, d'une quelconque manière, insatisfait ou frustré par cette œuvre littéraire, écris quelque chose de ton propre cru. Tu peux le faire. Allez, jette-toi à l'eau !

Remerciements

Certaines personnes pourraient dire que l'écriture est une activité ridicule. Penses-y. Tu passes des années à vivre dans ta propre tête, à t'éloigner des conversations à table et à marcher juste à côté d'amis dans le parc. Pendant toutes ces années de soi-disant travail, tu aurais pu faire quelque chose d'utile. Tu aurais pu retourner des hamburgers, enseigner aux enfants, remplir des cavités, construire des ponts ou gouverner des nations. Mais écrire un livre ? Des années de travail sans garantie de lecteurs ? As-tu complètement et totalement perdu la tête ? C'est exactement ce que pourraient dire certaines personnes lucides.

Cependant.

Parfois, un écrivain n'a qu'à raconter une histoire. En faire une bonne. J'écris, parce que je peux. Parce que je dois. C'est une méthode infaillible pour se sentir bien dans la vie. Avant de commencer à écrire ce roman, j'étais bloqué depuis un moment. J'étais dans une ornière. Je pleurais la mort de mon père, de ma mère et de ma sœur. Je n'avais pas envie d'écrire. Mais j'avais besoin de combler le trou dans mon cœur. J'avais besoin de me consoler. Je suis donc revenu à la seule activité que j'ai toujours aimée : inventer des histoires à l'improviste. C'est la première fois que j'écris une fable à propos d'une fille perdue et un crocodile loquace, mais j'espère que ce ne sera pas ma dernière allégorie.

Pour écrire ce livre, j'ai puisé à deux sources d'inspiration : mon défunt père Daniel Grafton Hill III (1923 – 2003), qui concoctait des histoires irrésistibles à l'heure du coucher et qui utilisait une litanie de termes bizarres qui me faisaient rire (*gouzelum* et *attitudineux* en seraient deux exemples) ; et mon cinquième et plus jeune enfant, Béatrice Lucinda Freedman, pour qui j'avais l'habitude d'inventer à l'heure du dodo des histoires à propos d'une fille intelligente qui échappait de justesse aux mâchoires d'un crocodile géant. Dans nos histoires, chaque nuit, Croc Harry attirait Béatrice près de sa gueule caverneuse. Et chaque soir, juste au moment où il apparaissait que Béatrice deviendrait le dîner de Croc Harry, elle le déjouait, pouvant ainsi vivre un autre

jour. Les rires que Béatrice et moi avons partagés m'ont rappelé certains des meilleurs aspects de faire partie d'une famille.

Pour Béatrice et mes autres enfants – Évangéline, Andrew, Caroline et Geneviève – et pour ma nièce Malaika, je chérissais la construction d'un foyer dans lequel les membres jouaient avec le langage. Chez nous, toute réplique ridicule (comme lorsque Rabat-joie dit à Croc Harry : « Je refuse de pratiquer la chirurgie dentaire dans des conditions de caliginosité. ») donnait à rire et à admirer les tournures de phrase inventives.

Bien qu'imaginer une histoire soit une activité solitaire, je n'ai jamais été seul pour imaginer, rechercher, écrire et réviser ce roman. J'ai eu l'amour de mes enfants et de mon frère Dan Hill, qui ont tous lu et commenté les premières ébauches. Et j'ai eu l'amour, le soutien, l'esprit vif et l'œil de lynx de ma femme, l'écrivaine Miranda Hill, qui m'a accompagné à chaque étape. Chaque membre de la famille demanda, au moins une douzaine de fois : « Hé, quand est-ce que tu vas finir Croc Harry ? » Maintenant, ils peuvent tous arrêter de demander.

En plus de ma famille, j'ai pu compter sur l'aide de plusieurs autres personnes.

Mon éditrice et amie de longue date, Iris Tupholme (éditrice exécutive chez HarperCollins Canada) est à mes côtés depuis vingt-cinq ans et me soutient toujours, même si cela me prend trop de temps pour terminer mes livres. Mon agente, Ellen Levine, a exprimé un grand enthousiasme lorsqu'elle est entrée dans cette histoire et m'a aidé à trouver un éditeur pour ce livre (et pour plusieurs autres).

Certains amis ont également été très utiles pendant que je travaillais sur ce livre. Karen Grose m'a encouragé de la première à la dernière ébauche. Lois Cancannon, Suzanne Crocker, Jaime Donofrio, Adrienne Kerr, Anne Lazurko, Tina Mirabella, Margaret Rosling Daeja Sutherland et Agnès Van't Bosch ont tous lu les premières ébauches. David Chariandy, Daniel Coleman, Janet McNaughton et Janie Yoon m'ont également appuyé.

J'enseigne l'écriture créative à l'Université de Guelph en Ontario. Il s'avère qu'un certain nombre de mes anciens élèves ont été de précieux lecteurs et conseillers pour ce projet : Laila El Mugammar, Dara Poizner, Maki Salmon et Laurie Sarkadi.

Cindy Henwood, Geneviève Hill, Laila El Mugammar, Ardo Omer, Celia Raymond, Karina Vernon et surtout Caroline Hill m'ont conseillé sur les questions de cheveux, d'identité et de racisme auxquelles la

protagoniste de mon roman, Béatrice Stackhouse, a été confrontée. Maki Salmon m'a tout raconté à propos de son lapin de compagnie Sawyer et m'a présenté les bizarreries et le culot des lapins.

Je me suis appuyé sur de nombreuses sources d'information sur les crocodiles. Parmi les plus utiles, comptent le livre de six cent quarante-neuf pages *Biology and Evolution of Crocodylians*, de Gordon Grigg et David Kirshner (Cornell University Press, 2015), et *Crocodile : Evolution's Greatest Survivor*, de Lynne Kelly (Allen & Unwin, 2006). Mary Anne White, professeure émérite au Département de chimie de l'Université Dalhousie, m'a gentiment conseillé à propos de l'acide qui se trouve dans le ventre d'un crocodile. Cependant, ni Mary Anne White, ni Gordon Grigg, ni David Kirshner, ni Lynne Kelly ne sont à blâmer pour tous les trucs inventés dans ce livre. Quant à ce qui est réel et ce qui est imaginaire à propos des crocodiles, des mygales, des lapins et des arcs-en-ciel, je suis à peu près sûr que les lecteurs le comprendront. Si tu n'es pas sûr d'un détail particulier, il y a de fortes chances qu'il s'agisse d'un gros mensonge.

Je remercie feu Eva Cassidy pour la façon dont elle a chanté *Somewhere Over the Rainbow*. De toutes les versions que j'ai entendues de cette chanson, la sienne est la meilleure. J'ai écouté plusieurs fois Eva Cassidy en imaginant Béatrice conversant avec Mme Arc-en-ciel. Habituellement, j'avais tendance à réviser au crayon et à taper tous les changements plus tard. Tout en tapant tard le soir, pour me redonner de l'énergie, j'écoutais des chanteurs que j'adorais enfant et que j'aime encore aujourd'hui : Aretha Franklin, Jackie Wilson, Gladys Knight, Mavis Staples, Sam Cooke et d'autres. À ma femme et à mes enfants, je m'excuse d'avoir chanté en même temps.

Je remercie tous les auteurs qui m'ont offert de si bons divertissements et qui m'ont fait signe de revenir à la bibliothèque publique tous les samedis. Ils sont toujours de grands amis.

Finalement, je tiens à remercier Stanley Péan pour sa traduction géniale et Mémoire d'encrier pour offrir *Béatrice et Croc Harry* aux lecteurs francophones.

Dans la collection roman

Gouverneurs de la rosée, Jacques Roumain
Trilogie tropicale, Raphaël Confiant
Brisants, Max Jeanne
Une aiguille nue, Nuruddin Farah
Mémoire errante (coédition avec Remue-Ménage), J. J. Dominique
Dessalines, Guy Poitry
L'allée des soupirs, Raphaël Confiant
Je ne suis pas Jack Kérouac (coédition avec Fédérop), Jean-Paul Loubes
Saison de porcs, Gary Victor
Traversée de l'Amérique dans les yeux d'un papillon, Laure Morali
Les immortelles, Makenzy Orcel
Le reste du temps, Emmelie Prophète
L'amour au temps des mimosas, Nadia Ghalem
La dot de Sara (coédition avec Remue-Ménage), Marie-Célie Agnant
L'ombre de l'olivier, Yara El-Ghadban
Kuessipan, Naomi Fontaine
Les latrines, Makenzy Orcel
Vers l'Ouest, Mahigan Lepage
Soro, Gary Victor
Les tiens, Claude-Andrée L'Espérance
L'invention de la tribu, Catherine-Lune Grayson
Détour par First Avenue, Myrtelle Devilmé
Éloge des ténèbres, Verly Dabel
Impasse Dignité, Emmelie Prophète
La prison des jours, Michel Soukar
Coulées, Mahigan Lepage
Maudite éducation, Gary Victor
Je ne savais pas que la vie serait si longue après la mort,
collectif dirigé par Gary Victor
L'amant du lac, Virginia Pésémapéo Bordeleau
La nuit de l'Imoko, Boubacar Boris Diop
Les chants incomplets, Miguel Duplan
La dernière nuit de Cincinnatus Leconte, Michel Soukar
Cures et châtiments, Gary Victor
Des vies cassées, H. Nigel Thomas
(traduit par Alexie Doucet)
Le testament des solitudes, Emmelie Prophète
Première nuit : une anthologie du désir,
collectif dirigé par Léonora Miano
La maison des épices, Nafissatou Dia Diouf
L'enfant hiver, Virginia Pésémapéo Bordeleau
Fuites mineures, Mahigan Lepage
Les brasseurs de la ville, Evains Wêche
Le vieux canapé bleu, Seymour Mayne

Volcaniques : une anthologie du plaisir,
collectif dirigé par Léonora Miano
Le bout du monde est une fenêtre, Emmelie Prophète
Manhattan Blues, Jean-Claude Charles
Le parfum de Nour, Yara El-Ghadban
Le jour de l'émancipation, Wayne Grady
(traduit par Caroline Lavoie)
Le petit caillou de la mémoire, Monique Durand
Bamboola Bamboche, Jean-Claude Charles
Nuit albinos, Gary Victor
Le bar des Amériques, Alfred Alexandre
De glace et d'ombre, H. Nigel Thomas
(traduit par Christophe Bernard et Yara El-Ghadban)
Le testament de nos corps, Catherine-Lune Grayson
La femme tombée du ciel, Thomas King
(traduit par Caroline Lavoie)
Sans capote ni kalachnikov, Blaise Ndala
Adel, l'apprenti migrateur, Salah El Khalfa Beddiari
Phototaxie, Olivia Tapiero
Écorchées vivantes, collectif dirigé par Martine Fidèle
Manikanetish, Naomi Fontaine
Sainte dérive des cochons, Jean-Claude Charles
160 rue Saint-Viateur Ouest, Magali Sauves
Masi, Gary Victor
Je suis Ariel Sharon, Yara El-Ghadban
Tireur embusqué, Jean-Pierre Gorkynian
Cartographie de l'amour décolonial, Leanne Betasamosake Simpson
(traduit par Arianne Des Rochers et Natasha Kanapé Fontaine)
Le rossignol t'empêche de dormir, Steven Heighton
(traduit par Caroline Lavoie)
Le chant de Corbeau, Lee Maracle
(traduit par Joanie Demers)
Les enfants du printemps, Wallace Thurman
(traduit par Daniel Grenier)
Ben Aïcha, Kebir Ammi
La balançoire de jasmin, Ahmad Danny Ramadan
(traduit par Caroline Lavoie)
Jonny Appleseed, Joshua Whitehead
(traduit par Arianne Des Rochers)
Débutants, Catherine Blondeau
Mère à Mère, Sindiwe Magona
(traduit par Sarah Davies Cordova)
On se perd toujours par accident, Leanne Betasamosake Simpson
(traduit par Arianne Des Rochers et Natasha Kanapé Fontaine)
Boat-People, Sharon Bala
(traduit par Véronique Lessard et Marc Charron)
Ayiti, Roxane Gay
(traduit par Stanley Péan)
Balai de sorcière, Lawrence Scott,
(traduit par Christine Pagnoulle)
Laisse folie courir, Gerda Cadostin
Les villages de Dieu, Emmelie Prophète
Dans le ventre du Congo, Blaise Ndala
Annie Muktuk et autres histoires, Norma Dunning

(traduit par Daniel Grenier)
Tisser, Raharimanana
Le K ne se prononce pas, Souvankham Thammavongsa
(traduit par Véronique Lessard)
Le chant de Celia, Lee Maracle
(traduit par Joanie Demers)
Noopiming. Remède pour guérir de la blancheur,
Leanne Betasamosake Simpson
(traduit par Arianne Des Rochers)
Ferdinand je suis à Paris, Jean-Claude Charles
Maisons vides, Brenda Navarro
(traduit par Sarah Laberge-Mustad)
Le testament des solitudes, Emmelie Prophète
Difficult Women, Roxane Gay
(traduit par Olivia Tapiero)
Tomber, Carlos Manuel Álvarez
(traduit par Éric Reyes Roher)
Seuil de tolérance, Thomas King
(traduit par Daniel Grenier)
Neige des lunes brisées, Waubgeshig Rice
(traduit par Yara El-Ghadban)
Jamais l'oubli, Wayne Grady
(traduit par Catherine Ego)
Hors-Sol, Philippe Yong
L'or des mélèzes, Carole Labarre
Mon coeur bat vite, Nadia Chonville
La sirène de Black Conch, Monique Roffey
(traduit par Gerty Dambury)
Le violon d'Adrien, Gary Victor
Dissident, Jean-Pierre Gorkynian
Tainna, Norma Dunning
(traduit par Daniel Grenier)
Ce corps à pleurer, Tsitsi Dangarembga
(traduit par Nathalie Carré)
Du bitume et du vent, Vincent Vallières
Les Indiens s'amusent, Thomas King
Des cendres dans la bouche, Brenda Navarro
(traduit par Sarah Mustad)
Je remercie la nuit, Véronique Tadjo
La danse des flamants roses, Yara El-Ghadban

Édition — Rodney Saint-Éloi, Yara El-Ghadban
Révision et correction — Véronique Chelin
Direction artistique et design graphique — Julie Espinasse Atelier Mille Mille
Mise en page — Karine Cossette
Œuvre en couverture — © Olusegun Tosin Kalejaye *New King IV*, 2022

Mémoire d'encrier reconnaît l'aide financière du Gouvernement du Canada par l'entremise du Conseil des Arts du Canada, du Fonds du livre du Canada et du Gouvernement du Québec par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, Gestion Sodec.

Mémoire d'encrier reconnaît également l'aide financière du Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme national de traduction pour l'édition du livre, initiative de la Feuille de route pour les langues officielles du Canada 2013-2018 : éducation, immigration, communautés, pour ses activités de traduction.

Mémoire d'encrier est diffusée et distribuée par :
Harmonia Mundi livre — Europe
Groupe Madrigall – Équipe Gallimard — Canada

Dépôt légal : 2e trimestre 2024
© Mémoire d'encrier, 2024 pour l'édition française
© Lawrence Hill, 2022
Translation rights arranged by Trident Media Group, LLC, USA
Édition originale : *Beatrice and Croc Harry*, HarperCollins Canada, 2022
ISBN (PAPIER) : 978-2-89712-975-0
ISBN (EPUB) : 978-2-89712-976-7
ISBN (PDF) : 978-2-89712-977-4
LCC PS8565.I444 B4314 2024 | CDD C813/.54—dc23